

MARIAGE

UN

MARIAGE EXTRA VAGANT

1106. — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX FILS ET GUILLOT
7, rue des Canettes, 7.

M
MARIAGE

ROMAN T

AVEC

CH. BE

T
LIBRAIRI

79, BOUL

Droits de

M. A. FLEMING

UN

MARIAGE EXTRA VAGANT

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

CH. BERNARD-DEROSNE

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

Droits de reproduction réservés

MARIAGE

PREMIER

CHAPITRE

AU COEUR

Le mystère est donc
naît enfin la vérité, l
Gordon Caryll est de
C'est à peine si elle
saite ou non, à peine r
Elle a pâli; elle le r
parler, et, chose étran
ment étonnée qu'on au
que temps un vague p
lait, et en regardan
vivante, animée par l
e quarante ans avec
enfant de dix-sept an
même visage, bronza
nées qui l'ont vieill
Gordon Caryll ne pe
anc et du plus joyeux

UN MARIAGE EXTRAVAGANT

UN

MARIAGE EXTRA VAGANT

PREMIÈRE PARTIE

(SUITE.)

CHAPITRE XVII

AU COUCHER DU SOLEIL

Le mystère est donc dévoilé, France Forrester connaît enfin la vérité, le désir de toute sa vie est réalisé. Gordon Caryll est devant elle et il l'aime.

C'est à peine si elle peut discerner si elle est satisfaite ou non, à peine même sait-elle si elle est surprise. Elle a pâli; elle le regarde en silence, incapable de parler, et, chose étrange, elle n'est pas aussi profondément étonnée qu'on aurait pu le penser. Depuis quelque temps un vague pressentiment mal défini la troublait, et en regardant et en comparant la figure vivante, animée par l'amour, souriante, de l'homme de quarante ans avec celle plus jeune, plus douce de l'enfant de dix-sept ans, elle voit clairement que c'est le même visage, bronzé, grave, et fatigué par vingt années qui l'ont vieilli.

Gordon Caryll ne peut s'empêcher de rire du plus sincère et du plus joyeux rire qu'elle lui ait jamais vu.

« Si je vous avais dit : Je suis Satan, Roi des Enfers, avec ses cornes, ses griffes, et tout le reste, vous ne paraîtriez ni plus pétrifiée, ni plus foudroyée, ni plus profondément incrédule. Ma chère enfant, chassez loin de vous cette frayeur et parlez. »

Il lui prit les mains et contempla en souriant son visage pâle et effaré.

« Regardez-moi, France, et regardez ce portrait. Ne voyez-vous pas la ressemblance? Certainement vous ne doutez pas de ce que je vous ai dit?

— Doubter de vous... douter de vous!... Oh! Gordon, quelle surprise! Et cependant, je ne sais pas... je ne sais vraiment pas... je crois que j'avais vu tout cela vaguement, comme dans un miroir magique, dès le premier jour.

— Êtes-vous fâchée ou contente, ma très-chère France, lequel des deux? Vous m'avez dit une fois que le retour de Gordon Caryll était le plus cher désir de votre cœur. Gordon Caryll est devant vous, il vous aime comme il n'aurait jamais cru qu'il pût aimer encore dans sa vie, les vœux formés dans votre cœur sont accomplis, et vous me regardez de l'air le plus désolé que je vous aie jamais vu. En êtes-vous donc fâchée? »

Les doigts de la jeune femme serrèrent ceux de son
amant.

« Fâchée!... dit-elle, vous ne le pensez pas. Songez donc, poursuit-elle en riant, le roman de ma vie comportait le retour de Gordon Caryl, je devais être l'unique consolation de son passé si amer et devenir sa femme. Et penser que mon rêve deviendrait une réalité! Et néanmoins...

— Eh bien, néanmoins?

Néanmoins, pour moi c'est presque une décep

tion. J'avais espéré être le bon génie de votre existence en toutes choses; j'avais compté que ma fortune serait le marchepied de votre renommée. Maintenant je ne puis plus rien faire pour vous. Je ne vais pas épouser un artiste luttant contre les difficultés de la vie et l'aider à conquérir la couronne de lauriers. L'héritier de Caryllynne n'a besoin de rien de sa femme. Mon roman d'amour dans une chaumière, tandis que vous vous faites un nom parmi les immortels, est fini. L'amour est doux pour une saison et le laurier est vert pendant un jour.

— Mais l'amour devient amer par la trahison et le laurier ne survit pas au mois de mai! Oh! petite folle, ma France bien-aimée, je vous le devrai tout de même. C'est de vous que je recevrai Caryllynne, et je n'aurais jamais ôté mon masque pour me montrer au monde sous ma véritable figure si ce n'eût été pour vous.

— Pas même par amour pour votre mère?

— Pas même par amour pour ma mère. Comment, si ce n'est par vous, aurais-je su que ma mère le désirait, que j'étais pardonné, et qu'il lui tardait de se réconcilier avec moi? Cela me rend plus heureux que je ne puis le dire, maintenant que je le sais; mais par moi-même je n'aurais jamais pu le découvrir. Ce qui est fait était fait. J'avais bien l'intention de marcher jusqu'au bout dans la voie que je m'étais choisie. Mais vous m'êtes apparue et tout a changé. »

Elle poussa un long soupir et se prit à le contempler avec des yeux brillants, animés par la joie, ses joues, où toute pâleur avait disparu, étaient embellies par cette teinte vive que donne le bonheur. Gordon Caryll enfin! le héros de ses rêves, présent là, devant elle, sonnant à l'air si noble, si grand.

« C'est comme un conte de fées, dit-elle; je ne puis y croire. Oh! que dira Lady Dynely? que diront Éric et votre mère, et tout le monde?

— Je ne pense pas que cela surprenne beaucoup Lady Dynely, répond froidement Caryll. Elle m'a reconnu le premier jour: je l'ai lu sur son visage; mais elle s'est efforcée de se convaincre que c'était une impossibilité. J'avais été si longtemps absent qu'il était impossible que je pusse jamais revenir; c'est ainsi qu'elle raisonnait. Quant à Éric, ce serait une mortelle atteinte portée à ses principes et à ses habitudes que de paraître surpris de quoi que ce soit. Il ouvrira tout grands ses yeux bleus pendant une ou deux secondes, et ses blonds sourcils toucheront presque la racine de ses cheveux.

— A peu près, dit France; il n'a pas besoin de lever beaucoup pour cela.

— Je suis étonné que vous ne l'ayez pas épousé, France. C'est un beau et galant compagnon. Il diffère d'un vieux soldat usé comme moi autant que l'Apollon diffère de l'Hercule Farnèse.

— Et cependant il y a nombre de gens, et d'un goût incontestable, qui préfèrent l'Hercule, comme type vrai de la virilité, à l'Apollon. Éric est très-beau, stupide ment beau pour un homme; or la femme d'un demi-dieu est fatalement condamnée à de rudes épreuves à cause de cela. D'ailleurs je ne me soucie en aucune façon de posséder un cœur que quelques centaines de femmes, brunes ou blondes, auront possédé avant moi. Tout ou rien, c'est la devise des Forrester. Êtes-vous sûr, monsieur, que je puisse tout posséder dans le cas actuel?

— Tout, jusqu'au plus infinitésimal atome. Je vous offre un cœur où depuis dix-sept ans person-

n'a de place. Avant et pénible soupir en cette histoire?...

— Oui, je la connais. Est-elle morte?

— Vous aurais-je dit qu'elle est morte. »

Il laissa retomber sa tête et il se dirigea vers les poteaux le soleil se posait à l'occident était brillantes étincelant et les verveines, c'était passé.

Elle, restée à la place, se penchait avec attention sur l'impression pénible.

« Dix-neuf ans ont passé », pensait-elle. Le

avait-il encore l'affecter? Elle se rappelait l'histoire qu'il avait contée, et avec qu'elle était une digne femme. Un homme dans sa vie? Le

actrice morte, la lie l'histoire. « France!... »

Elle fut à ses côtés et elle fit un mouvement de sa main autour de sa

poitrine quelques instants apparut à l'horizon.

« Dois-je considérer l'histoire, comme une image du mauvais temps sont-ils

n'a de place. Avant cette époque... — Il poussa un long et pénible soupir en la regardant. — Vous connaissez cette histoire?...

— Oui, je la connais! Lady Dynely me l'a racontée. Est-elle morte?

— Vous aurais-je jamais parlé, sans cela? Oui, elle est morte. »

Il laissa retomber ses bras d'un mouvement brusque et il se dirigea vers la fenêtre. Derrière les verts rideaux le soleil se plongeait dans la mer, et tout le ciel à l'occident était rouge de feu. Quelques gouttes brillantes étincelant comme des diamants sur les roses et les verveines, c'était tout ce qui restait de l'orage passé.

Elle, restée à la place où il l'avait laissée, le contemplait avec attention et comme le cœur serré par une impression pénible.

« Dix-neuf ans ont passé depuis qu'ils se sont quittés, pensait-elle. Le souvenir seul de cette époque peut-il encore l'affecter à ce point? »

Elle se rappelait l'histoire que Lady Dynely lui avait contée, et avec quelle passion il avait aimé cette digne femme. Un homme pouvait-il aimer ainsi deux fois dans sa vie? Le vin généreux avait été versé à la malheureuse morte, la lie lui restait-elle seule?

« France!... »

Elle fut à ses côtés aussitôt, honteuse de cet ingénieusement mouvement de jalousie pour une morte. Il passa son bras autour de sa taille et la tint pressée contre sa poitrine quelques instants, pendant lesquels le soleil disparut à l'horizon.

« Dois-je considérer cette journée comme un préage, comme une image de ma vie? Les orages et les mauvais temps sont-ils passés pour toujours et la fin

sera-t-elle brillante comme la fin de cette journée? Elle a été dure parfois, amère souvent, solitaire tous les jours. Mais le souvenir le plus sombre vous le connaissez. L'histoire de la femme que j'ai aimée et qui a causé ma perte. »

Elle regardait avec une timidité toute nouvelle pour elle son visage assombri, mais en silence et en inclinant sa tête sur son épaule.

« Laissez-moi vous tout dire aujourd'hui, pour n'avoir plus à y revenir, dit-il. C'est une chose dont je n'aime pas à parler et à laquelle j'ai horreur de penser. Vous connaissez l'histoire; Lady Dynely vous l'a racontée, m'avez-vous dit. Vous savez donc comment je divorçai, comment nos noms réunis volèrent de bouche en bouche à travers l'Angleterre et le Canada, comment le nom de Caryll, pur jusqu'alors, fut traîné dans la fange d'une cour de divorce. Vous savez comment je vins en Angleterre, comment je vis ma mère et Lucie. Je vis Lucie, Lady Dynely, je lui racontai tout, et je lui fis mes adieux par cette soirée d'août d'il y a dix-neuf ans, le soir même de la mort de son mari. Tout cela, vous le savez.

— Oui, je le sais, murmura-t-elle de sa voix douce. Continuez.

— J'avais quitté mon ancien régiment et permis pour entrer dans un autre qui était envoyé dans l'Inde. Je passai dans l'Inde les douze années qui suivirent. Nous eûmes d'abord une chaude et rude besogne à faire, qui ne nous laissait que peu de temps pour penser et pour regretter. L'horrible insurrection dont vous avez entendu parler, dont l'Angleterre entière dévorait les sanglants et terribles détails, alors que des femmes et des enfants étaient brûlés de sang-froid, cette horrible insurrection était dans toute sa force

Qui pouvait s'attaquer, lors que nous étions de douleur et d'inquiétude que l'on pût se détacher de la vie, et nous mis un terme n'étant des cipayes firent laient plus que moi doué d'un charme, me lançais au plus noirs enragés, et je Enfin nos compatriotes l'insurrection vain l'existence que je m'en routine ordinaire d'exercices, parades, excursions, chasses. Un jour je me sentis me devint insupportable s'empara de moi. Il me fallait que je revins vendis ma commis où je m'informai de la santé de mon père. Je quittai pour toujours Rome. Elle avait accepté de Forrester pour sa fille. Mlle Forrester était venue. Lady Dynely était venue. Elle aussi avait accompagné avec son fils à Eton. Les fêtes du village, et une terre. Cette fois j'allais allant et venant sans cesse de prendre une décision.

Qui pouvait s'attarder à songer à des infortunes privées, lorsque tous les cœurs anglais étaient remplis de douleur et d'indignation. C'était le meilleur remède que l'on pût appliquer à mes maux. J'étais détaché de la vie, et le plus tôt qu'une balle cipaye y eût mis un terme n'eût été que le mieux. Mais les balles des cipayes firent tomber bien des hommes qui valaient plus que moi et m'épargnèrent. J'étais comme doué d'un charme, je volais de bataille en bataille. Je me lançais au plus chaud de la lutte contre ces diables noirs enragés, et je ne reçus jamais une égratignure. Enfin nos compatriotes massacrés furent vengés et l'insurrection vaincue. J'ai peu de chose à dire de l'existence que je menai ensuite dans l'Inde. Ce fut la routine ordinaire et fastidieuse de la vie de soldat : exercices, parades, revues à Calcutta ou à Bombay, excursions, chasses au chacal, au sanglier, au tigre. Un jour je me sentis las de tout cela, la vie de l'Inde me devint insupportable, une espèce de nostalgie s'empara de moi. Il fallait que je revisse l'Angleterre ; il fallait que je revisse encore une fois ma mère. Je vendis ma commission et je revins dans ma patrie, où je m'informai de tout mon monde. Ma mère avait quitté pour toujours Caryllyne et s'était fixée à Rome. Elle avait adopté la fille unique du général Forrester pour sa fille et en avait fait son héritière. Mlle Forrester était alors dans un convent à Paris. Lady Dynely était veuve ; elle aussi était absente ; elle aussi avait adopté un orphelin, qui était alors avec son fils à Eton. Voilà ce que j'appris des commérages du village, et une fois encore je quittai l'Angleterre. Cette fois j'allai en Amérique. J'y séjournai, allant et venant sans but à travers le pays, tâchant de prendre une décision au sujet de mon avenir. Tout

à coup l'idée me vint de chercher à savoir ce qu'était devenue la femme qui avait été la mienne. Était-elle encore vivante? était-elle morte? Je n'avais jamais pensé à elle, tant que je l'avais pu, mais néanmoins cette idée m'avait souvent obsédé. Le moment était alors venu de prendre ces renseignements. Je me rendis au Canada, à Québec, au lieu même où je l'avais vue pour la dernière fois. La maison solitaire sur les hauteurs, qu'elle avait choisie pour sa demeure, était silencieuse, sombre, désolée, inhabitée; je revins à la ville, je recherchai l'homme qui en était propriétaire dix-neuf ans auparavant et à qui elle appartenait encore. « Pouvez-vous, lui dis-je, m'apprendre quelque chose touchant une Mme Gordon qui était autrefois votre locataire? » Il releva ses lunettes et me considéra avec attention. « Hum! dit-il, il y a très-longtemps de cela! Mme Gordon!... Si je m'en souviens?... Je le crois bien; personne, après avoir vu cette figure une fois, ne l'oubliera jamais, quoi qu'il arrive. Peut-être... me permettrai-je de vous le dire... peut-être êtes-vous M. Gordon, le gentleman à qui j'ai eu l'honneur de parler une fois! — Peu vous importe qui je suis, répondis-je. J'ai intérêt à savoir ce qu'est devenue en dernier lieu Mme Gordon. Pouvez-vous me dire où elle est maintenant? » Il rit d'une façon hideuse. « Ma foi non, attendu qu'il n'y a pas de communications télégraphiques entre ce monde et l'autre. Mme Gordon est morte. » Morte! Que nous aimions ou que nous haïssions, l'annonce subite de la mort d'une personne que nous avons intimement connue nous frappe toujours comme la sensation d'un choc. Morte! mais alors j'étais libre! Je poussai un soupir, un long soupir de soulagement. « Voulez-vous me dire comment elle est morte? » demandai-je au

bout d'un instant.
oh! un bien triste
— Je ne m'étonne p
mauvre femme; elle
minde fer. Attende
journal; généralem
conserve. » Il cher
journal de Montréa
liqua un alinéa. Il
épouvantable collis
Trunk, avec une lis
ces derniers je lus
e là toutes vos p
Le nom de Gordon
à. » Il tourna la t
droit du journal. «
est cité dans nos
était une femme d
ordinaire. Elle ét
actrice hors ligne
présente au souve
qui a été l'héroïne
y a neuf ans. Un
famille et de gran
ryll, etc. » En ab
érable histoire de
leur dupe. « Depuis
elle était rentrée a
dement à la renon
déplorable acciden
brillante carrière.
moi. Ainsi voilà la
que je n'avais jamais
mes que j'avais renc

« Ce fut un bien triste accident...
« Oh! un bien triste accident. Elle a été tuée. — Tuée?
— Je ne m'étonne pas que vous paraissiez saisi. Oui, la
pauvre femme, elle a été tuée dans un accident de che-
min de fer. Attendez un moment, J'ai quelque part le
journal; généralement je coupe ces articles et je les
conserve. » Il chercha dans son bureau et en tira un
journal de Montréal, daté de quatre ans, puis il m'in-
diqua un alinéa. Il contenait un récit détaillé d'une
épouvantable collision survenue sur la ligne du Grand
Trunk, avec une liste des blessés et des morts. Parmi
ces derniers je lus le nom de Mme Gordon. « Sont-
ce là toutes vos preuves? lui dis-je. Ce n'est rien.
Le nom de Gordon est commun. — Oui, mais voyez
là. » Il tourna la feuille et m'indiqua un autre en-
droit du journal. « La madame Gordon dont le nom
est cité dans nos colonnes parmi ceux des victimes
était une femme dont l'histoire offre un intérêt peu
ordinaire. Elle était d'une beauté remarquable et
actrice hors ligne; son histoire doit être encore
présente au souvenir de nos lecteurs, car c'est elle
qui a été l'héroïne du fameux procès de divorce d'il-
l y a neuf ans. Un jeune officier anglais de grande
famille et de grande fortune, nommé Gordon Ca-
ryll, etc. » En abrégé on racontait là toute la mi-
séable histoire de l'actrice, de son complice, et de
leur dupe. « Depuis cette époque, ajoutait l'article,
elle était rentrée au théâtre, et elle arrivait rapi-
dement à la renommée et à la fortune, lorsque ce
déplorable accident est venu mettre un terme à sa
brillante carrière. » Je m'assis, le journal devant
moi. Ainsi voilà la fin, la fin de toute cette beauté
que je n'avais jamais vue égalée par aucune des fem-
mes que j'avais rencontrées. La voix de M. Barteaux

me tira de ces réflexions. « Tous les ans, à partir de l'époque où elle a quitté Québec, elle revenait faire une courte visite de quelques jours pour régler ses comptes avec Jeanne Kennedy et pour voir son enfant. Une jolie petite fille, le portrait vivant de sa mère. » Je m'avançai vers lui tout effaré. « Une enfant!... Quelle enfant? » Il releva encore une fois ses lunettes et m'examina, en me regardant par-dessous. « Ah ça, vous n'êtes donc pas M. Gordon? M. Gordon Caryll naturellement, veux-je dire, le gentleman qui l'avait épousée et qui a divorcé d'avec elle. Je vous donne ma parole que je croyais que c'était vous. — Peu vous importe qui je suis, mon cher monsieur. Je désire savoir seulement de quelle enfant vous voulez parler? — Eh bien, de l'enfant de Mme Gordon, parbleu! née dans la maison qui ne se louait pas, quelques semaines après votre dernière visite, et laissée en garde, par Mme Gordon, à Jeanne Kennedy, lorsqu'elle a quitté le pays... » Un enfant!.. Je n'avais jamais eu connaissance de cela, je n'y avais même jamais songé. Un enfant!... d'elle et de moi!... Je demeurai un instant surpris, récapitulant ce que je venais d'apprendre. « Elle avait donné à la petite le nom de Gordon, du nom de son papa, je suppose. Elle ne pouvait pas l'emmener avec elle et elle l'a laissée à Jacqueline quand elle est partie; elle a toujours largement payé pour son entretien et son éducation. Une fois par an elle venait la visiter, et c'est au retour d'une de ces visites qu'elle a trouvé cette horrible mort. » Je me levai, étourdi plus que je ne peux le dire par cette nouvelle révélation. « Où demeure cette Jeanne Kennedy? m'informai-je. Il faut que je la voie aujourd'hui même, si c'est possible. — Cela n'est pas possible, répondit M. Barteaux.

Je ne sais pas où. y a trois ans elle Gregor, et elle est emmené l'enfant pourrait être plus serait sa propre fille pas revue et je n' « Il n'est pas possible ici, monsieur. Per Gregor n'avait aucune faire mettre des avis et dans ceux de l'Ontario. » Je suivis ses avis dans les feuilles tat. Je désirais voyager dans l'Ontario. A ce moment la gravice, naturellement dans une des grandes d'une telle gravité poursuivre la carrière de l'hôpital, je repart et je pris la permission, pour dernière fois, je vis ma mère l'écart. J'appris seulement glotter et que me comme un linceul c'était que si je me repoussé de nouveau de supporter cela. Per prit. Je revins en Amérique l'envoyai à l'Académie demai me mit en pri

Je ne sais pas où est Jeanne Kennedy maintenant. Il y a trois ans elle s'est mariée avec un nommé Mac Gregor, et elle est partie avec lui pour l'Ouest. Elle a emmené l'enfant de Mme Gordon avec elle. Elle ne pourrait être plus attachée à cette petite quand elle serait sa propre fille. Depuis cette époque, je ne l'ai pas revue et je n'ai jamais entendu parler d'elle. — « Il n'est pas possible de trouver son adresse? — Pas ici, monsieur. Personne ne sait où ils sont allés. Mac Gregor n'avait aucune contrée en vue. Vous pourriez faire mettre des avis dans les journaux de New-York et dans ceux de l'Ouest, et vous verrez ce qu'il en résultera. » Je suivis son conseil. Je fis insérer avis sur avis dans les feuilles de ces contrées, mais sans résultat. Je désirais vivement retrouver cette enfant. Je voyageai dans l'Ouest. Je m'informais partout en vain. A ce moment la guerre civile éclata, je pris du service, naturellement. Deux années s'écoulèrent et, dans une des grandes batailles, je reçus une blessure d'une telle gravité qu'elle me rendait incapable de poursuivre la carrière militaire. Dès que je pus sortir de l'hôpital, je repartis pour l'Europe, je vins à Rome et je pris la peinture pour dernière et unique ambition, pour dernier amour de ma vie. A Rome je vous vis, je vis ma mère bien des fois, mais je me tins à l'écart. J'appris seulement que je l'avais chassée d'Angleterre et que mon déshonneur s'attachait à elle comme un linceul. Je n'avais qu'une conviction : c'était que si je me représentais devant elle, je serais repoussé de nouveau. Or je ne me sentais pas capable de supporter cela. Puis mon inquiétude naturelle me reprit. Je revins en Angleterre ; je peignis ce tableau, je l'envoyai à l'Académie, et là une après-midi ensoleillée de mai me mit en présence de mon bonheur et de vous.

— Et le sujet de ce tableau, dit France, qu'il regardait avec amour, *le Crépuscule*, c'est votre séparation d'avec elle, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est bien cela.

— Pauvre âme ! Ah ! Gordon, elle était à plaindre, après tout. Elle vous aimait... elle vous aimait et elle vous perdait. Je ne puis imaginer un sort plus triste.

— Ne prodiguez pas ainsi votre pitié, chère aimée de mon cœur. De l'amour comme vous le comprenez, elle ne connaissait rien. Grand Dieu ! quelle trame misérable, vile, honteusement préméditée ce fut, et quelle dupe facile elle et cet infâme major rencontrèrent en moi. Ne parlons plus de cela. Je vous ai tout raconté ; que cela soit fini ainsi. Je ne veux plus jamais parler d'elle tant que durera ma vie. Seulement j'aurais désiré retrouver cette enfant. »

Ils demeurèrent silencieux à côté l'un de l'autre. Le soleil était couché, le ciel avait encore les riches teintes rose, pourpre et or que ses derniers rayons lui donnaient. France tira sa montre.

« Sept heures. Comme les heures passent ! Je devrais être partie il y a longtemps. Il fera tout à fait nuit avant que j'arrive à l'Abbaye. Donnez ordre qu'on attelle, Gordon, pendant que je monte mettre mon chapeau. »

Elle le quitte sur ces mots et gravit lestement l'escalier, en chantant dans toute la joie de son cœur. Oh ! quel beau jour pour elle ! Elle a toujours aimé cette chère et antique demeure ; elle l'aimera plus que jamais maintenant, puisqu'elle y a été si suprêmement heureuse. Elle l'aime et il est à elle. Cette phrase dit tout. C'est Gordon Caryll, et son amour le rend à sa mère, à ses amis, à sa maison.

Elle ajuste sa coquette coiffure, sous laquelle ressort

si belle son heure
une journée ravi
long jour heureux
imprudent peut-
pas toujours le pl
en de faute, mai
dehors des usages
la chose un attrai

Le seigneur du
blement l'homme
l'attend et l'aide
les rênes comme q
conduit d'une all
lune jaunâtre com
argenté et les tein
diminuant assez v
lui sur le siège, ga
pouvoir beaucoup p
conservent un sou
tous les discours.

Tous les rêves d
amoureux est désor
Gordon Caryll ne fo
Elle a été recherch
romanesque que pr
romanesque des jeu
terrompitsa médita

« Je pars demain »

— Demain !... Co

— Elle a attendu
aller trop tôt ? Ceper

— Oh ! non, non. C
Il faut y aller. Seule
longtemps ? »

si belle son heureuse physionomie. Cette journée a été une journée ravissante, une journée délicieuse, un long jour heureux passé seule avec lui. C'est un peu imprudent peut-être; mais le fruit défendu n'est-il pas toujours le plus savoureux? Il peut n'y avoir pas eu de faute, mais c'est peu convenable et assez en dehors des usages reçus pour ajouter au charme de la chose un attrait de plus, une sorte de piquant.

Le seigneur du manoir, imposant et beau, véritablement l'homme des hommes, de l'avis de France, l'attend et l'aide à monter dans la voiture. Il prend les rênes comme quelqu'un qui en a le droit, et il la conduit d'une allure rapide loin de Caryllynne. La lune jaunâtre commence à se montrer au bord du ciel argenté et les teintes de rose et d'améthyste vont diminuant assez vite à l'occident. France, à côté de lui sur le siège, garde le silence, trop heureuse pour pouvoir beaucoup parler, mais ses yeux et ses lèvres conservent un sourire rêveur bien plus éloquent que tous les discours.

Tous les rêves de sa vie sont réalisés. L'artiste amoureux est désormais à elle, et cet artiste aimé et Gordon Caryll ne font qu'une seule et même personne. Elle a été recherchée et conquise de la façon la plus romanesque que puisse imaginer et désirer la plus romanesque des jeunes filles. La voix de Gordon interrompit sa méditation.

« Je pars demain pour Rome.

— Demain!... Comment, Gordon, sitôt?

— Elle a attendu treize ans, répond-il. Puis-je y aller trop tôt? Cependant, si vous...

— Oh! non, non. C'est son droit, c'est votre devoir. Il faut y aller. Seulement, vous n'y resterez pas trop longtemps? »

Les rossignols chantent dans les bois de Caryllyne. Seuls ils peuvent entendre la réponse faite à voix basse. Ainsi, après de longues années d'exil et d'isolement, la paix et l'amour sont revenus vers cet homme.

Il la conduit à la grille de l'Abbaye. Il refuse d'entrer. Il retournera en se promenant au village, lui dit-il. Il a besoin de marcher et de fumer pour se calmer après tant d'émotions.

« Vous verrai-je demain avant votre départ ? demande-t-elle.

— Je ne le pense pas ; non, je partirai par le premier train. Ce sera de trop bonne heure. Notre entrevue d'adieux doit avoir lieu à présent. Dites tout à Lady Dynely, pour que la surprise soit passée avant mon retour. »

Alors, sous les noires ombres des châtaigniers, il la serre tendrement dans ses bras et lui murmure ses adieux dans un baiser

CHAPITRE XVIII

LE VEAU GRAS

Les belles journées d'été sont passées ; septembre est fini ; on n'entend plus tout le long du jour les détonations des fusils des chasseurs.

Les ides d'octobre sont venues avec leurs matinées grises, leurs nuits fraîches, leurs vents violents qui secouent les arbres et dépouillent les branches de

leurs feuilles jaunies
la dernière sema-
jour. La soirée que
en ce moment va être
par Mylady y donn
années. La moitié
invitations, et tous
La nouvelle ne
Caryl, la brebis gal-
la vie, dans ce que l
nitre de quelque vie
réclamer son bien e
Son histoire a fait,
les événements ordi-
occupent pendant hui
uite. Les bonnes ge-
pas eu d'autres suje-
arrivée a été connue
Ils peuvent se le
part. C'était un jeun
très-beau garçon, un
pour le continent tra-
sirène qui a causé sa
la mémoire, depuis
terrible qui brisa le
le conduisit au tom-
mère, jusqu'aux déta-
faire, la honte publ
bannissement.

Tout le monde l'a
France Forrester hér-
à coup il se montre
et devient le fiancé d
passer ces quelques s

leurs feuilles jaunies. Nous sommes au mois d'octobre, à la dernière semaine du mois, à la dernière heure du jour. La soirée que la blanche et froide lune annonce en ce moment va être mémorable à l'Abbaye de Dynely, car Mylady y donne un bal, le premier depuis bien des années. La moitié des familles du comté a reçu des invitations, et tous les invités viendront.

La nouvelle ne s'est-elle pas répandue? Gordon Caryll, la brebis galeuse, le héros de dix batailles, dont la vie, dans ce que l'on en connaît, fait l'effet d'un chapitre de quelque vieux roman, n'est-il pas revenu pour réclamer son bien et ne doit-on pas le voir ce soir? Son histoire a fait, à son retour, plus de sensation que les événements ordinaires à effet dont les esprits s'occupent pendant huit jours pour n'y plus penser ensuite. Les bonnes gens, à vingt milles à la ronde, n'ont pas eu d'autres sujets de conversation depuis que son arrivée a été connue.

Ils peuvent se le rappeler fort bien, pour la plupart. C'était un jeune homme de haute taille, blond, très-beau garçon, un brillant soldat avant de partir pour le continent transatlantique, où il a rencontré la sirène qui a causé sa perte. Tout cela leur revient à la mémoire, depuis les premiers bruits du scandale terrible qui brisa le cœur de son orgueilleux père et le conduisit au tombeau en exilant pour toujours sa mère, jusqu'aux détails les plus circonstanciés de l'affaire, la honte publique, le divorce, le retour et le hannissement.

Tout le monde l'avait cru mort et l'on croyait France Forrester héritière de Caryll, lorsque tout à coup il se montre artiste remarquable et populaire et devient le flancé de l'héritière de sa mère. Il a été passer ces quelques semaines à Rome pour y voir sa

mère elle-même, publiquement et joyeusement reconnu et accueilli par elle, et ce soir il revient et l'on va le voir chez Lady Dynely.

Chez Lady Dynely ! Eh mais, quand il n'était encore qu'un tout jeune homme, jadis, le bruit courait qu'il était amoureux de sa cousine. Elle ne l'a pas vu depuis tous ces changements, et les amis et les voisins pensent malicieusement qu'il sera curieux d'examiner leur contenance dans cette occasion.

France Forrester doit l'épouser ! Sa femme, l'actrice est-elle morte ? On voudrait le savoir. On avait cru que Mlle Forrester et Lord Dynely étaient fiancés, et maintenant il paraît que Lord Dynely va se marier avec la fille d'un ministre, une Mlle Higgins.

Mlle Higgins aussi doit être présente ce soir. On l'attend, elle, son père et une de ses sœurs. Certainement cette soirée va offrir d'intéressantes études : pas un des invités ne manquera d'y venir.

Au moment où les dernières lueurs du jour s'affaiblissent et s'effacent, où le pâle clair de lune inonde la terre et le ciel constellé d'étoiles de sa lumière indécise, Lady Dynely quitte son boudoir, où sa femme de chambre a terminé son œuvre. A la lumière des lustres elle paraît plus pâle encore que d'habitude, elle qui pourtant l'est toujours, mais belle, jeune dans sa robe à traîne de velours violet, garnie de point de dentelle d'un prix inestimable, et avec les diamants héréditaires de Dynely, étincelant à son cou, à ses poignets et à ses mains.

Les plus pressés de ses invités n'arriveront pas avant une grande heure, mais elle s'est habillée de bonne heure et elle reste tout à fait seule, heureuse d'être seule un peu avant que tout ce monde n'arrive. France est dans sa chambre, occupée à sa toilette, et

dans les leurs Cry
travail ; Éric est
siennne.

Car Terry a ren
avant Noël. Lad
n'a pas de volonté
traire. La premi
cruelle qu'il faisai
vivre cent ans, pa
vie ne pourra être
Higgins.

Elle n'est pour
vue. Elle est jolie ;
chaque jour sont
brillante, ni intel
elle restera l'uni
jours et toujours,

Il ne l'a pas enc
baye de bonne heu
n'y est que depuis
vue, dont l'immine
qui lui enlève la
tient maintenant à
loyal, qu'il la rend
ner. Au premier
d'Éric, et il est inv
nécessairement tr
Dynely.

Toute sa généros
représentent à l'es
vance à sa rencont
les siennes et cons
visage sombre, plus
l'a jamais vu jusqu

dans les leurs Crystal et sa sœur procèdent au même travail; Éric est dans sa chambre et Terry dans la sienne.

Car Terry a renoncé à son projet de ne pas paraître avant Noël. Lady Dynely l'a désiré ainsi, et Terry n'a pas de volonté quand elle en a manifesté une contraire. La première impression pénible de la perte cruelle qu'il faisait était loin d'être adoucie. Dût-il vivre cent ans, pas une autre femme pendant toute sa vie ne pourra être pour lui ce qu'était la petite Crystal Higgins.

Elle n'est pourtant remarquable à aucun point de vue. Elle est jolie; mais des centaines de filles qu'il voit chaque jour sont tout aussi jolies qu'elle. Elle n'est ni brillante, ni intelligente, ni spirituelle, et pourtant elle restera l'unique parmi toutes les femmes, toujours et toujours, dans le cœur de Terry Dennison.

Il ne l'a pas encore revue. Elle est arrivée à l'Abbaye de bonne heure dans l'après-midi, tandis que lui n'y est que depuis une heure, et il redoute cette entrevue, dont l'imminence lui cause une crainte nerveuse qui lui enlève la moitié de ses facultés. Elle appartient maintenant à Éric. Eh bien, soit: qu'Éric soit loyal, qu'il la rende heureuse, et il pourra lui pardonner. Au premier de l'an elle va devenir la femme d'Éric, et il est invité à la noce. Il a eu une entrevue nécessairement très-courte à ce sujet avec Lady Dynely.

Toute sa générosité et toute la déloyauté d'Éric se représentent à l'esprit de Lady Dynely lorsqu'elle s'avance à sa rencontre, lui prend la main, la serre dans les siennes et considère avec des regards de prière ce visage sombre, plus triste et plus sérieux qu'elle ne l'a jamais vu jusque-là.

« C'est bien, dit-il simplement et comprenant par intuition ce qu'elle voudrait lui dire. Pourvu qu'Éric la rende heureuse, tout le reste n'est rien. Je ne le blâme pas beaucoup, et elle, je ne la blâme pas du tout. Qui voudrait me regarder deux fois à côté d'Éric? »

En prononçant ces paroles, il l'embrasse tendrement, et il remonte à son ancienne chambre. A l'étage supérieur il rencontre France Forrester qui se rend, elle aussi, à son appartement pour y faire sa toilette.

« Mon bon Terry, dit Mlle Forrester en lui tendant ses deux mains, vous revoir est un plaisir comme celui qu'éprouve le voyageur dans le désert en trouvant une source. Où que j'aille et n'importe qui je rencontre, il n'y a qu'un seul et unique Terry Dennison.

— Comme il n'y a qu'un seul Locksley... non, je lui demande pardon, un seul Gordon Caryll. Ainsi votre héros est enfin venu, France. Toute la vie vous lui aviez voué un culte de loin, et maintenant votre demi-dieu est descendu de son nuage et il est à vos pieds. Vous avez repoussé Éric et vous allez vous marier avec Gordon Caryll.

— Repoussé Éric! reprend Mlle Forrester indignée, j'aime cette façon de présenter les choses, quand tout le monde sait que c'est lui qui n'a plus voulu de moi. Cela a été un cas d'amour à première vue, n'est-ce pas, Terry? Et c'est si bizarre! cela semble devoir durer. Je suppose que vous n'ignorez pas qu'elle est ici.

— Oui, je le sais. L'aimez-vous, France? Mais oui, elle vous plaît, comme de juste.

— Je ne comprends pas très-bien le comme de juste. Elle est assez gentille; oh! oui, je ne conteste pas la gentillesse de ses traits et de son teint blanc et rose. Mais l'aimer... c'est une autre affaire; petite idiote!

— Et pourquoi p... rester?

— Elle vous a tr... aimé un homme p... neillait et vous aur... la première vue de... ache couleur d'amb... voilà qui tombe aux... puis me faire à ce...

— Mais vous serez... même. Pauvre petite... brillante, et cependant...

— Et cependant el... reuse si elle eût été... levée à l'honneur d... dynely court grand... nie, de mériter la p... air du royaume, l'ho... tant de l'Europe, off... gentille et innocen... es enfantin. Je tr... Terry, d... être venu.

— Sa Seigneurie l'a... Terry, comme si cela... ons possibles.

Mlle Forrester haus... « C'est la volonté d... re de la race et du sa... raison vous convient... rrr. Vous seriez fidè... crois. Mais cette dev... ric. Il n'a pas le don... amaine.

— Et pourquoi petite idiote, mademoiselle Forrester?

— Elle vous a trompé pour lui, Terry, elle a désigné un homme pour un mannequin. Elle vous accueillait et vous aurait épousé s'il n'était pas venu. A la première vue de ses boucles dorées, de sa douce fraîche couleur d'ambre et de son teint de femme, la voilà qui tombe aux pieds de Sa Seigneurie. Oh! je ne puis me faire à cette idée!

— Mais vous serez bonne pour elle, France, tout de même. Pauvre petite Crystal! Cela paraît une union brillante, et cependant...

— Et cependant elle eût été dix mille fois plus heureuse si elle eût été votre femme. La femme qui est élevée à l'honneur de devenir l'épouse du Vicomte Dynely court grand risque, une fois la lune de miel finie, de mériter la palme du martyr. Le plus beau prince du royaume, l'homme le plus notoirement inconstant de l'Europe, offre peu de garanties de fidélité à la gentille et innocente Crystal Higgins avec son visage enfantin. Je trouve admirablement beau de voir, Terry, d'en avoir pris votre parti et être venu.

— Sa Seigneurie l'a désiré, » répond tranquillement Terry, comme si cela renfermait toutes les explications possibles.

Mlle Forrester hausse les épaules.

« C'est la volonté de la reine. Vous auriez dû naître de la race et du sang des Dynely. La devise de la maison vous convient à merveille : FIDÈLE JUSQU'À LA MORT. Vous seriez fidèle jusqu'à la mort, Terry, je le crois. Mais cette devise ne s'applique pas à Mylord Ric. Il n'a pas le don d'être fidèle à aucune créature humaine.

— Je voudrais qu'il vous entendit, France.

— Il l'a entendu un millier de fois. A propos, Terry, je voulais vous demander quel est exactement votre degré de parenté avec Eric. »

A la lueur des bougies, qui frappe en plein le visage de Terry, France le voit, à cette question étourdie, rougir extrêmement du front au menton. La brusquerie de la demande le frappe si vivement qu'il en reste muet. Il ne peut dire la vérité, il ne le pourra jamais, et le mensonge n'a jamais souillé la langue de Terry.

Mlle Forrester pose son aristocratique main sur le bras du jeune homme.

« Je vous demande pardon, dit-elle vivement; je sais naturellement qu'Eric est votre cousin éloigné; mais tel que vous voilà, sur ma parole, vous lui ressemblez assez pour avoir l'air de son frère. J'ai souvent remarqué une certaine analogie dans la taille et la tournure, mais jamais, je pense, aussi marquée qu'aujourd'hui. »

La pénible rougeur augmente sur la figure de Dennison. Il la regarde surpris. Elle est extrêmement clairvoyante dans ses suppositions. Est-ce que quel que indice de la vérité est parvenu jusqu'à elle? Non. La figure souriante qui est devant lui est entièrement ignorante.

Elle tire sa montre.

« Sept heures! Je devrais être depuis une heure entre les mains de Pauline. Allons, allons, Terry, allez, mon cher ami, et faites-vous beau. »

Elle glisse légère et disparaît dans l'une des chambres. Terry pousse un long soupir et se dirige plus lentement vers la sienne.

« Non, pense-t-il, c'est une parole lancée au hasard

et qui n'a pas porté.
Elle ne soupçonne

Mais Dennison se
role au hasard; mais
fait au visage du d
gon qui jamais ne
alors frappé son esp

Elle avait entend
renté éloignée. Elle
années, Lady Dyne
quelque partie sauve
retour elle avait ran
et perdu dans ces
avait soigneusemen
naissait l'inaltérab
dont il la payait en
stamment de toucha
mais rêvé qu'il pût
ce qu'on en voyait.

« Vous lui ressen
frère. » Eh bien, po
qu'était le défunt L
et l'inconstance d'E
titre. Qui pourrait
frères, après tout?

Oui, voilà le secr
Lady Dynely et de
de Terry.

« Pauvre garçon,
Le nom, le rang, la
est pour le jeune fr
dit le pauvre Steph
Temps sombres, la v
Elle s'assied pen

et qui n'a pas porté. Je suis le cousin éloigné d'Éric. Elle ne soupçonne rien. »

Mais Dennison se trompait. Cela avait été une parole au hasard ; mais comme le rouge de la faute montait au visage du dragon, la première lueur du soupçon qui jamais ne lui était venu auparavant avait alors frappé son esprit.

Elle avait entendu parler vaguement de cette parenté éloignée. Elle avait appris qu'il y avait bien des années, Lady Dynely avait fait une excursion dans quelque partie sauvage de l'Irlande occidentale et qu'au retour elle avait ramené Terry, un petit garçon gauche et perdu dans ces contrées ; elle savait comme elle avait soigneusement veillé sur lui depuis ; elle connaissait l'inaltérable affection et la reconnaissance dont il la payait en retour et dont il lui donnait constamment de touchantes preuves ; mais elle n'avait jamais rêvé qu'il pût y avoir sous jeu autre chose que ce qu'on en voyait.

« Vous lui ressemblez assez pour avoir l'air de son frère. » Eh bien, pourquoi pas ? Elle a entendu dire ce qu'était le défunt Lord Vicomte Dynely. La légèreté et l'inconstance d'Éric sont héréditaires autant que le titre. Qui pourrait dire qu'Éric et Terry ne sont pas frères, après tout ?

Oui, voilà le secret des soins presque maternels de Lady Dynely et de l'humble et patient attachement de Terry.

« Pauvre garçon, pense-t-elle. Sa destinée est dure. Le nom, le rang, la beauté, la fortune, l'amour, tout est pour le jeune frère ; pour l'ainé... rien. Comme le dit le pauvre Stephen dans je ne sais quelle pièce : Temps sombres, la vie entière est une chose trouble. »

Elle s'assied pensive un moment et se confie aux

maines habiles de Pauline, et ses pensées se reportent de Terry Dennison à Gordon Caryll. Il sera ici ce soir, et à cette idée, sous la soie, les fleurs, et les dentelles, son cœur a de rapides battements de joie. Depuis cette heureuse soirée où ils se sont séparés sous les tilleuls et les châtaigniers, au clair de lune, ils ne se sont pas revus. Ce soir il sera de nouveau près d'elle.

Que tout cela a été étrange, romanesque, bizarre! pense-t-elle. Dès sa plus tendre enfance elle a entendu parler de lui, elle en a fait un héros et s'est prise à l'aimer à sa façon, en petite fille, sans espoir de le voir jamais. Et le voilà de retour, un brave soldat, un génie, et lui appartenant, tout à fait à elle pour toujours.

« Vite, Pauline, dépêchez-vous, mon enfant, » dit-elle en français.

Il n'y a plus qu'une heure jusqu'à son arrivée, et il faut qu'elle soit la première à aller à sa rencontre, à le guetter quand il viendra, et à recevoir son premier salut seule à seul. Déjà les roues des véhicules font crier le sable des allées et les invités commencent à paraître.

On frappe à la porte.

« Mademoiselle Forrester, puis-je entrer? » dit une petite voix timide.

France s'échappe des mains de Pauline, court ouvrir la porte, et voit Crystal en toilette et toute prête à descendre, mais toute tremblante de crainte à l'approche de la grande épreuve. Elle est fort peu habituée au monde. Jusqu'à la venue de Lord Dynely et sa brillante bonne fortune, elle a été considérée chez elle comme une enfant. Ce soir il faut qu'elle paraisse et qu'elle paye de sa personne de manière à faire hon-

neur au bon goût à la critique et faut qu'elle affronte les habitants du comté. le mécontentement d'Eric, si trop visibles. En ment, que la mortelle épreuve

Deux grands yeux bleus, suppliants, un vrai regard d'enfant, héritière superbe, craint pas à moitié.

« Mademoiselle, dire jusqu'à ce que avec vous? » bégaya

France la prend préjugés tombent d'enfant, et rejeta des, elle l'embrassa

« Ma gentille petite, vous regarder. M n'avais pas idée qu

— Oh! mademoiselle, rouge de plaisir, p Feraï-je bon effet pas de moi?

— Rougir de vous passablement blasé mais je pense que l à ne pas se montrer vaniteuse, je ne veux vous dire ce que je

neur au bon goût d'Éric, Éric l'homme le plus enclin à la critique et le plus susceptible des hommes ; il faut qu'elle affronte les regards de la moitié des habitants du comté, qu'elle soit critiquée, et elle pressent le mécontentement qui se fera jour sur la physionomie d'Éric, si ses manières provinciales sont par trop visibles. Elle l'aime si entièrement, si profondément, que la pensée de lui déplaire lui semble une mortelle épreuve.

Deux grands yeux qui l'implorant, timides, humbles, suppliants, se lèvent vers Mlle Forrester, c'est un vrai regard d'enfant. Elle a un peu peur aussi de cette héritière superbe, aux yeux noirs, mais elle ne la craint pas à moitié autant qu'elle craint Éric.

« Mademoiselle Forrester, puis-je entrer et attendre jusqu'à ce que vous soyez habillée, pour descendre avec vous ? » bégaye-t-elle.

France la prend tout à coup dans ses bras ; tous ses préjugés tombent à la vue de cette touchante figure d'enfant, et rejetant en arrière ses fines boucles blondes, elle l'embrasse cordialement.

« Ma gentille petite, dit-elle, entrez et laissez-moi vous regarder. Ma chère enfant, savez-vous que je n'avais pas idée que vous fussiez aussi charmante ? »

— Oh ! mademoiselle Forrester, dit Crystal toute rouge de plaisir, pensez-vous qu'on me trouvera jolie ? Feraï-je bon effet ? Croyez-vous qu'Éric ne rougira pas de moi ?

— Rougir de vous ? Certainement, Lord Éric est passablement blasé, passablement difficile à contenter, mais je pense que lui-même éprouvera de la difficulté à ne pas se montrer satisfait ce soir. Non, petite vaniteuse, je ne veux pas vous flatter, je ne veux pas vous dire ce que je pense de votre bonne mine ; mais,

vous ressemblez plutôt à la reine des fées ou à un lis dans une verte retraite qu'à aucune des femmes que j'aie jamais vues. Qu'en pensez-vous, Pauline? »

A cette question Pauline se met à exalter les mérites de la jeune fille et exagère les marques de son admiration, qui attire le sourire et la rougeur sur la timide figure de Crystal. Comme un lis dans une verte retraite. Oh! oui, la comparaison est bien exacte. Avec le léger tissu d'un vert pâle dont se compose sa toilette, avec ses pâles garnitures de perles, sa chevelure blonde, son pur et pâle visage, et ses grands yeux timides, elle apparaît comme quelque esprit des eaux, comme une ondine, ou comme le lis d'un lac au milieu d'herbes aquatiques.

En dix minutes la toilette de Mlle Forrester est complétée. Brune, grande, bien faite, parfaitement maîtresse d'elle-même et à l'aise, elle offre avec Crystal le plus grand contraste possible quand elles descendent ensemble dans les salons déjà pleins. Une robe bleu d'argent à longue traine, des lis argentés dans ses longs cheveux noirs, relevés d'étoiles de diamants, et un bouquet de blanches fleurs à la main font admirablement ressortir sa splendide beauté. C'est ainsi que Mlle Forrester et Mlle Higgins se présentent à la meilleure société du comté.

Éric attend sa fiancée, Éric admirablement beau, élégant, noble, et dont les yeux brillent de joie en l'apercevant. A dire vrai, il a plus qu'elle encore redouté cette épreuve; sa vanité a l'épiderme si sensible et prime si fort toutes ses autres passions! Que deviendra-t-il si elle ne lui fait pas honneur ce soir! Que deviendra-t-il, grand Dieu, si elle se montre gauche, campagnarde ou avec une toilette de mauvais goût! Il a été en proie à des alternatives de frisson

et de fièvre pendant
voit entrer dans se
ter. Dès lors les d
Son cœur bat de j
épanouit ses lèvres
ment. Gauche, ca
mauvais goût! Au
de toutes les femm
charmante qu'elle
est la perfection du
ricaire de campag

Il s'avance et s'e
tête pour murmur
qui rendent le doux
lieux de plaisir. S
qu'elle affronterai
Royaume-Uni en un
verain et l'arbitre
satisfait de son hun
Mlle Forrester es
est assaillie de dem
mais elle les élude.
avant le souper, et
son et s'attache à lu
« Je suis engagée
Ferry, vous savez, d
à danser, s'entend;
— Je comprends,
attendons que le héra
ons être libre pour a
raître à ses yeux fra
favorable. En fait de
a de plus délicieu
bleu argenté, vapore

et de fièvre pendant ces quinze minutes, quand il la voit entrer dans ses salons au bras de France Forrester. Dès lors les doutes et les craintes disparaissent. Son cœur bat de joie, ses yeux brillent, un sourire épanouit ses lèvres, et il pousse un soupir de soulagement. Gauche, campagnarde, dans une toilette de mauvais goût! Au contraire, elle est la plus charmante de toutes les femmes qui circulent dans les salons, plus charmante qu'elle ne lui a jamais paru, et sa toilette est la perfection du bon goût. Oui, ce soir la fille du vicairaire de campagne fera honneur à Lord Dynely.

Il s'avance et s'empare d'elle en inclinant sa belle tête pour murmurer à son oreille quelques paroles qui rendent le doux et tendre visage de Crystal radieux de plaisir. Sa frayeur est domptée; elle sent qu'elle affronterait l'Angleterre entière, tout le Royaume-Uni en un seul corps. Éric, le maître souverain et l'arbitre de sa vie, n'a-t-il pas daigné être satisfait de son humble servante.

Mlle Forrester est immédiatement entourée; elle est assaillie de demandes pour la prochaine valse, mais elle les élude. Son intention est de ne pas danser avant le souper, et elle prend le bras de Terry Dennison et s'attache à lui comme à son ancre de salut.

« Je suis engagée par vous pour la prochaine valse, Terry, vous savez, dit-elle avec autorité, pour ne pas danser, s'entend; comprenez-vous?

— Je comprends, répond gravement Terry. Nous attendons que le héros de la fête arrive, et nous voulons être libre pour aller au-devant de lui et pour paraître à ses yeux fraîche et belle, sous le jour le plus favorable. En fait de toilette, vous avez choisi ce qu'il y a de plus délicieux, mademoiselle Forrester. Un bleu argenté, vapoureux, une espèce de nuance clair de

lune qui sied on ne peut mieux à votre teint brun. L'amour vous est favorable, je trouve. Je ne vous ai jamais vue aussi belle que ce soir. Je vous donne ma parole qu'il y a rien dans toute la maisonnée d'aussi splendide. »

Mlle Forrester s'incline en signe de remerciement.

« Monseigneur, vous me donnez de l'orgueil. C'est le premier compliment que j'aie reçue de ma vie de Dennison. Mais vous n'avez pas tout vu dans la maison; vous n'avez pas vu Mlle Crystal Higgins. Regardez là-bas! »

Terry regarde. Tôt ou tard il sait qu'il faudra y venir et il s'est préparé à cette rencontre. Sa figure bronzée pâlit légèrement en la voyant appuyée au bras d'Éric, belle comme dans un rêve, heureuse comme il est rarement donné aux hommes de l'être ici-bas. Il caresse sa rude moustache et s'efforce de rire.

« Le bonheur embellit merveilleusement et bien plus vite que tous les cosmétiques et toutes les recettes. Ils forment un beau couple, n'est-ce pas? Ils paraissent avoir été créés l'un pour l'autre. Allons-nous leur présenter nos hommages? »

— Vous le pouvez, je n'ai pas d'hommages à leur présenter, et Lady Dynely vous fait signe; je pense qu'elle a besoin de vous, Terry. Quand vous aurez parlé à Crystal, vous ferez bien d'aller la rejoindre.

Terry la quitte; les yeux innocents de Crystal se lèvent vers lui comme dans une prière, et ce regard va droit au plus intime du cœur de Terry. Oh! non, elle ne mérite pas de reproche. Éric est beau comme un dieu. À côté d'Éric, comme lui, Terry, doit paraître gauche, sot, maladroit! Elle a agi comme onze jeunes filles sur douze auraient agi; il n'y en a pas

beaucoup comme
comte Dynely a
ses respects et
cordiale et fran-

chaise. Les yeux
Éric, comme p
car peu de tem
ukase princier,
personne autre

« Je ne me s
tout autour du
du comté à qu'il
Crystal, que vou
qu'avec moi. »

Elle veut bien
soir dans le coi
eût obéi volontier
eût daigné

ment dans son
presque un frère
tion en sa faveur
tout perdu. Mai
légèrement, comm

ter à Terry un po
« Crystal ne va
vos initiales pour
si vous vous livre

rite, car voilà not
Terry se livre à
conséquence ses i
Dynely, qui a beso
es danseurs pour

et en rendant lui-n
« C'est le devoir

beaucoup comme France Forrester pour voir le Vicomte Dynely avec des yeux intelligents. Il présente ses respects et fait ses compliments d'une façon assez cordiale et fraternelle, et sollicite l'honneur d'une valse. Les yeux de turquoise regardent timidement Éric, comme pour lui demander son autorisation; car peu de temps auparavant Éric lui a signifié son refus princier, portant que sa fiancée ne valsera avec personne autre que lui.

« Je ne me soucie pas de voir ma future tourner tout autour du salon avec le premier individu venu du comté à qu'il plaira de l'engager. Souvenez-vous, Crystal, que vous ne danserez ces sortes de danses qu'avec moi. »

Elle veut bien. S'il lui avait donné l'ordre de s'asseoir dans le coin le plus reculé jusqu'au matin, elle eût obéi volontiers, avec bonheur, pourvu que Sa Hauteur eût daigné lui sourire une ou deux fois seulement dans son exil. Mais Terry... Terry qui est presque un frère, Éric ne fera-t-il pas une exception en sa faveur? Éric qui va tout avoir et Terry qui a tout perdu. Mais Éric fronce ses sourcils, quoique légèrement, comme toujours. Il n'est pas disposé à céder à Terry un pouce de terrain.

« Crystal ne valse qu'avec moi, Terry. Griffonnez vos initiales pour un quadrille, mon vieux camarade, et vous vous livrez à cet exercice idiot, mais faites vite, car voilà notre valse qui commence. »

Terry se livre à cet exercice idiot, et il inscrit en conséquence ses initiales. Il cherche ensuite Lady Dynely, qui a besoin qu'il se rende utile en trouvant des danseurs pour les vieilles filles qu'on n'invite pas et en rendant lui-même cet office aux abandonnées.

« C'est le devoir d'Éric, dit Sa Seigneurie, mais

Eric ne s'en acquittera pas. S'il danse, ce sera avec les plus jeunes et les plus jolies; ainsi Terry, je compte sur vous.

— L'Angleterre attend de chacun de ses enfants qu'il fasse son devoir, dit en riant France, qui, passant près de lui, lui donne un léger coup de son éventail parfumé. Mon pauvre Terry! certains hommes naissent martyrs; d'autres voient le martyre s'appesantir avec acharnement sur eux. Je commence à croire que vous êtes un des derniers. »

Mais Dennison enfonce davantage ses gants et se ceint pour la lutte en jetant autour de lui un regard piteux. Vieilles ou jeunes, jolies ou laides, pour lui c'est la même chose. Puisque Crystal n'est plus à lui, peu lui importe le reste. La vierge la plus vénérable, la matrone la plus revêche sont pour lui, dans cette nuit de corvée, comme Vénus elle-même.

« Voyons, dit-il, voilà Belinda Higgins, je vais l'engager. Après elle, je les prendrai comme elles viendront; une fois la besogne terminée avec l'une, à l'autre. »

Dennison s'avance et, avec un empressement poli, sollicite de l'avant-dernière des demoiselles Higgins une valse, celle qui vient de commencer. Eric et Crystal passent en valsant auprès d'eux, et Eric murmure à l'oreille de sa danseuse quelques mots qui la font regarder Terry et son aînée et éclater de rire.

C'est le coup de plus méchant de tous, mais Terry le supporte encore vaillamment.

« Laissons-les rire! » se dit-il.

Il fait plaisir à Lady Dynely, il rend pour un moment heureuse Belinda Higgins, il ne lui en faut pas davantage.

Mlle Forrester ne danse pas. Elle s'impatiente

vreusement. So
vers la porte.

Le train arrive
nant. Est-ce qu
qu'il ne viendra
matin qu'il vien
quoi n'est-il pas

Dansera-t-elle
à fuir.

Elle quitte le
danse, elle quitt
brillamment pe
elle jette sur sa
velours noir, et

Une violente
les arbres, qui
que la lune inc
d'une lumière b
l'horizon lointai
tail gothique et
et froide. Les vas
gent; la statue
le tonnerre. Ell
sourd et impos
mine le bruit du
l'orchestre qui to
mande,

La vieille abb
nombrables omb
tableaux d'une
seule ne compren
venu et se rend
isolement de sa
à lui manquer.

vreusement. Son regard inquiet est sans cesse dirigé vers la porte. Il aurait dû être là il y a une heure. Le train arrive à huit heures, il en est dix maintenant. Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose? Est-ce qu'il ne viendrait pas, après tout? Il a télégraphié ce matin qu'il viendrait par le train de huit heures. Pourquoi n'est-il pas encore là?

Dansera-t-elle? Danser! non; elle penserait plutôt à fuir.

Elle quitte le prince Venturini, qui est présent et qui danse, elle quitte le salon chaud, brillamment éclairé, brillamment peuplé, pour se rendre au vestiaire, où elle jette sur sa toilette de bal un grand manteau de velours noir, et sort dans les jardins.

Une violente bise d'automne secouait violemment les arbres, qui ressortaient sombres dans cette nuit que la lune inondait de rayons blafards, éclairant d'une lumière blanchâtre le ciel, la terre, et la mer à l'horizon lointain. Elle descend les marches du portail gothique et se dirige seule vers la terrasse blanche et froide. Les vases de marbre brillent comme de l'argent; la statue d'Ajax lève ses yeux au ciel et défie le tonnerre. Elle peut entendre dans le lointain le sourd et imposant grondement de la mer, qui domine le bruit du vent, malgré les doux accords de l'orchestre qui tout près d'elle exécute une valse allemande.

La vieille abbaye est illuminée jusqu'au toit; d'innombrables ombres passent aux fenêtres comme les tableaux d'une lanterne magique, et elle reste là seule ne comprenant pas comment il n'est pas encore venu et se rendant compte du vide et de l'affreux isolement de sa vie sans cet homme, s'il était venu à lui manquer.

Mais tout à coup, entre le sifflement du vent et le frémissement des arbres elle perçoit un bruit qui fait battre son cœur et briller son regard, le rapide roulement d'une voiture qui arrive. On l'avait envoyée à sa rencontre il y a deux bonnes heures, mais, grâce à Dieu, tout est pour le mieux, il est là enfin.

Elle se penche anxieusement en avant. Oui, oui, la grande taille de son amant se dessine et s'approche. Il aperçoit l'ombre solitaire sur la terrasse, la pâle et ardente figure que le clair de lune caresse de ses rayons. Bientôt il est près d'elle et dans ses bras. France sent que l'heure du bonheur a enfin sonné pour elle.

« Eh quoi ! vous étiez là à m'attendre ? dit-il, au risque de gagner dans cette nuit froide une maladie mortelle ? Rentrons immédiatement. Depuis quand êtes-vous là ? »

— Pas longtemps... depuis dix minutes à peu près. J'avoue que j'étais mal à l'aise. Vous êtes en retard de deux heures.

— Et vous pensiez que grelotter en toilette de bal, sur une terrasse, par cette nuit froide, était un excellent moyen de me faire arriver plus tôt, gronde Caryll ; mais il prend son visage souriant entre ses mains et son reproche se transforme en baiser. Oui, nous avons eu deux heures de retard, un dérangement, une aiguille déplacée, enfin quelque chose qui clochait sur la voie. J'étais endormi et n'ai rien su de tout cela jusqu'à ce que nous ayons été de nouveau en route. Les danses marchent bien là-haut, n'est-ce pas ? Quel ennui d'aller s'habiller et de paraître devant tout ce monde !

— Vous préféreriez affronter un régiment de cipayes, je crois ; mais un homme brave ne montre

amais les talons.

— Venez-vous aller à la

chambre d

— Et où le

trouvé le bonheur

— Elle a été d

elle Forrester.

yez une tenue ré

vois.

— Y a-t-il gran

avec inquiétude.

— Trois cents

elle Higgins a été

inement le point

yeux se concen

Elle rit en voya

un bras, et le con

« Comment va

se vous a-t-elle d

— Vous conter

ale ; mais vous ré

aman a dites dur

che herculéenne,

roses, que vous a

aine ou la suivan

— Comment !... a

— Ombre de Mme

on, nous ne man

point. Avec Lady

virra de chaperon

— Y retournerez

— Certainement ;

la pauvre mère !

comme elle m'aime !

— Jamais les talons, quel que puisse être le danger. Voulez-vous aller à votre chambre tout de suite? La chère vieille chambre où mon portrait a été peint?

— Et où le malheureux peintre sans espoir a trouvé le bonheur.

— Elle a été disposée pour votre usage, continue Mlle Forrester. Allons, montez-y sans plus tarder; prenez une tenue régulière et descendez pour qu'on vous voie.

— Y a-t-il grande foule, France? demande Caryll avec inquiétude.

— Trois cents personnes au moins. Et comme Mlle Higgins a été examinée à satiété, vous serez certainement le point de mire de tous les regards. Tous les yeux se concentreront sur vous.

Elle rit en voyant sa grimace, glisse sa main sur son bras, et le conduit dans la maison.

— Comment va grand'maman, interroge-t-elle, et que vous a-t-elle dit? Contez-moi tout.

— Vous conter tout! On parle des travaux d'Hercule; mais vous répéter toutes les choses que grand'maman a dites durant ces sept semaines, serait une tâche herculéenne, en vérité. Elle a dit, entre autres choses, que vous alliez la rejoindre la semaine prochaine ou la suivante au plus tard.

— Comment!... avec vous?

— Ombre de Mme Grundy, ne le permettez pas! Oh! non, nous ne manquons pas aux convenances à ce point. Avec Lady Dynely naturellement. Elle vous servira de chaperon. Ne le voudra-t-elle pas?

— Y retournerez-vous, Gordon?

— Certainement; nous ne nous séparerons plus. La pauvre mère! C'est quelque chose d'être aimé comme elle m'aime!

— Vous a-t-elle reconnu tout de suite?

— Tout de suite, dès l'instant où elle m'a vu. Elle n'a eu ni défaillance ni cris. C'est une étonnante vieille femme; elle s'est avancée et m'a serré dans ses bras et pas une parole n'a été prononcée pendant une demi-heure. En apparence, toutes les années passées l'ont changée moins que moi; mais elle est très-faible. Elle serait venue avec moi si elle l'avait pu. Mais ne pouvant pas et étant impatiente de vous voir, elle m'a chargé de vous ramener, vous et Lady Dynely, à mon retour. Voulez-vous venir, France?

— Comment ne voudrais-je pas? répond-elle en levant au ciel ses yeux où le bonheur scintille. Mais mon séjour devra être court. Le mariage d'Éric doit avoir lieu le premier de l'an, et je dois être la première demoiselle d'honneur.

— Demoiselle d'honneur pour la dernière fois, alors dit Caryll. C'est dommage que nous ne puissions pas faire une double noce. Je ne vois pas, quant à moi, la nécessité d'attendre, mais je vous l'ai promis sans avoir compris qu'il fallût différer longtemps. Pour quand sera-ce, France? En janvier?

— Non, monsieur. Pas en janvier, ni en février, ni en mars, ni en avril; pas un jour avant mai. Alors au renouveau, quand les couleurs renaissent, si vous insistez à ce sujet, nous irons à Saint George et vous vous rendrez malheureux pour toute la vie. Non, il est inutile de prendre cet air suppliant. Quant mon ardeur est rendu, toute l'éloquence des hommes et des anges est impuissante à m'émouvoir. Montez à votre chambre, vous n'avez pas un moment à perdre. Vous êtes honteusement en retard.»

Elle se dégage et se hâte de rentrer dans la salle de bal. Près de l'entrée, elle rencontre Éric qui va com-

mander les glaces sur son visage.

« Ah!.. ah!... le arrive, et les yeux rayons, et les joues carnat de la bienvenue. Je n'ai pu voir le héros tard que jamais. »

Une demi-heure héros de la soirée fin au milieu de tout ce ne s'en doute pas pour placer d'abord à côté cessé de le voir tous semaines, l'accueille depuis cette nuit d'a-

« Cela ressemble à ce que j'ai vu dans les espérances de France votre mère. Et pensez-vous! Mais vous êtes

— Hélas! oui, réponses sont faites pour je crois que vous m'a-

— Voyez-vous, j'en suis sûr que j'éprouvais. La Sa Seigneurie en s'avançant couramment l'esprit s'était t-

je ne vous reverrais plus cette ressemblance. vous; c'est à cause de l'accom-

mander les glaces et l'orangeade et qui lit la vérité sur son visage.

« Ah !... ah !... le héros, le conquérant, le vainqueur arrive, et les yeux de Mlle Forrester allument leurs rayons, et les joues de Mlle Forrester revêtent l'incarnat de la bienvenue. J'avais presque renoncé à l'espoir de voir le héros de la soirée, mais mieux vaut tard que jamais. »

Une demi-heure s'écoule, au bout de laquelle le héros de la soirée fait si tranquillement son entrée au milieu de tout ce monde, que le plus grand nombre ne s'en doute pas pendant la première heure. Il va se placer d'abord à côté de Lady Dynely, et elle, qui n'a cessé de le voir tous les jours, si ce n'est depuis sept semaines, l'accueille comme si elle ne l'avait pas vu depuis cette nuit d'août auprès du lac.

« Cela ressemble à un conte de fées, dit-elle, je ne puis m'y faire. Je vous croyais mort, malgré toutes les espérances de France, malgré vos envois annuels à votre mère. Et penser que nous vous avons encore une fois ! Mais vous êtes étonnamment changé. »

— Hélas ! oui, répond Caryll, seize années de campagnes sont faites pour changer un homme. Cependant je crois que vous m'avez à moitié reconnu le jour où nous nous sommes rencontrés à l'Académie.

— Voyez-vous, je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais. La voix était la même, répondit Sa Seigneurie en s'appuyant sur son bras et en parcourant lentement les salons, les yeux aussi ; mais mon esprit s'était tellement habitué à l'idée que je ne vous reverrais plus, que je ne pouvais admettre cette ressemblance. Cependant elle m'attira vers vous ; c'est à cause d'elle que je désirais tant que vous m'accompagnassiez ici.

— Je suivais ma destinée, dit-il en riant. Sans ce voyage, France et moi nous ne serions jamais arrivés à nous entendre et je serais descendu dans ma tombe en restant toujours Gordon Locksley.

— France sera pour vous une adorable épouse, Gordon. Je vous félicite de tout mon cœur. Après tout, vous n'avez pas si mal employé votre temps. Vous vous êtes fait un nom, par vous-même, avec votre épée et votre pinceau, et vous avez gagné le cœur de France, ce cœur si grand, si généreux, si loyal. J'avais cru la voir devenir la femme d'Éric un jour. Mais vous savez comment cela a fini.

— Heureusement pour moi...oui; heureusement pour lui aussi, je l'espère. Cette petite fée verte et blanche avec cette figure fleur de pommier qui est à son bras est-elle la future? Quel modèle pour une ondine! Présentez-moi, Lucie, voulez-vous? »

Caryll est présenté et commence les affaires de la soirée en dansant avec la jeune fiancée. Ainsi que France l'a prédit en riant, tout le monde l'examine avec toute la curiosité que permet une bonne éducation. Le héros et l'héroïne de la soirée figurant dans un quadrille de lanciers forment le point qui attire tous les regards. France aussi danse avec son ami, avec Éric, avec Terry qu'elle arrache des griffes d'une vieille fille dont les épaules sont désagréablement menacées par des os proéminents prêts, ce semble, à les percer et dont les joues sont désagréablement rouges, et enfin avec le prince de Venturini, le dernier de tous avant le souper. A la fin de cette danse, Caryll s'approche pour reprendre son bien, et le prince napolitain renoue connaissance et présente ses félicitations.

« Felicia déplore une perte pour elle dans ce qui

constitue pour v
prince. Elle crai
ce que vous lui av
cule.

— Le lui ai-je p
s'il en est ainsi, c
tude. Si cela lui
pendant. Quel tit
rore. »

Il jette sur Fran
rire qui lui dit clai
rore a paru.

« C'est un titre
je vous demander,

— Jamais, répo
Londres pendant l
lement beaucoup e
jamais eu assez de
tations. J'étais fort
j'ai perdu le goût d

Son visage s'ass
regarde avec ses pe

« Pardon, mons
que j'ai entendu di
elle vous connaissai

— Impossible, pr
jamais dû se rencor
de mon existence.

— Je me suis don
d'apprendre qu'elle
Il salue, et Fran
ensemble dans la sal
est prolongé le plus
petit groupe d'admir

constitue pour vous un bénéfice, monsieur, dit le prince. Elle craint maintenant de ne jamais recevoir ce que vous lui avez promis, le pendant du *Crépuscule*.

— Le lui ai-je promis? dit Caryll d'un air distrait. S'il en est ainsi, que Mme Felicia soit sans inquiétude. Si cela lui fait le moindre plaisir, elle aura le pendant. Quel titre lui donnerons-nous?... L'*Aurore*. »

Il jette sur France un regard accompagné d'un sourire qui lui dit clairement que c'est avec elle que l'aurore a paru.

« C'est un titre charmant, s'écrie Venturini. Puis-je vous demander, monsieur, si vous avez vu Felicia? »

— Jamais, répond Caryll. Je sais qu'elle jouait à Londres pendant la dernière saison, et j'ai naturellement beaucoup entendu parler d'elle; mais je n'ai jamais eu assez de curiosité pour aller à ses représentations. J'étais fort occupé et il y a longtemps que j'ai perdu le goût du théâtre. »

Son visage s'assombrit légèrement. Venturini le regarde avec ses petits yeux perçants.

« Pardon, monsieur, mais j'avais conclu de ce que j'ai entendu dire par Felicia que certainement elle vous connaissait. »

— Impossible, prince. A ma connaissance, elle n'a jamais dû se rencontrer avec moi dans tout le cours de mon existence.

— Je me suis donc trompé alors. Elle sera charmée d'apprendre qu'elle aura le pendant de son tableau. »

Il salue, et France et Caryll rentrent pour souper ensemble dans la salle à manger. Cet charmant repas est prolongé le plus possible. Quand il est terminé, un petit groupe d'admirateurs de Mlle Forrester viennent

la presser et la prier de chanter. Elle se rend à leurs vœux et Gordon la conduit au piano.

« Chantez *Ay Chiquita!* » dit quelqu'un.

Elle indique une pile de morceaux de musique, et Caryll se met à y chercher la romance; il la pose sur le piano et les doigts agiles de France parcourent rapidement le clavier en préludant. Lui replace les cahiers dérangés, lorsque tout à coup il s'arrête tenant l'une des romances dans sa main et la regardant comme si c'eût été un fantôme. Il en contemple la couverture, et non pas la musique, avec une émotion qui se traduit sur ses traits contractés et son visage d'où toute couleur a fui. Le chant commence; la suave et vibrante voix de Mlle Forrester remplit la salle, mais lui n'entend rien, il n'y prête pas d'attention. Toutes ses facultés semblent concentrées dans le regard qu'il fixe sur le cahier qu'il tient.

C'est une valse, la *Valse de Felicia*, composée par le prince Venturini et dédiée à Mme Felicia. Au-dessous du titre se trouve une vignette représentant Felicia elle-même en buste, penchée et souriante. C'est une belle figure; même cette lithographie peinturlurée ne peut la représenter autrement. Les yeux et les lèvres sourient aux spectateurs. Il demeure si longtemps absorbé dans sa contemplation, que la romance est finie. Un murmure de satisfaction et de reconnaissance s'élève dans le groupe qui entoure le piano, mais la chanteuse parmi tous ces témoignages cherche un sourire d'orgueil de sa bouche. Son visage est tourné et il est incliné sur un cahier de musique, mais il ne dit mot.

« Qu'est-ce que vous tenez là, Gordon, demande-t-elle gaiement, qui paraît vous attirer si fort?

— Monsieur honore ma composition de son atten-

tion la plus sou-
moins que ce ne s-
ainsi. »

Leurs voix le-
les feuilles et se to-
serve encore cette

« Une belle figu-
tainement vue que
à fait nouveau pou-
an Canada probable

Il attend la répo-
tude apparente ne
avec des yeux soup-

« Non, monsieur.
tique de sa vie.

— En êtes-vous s-

— Très-sûr. Je l-

Felicia. Elle a une h-
est au delà de l'Atla-

— Je me suis tro-

avais réellement c-

age représenté par c-

implement une de c-

rouve quelquefois.

qui ressemblait à cela

Il offre son bras à

arla plus de cela; m-

lifeste sur son visage

ment où tous sont à l-

ue est désert, il y re-

si se trouve le portrai-

ses poches pour l'ex-

La fraîche aurore d-

ciel, lorsque la dern

tion la plus soutenue, dit la voix de Venturini, à moins que ce ne soit la beauté de Felicia qui l'absorbe ainsi. »

Leurs voix le rappellent à la situation. Il pose les feuilles et se tourne vers elle, mais son visage conserve encore cette pâleur surprenante qui le couvre.

« Une belle figure en vérité, prince, et que j'ai certainement vue quelque part, quoique le nom soit tout à fait nouveau pour moi. Ce doit être en Amérique ou au Canada probablement. Mme Felicia y est-elle allée? »

Il attend la réponse avec une anxiété que sa quiétude apparente ne traduit pas. Le prince l'examine avec des yeux soupçonneux.

« Non, monsieur. Felicia n'a jamais traversé l'Atlantique de sa vie.

— En êtes-vous sûr, prince?

— Très-sûr. Je le tiens de la bouche même de Felicia. Elle a une haine instinctive pour tout ce qui est au delà de l'Atlantique.

— Je me suis trompé alors, dit Caryll avec calme. J'avais réellement cru que j'avais vu jadis le visage représenté par cette vignette. C'est purement et simplement une de ces ressemblances fortuites qu'on trouve quelquefois. J'ai connu jadis une personne qui ressemblait à cela. »

Il offre son bras à France et l'emmène. On ne remarque plus de cela; mais la sombre gravité qui se manifeste sur son visage ne le quitte plus. Dans un moment où tous sont à la danse et où le salon de musique est désert, il y retourne, arrache la couverture où se trouve le portrait de Felicia, et la met dans une de ses poches pour l'examiner plus tard.

La fraîche aurore d'octobre commence à blanchir le ciel, lorsque la dernière voiture roule à travers les

grandes grilles de l'Abbaye de Dynely et que ceux qui y résident regagnent leurs appartements. Pendant une heure encore, Gordon Caryll considère le portrait de l'actrice placé devant lui et qui le tient comme ensorcelé.

« Ses yeux, son sourire, et chacun de ses traits, dit-il, se parlant à lui-même. Peut-il y avoir sur la terre deux femmes aussi ressemblantes? Quelques années de plus, mais c'est la même. A-t-elle une sœur, ou la tombe a-t-elle rendu ses morts? Est-elle revenue de l'enfer même pour me tourmenter? »

CHAPITRE XIX

COMMENT FINIT L'ANNÉE ANCIENNE

Nous sommes à la dernière nuit de décembre, et la maison du vicaire de Starling est toute resplendissante de lumières, tout animée de monde, toute égayée par les accords de la musique, toute réjouie par les festins. Les derniers moments de l'année qui finit se passent gaiement à rire, à chanter et à festoyer. Le lendemain est le jour du mariage de la petite Crystal.

Tout le monde y est venu : Lord Dynely, sa mère, France, Terry. Ils sont arrivés il y a deux jours et ce soir un grand nombre d'invités, tous amis intimes, remplissent la confortable vieille maison du vicaire, qui suffit à peine à les contenir tous, au

de saluer d'une nouvelle année.

Gordon Caryll toute la famille sous le ciel bien supporter les froids hivers anglais, en vieillissant, voir son fils, son cela qu'il est Mlle Forrester, belle en cette ve un désir inquiet vide au milieu de tourment.

Elle et Lady I ment pour ce n tirent pour passer semaine de mai, après leur voyage Caryllyne. Déjà lissant et remettant femme se fixeront domaine de son programme.

Les salons du v son apogée. Un q vements dans le s l'année des demois forces, on leur à p Eric conduit la et se trouve dans C'est une chose pr veille de son mari

de saluer d'une cordiale et joyeuse bienvenue la nouvelle année.

Gordon Caryll n'est pas là ; il est le seul absent de toute la famille. Il est de nouveau près de sa mère, sous le ciel bienfaisant de l'Italie. Elle ne peut encore supporter les fatigues du voyage ni les rigueurs des hivers anglais, et devenant de plus en plus exigeante en vieillissant, elle ne veut pas entendre parler de voir son fils, son idole retrouvée, loin d'elle. C'est pour cela qu'il est resté près d'elle, au grand regret de Mlle Forrester, qui, quoique brillamment heureuse et belle en cette veille du nouvel an, éprouve néanmoins un désir inquiet de le savoir près d'elle, car il fait un vide au milieu de tous ces visages heureux qui l'entourent.

Elle et Lady Dynely sont revenues d'Italie uniquement pour ce mariage. Aussitôt après, elles repartiront pour passer l'hiver à Rome. Dans la première semaine de mai, elle et Gordon doivent se marier, et après leur voyage de noces ils viendront s'installer à Caryllenne. Déjà les ouvriers y sont à l'œuvre, embellissant et remettant tout en bon état. Éric et sa femme se fixeront à l'Abbaye, et sa mère habitera le domaine de son douaire, Dynely Hall. Tel est le programme.

Les salons du vicariat sont pleins, et la gaieté est à son apogée. Un quadrille de lanciers exécute ses mouvements dans le salon, aux accords du piano, que tient l'aînée des demoiselles Higgins. Pour réparer leurs forces, on leur a préparé de la limonade et des grogs.

Éric conduit la bande bruyante ; il a un air radieux et se trouve dans les meilleures dispositions d'esprit. C'est une chose presque impossible à croire, mais à la veille de son mariage il est aussi profondément, aussi

passionnément amoureux qu'il l'était le jour de ce mémorable pique-nique où pour la première fois il la pressa sur son cœur inconstant. Il est possible que cela ne dure pas. Cette fièvre et ce délire si ardent de l'amour ne sont pas une étoffe bon teint, mais ils sont souverainement délicieux tant qu'ils subsistent, et la petite Crystal est assez disposée à prendre le clinquant qui brille pour l'or le plus pur. Elle, naturellement, se trouve aussi à son plus brillant degré de félicité humaine ce soir.

Elle a de magnifiques couleurs et des éclairs dans les yeux. Son doux et joyeux rire trahit son indicible bonheur.

Même à présent, à la veille de son mariage, elle peut à peine s'habituer à l'idée de son extrême félicité. N'est-ce pas le plus merveilleux des caprices de la fortune qui lui donne ce favori des dieux le lendemain à onze heures. Il est onze heures du soir maintenant; encore douze heures, et nul pouvoir sur la terre ne pourra plus la séparer de son bien-aimé. Elle lève vers son compagnon son fin visage, qui conserve encore ce velouté de la pêche des toutes jeunes filles, et elle cause, et elle rit. En général elle cause peu, mais elle peut toujours parler à Terry, mais jamais aussi gaiement de beaucoup qu'aujourd'hui.

Terry est son compagnon et, quels que soient ses sentiments, nul en apparence n'est plus heureux que lui.

Mlle Forrester ne danse pas; elle va et vient sans repos, ici, là, partout. Les salons sont ornés de guirlandes de houx, de lierre et de gui. Des feux de joie sont allumés dans les champs aux alentours, et une longue table est dressée dans la salle à manger, où tout ce joyeux monde va venir s'asseoir pour fêter la nouvelle année.

Il n'y a pas u
occupée. Allez o
duits les plus cach
reux ou non, s'en
caire et Lady Dyn
Shepperton, le n
la table de whist.

France en ce m
lons chauds et
C'est une splendi
blanche et brillan
entièrement dénu
leurs branches no
l'azur éclatant du
Au loin, les cloc

fin de l'année. Dan
cette année qui se t
pour la jeune fille
roses parfumées, e
être plus heureuse
reconnaissance qui
sateur de tous les
que la parole ne s
En ce moment, l
seurs se dispersent
vant de la limonade.

Terry conduit Cry
visage animé et les
les rejoindre et se
fiancée.

« Prêtez-moi votr
dez-moi et vous ve
épuisé, complètemen
seuse, cette jeune fe

Il n'y a pas une place dans la maison qui ne soit occupée. Allez où vous voudrez, partout, dans les réduits les plus cachés, vous trouverez des couples, amoureux ou non, s'entretenant sentimentalement. Le vicar et Lady Dynely, une noble douairière, et sir John Shepperton, le notable le plus voisin, sont installés à la table de whist. C'est ainsi que le temps passe.

France en ce moment se dérobe et, quittant les salons chauds et brillants, elle sort sous le portique. C'est une splendide nuit d'hiver. La terre est toute blanche et brillante du reflet des étoiles. Les arbres, entièrement dénudés de feuilles, sont immobiles et leurs branches noires se découpent vivement sur l'azur éclatant du ciel.

Au loin, les cloches du village tintent, annonçant la fin de l'année. Dans une heure le nouvel an aura lui; cette année qui se termine a été une année bienheureuse pour la jeune fille qui est là vêtue de blanc, avec des roses parfumées, et la nouvelle semble destinée à être plus heureuse encore. Son cœur déborde de reconnaissance qui monte vers le souverain dispensateur de tous les biens en des prières éloquentes que la parole ne saurait rendre.

En ce moment, les danses sont finies, et les danseurs se dispersent en mangeant des glaces et en buvant de la limonade.

Terry conduit Crystal dans un asile frais où Éric, le visage animé et les yeux brillants de bonheur, vient les rejoindre et se jette sur un sofa, à côté de sa fiancée.

« Prêtez-moi votre éventail, Crystal, dit-il. Regardez-moi et vous verrez un homme complètement épuisé, complètement usé. Avez-vous vu ma danseuse, cette jeune femme grasse, qui a fait de moi

sa victime pendant la dernière demi-heure? C'est le cas le plus grave de cruauté envers les animaux que de solliciter cette grosse fille à danser.

« Je l'ai vue qui vous couvait des yeux, Terry, c'est une chance que vous avez là, mon vieux camarade, de prendre la fortune à sa source. Elle pèse deux cent cinquante livres et elle possède, m'a-t-on dit, sept mille livres de rentes. Allez et conquérez, Terry; vous n'aurez jamais une pareille occasion.

— Je vous remercie, répond Terry regardant cette informe masse de graisse de bonne qualité et ces yeux endormis et à demi clos; mais il faut du courage, voyez-vous, pour épouser tant de matière, et je n'ai jamais eu la prétention de me poser en héros. »

En ce moment France apparut au milieu d'eux.

« Je suis envoyée ici, dit-elle, pour vous ordonner, messieurs, de venir offrir la main aux dames pour le souper. Je pense, Éric, que vous êtes inscrit pour conduire la jeune personne en robe de soie verte.

— Pas que je sache, répond Éric en prenant le bras de Crystal sous le sien. Toute une vie de bonheur comme celle que j'entrevois suffirait à peine à compenser une autre heure comme la dernière.

— En ce cas, c'est vous, Terry, qui la conduirez, commande France.

Terry obéit comme d'habitude, tandis que Sir John offre son bras à Mlle Forrester et que Lady Dynely prend la place d'honneur à la droite du vicaire.

C'est une très-longue table, et la société n'est pas si nombreuse, même en comptant les neuf filles de la maison, que tout le monde ne puisse y trouver place. Car ce n'est pas un repas debout, comme dit Terry, où chaque aile de volaille et chaque verre de vin doit être disputé

outrance. Enfin lant de couteau de détonations d et du bruit des r compliments. La milieu, avec un c disparaît, les piè mides de gelées a viennent des mas vertes, rouges, d

Les minutes v ancienne marche

« Minuit moins

Voici le nouvel a vieille mode, en chacun aime le m

Il remplit son avec son verre ce

« A vous, la plu je suis le premier

Alors un chœu

Bonne année!

quelque personne

regard plein du

vers elle avec cett

dans le regard

repose sur sa bie

droit de donner à

cœur. Celui de la

lui. Le vicaire et

fectueux. France

vont au delà de

plus cher qu'aucu

près d'elle.

outrance. Enfin la bataille commence ; c'est un feu roulant de couteaux et de fourchettes sur les assiettes, de détonations des bouchons de champagne, des éclats et du bruit des rires et des causeries, des toasts et des compliments. La hure, qui a été placée comme plat du milieu, avec un citron à chaque défense, est dépecée et disparaît, les pièces montées sont détruites ; des pyramides de gelées ambrées ou roses sont démolies et deviennent des masses informes ; les salades de homard vertes, rouges, dorées s'évanouissent sans retour.

Les minutes volent ; la dernière heure de l'année ancienne marche rapidement vers sa fin.

« Minuit moins dix minutes, s'écrie Lord Dynely. Voici le nouvel an. Qu'on boive en cette occasion à la vieille mode, en portant la santé de la personne que chacun aime le mieux. »

Il remplit son verre, regarde Crystal, et touche avec son verre celui de sa fiancée.

« A vous, la plus heureuse des bonnes années, dit-il, je suis le premier à vous la souhaiter ! »

Alors un chœur bruyant de voix s'élève.

Bonne année ! crient-elles, et chacun se tourne vers quelque personne. Lady Dynely adresse à son fils un regard plein du plus profond amour ; Terry s'incline vers elle avec cette douce expression de reconnaissance dans le regard qui lui est habituelle lorsqu'il se repose sur sa bienfaitrice. Il a perdu désormais tout droit de donner à Crystal la première place dans son cœur. Celui de la jeune fille n'a pas une pensée pour lui. Le vicaire et sa femme échangent des regards affectueux. France ne s'adresse à personne ; ses pensées vont au delà de la mer, à cet absent plus présent et plus cher qu'aucune des personnes qui se trouvent là près d'elle.

Enfin on se lève et, comme d'un commun accord tout le monde se dirige vers les fenêtres pour voir se lever la première journée de la nouvelle année. Les étoiles blanches et claires semblent regarder la terre couverte d'une couche de neige. C'est un spectacle calme, tranquille, magnifique. Au village les cloches sonnent de nouveau à toute volée; la vieille année est finie, la nouvelle commence.

« Le roi est mort, vive le roi! s'écrie Lord Dynely. Que tous nos bons souhaits l'accompagnent! »

Ses yeux brillent de bonheur et cherchent sa future. A cette heure demain ils seront loin, mari et femme, pour ne plus être séparés jamais.

« Ma pâle et pensive France, dit-il, pourquoi ce regard affligé? L'année qui vient de finir a été bonne pour vous aussi, n'est-ce pas? Comme dit Teínyson, elle vous a amené un ami et un vrai, vrai amour... »

— Et l'année nouvelle les emportera, achève Lady Dynely avec un sourire. C'est une menaçante citation, Éric. Espérons de meilleures destinées. Et maintenant, ma chère future, comme vous devez vous lever de bonne heure demain; je propose que vous alliez vous mettre au lit tout de suite, de peur que cette charmante figure de pêche qui nous enchante tous ne soit à l'autel aussi jaune qu'une orange. »

Toute la fête se termine ainsi et la nouvelle année les accompagne. Les invités qui ne restent pas au vicariat prennent congé et partent, les autres se retirent dans leurs chambres. Il y a des adieux échangés entre l'heureux couple auxquels personne n'assiste, et Éric sort pour aller fumer son dernier cigare de garçon. La mariée est embrassée par sa maman, par Lady Dynely, par France, et elle regagne sa chambre en chantant doucement.

Mais elle ne s

mière et se m
va et vient sous
de son cig
l'Angleterre, si
ore, il existe
qu'elle.

Le jour se lè
ants rayons d'u
son du vicaire es
traie tour de B
heures, la toilette
tout le monde en

Dans son bou
habillée pour l'
veille ont compl
que la soie blanc
de la couronne
le voile presque
comme un nuag
demoiselles d'ho
sans pleurer, san
quitude qu'insp
existence nouvel
une émotion qui
On la conduit en
et elle arrive à
nouvel an. Le m
redit son bonheur
sa beauté. L'égli
d'invités, d'enfan
rier la plus jolie
continuel frôleme
des dames arrivent

Mais elle ne se met pas, encore au lit. Elle écarte la première et se met à contempler cette forme svelte qui va et vient sous ses fenêtres, la figure éclairée par le feu de son cigare, et elle se demande si dans toute l'Angleterre, si dans le monde entier, plus vaste encore, il existe une autre jeune fille aussi heureuse qu'elle.

Le jour se lève brillant et froid malgré les étincelants rayons d'un soleil sans nuage, et la vieille maison du vicaire est toute bruit et joyeux désordre, une vraie tour de Babel. Neuf heures, le déjeuner; dix heures, la toilette; onze heures les voitures à la porte, tout le monde en bas; l'heure suprême est venue.

Dans son boudoir de jeune fille, la mariée est habillée pour l'autel. Les fraîches couleurs de la veille ont complètement disparu; elle est plus pâle que la soie blanche qu'elle porte. Les légères fleurs de la couronne nuptiale sont placées sur sa tête; la voile presque invisible l'enveloppe tout entière comme un nuage. Elle se tient au milieu de ses demoiselles d'honneur, silencieuse, blanche, aimable, sans pleurer, sans mot dire, sous l'impression de l'inquiétude qu'inspire toujours la perspective d'une existence nouvelle qui va commencer, et en proie à une émotion qui la rend insensible à tout le reste. On la conduit en bas, elle monte dans la voiture et elle arrive à l'église par cette belle matinée du nouvel an. Le marié l'attend, et toute sa personne redit son bonheur, qui rend encore plus remarquable sa beauté. L'église est pleine de villageois, d'amis, d'invités, d'enfants assistés, tous réunis pour voir marier la plus jolie des filles du vicaire. On entend un continuel frôlement de soie et de moire à mesure que les dames arrivent, et le léger bruit de la gaze et du

tulle quand les six demoiselles d'honneur prennent place. France est à leur tête et partage avec la jeune épouse l'admiration de l'assistance à cette heure solennelle. Comme toujours, l'époux s'efface dans son insignifiante tenue; c'est le seul moment de la vie où l'homme abaisse sa seigneuriale suprématie et relativement semble ne pas compter. Terry Dennison est présent aussi, pâle, froid, malheureux; mais qui songe à le regarder? Seuls les yeux pleins de compassion de France se tournent vers lui avec une profonde expression de pitié et de sympathie en le voyant ainsi silencieux et différent de lui-même.

La cérémonie commence, un silence religieux se fait; les réponses murmurées tout bas résonnent étrangement dans cette foule sans souffle. Quand elle est terminée, un immense soupir de satisfaction sort de toutes les poitrines et un grand mouvement accompagné du sourd murmure des voix se produit dans cette silencieuse assemblée. On entre à la sacristie, le registre est signé, on remonte dans les voitures, qui roulent vers la maison, où le déjeuner de noces est prêt; le marié et sa jeune épouse sont ensemble, et le Très-Honorable Lord Vicomte Dynely est désormais marié. »

Après cela les heures s'envolent rapides comme des minutes. On est de retour au vicariat, on s'assied à la table du déjeuner qui doit clôturer la fête. Les bouchons de champagne partent, on porte des toasts, on prononce des discours auxquels on répond. La belle figure du nouveau mari est animée, ses yeux bleus brillent du feu de la passion heureuse, et sa feinte langueur, sa fatigue affectée sont entièrement oubliées pour le moment. A son côté l'épouse assise sourit, rougit, et pâlit tour à tour, heureuse et divinement belle.

En face est placé
nement aux propo
tre le seul à jouer
oyeuse; mais son v
pâleur désormais
mette de désespoir.
Le déjeuner s'ach
etire pour changer
Londres par l'ex
aller à Folkestone.
Bretagne; ils seront
de février, et ils y r
nison à Londres.

Splendide satin bl
al, tout cela est qu
le voyage de soie g
cette personne élég
ond et son voile qu'
e visage d'enfant p
en bas, dans la salle,
la voiture attend. El
rps; ce n'est qu'
etature en définitive
on père tousse et ôte
esse. France la cont
ction, et dans son â
elle ne peut définir
ant déjà femme.
« Oh! Eric, dit-ell
paule et le regardan
oyez bon pour elle;
jours. Vous tenez
ains; si vous la
montrez froid envers

En face est placé Terry Dennison, s'essayant héroïquement aux propos légers et au rire, pour ne pas être le seul à jouer le rôle de spectre dans cette fête joyeuse; mais son visage garde, malgré ses efforts, la pâleur désormais à demeure et son expression met en évidence de désespoir.

Le déjeuner s'achève. La nouvelle vicomtesse se retire pour changer de toilette. Ils doivent se rendre à Londres par l'express de l'après-midi, et de là aller à Folkestone. Leur lune de miel se passera en Bretagne; ils seront à Paris dans la première semaine de février, et ils y resteront jusqu'au plus fort de la saison à Londres.

Splendide satin blanc, fleurs nuptiales, voile virginal, tout cela est quitté et remplacé par un costume de voyage de soie gris perle qui sied à ravir à cette petite personne élégante. Sous son coquet chapeau rond et son voile qu'on dirait tissé de fils de la vierge, son visage d'enfant paraît plus enfantin que jamais. En bas, dans la salle, le marié s'impatiente; à la porte, la voiture attend. Elle tremble d'émotion par tout son corps; ce n'est qu'une faible, tendre, et sensible créature en définitive. Sa mère pleure bruyamment, son père tousse et ôte ses lunettes, qu'il essuie sans cesse. France la contemple avec des yeux pleins d'affection, et dans son âme un vague sentiment de pitié qu'elle ne peut définir se fait jour pour cette frêle enfant déjà femme.

« Oh ! Éric, dit-elle en mettant la main sur son cœur et le regardant avec un air sérieux et grave, aimez bien pour elle; prenez-en bien soin, aimez-la toujours. Vous tenez la vie de cette enfant dans vos mains; si vous la négligez jamais, si vous vous montrez froid envers elle, aussi sûr que nous som-



mes là tous les deux, vous pouvez briser son existence. »

Il rit. Rien ne l'irrite dans ce jour trois fois heureux, et réellement c'est une plaisanterie trop terrible.

« Moi... la négliger ! Moi être froid envers elle ! Si je commettais un tel crime, je prie Dieu de me faire mourir. »

Elle se retire. Quelque chose dans ses paroles, quelque chose dans son regard l'a effrayée.

« Il la négligera, il deviendra froid pour elle, lui murmure une voix intérieure d'un accent prophétique, et la sentence qu'il vient de prononcer lui sera appliquée. »

Un autre a entendu ces paroles passionnées... Dennison. Il s'arrête un moment, saisit la main d'Éric, qu'il serre fortement.

« Prenez bien garde à vous, Dynely, lui dit-il d'une voix brève et rauque si jamais vous veniez à oublier ce serment. »

A ces mots il monte rapidement l'escalier et disparaît. Lord Dynely le suit des yeux, hausse légèrement les épaules, et rit de nouveau.

« Pauvre vieux Terry, dit-il, c'est une passion réglée et forte jusqu'à la mort. Il est aussi amoureux de Lady Dynely qu'il l'était de Crystal Higgins. Enfin le temps émousse ces sentiments. Espérons qu'il sera guéri de sa folie quand nous nous reverrons. »

La porte de la chambre de la mariée s'ouvre, une nuée de nymphes roses, blanches, bleues sort. La jeune femme reste seule un instant. Indifférent à ce qu'on pourra penser ou dire, Dennison entre, il se dirige vers la nouvelle pairresse, qui apparaît élégante et mignonne, il lui prend les deux mains dans les siennes, et

les serre avec une f

il regarde avec tr

« Crystal, dit-il,

malgré lui, — il fau

nous séparer. Si ja

trouver dans la pei

secours d'un ami,

Toute notre vie no

En souvenir de cett

seul à qui vous vou

courir vers vous si

Elle le regarde ét

si complètement ren

bonheur, il ne l'oub

mort.

« Moi dans la peine

ami ! répète-t-elle da

moi, la femme d'Éric

l'enfance, mon cher f

plus heureuse... la pl

— Oui, je le sais bi

il sur le même ton.

chagrin arrive jamais

as que cela sera, je p

mais être, — mais en

avez besoin d'aide,

mettez-moi cela.

— C'est une trahison

opposition, dit-elle e

mais si cela peut vous

de son regard s'éte

on de pitié en le reg

C'est une promesse que

on de me rappeler, so

les serre avec une force dont il n'a pas conscience; puis il regarde avec tristesse cette figure fine et aimable.

« Crystal, dit-il, — sa voix est encore brève et rauque malgré lui, — il faut que je vous dise un mot avant de nous séparer. Si jamais à l'avenir vous veniez à vous trouver dans la peine, si vous aviez jamais besoin du secours d'un ami, voulez-vous m'envoyer chercher? Toute notre vie nous avons été comme frère et sœur. En souvenir de cette affection mutuelle, que je sois le seul à qui vous vous adressiez, le seul qui puisse accourir vers vous si vous avez besoin d'un ami. »

Elle le regarde étonnée. Ce regard si radieusement, si complètement rempli d'une expression d'indicible bonheur, il ne l'oubliera jamais même au jour de sa mort.

« Moi dans la peine! Moi avoir besoin du secours d'un ami! répète-t-elle dans une espèce de murmure joyeux, moi, la femme d'Éric! Ah! Terry, mon cher et vieil ami d'enfance, mon cher frère, cela ne peut pas être. Je suis la plus heureuse... la plus heureuse créature de la terre. »

— Oui, je le sais bien; mais promettez-moi... répète-moi sur le même ton. Qui peut prévoir l'avenir? Si le chagrin arrive jamais, — et faites attention, je ne dis pas que cela sera, je prie Dieu que cela ne puisse jamais être, — mais enfin si cela arrivait et que vous eussiez besoin d'aide, vous m'enverrez chercher? Promettez-moi cela.

— C'est une trahison envers Éric qu'admettre une telle proposition, dit-elle en riant. Je ne puis l'admettre; mais si cela peut vous être agréable, Terry, — l'éclat de son regard s'éteint pour prendre une expression de pitié en le regardant, — je vous le promets. C'est une promesse que vous ne serez jamais en position de me rappeler, souvenez-vous-en. Il n'y a pas de

chagrin qui puisse désormais m'atteindre. Eric m'aime et il a fait de moi sa femme. Laissez-moi partir, Terry. Il m'appelle. »

Il lâche ses mains, elle en lève une en lui disant adieu et l'accompagne de son regard tendre et plein de compassion.

« Adieu, Terry, dit-elle doucement. Si je vous ai jamais fait de la peine, j'en suis sincèrement fâchée. Pardonnez-moi avant que je parte.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répond-il brusquement. Pas un homme ne pouvait vous voir sans vous aimer, et toutes les femmes semblent destinées à aimer Eric. Adieu, ma petite Crystal, et que Dieu vous bénisse. »

Ils se séparent; elle descend rapidement et court retrouver son impatient seigneur et maître.

« Je... je disais adieu à Terry, » balbutie-t-elle tremblant déjà à la vue du froncement de ce sourcil demi-divin.

Mais, en la voyant, cette ombre se change en un brillant soleil.

« Adieu! adieu! adieu! » répètent les échos de toutes parts.

La jeune épouse est embrassée et réembrassée, elle passe de l'un à l'autre recevant les baisers de tous, et les larmes coulent, la confusion devient générale; au milieu de tout cela les yeux moqueurs de Mlle Forrester regardent malicieusement Eric qui contient sa colère et ronge son frein, mortellement jaloux et impatient d'arracher sa femme à tout ce désordre.

Enfin tout cela se termine.

Lord Dynely donne la main à sa femme pour monter dans la voiture, il y monte après elle, il ferme la portière, le postillon fait claquer son fouet et le véhicule

roule enfin. Les
mais bientôt la
et disparaît à to

Les invités co
un tout de suite
morne silence su
maison tout à l'i
maintenant on di
tion qui s'opère
un aspect plus ou

Terry Denniso
joindre son régim

Lady Dynely d
le suivent. Elles

Mlle Forrester n

Le lendemain s
vrai jour d'hiver.

riat par le train
font plus que jam

gins qui restent ex
guère si animées,

ennuyées et en ap
de nouveau le fil d

Quand vient la r
la pluie, la vieil

sombre et comme
ces huit jeunes cré

roule enfin. Les mouchoirs s'agitent dans sa direction, mais bientôt la voiture tourne à un angle de la route et disparaît à tous les regards.

Les invités commencent à se disperser, quelques-uns tout de suite, d'autres pas avant le lendemain. Un morne silence succède au bruit et au tumulte dans cette maison tout à l'heure si animée et si joyeuse, et où maintenant on dirait que la mort est entrée. La réaction qui s'opère après tant d'animation donne à tous un aspect plus ou moins malheureux.

Terry Dennison est le premier à partir. Il va rejoindre son régiment.

Lady Dynely douairière et Mlle France Forrester le suivent. Elles retournent passer l'hiver à Rome, et Mlle Forrester ne cache pas son impatience de partir.

Le lendemain se lève brumeux, pluvieux, froid, un vrai jour d'hiver. Le dernier invité a quitté le vicariat par le train de midi, et l'ennui et l'isolement se font plus que jamais sentir. Les huit demoiselles Higgins qui restent errent partout dans ces chambres naguère si animées, mettant tout tristement en ordre, ennuyées et en apparence malheureuses de reprendre de nouveau le fil de leur monotone existence.

Quand vient la nuit, dans cette campagne qu'inonde la pluie, la vieille habitation du vicaire apparaît sombre et comme abandonnée, malgré la présence de ces huit jeunes créatures, sous le ciel noir et humide.

DE

COMMENT C

Dans la première
mide et pluvieuse
gris fumeux et so-
santes sur la boue
atmosphère qu'on
de macadam fluide
culaient dans les r
tés par d'amples v
de gaz, qui étaien
clignotaient et va
dans le brouillard
Les rues de la C
et du bruit des a
étaient silencieuse
mortes saisons étai
étaient hermétique
tants de Belgrave e
les brillants magas
Street eux-mêmes r
et brumeuse soirée

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE I

COMMENT COMMENÇA LA NOUVELLE ANNÉE

Dans la première semaine de février, par une humide et pluvieuse soirée, le ciel de Londres était d'un gris fumeux et sombre et des ondées tombaient incessantes sur la boueuse cité couleur de fumée. La célèbre atmosphère qu'on a qualifiée, dans une image vulgaire, de macadam fluide donnait aux rares passants qui circulaient dans les rues l'aspect de noirs fantômes abrités par d'amples vêtements et des parapluies. Les becs de gaz, qui étaient restés allumés toute la journée, clignotaient et vacillaient, sinistres points rouges dans le brouillard intense.

Les rues de la Cité étaient toujours pleines de vie et du bruit des affaires; mais celles du West End étaient silencieuses et désertes. La plus mortelle des mortes saisons était venue : les grandes maisons noires étaient hermétiquement fermées; les élégants habitants de Belgrave et de Mayfair étaient partis au loin, les brillants magasins brillamment éclairés de Regent Street eux-mêmes restaient déserts par cette humide et brumeuse soirée de février.

A la grande fenêtre de l'un des principaux clubs de Saint James Street un homme fumait un cigare en contemplant ce triste spectacle. Les dalles humides reflétaient les pâles lueurs mobiles des becs de gaz de distance en distance, quelques passants se montraient de temps à autre. Par moments quelque cri se faisait entendre réveillant les échos endormis. C'étaient les seules choses qui pussent attirer l'attention de l'homme qui se tenait à la fenêtre; mais pendant une heure il était resté là sans bouger, ses regards sombres fixés sur la vitre, que la pluie battait sans cesse. Ce solitaire spectateur échoué dans le Londres occidental dans cette trop inhospitalière saison n'était autre que Terry Dennison, Terry Dennison qui la veille avait obtenu un congé de quinze jours et qui, par cette effroyable soirée, se retrouvait dans cet ancien quartier familial, sans presque savoir ni pourquoi ni comment. Il y avait des douzaines de maisons de campagne, brillantes, hospitalières où il aurait certainement trouvé un bienveillant accueil, des maisons où le vent du sud et le ciel brumeux annoncent une excellente matinée de chasse; mais il avait dédaigné tout cela, et il se trouvait là, aussi isolé, lui semblait-il, que s'il eût fait naufrage dans une île déserte.

Les cinq semaines qui se sont écoulées depuis le mariage de Christabel Higgins ont produit peu de changements extérieurs dans la personne de Terry. Il paraissait fatigué, sombre, triste. Ses bons yeux bleus conservaient leur regard bienveillant et sincère pour tous, mais ils avaient ce soir une expression de lassitude absolue. Où sont-ils? se demande-t-il. Où est-elle? que fait-elle?

Eric et elle sont-ils encore à goûter leur lune de miel sous les verts ombrages de la Bretagne ou sont-

ils allés rejoindre
rage, dans lequel
Forrester? Une in
s'est emparée de l
chose de pire enco
que les deux sema
qu'il se retrouve
Lord Dynely.

La dernière luer
la nuit s'est éteint
rêto à la porte et d
gaz éclaire un ins
reconnait une vieill
venu entre, il se re
« Quoi c'est vous
de vous rencontrer
et j'avais cru que c'
caulay venu avant
désolation de Londr
Comment trois mi
peuvent-ils vivre da
L'homme se lais
renoncer à chercher

« Je vous croyais
en jettant son cigar
côté de lui.

— J'y ai été pend
quittée pour venir à
sans appellent du bon
train de m'en donne
télégramme m'arriv
donnant de rentrer.
mac; il pense qu'il e
avoir toute sa p

ils allés rejoindre à Rome Gordon Caryll et son entourage, dans lequel figurent aussi Lady Dynely et Mlle Forrester? Une insupportable envie de revoir Crystal s'est emparée de lui. C'est une folie, il le sait, quelque chose de pire encore que la folie peut-être; mais, avant que les deux semaines de son congé expirent, il faut qu'il se retrouve en présence de la jeune épouse de Lord Dynely.

La dernière lueur de cette journée qui ressemble à la nuit s'est éteinte lorsqu'une voiture de place s'arrête à la porte et dépose un voyageur. La lumière du gaz éclaire un instant son visage, et Terry Dennison reconnaît une vieille connaissance. Quand le nouveau venu entre, il se retourne, et lui tend la main.

« Quoi c'est vous, Dennison! Mon cher ami, heureux de vous rencontrer. J'avais vu une figure à la fenêtre et j'avais cru que c'était le Nouveau-Zélandais de Manulay venu avant le temps pour philosopher sur la désolation de Londres. Bête de temps comme toujours. Comment trois millions d'hommes, plus ou moins, peuvent-ils vivre dans cette atmosphère? »

L'homme se laisse tomber sur un siège et semble renoncer à chercher la solution du problème.

« Je vous croyais en Grèce, Burrard, dit Dennison en jettant son cigare et s'asseyant dans un fauteuil à côté de lui.

— J'y ai été pendant tout le mois de janvier. Je l'ai quittée pour venir à Paris me donner ce que nos voisins appellent du bon temps, et juste comme j'étais en train de m'en donner... Felicia y est, vous savez... un télégramme m'arrive du comté de Somerset, m'ordonnant de rentrer. Mon père a la goutte dans l'estomac; il pense qu'il est sur le point de mourir et désire avoir toute sa progéniture autour de lui. C'est la

cinquième fois que je suis rappelé ainsi, dit Burrard avec un accent de mécontentement, et il n'est jamais rien survenu. Ce sont des imaginations de mon père, et la famille le sait ; mais comme il nous retrancherait jusqu'au dernier shilling si nous désobéissions, il n'y a rien à faire qu'à s'exécuter. C'est ennuyeux de traverser la Manche, et j'ai toujours le mal de mer. C'est une affreuse torture, je vous assure, Terry, conclut Burrard d'un air maussade.

— C'est dur, mon vieux camarade, dit en riant Terry. Espérons que cette fois votre voyage ne sera pas inutile. Ainsi Paris a un aspect agréable, n'est-ce pas ? Pas de brouillard là-bas ? J'aurais presque envie d'y aller, moi aussi, pour quelques jours. Y a-t-il beaucoup de monde de connaissance ?

— Quelques personnes, réplique Burrard. Comme je l'ai déjà dit, la belle Felicia est aux Nouveautés, plus jeune, plus belle et plus dangereuse que jamais. Ah ! Terry, l'art divin des petits soupers ne mourra pas tant que cette femme vivra. C'est une sorcière, une enchanteresse, une fée ; ma foi oui, elle est tout cela. Elle doit avoir trente-cinq ans au moins, et hier soir, assis à côté d'elle, j'aurais juré qu'elle n'avait pas plus de dix-sept ans.

— Étrange faveur du hasard, mon cher, dit Terry en allumant un autre cigare. Mais je croyais que c'était déjà une vieille histoire terminée et oubliée depuis des années, en ce qui vous concerne. Je croyais que vous aviez repris possession de votre raison et que vous étiez sur le point de choisir une femme parmi les filles de notre pays. N'en avez-vous pas trouvé une ? »

Il offre son étui à cigares et porte-allumettes, et Burrard en choisit gravement une qu'il allume.

« Vous connaissez Terry après une pause.

Terry fait un

« Vous n'avez

mes, n'est-ce pas ?

— Oh non ! p

riant de bon co

oiseau de proie f

dans mes moyens.

ce qu'il pouvait y

pour que les hom

gerbes sous la f

monstrueusement

les teints basanés,

servir de ses yeux

elle la fille d'Héro

mon poulx une se

— Vous êtes un

peur, répond Burr

les femmes est pass

trées aussi lorsque

— J'ai eu la char

dans une circonstar

elle a métamorph

Ainsi, elle est auss

le dernier malheure

— Leur nom est

américains qui sont

pour elle ; il y a un a

cinq quartiers, sa b

d'azur, tout disposé

faire sa femme. Il y

tré en possession de

la jeune Italie est au

« Vous connaissez Felicia, Terry? » demande-t-il, après une pause pour aspirer la fumée.

Terry fait un signe de tête affirmatif.

« Vous n'avez pourtant jamais été une de ses victimes, n'est-ce pas? poursuit l'autre.

— Oh non! pas moi, cher ami, répond Terry, riant de bon cœur. Le rôle de victime de quelque oiseau de proie féminin n'est pas le moins du monde dans mes moyens. Je n'ai jamais pu voir, sur ma foi, ce qu'il pouvait y avoir dans la personne de Felicia pour que les hommes tombent devant elle comme les gerbes sous la faucille du moissonneur. C'est une monstrueusement belle femme pour ceux qui aiment les teints basanés, ce que je ne fais pas, et elle sait se servir de ses yeux noirs. Mais jamais danseuse, fût-elle la fille d'Hérodiade elle-même, n'eût fait battre à mon poulx une seule pulsation de plus.

— Vous êtes un animal à sang froid, Terry, j'en ai peur, répond Burrard. Votre indifférence pour toutes les femmes est passée en proverbe. Vous aviez vos entrées aussi lorsque Felicia était à Londres.

— J'ai eu la chance de lui rendre un léger service dans une circonstance, et, comme toutes les femmes, elle a métamorphosé une taupinière en montagne. Ainsi, elle est aussi implacable que jamais? Quel est le dernier malheureux qui est tombé entre ses griffes?

— Leur nom est légion. Il y a deux millionnaires américains qui sont tout prêts à se couper la gorge pour elle; il y a un archiduc d'Autriche avec ses vingt-cinq quartiers, sa bourse vide et le plus bleu des sangs d'azur, tout disposé, dit-on, au premier signal, à en faire sa femme. Il y a le prince Venturini, qui est rentré en possession de sa fortune depuis que le parti de la jeune Italie est au pouvoir. Cette affaire est déjà

ancienne et réglée. Il est entendu que si elle se conduit convenablement, elle deviendra princesse. Enfin, et pour sûr, non pas le moindre aux yeux de la belle Felicia, puisque les bracelets, les bagues et autres bagatelles de ce genre qu'il lui donne rempliraient, dit-on, une vitrine de bijoutier de la rue de la Paix, il y a le jeune Lord Dynely.»

Terry avait écouté, mollement étendu sur son siège et regardant, sans paraître prendre grand intérêt à la conversation, les nuages de fumée décrire dans l'air leurs capricieuses spirales; en entendant ce nom, il se redressa subitement et regarda son interlocuteur, ses yeux ronds tout grands ouverts.

« Qui? demanda-t-il vivement.

— Dynely; vous le connaissez, n'est-ce pas? Ah! mais oui, vous êtes même parents, si je ne me trompe. Marié à la Noël, avec la fille d'un ministre de campagne, presque en secret, n'est-ce pas? Eh bien, ma parole, il marche bien maintenant là-bas, je puis vous l'assurer.

— Burrard, vous dites que Dynely est à Paris?

— Il y est depuis trois semaines. Il est allé en Bretagne, ou en Normandie, ou ailleurs, passera lune de miel, à ce qu'on m'a dit. Il a trouvé que l'amour parmi les roses était un travail souverainement ennuyeux une semaine après le mariage. Bien des hommes se trouvent dans le même cas, les malheureux! Il commença à s'affranchir un peu des convenances, et finit par ne plus pouvoir tenir ses serments. Il est allé à Paris et n'a pas manqué de tomber, comme le plus niais parmi les plus niais des oisons, sous la patte de cet oiseau de paradis qui s'appelle Felicia. Naturellement, les oiseaux de paradis n'ont pas de griffes, je le sais, mais vous comprenez ce que je veux dire. »

Terry était devenu Burrard, pour o conversation pénible aux tourments de l'air ce qu'il venait de Je n'ai jamais

peu de temps, je vois Il est fou, tout à fait malfaisant. C'est la fille femme seule au tout bas, naturellement Les yeux endormis est alors seulement leur de son visage.

« Oui, je la connais Burrard?

— Je ne l'ai rencontrée Felicia n'eût fait. Je les ai vus au monde se retourner petite beauté blonde de l'ambassade, et conversation des clubs première et dernière cas, mais elle n'est pas Felicia comme s'elle s'ennuie à la maison, vous le connaissez d'être allé trop à Paris. La passion.

Le visage de Terry Burrard n'avait rien de gaie. Elle était

Terry était devenu d'une pâleur mortelle.

Burrard, pour qui la belle danseuse était un sujet de conversation pénible et qui était évidemment en proie aux tourments de la jalousie, continua en renchérissant sur ce qu'il venait de dire :

« Je n'ai jamais vu de gaillard aller aussi vite en si peu de temps, je vous en donne ma parole, Dennison ! Il est fou, tout à fait fou, à courir après ce démon maléfaisant. C'est un peu tôt pour laisser sa gentille femme seule au Grand-Hôtel. Tout Paris en parle tout bas, naturellement. La connaissez-vous, Terry ? »

Les yeux endormis de Burrard se lèvent sur lui, et c'est alors seulement qu'il s'aperçoit de la terrible pâleur de son visage.

« Oui, je la connais, répondit-il lentement. Comment s'appelle-t-elle, Burrard ? »

— Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, et cela avant que Felicia n'eût fait de son mari sa chose, corps et âme. Je les ai vus au Bois, et je me rappelle que tout le monde se retournait pour regarder cette gentille petite beauté blonde. Elle apparut aussi un soir au bal de l'ambassade, et sa beauté fut le sujet de conversation des clubs pendant trois jours. Ce fut sa première et dernière apparition. Elle est encore là-bas, mais elle n'est pas visible à l'œil nu. Pendant qu'il vit Felicia comme son chien ou son ombre, la pauvre petite s'ennuie à la maison. Je ne dirais pas tout cela, Dennison, vous le comprenez, ajoute Burrard, craignant d'être allé trop loin, mais c'est la rumeur publique à Paris. La passion de Dynely est visible à tous les yeux. »

Le visage de Terry avait pris une expression qu'Horace Burrard n'avait jamais vue sur cette figure insouciante et gaie. Elle était alors sérieuse et sombre, ses

yeux brillèrent comme l'acier. Néanmoins il s'exprima avec calme.

« Et le prince Venturini lui permet de se conduire de la sorte? C'est une grande latitude laissée à celle qui doit un jour devenir princesse, vous en conviendrez. C'est une espèce accommodante de Napolitain que ce prince.

— Comprenez-moi, Terry, dit Burrard en réponse à cette dernière réflexion. Je ne veux pas dire que Felicia aille beaucoup plus loin que bien de nos séduisantes femmes. Elle est coquette à outrance, elle ferait la coquette avec son propre valet de chambre s'il ne se présentait pas de meilleur gibier. A part cela il n'y a pas de scandale. Venturini est très-certainement, homme à prendre soin de son honneur, c'est un tireur exercé, un duelliste connu. Felicia est certainement sa fiancée. Elle a une duègne rébarbative comme un vieux chien de berger, la veuve d'un curé anglais, la respectabilité en chair et en os, qui l'accompagne invariablement partout. Mais elle accepte les cadeaux des hommes, les rend fous, les ruine, et les renvoie ensuite sans plus de remords que je n'en éprouve à jeter ce cigare quand il est fini. L'un achevé, un autre le remplace, telle est la devise de la belle danseuse. »

Il y avait une certaine amertume dans l'accent de Burrard. Évidemment il était du nombre des ruinés et des refusés. Après avoir parlé de la sorte, il se leva en regardant sa montre.

« Avez-vous diné, Dennison?... j'ai commandé...

— Merci, j'ai dîné il y a deux heures. Que je ne vous retarde pas, Burrard. Bonsoir. »

Il monte lentement à sa chambre, son regard a toujours son expression énergique et sombre.

« Elle n'a pas de père, pas de frère pour la défendre.

Je puis être tout chose. Si l'histoire ment temps qu'on

Ses propres paroles Est-ce que déjà le

défendre contre l'é la délaissé? Il con

insouciance et qu pièces les idoles pa

rait le peu d'influe sur son âme, le per

rait plus faible, plu egoïste et bravant t

des que la satisfact c'est à la garde d'u

tence entière de la « S'il est déloyal

ses dents, par le c une mariée depuis

oubliée! Oh! ma per cente Crystal! »

Il se rappelle ses p « Si vous êtes jar

besoin d'un ami, pr cher. »

Elle n'a pas envoy pas oublié ces paroles sans retard. Tant qu

Je puis être tout cela pour elle, si je ne puis être autre chose. Si l'histoire de Burrard est vraie, il est grandement temps qu'on vole à son secours. »

Ses propres paroles lui étaient revenues en mémoire.

Est-ce que déjà le moment était venu pour lui de la défendre contre l'époux qu'elle aime et pour lequel elle l'a délaissé? Il connaît bien Éric, il sait avec quelle insouciance et quelle sécheresse de cœur il mène ses pièces les idoles passagères de son cœur inconstant. Il sait le peu d'influence que les principes et le devoir ont sur son âme, le peu de cas qu'il fait de la fidélité; il le sait plus faible, plus mobile que l'onde, foncièrement égoïste et bravant toutes les conséquences de ses actes. Dès que la satisfaction de ses caprices est en jeu. Et c'est à la garde d'un tel homme que le cœur et l'existence entière de la petite Crystal ont été confiés.

« S'il est déloyal à son égard, gronde Terry entre ses dents, par le ciel, je le tuerai de ma main. A peine mariée depuis un mois, et déjà négligée... déjà oubliée! Oh! ma petite Crystal! ma gentille et innocente Crystal! »

Il se rappelle ses paroles le jour de son mariage.

« Si vous êtes jamais dans la peine, si vous avez besoin d'un ami, promettez-moi de m'envoyer chercher. »

Elle n'a pas envoyé, la pauvre enfant; mais elle n'a pas oublié ces paroles, il le sait. Il ira à elle et il ira sans retard. Tant qu'Éric était bon, elle n'avait pas besoin de lui. Éric est déjà las d'elle, il est amoureux ailleurs avant que le temps normal de la lune de miel soit expiré. Elle a maintenant besoin de lui. Oui, il ira tout de suite, demain. De gré ou de force, il faut qu'Éric quitte Paris et cette sorcière peinte qui mène des hommes à leur ruine, et qu'il rende à sa femme

l'affection et les égards qui lui sont dus. Il ne l'aura pas négligée, il n'aura pas brisé son cœur impunément.

Terry passe cette nuit à s'agiter fiévreusement sur son lit, écoutant la pluie qui tombe et les sifflements du vent. Avant que le jour sombre et brumeux ne soit entièrement levé, il est à la gare du Pont de Londres et à la tombée de la nuit il est à Paris.

CHAPITRE II

A PARIS

L'atmosphère de février, si sombre et si humide à Londres, est brillante aux rayons du soleil, étincelante par la gelée à Paris. Les grandes avenues du Bois des Champs-Élysées peuvent être dépouillées de leurs feuilles, mais la gelée blanche brille comme de l'argent, les glaçons étincellent comme des bijoux au soleil du matin, et la vie brillante, aisée, qui sous le ciel parisien ne se ralentit jamais, est alors dans tout son éclat.

Dans cette soirée de l'arrivée de Terry à Paris, la lumière du gaz a pris la place de celle du soleil, et elle paraît, aux yeux habitués aux brumes et aux vapeurs de Londres, presque aussi brillante. Les rues sont éclairées. La porte principale du Grand-Hôtel est toute resplendissante de lumière lorsque son fiacre entre et le dépose, avec ses bagages, dans la cour d'entrée.

« Puis-je avoir ployé.

— Oui, monsieur, vacante, mais elle

Cela est parfaite pour monter, n'est-ce pas ?

« Lord et Lady

— Oui, monsieur ; c'est celui

Sérénissime le Duc

Terry monte à

méditatif. Il se dit

eux. Y est-elle ? C'est

Burrard a dit es

de rendre les com

A cette même

ment, Lady Dyr

Seule ! Ah ! pauvre

maintenant ! Elle

grand fauteuil de vel

ple la brillante et

d'elle, où les fleurs

caisses, où de haut

la toiture vitrée, s

gante robe de soie

Sa chevelure blon

épaules. Que lui im

Eric n'est jamais l

Sa toilette, son as

ne se soucie plus d

grand de tous ? Apr

Son attitude quan

à cette place, est ce

sionnée. Les lumiè

« Puis-je avoir une chambre? demande-t-il à l'employé.

— Oui, monsieur, nous avons encore une chambre vacante, mais elle est au cinquième. »

Cela est parfaitement indifférent à Terry; il se prépare à monter, mais il revient et interroge.

« Lord et Lady Dynely sont-ils ici? »

— Oui, monsieur. Leur appartement est au premier; c'est celui qu'a quitté dernièrement Son Altesse Sérénissime le Duc... »

Terry monte à son cinquième étage, n° 822, grave et méditatif. Il se demande s'ils sont en ce moment chez eux. Y est-elle? Comment Eric le recevra-t-il? Si ce que Burrard a dit est vrai, cela lui est égal, car le jour de rendre les comptes est venu, pour Eric et pour lui.

A cette même heure, dans son luxueux appartement, Lady Dynely se trouve entièrement seule. Seule! Ah! pauvre Crystal! quand n'est-elle pas seule maintenant! Elle est assise ou plutôt blottie dans un grand fauteuil de velours, près de la fenêtre, et contemple la brillante et populeuse cour qui est au-dessous d'elle, où les fleurs s'épanouissent dans de grandes caisses, où de hauts palmiers dressent leurs têtes vers la toiture vitrée, sans se préoccuper de friper son élégante robe de soie bleue, la nuance même de ses yeux. Sa chevelure blonde retombe à demi bouclée sur ses épaules. Que lui importe? Eric n'est pas là pour le voir, Eric n'est jamais là maintenant, à ce qu'il lui semble. Sa toilette, son aspect ont cessé d'intéresser Eric. Il ne se soucie plus d'elle; ce malheur n'est-il pas le plus grand de tous? Après cela le déluge.

Son attitude quand elle est ainsi assise avec abandon à cette place, est celle du désespoir et de la douleur passionnée. Les lumières du boulevard éclairent en plein

ce visage joli et jeune, jeune encore, hélas ! mais n'ayant plus son expression enfantine. Elle a mordu au fruit de la science, et ce fruit a été pour elle plus amer que la mort. L'air d'innocente surprise de sa douce figure d'enfant, qui faisait un de ses principaux charmes, a disparu. Sa peau délicate et fine, qui avait encore le léger duvet de la pêche, a perdu une partie de son velouté, sa blancheur nacrée est devenue une pâleur mate, et sa légère teinte rosée si gracieuse s'est éteinte ; ses yeux de turquoise, à l'expression si tendre, ont pris un regard désolé et désespéré, qui fait peine à voir. Il n'y a pas six semaines qu'elle était une heureuse fiancée, agenouillée au pied de l'autel, pour recevoir la bénédiction nuptiale, et la douleur de l'épouse délaissée se lit déjà dans ses yeux si doux et si tristes.

Sa joue est collée à la vitre froide ; ses mains, de l'une desquelles son anneau de mariage glisse, tant elle a déjà maigri, sont nonchalamment posées sur ses genoux. Ses yeux fatigués regardent d'un air distrait le monde qui va et vient, les nombreuses voitures qui pénètrent sous la porte cochère et repartent après avoir déposé leur contenu dans la cour. Son esprit est aussi distrait que son regard. Elle est restée seule depuis deux heures, qui lui ont paru deux semaines. Elle n'a pas de goût pour la lecture, elle ne peut pas sortir, elle ne peut pas appeler sa femme de chambre pour causer avec elle, et il n'y a plus personne qu'elle connaisse. Quant à Éric, l'ennui peut-être finira, à certain moment, par le ramener à la maison.

Soudain elle tressaille. D'un fiacre qui vient d'entrer un homme descend. A la lueur du gaz qui l'éclaire pendant une seconde, Crystal a pu voir sa figure, et

son cœur bat bien la barbe rude, av l'âme de voyage, Terry ! Oh ! voir et bon Terry ; où de la maison, Jane ou la hargner qu'elle ne les a vu

Le jour de son n six petites semaines reussent ! Éric l'aimait ses détails, se reprenait de souvenirs qui lui parles de Terry une persistance é maines elle n'y av

« Si à un moment mais de vous trouver soin d'un ami, e vie nous avons souvenir de cette à vous aider si vou

Elle avait ri alo Ah Dieu ! comme Mais elle n'aurait j ni personne au mo éviter de le montre secourir. Comment Était-elle répréhén esprit repassait a d'épouse, et la faut elle le savait. Ils a si passionnément, bonheur qui, comm

son cœur bat bien fort. Grand, les épaules larges, la barbe rude, avec son chapeau rond et son costume de voyage, comme cet homme ressemble à Terry ! Oh ! voir Terry une fois encore, ce cher et bon Terry ; oh ! voir quelqu'une des personnes de la maison, serait-ce la mordante Élisabeth Jane ou la hargneuse Belinda ! Qu'il y a longtemps qu'elle ne lès a vues, depuis le jour de son mariage !

Le jour de son mariage ! Il n'y a que six semaines, six petites semaines de cela, et comme elle ~~était~~ heureuse ! Éric l'aimait, oh oui ! Cette journée, avec tous ses détails, se représente à sa pensée avec une vivacité de souvenirs qui lui perce le cœur. Elle se rappelle les paroles de Terry au moment de la séparation avec une persistance étrange. Pendant ces quelques semaines elle n'y avait jamais pensé.

« Si à un moment quelconque il vous arrivait jamais de vous trouver dans la peine, si vous avez besoin d'un ami, envoyez-moi chercher. Toute notre vie nous avons été comme frère et sœur. Par le souvenir de cette affection du passé, que je sois seul à vous aider si vous en avez besoin ! »

Elle avait ri alors dans son heureuse incrédulité. Ah Dieu ! comme ses paroles sont devenues vraies ! Mais elle n'aurait jamais pu l'envoyer chercher, ni lui ni personne au monde. Son chagrin était de nature à éviter de le montrer. La Providence seule pouvait la secourir. Comment ce changement est-il survenu ? Était-elle répréhensible ? Elle ne pouvait le dire. Son esprit repassait attentivement toute son existence d'épouse, et la faute de tout cela n'en était pas à elle, elle le savait. Ils avaient été si heureux en Bretagne, si passionnément, si profondément heureux, d'un bonheur qui, comme le dit un spirituel auteur anglais,

s'il était réduit en feuilles minces, pourrait les envelopper confortablement pour toute leur vie. Ils avaient été heureux, ils avaient goûté un bonheur intense pendant la première semaine, heureux à un degré plus modéré du côté d'Éric pendant la seconde ; la troisième, gâtée par un temps humide, pluvieux, et par des vents violents, les avait retenus à la maison, et aussi avant sa fin l'époux bâillait au nez de sa jeune femme. Il était aussi amoureux que jamais de Crystal, sans doute, mais quatre mortels jours de pluie incessante dans un ennuyeux bourg de Bretagne sont bien faits pour lasser le frivole esprit des hommes.

« Oh ! Chriss, avait dit Éric avec un bâillement prolongé, ce temps est terriblement monofone ! Je ne puis rester à Saint-Malo par ce temps infernal. Ma parole, je ne le puis. C'est un trou toujours mortellement ennuyeux ; mais une quinzaine est un temps aussi raisonnablement long que possible à endurer pour un être pensant. Si nous allions à Paris ? »

Si Éric avait dit : Allons, comme Hans Pfaal, en ballon dans la lune, et vivons-y, Crystal eût regardé son cher et beau seigneur et maître avec ses yeux bleus pleins d'adoration, elle eût mis son costume de voyage et on serait parti. Paris, ou Saint-Malo, ou la lune, tout cela était la même chose pour cette petite épouse de trois semaines, qui avait voué un véritable culte à son mari.

Le lendemain ils étaient arrivés à Paris, et tous les chagrins de Crystal avaient commencé. Les premiers jours, tout avait bien marché. Il allait avec elle au Bois et sa vanité était agréablement chatouillée par l'admiration qu'excitait partout sur son passage sa délicate beauté blonde. Il la mena au Louvre,

aux Tuileries, et un dîner chez le

Le quatrième avec violence. put sortir. Éric membre. Après Nouveautés pour la Sorcière d'or fut irrévocablement

« Il est assez amis sa place à l'ameuse Felicia. et était partie de elle en réalité avec telle son surnom

— Ah ! attendez compagnons. Si les matières inflamment que vous étiez noirs suffira pour

Éric éclata de

« Nous avons cherché à mon goût pour les sorcières qui rampe. »

Une bouffée charmonçait ces paroles de la pâle, pure et réole de cheveux maison.

Ah oui ! les braves tenait maintenant l'épouse.

En ce moment là

aux Tuileries, à un bal à l'ambassade d'Angleterre, à un dîner chez le duc d'Albemarle.

Le quatrième soir était humide et le vent soufflait avec violence. Elle avait une légère migraine et ne put sortir. Éric devait dîner à l'Union, dont il était membre. Après dîner, avec deux amis, il alla aux Nouveautés pour voir Felicia dans sa nouvelle pièce : *la Sorcière d'or*. Il y alla, et la sentence de Crystal fut irrévocablement prononcée.

« Il est assez bizarre, dit Éric en prenant avec ses amis sa place à l'orchestre, que je n'aie jamais vu cette fameuse Felicia. Elle avait terminé son engagement et était partie de Londres avant que je n'arrive. Est-elle en réalité aussi irrésistible qu'on le dit, et mérite-t-elle son surnom ? »

— Ah ! attendez de l'avoir vue, répondit un de ses compagnons. Si vous êtes fait de quelque chose comme les matières inflammables dont j'ai entendu dire autrefois que vous étiez rempli, une étincelle de ses yeux noirs suffira pour vous achever. »

Éric éclata de rire.

« Nous avons changé tout cela, mon ami. J'ai renoncé à mon goût pour les brunes, et je puis braver toutes les sorcières qui se soient jamais montrées devant la rampe. »

Une bouffée chaude monta à son cœur comme il prononçait ces paroles. Une vision surgit devant lui, celle de la pâle, pure et douce figure couronnée de son aureole de cheveux d'or pâle, qu'il avait laissée à la maison.

Ah oui ! les brunes avaient eu leur temps. Il appartenait maintenant pour toujours à sa petite et blonde épouse.

En ce moment la toile se levait, et *la Sorcière d'or*

bondissait devant eux, aux accords d'une musique entraînante. La lumière électrique brillait sur la scène, un tonnerre d'applaudissements, saluant l'entrée de l'artiste, ébranla la salle, la favorite du public souriait et envoyait des baisers à ses amis.

Eric la regarda avec des yeux disposés à la critique. Son costume écarlate semblait tissé d'or, elle paraissait vêtue d'un rayon de soleil. Sa magnifique chevelure noire retombait en tresses ondulées jusqu'à sa ceinture, retenue par des brillants. Ses grands yeux noirs méridionaux, avaient des éclairs qui semblaient vouloir lutter victorieusement avec les feux des diamants. Quel que fût son âge, à la lumière du gaz elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans.

« Par Dieu ! » cria Eric, qui ne respirait plus, elle est splendide, Argyll. »

Argyll sourit.

« Prenez garde, mon cher. Felicia tue et n'épargne pas. Elle est splendide, oui, comme la tigresse ou la panthère est splendide, et tout aussi impitoyable. »

Elle dansait et c'était la poésie, la grâce en mouvement. Elle chanta ensuite, et son magnifique contralto remplissait la salle. La pièce était d'une insuffisance complète; mais l'artiste s'était si ardemment incarnée dans son rôle, elle le remplissait avec un si merveilleux abandon et en même temps avec une telle passion, qu'elle entraînait la salle entière. A la fin, quand la sorcière est jugée, condamnée après avoir été reconnue coupable de magie, et que la sentence ordonne qu'elle soit livrée au bûcher, quand le feu du sacrifice est allumé autour d'elle et que, son beau visage exprimant avec une force étonnante l'angoisse, le désespoir sauvage, elle entonne son propre chant de mort, un silence pénible et anxieux se fait dans toute la salle. Les flammes

s'élèvent, le chœur
et expire enfin
de terrestre, et
brûle vive.

C'est ce que
grande Argyll. C
pas de substituer
nombre de belles
jure sur mon hon
rable femme de H
Ma parole, le ga
Le théâtre tre
« Felicia !... Fe

voix.

Elle se présente
sur les planches,
une souplesse de
serpent, et une g
panthère. Un dél
la scène, et avec u
chacun se lève pou
« Voulez-vous ver
santé, Dynely ? dem
sez en avoir envie.
super, et les petits s
son rêve. Elle e
mes, dit-il en rian
en accueillis. »

Résister à la voix d
ce personnel dont
Aujourd'hui il
tant il irait et se
« Par Dieu ! Argyll,
il n'y a pas à dire, » s

s'élèvent, le chant de mort va s'affaiblissant peu à peu et expire enfin dans un cri d'agonie qui n'a plus rien de terrestre, et la toile tombe. La Sorcière d'or a été brûlée vive.

C'est ce qu'on en pourrait faire de mieux, gronde Argyll. C'est mille fois dommage qu'on n'essaye pas de substituer la réalité à la fiction. Il y a un grand nombre de belles impitoyables dans cette ville; mais je jure sur mon honneur qu'elle est bien la plus misérable femme de Paris. Allons, Dynely, réveillez-vous. Ma parole, le gaillard est en extase. »

Le théâtre tremble au bruit des applaudissements.

« Felicia !... Felicia !... » réclament des centaines de voix.

Elle se présente en glissant plutôt qu'elle ne marche sur les planches, toujours souriante et saluant avec une souplesse de mouvements qui rappelle celle du serpent, et une grâce câline qu'on retrouve chez la panthère. Un déluge de bouquets vient s'abattre sur la scène, et avec un dernier sourire elle se retire, et chacun se lève pour partir.

« Voulez-vous venir dans les coulisses et lui être présenté, Dynely ? demande l'un de ses amis. Vous paraissez en avoir envie. J'ai mes entrées. Il doit y avoir un souper, et les petits soupers de Felicia sont de ces choses qu'on rêve. Elle et moi sommes de vieilles connaissances, dit-il en riant. Tous mes amis sont sûrs d'être bien accueillis. »

Résister à la voix du tentateur était un acte de sacrifice personnel dont Eric avait toute sa vie été incapable. Aujourd'hui il en sera comme toujours. Certainement il irait et se ferait présenter à Felicia.

« Par Dieu ! Argyll, mon cher, elle est effrayante, il n'y a pas à dire, » s'écrie-t-il.

Ils arrivent et Felicia, avec ses sourires et ses regards les plus aimables, invite l'ami d'Argyll.

Eric accepte. Pendant un moment l'image endormie de sa femme se montre à lui pleine de reproches, mais il chasse impatiemment loin de lui cette pensée. Elle dort depuis longtemps; quel mal lui feront une ou deux heures de plus.

C'est bien, comme l'a dit Argyll, un chef-d'œuvre que ce souper : cuisine parfaite, convives choisis parmi les plus spirituels et les plus distingués, côté des hommes, et en fait de femmes, les plus jolies et les plus célèbres actrices de Paris. C'est dans un état d'ivresse complète causée plutôt par les sourires enivrants et par les œillades meurtrières de Felicia que par ses vins pétillants qu'Eric regagne son appartement au petit jour.

Le lendemain, est-ce un effet du hasard? ils se rencontrent en allant au Bois, Lord Dynely à cheval, Felicia dans un ravissant coupé violet et or, traîné par deux chevaux arabes noir d'ébène, qui dévorent l'espace.

Les gracieux sourires et les œillades sont de nouveau prodigués à Lord Dynely. Il l'escorte et ils arrivent ainsi au Bois ensemble, où ils sont le point de mire de tous les promeneurs. Elle porte un délicieux chapeau, véritable chef-d'œuvre qui la favorise en entretenant l'illusion sur son âge; sa toilette de velours violet garni de riches fourrures sied admirablement à son genre de beauté. Tous les regards s'attachent à elle et des marques non équivoques d'admiration l'accompagnent. Les chapeaux se lèvent sur son passage; tous les jeunes gens la saluent. Elle, comme une reine, s'incline de tous côtés, rendant tous ces saluts en masse.

Les femmes toutes posées, c'est vrai. M... seuse et les hommes impardonnables à premier ordre; la... plus loin à son sujet, curé, la dame de... est à son côté dans allées du bois de...

La condamnation... nant irrévocable. rien autre ne lui a... prétexte ou sous... soirs elle reste seu... heures passées à at... dre toujours celui... nombreux accès d... étaient arrivés à... dire? Qu'avait-elle...

Elle ne peut co... qu'Eric est déjà fat... se lèveraient sur se... ment interroger... ses charmantes lè... regards. Aussi l'évite... tience qui ne form... plus pénible repro... tendre et embarr... ses yeux pour fai... D'ailleurs, quoiq... une nonne, elle a... lui apprendront... lassé d'elle; une... excité ses désirs.

Les femmes tournent la tête dans une direction opposée, c'est vrai. Mais que voulez-vous? C'est une danseuse et les hommes l'adorent. Ce sont deux crimes impardonnables à leurs yeux. C'est une coquette de premier ordre; la calomnie elle-même ne peut pas aller plus loin à son sujet. Le chien de berger, la veuve du curé, la dame de compagnie à la figure ultradécente, est à son côté dans cette longue promenade dans les allées du bois de Boulogne.

La condamnation de la petite Crystal est maintenant irrévocable. Indifférence, froideur, impatience, rien autre ne lui a été laissé. Tous les soirs, sous un prétexte ou sous un autre, il s'absente, et tous les soirs elle reste seule pendant de longues et mortelles heures passées à attendre, à attendre encore, à attendre toujours celui qui ne vient pas. Il a déjà eu de nombreux accès de folie de ce genre, mais jamais ils n'étaient arrivés à ce degré. Qu'est-ce que cela voulait dire? Qu'avait-elle fait?

Elle ne peut comprendre ce changement. Est-ce qu'Éric est déjà fatigué d'elle? Ses yeux bleus d'enfant se lèveraient sur son visage, tendrement et passionnément interrogateurs, un léger tremblement agitant ses charmantes lèvres; il ne pourrait résister à ces regards. Aussi l'évite-t-il de plus en plus; sa douce patience qui ne formule jamais la moindre plainte est le plus pénible reproche qu'elle puisse lui adresser. Et la tendre et embarrassante interrogation s'efface dans ses yeux pour faire place à un sombre désespoir. D'ailleurs, quoique enfermée et recluse comme une nonne, elle a entendu quelques rumeurs qui lui apprendront la triste vérité. Éric s'est déjà lassé d'elle; une autre femme a captivé ses yeux, excité ses désirs. Tout est perdu pour elle. La

passion d'Éric pour l'actrice est l'objet des commérages des servantes elles-mêmes; les riches cadeaux qu'il lui prodigue, sa constante assiduité auprès d'elle, tout cela se dit et se répète presque à l'oreille de Crystal. Sa femme de chambre elle-même la considère avec une sincère pitié. Tout Paris sait qu'elle est une épouse oubliée longtemps avant la fin de la lune de miel. Elle n'a pas fait entendre un mot de plainte, pas un reproche; seulement les couleurs ont fui sa joue, la joie s'est éteinte dans ses yeux. Pour elle, c'est exactement comme si sa vie était finie.

Ce soir donc, comme d'habitude, elle est restée seule, elle est toujours seule maintenant. Elle n'accepte pas d'invitations, elle ne reçoit pas de visites. Mais il y a là néanmoins un visiteur pour elle ce soir, un gentleman de haute taille sur qui Marie, la soubrette, jette des regards d'admiration en l'introduisant.

Crystal se lève embarrassée et quitte la fenêtre, elle n'a pas saisi le nom. A la lueur des bougies, le visiteur se présente, et un grand cri de surprise et de plaisir retentit dans la chambre.

« Terry! s'écrie-t-elle. Oh! Terry... Terry! »

Elle s'avance précipitamment et lui jette ses bras autour du cou. Elle est si entièrement seule, si gravement atteinte déjà de nostalgie, si désolée, la pauvre enfant, et Terry est le grand frère qui a toujours été si bon pour elle, rien de plus!

Le visage du jeune homme se colore sous ces douces caresses. Alors elle revient au sentiment de la situation, et toute confuse elle se recule en repoussant en arrière son abondante chevelure qui flotte éparse sur ses épaules.

« Votre entrée a été si soudaine et je suis si heureuse

de revoir un vi
Terry. Quand ét
monde va-t-il là-b

Ses doigts s'a
tremblent comme
Elle est devenue t
temps, par suite d
et la vue de Terry

« Tout le mon
du moins je n'ai p
lettre de Belinda,
j'allais venir vous
sans en et de mill

Une pause, pau
leur ressort plus f
chaise où elle est a
un tressaillement
est changée, com
fatiguée, comme, c
de ces changements
d'une voix contenu

« Éric va bien, j
— Oh! oui, je vo
Sa voix tremble
Nouveau silence.
soutenir une conve
Crystal.

« Éric n'est pas
mander après cette
— Non, répond
bagues que machin
autour de son doigt
garçons, il ne pouva
— Et qu'a-t-il à

de revoir un visage de la maison ! Asseyez-vous, Terry. Quand êtes-vous parti et comment tout le monde va-t-il là-bas. »

Ses doigts s'agitent nerveusement ; ses lèvres tremblent comme les lèvres d'un enfant prêt à crier. Elle est devenue très-impressionnable dans ces derniers temps, par suite de son isolement et de ses malheurs, et la vue de Terry l'a énervée.

« Tout le monde va bien, répond-il amicalement ; du moins je n'ai pas été au vicariat, mais j'ai reçu une lettre de Belinda, il y a huit jours. Je leur ai dit que j'allais venir vous voir, et ils m'ont chargé d'amitiés sans fin et de mille choses pour vous. »

Une pause, pause pénible, suit ces paroles. Sa pâleur ressort plus frappante sur le velours rouge de la chaise où elle est assise. Grand Dieu ! pense Terry avec un tressaillement de douleur et de colère, comme elle est changée, comme elle a maigri, comme elle est fatiguée, comme elle a pâli ! Mais il ne lui parle pas de ces changements, et il se contente de demander d'une voix contenue :

« Eric va bien, j'espère ? »

— Oh ! oui, je vous remercie. »

Sa voix tremble en répétant cette vieille formule. Nouveau silence. Terry n'est pas très-expert pour soutenir une conversation, et le silence est le fort de Crystal.

« Eric n'est pas à la maison ? se risque-t-il à demander après cette pause. »

— Non, répond-elle en regardant fixement les bagues que machinalement elle tourne et retourne autour de son doigt ; il dîne en ville ; c'est un dîner de garçons, il ne pouvait m'emmener.

— Et qu'a-t-il à faire dans des parties de gar-

« Vous avez toujours été bon pour moi, Terry, »
répondit-elle.

il soupire en la quittant. Changée à ce point! changée à ce point! Et elle lui est aussi chère que jamais. La colère la plus terrible qu'il ait jamais ressentie contre un homme, il l'éprouve ce soir contre Lord Dynely.

Elle s'habille sans l'aide de sa camériste; elle s'habille à la hâte, et attend toute prête que Terry repa-
raisse.

« Tout va bien, Lady Dynely, dit-il de sa voix enjouée ; par bonheur, il y avait une loge disponible, et je l'ai prise. Le fiacre est à la porte. »

Elle passe sa main gantée sous son bras et ils descendent. Elle est agitée d'un tremblement nerveux, il le sent. Elle n'a jamais vu cette belle et méchante actrice qui a ensorcelé son bien-aimé et l'a éloigné d'elle. Elle n'a jamais osé parler d'elle à Eric, et lui ne lui a jamais offert de la mener nulle part.

Il pourra se fâcher s'il apprend cela; elle n'a pas l'intention de le lui cacher. Mais il faut qu'elle la voie, il le faut. Elle veut regarder cette figure assez belle pour enlever les nouveaux maris à leurs femmes avant que la lune de miel soit finie.

La salle est pleine quand ils arrivent. C'est une étincelante corbeille de beautés, de toilettes, de lumières, de parfums et de mouvements d'événements.

Elle s'affaisse sur son siège et se dissimule derrière

les draperies de la loge. La pièce est commencée et la Sorcière d'or, avec sa beauté insolente et victorieuse, en costume éblouissant, est sur la scène, élevant toute la salle par la puissance de son talent passionné.

Crystal la regarde et elle est frappée, frappée au cœur, qu'un sombre désespoir envahit. Oui, elle est belle, terriblement, splendidement belle. Elle semble insolemment, infernalement belle. Sa voix au timbre d'argent, ses yeux noirs, radieux comme deux escarboucles, tout semble s'unir pour constituer une merveilleuse beauté, et Eric a voué un culte à la beauté en toutes choses. Et cette femme, cette femme est sa rivale. Elle se sent défaillir de désespoir lorsque la toile tombe. Quel pouvoir a-t-elle pour l'arracher à une enchanteresse enivrante comme celle-ci ?

En ce moment un groupe d'hommes entre dans la loge d'en face. Elle jette involontairement un léger cri ; l'un d'eux est son mari.

Il a dîné et bien arrosé le dîner évidemment. Son teint délicat est animé, ses yeux brillent d'un éclat peu naturel. Il se penche et parcourt la salle avec sa lorgnette. Elle se cache en tremblant.

Terry aussi se dissimule, Terry, dont les yeux ont ce soir un regard que jamais elle ne leur avait vu.

Le rideau se lève pour le second acte. La lorgnette de Lord Dynely se tourne vers la scène. La voilà de nouveau sur les planches. Son binocle ne la quitte plus pendant toute la durée de l'acte. A la fin, de bruyants applaudissements éclatent ; ses mains gantées applaudissent. Elle repart, les fleurs, comme d'habitude, pleuvent à ses pieds.

Crystal ne la regarde pas alors, ses yeux fascinés

ont rivés sur son
vant et sourire à la
boutonnière un peti
ancer à Felicia.

Crystal pousse u
net, elle l'avait
attaché à sa bout
m la quittant, il
ant la danseuse le
elle le porte à ses
flammé au jeune An

« Vous êtes bien c
Dynely, dit un de ses
avec un gros rire br
au milieu de toute c
Nous autres, pauv
chance pour lutter

Le troisième acte
sur le bûcher en cha
La pièce est finie.

« Ah ! que je voud
le feu aux fagots, pa
dents.

Il s'incline et parl
« Etes-vous fatig

dit-il le plus gracieu
Elle est plus que
décolorées, mais elle
sants et désolés et ri
mule :

« Oh ! non, je vou

La Sorcière d
nouveau. Voul
-il.

ont rivés sur son mari. Elle le voit se pencher en avant et sourire à l'actrice. Elle le voit prendre à sa boutonnière un petit bouquet de roses pompons et le donner à Felicia.

Crystal pousse un cri de douleur. Ce petit bouquet, elle l'avait fait elle-même et elle l'avait attaché à sa boutonnière quand il l'a embrassée. En la quittant, il y a quatre heures. Et maintenant la danseuse le prend parmi quantité d'autres et elle le porte à ses lèvres en lançant un regard enflammé au jeune Anglais, puis elle disparaît.

« Vous êtes bien dans les bonnes grâces de Felicia, Dynely, dit un de ses compagnons, compatriote d'Eric, avec un gros rire bruyant. Elle choisit votre bouquet au milieu de toute cette pyramide. Heureux coquin ! Nous autres, pauvres diables, nous n'avons aucune chance pour lutter contre un tel favori des dieux. »

Le troisième acte s'achève; la Sorcière d'or meurt sur le bûcher en chantant son terrible chant funèbre. La pièce est finie.

« Ah ! que je voudrais être un de ceux qui mettent le feu aux fagots, par... » grommelle Terry entre ses dents.

Il s'incline et parle à sa compagne.

« Êtes-vous fatiguée, Crystal ? Vous êtes pâle, » lui dit-il le plus gracieusement qu'il peut.

Elle est plus que pâle; ses lèvres elles-mêmes sont décolorées, mais elle lève vers lui ses yeux reconnaissants et désolés et répète sa vieille et insignifiante formule :

« Oh ! non, je vous remercie.

La Sorcière d'or est finie. Il y a un grand ballet nouveau. Voulez-vous l'attendre ? lui demande-t-il.

— Si vous voulez, Terry. »

Elle n'a aucun souci du ballet, elle ne le verra pas du tout très-probablement. Mais Éric est là, son Éric son mari, son bien-aimé perdu, et tant qu'elle peut voir, cette place est meilleure que toute autre dans Paris.

Or en ce moment Éric se lève, quitte la loge, s'en va. Il y a un assez long entr'acte avant le ballet. Les spectateurs plaisantent, rient, et discutent la pièce de Felicia. Voilà tout à coup de l'agitation, du bruit, une remue-ménage qui fait sensation dans cette foule.

Toutes les lunettes de la salle sont tournées vers une loge au moment où la toile se lève et le grand ballet nouveau commence. Terry et Crystal regardent leur tour.

Dans cette avant-scène, l'étoile de la soirée est assise. Felicia dans une élégante toilette, couverte de diamants, est mollement installée sur son siège, manœuvrant son éventail avec toute la grâce d'une Castillane et écoutant, le sourire aux lèvres, les paroles que lui murmure l'homme incliné vers elle.

Il penche sa tête si bas que ses cheveux blonds se mêlent à ses cheveux noirs. Le petit bouquet de roses est niché dans cette chevelure d'ébène. Le cavalier qui s'incline si près, si amoureuxment, c'est Éric Lord Dynely.

Crystal ne peut en supporter davantage. Avec un grand sanglot elle se retourne vers Terry et lui prend les mains.

« Oh ! Terry, dit la pauvre enfant, retournons à la maison. »

Il ne prononce pas une parole ; il se lève, met le manteau sur les épaules de la jeune femme, passe sa petite main sous son bras, et la conduit hors du théâtre

Dans la voiture, elle cache sa figure. Pendant tout le trajet, elle connaît la douleur de ne pas apporter la mort au meurtri.

Il l'accompagne. Là il s'arrête, lui prend la main dans une étreinte, et son pauvre visage devient

« Du courage, Crystal ! » Éric dans une heure

Elle pose pendant quelques mains chaudes, si

« Cher Terry ! »

Il la laisse rentrer derrière elle.

C'est ainsi que seulement depuis déjà il était fatigué de la beauté l'avait fait. Elle avait compris dès le premier et prochain, grand dans la rue, le cœur

Dans la voiture, elle se laisse tomber dans le coin et cache sa figure. Pas une parole n'est prononcée pendant tout le trajet. Qu'y avait-il à dire? Tous deux connaissent la désolante réalité. Pas un homme ne peut apporter la moindre consolation à ce pauvre cœur meurtri.

Il l'accompagne jusqu'à sa porte, toujours silencieux. Là il s'arrête, lui prend les deux mains, et les serre dans une étreinte vigoureuse et amicale, en regardant ce pauvre visage désolé, confus, désespéré.

« Du courage, Crystal, dit-il, je vais vous ramener Eric dans une heure. »

Elle pose pendant une seconde sa joue froide sur les mains chaudes, sincères de Terry.

« Cher Terry! » dit-elle avec douceur.

Il la laisse rentrer, et la portière de velours retombe derrière elle.

CHAPITRE III

LA BELLE INHUMAINE

C'est ainsi que se termina cette journée. Mariée seulement depuis cinq semaines, cinq semaines! et déjà il était fatigué d'elle. Une nouvelle et plus brillante beauté l'avait arraché d'auprès d'elle.

Terry avait compris que cela devait arriver; il l'avait compris dès le premier jour, mais il ne l'avait pas prévu si prochain, grand Dieu! pas aussi prompt. Il marche dans la rue, le cœur plein de colère contre Eric Dynely,

la colère la plus ardente, la plus terrible dont il ait jamais été animé contre quelqu'un.

Comme elle est changée! Quelle pâleur de mort sur ce charmant visage naguère si heureux au pied de l'autel au dernier jour de l'an! Quel triste et navrant regard ont maintenant ces doux yeux d'enfant! Si elle avait pu l'aimer, lui, s'il avait pu gagner son cœur, si Éric ne s'était jamais mis entre eux, qu'il l'aurait rendue heureuse! Il aurait voulu lui faire une existence si pleine de félicité qu'elle aurait toujours été fière de lui appartenir, sans qu'il fût jamais au pouvoir de personne de se placer entre elle et lui.

Il s'interrompt avec un sourd gémissement. Elle ne lui appartient pas, elle ne sera jamais à lui. Il faut qu'Éric revienne à elle ou qu'il meure. Toute la destinée de ces deux êtres est là.

« Il reviendra à elle, se dit à lui-même Terry, ou je saurai pourquoi. »

Il ne s'arrête pas un instant. Il court tout de suite au théâtre. Le ballet vient justement de finir. Le public sort, mais parmi cette foule il ne voit Éric nulle part. A la fin, dans cette cohue, il aperçoit un homme qu'il reconnaît; c'est un des quatre jeunes gens qui sont d'abord entrés avec lui; il se dirige, en jouant des coudes, vers lui et lui frappe familièrement l'épaule.

« Boville, mon cher, dit-il en saluant rapidement à l'anglaise, comment allez-vous? »

Boville regarde par-dessus son épaule et ouvre tout grands deux petits yeux d'apparence endormie.

« Quoi? Dennison! quoi, Terry! vous ici? je vous croyais à Aldershott. Extrêmement charmé de vous voir, mon cher.

— Je cherche Éric, répond Terry, entrant immé-

diatement en ma
maintenant?

— Oui, il est ve
rire contraint. O
compagnie, roul
une créature eni
sur l'honneur, vo
ses sourcils blond
ses adorateurs. J
jamais vu quelqu'

— Où demeure
court aux réflexio
regard.

Les yeux endorm
tout grands. Il reg
rire curieux, mai
rapidement et auss
le grand dragon s'

« Est-ce qu'on v
at-on envoyé Ter
pense-t-il. S'il en
chargé de la besog
dragon ait été app

Qui, Terry allait
à sa femme. Et san
un flacre, donne l'a
éclairés comme en

« Il y aura un so
n'est-elle pas renon
souters après le sp
favorable cette fois
te-toi! de sa p
voulu faire usage ju
surtout ce soir. »

diatement en matière. Il est venu avec vous. Où est-il maintenant ?

— Oui, il est venu avec moi, dit Boville avec un petit rire contraint. Où il est maintenant ? Eh fort agréable compagnie, roulant vers la maison avec Felicia, une créature enivrante celle-là, Terry ! Réellement, sur l'honneur, vous savez, grasseye Boville en levant ses sourcils blonds, Dynely est le plus affolé de tous ses adorateurs. Je vous donne ma parole que je n'ai jamais vu quelqu'un de si...

— Où demeure Felicia ? » grommelle Terry coupant court aux réflexions de Boville, des flammes dans le regard.

Les yeux endormis de Boville s'ouvrent de nouveau tout grands. Il regarde Dennison avec un petit sourire curieux, mais il donne l'adresse de Felicia assez rapidement et aussitôt il voit, en haussant les épaules, le grand dragon s'éclipser.

« Est-ce qu'on veut rappeler Eric à la raison et a-t-on envoyé Terry pour cela ? J'en serais surpris, pense-t-il. S'il en est ainsi, eh bien, ma foi, Terry est chargé de la besogne la plus difficile que jamais épais dragon ait été appelé à faire. »

Oui, Terry allait le rappeler à la raison, le ramener à sa femme. Et sans une minute d'hésitation, il hèle un fiacre, donne l'adresse, et roule sur les boulevards éclairés comme en plein midi.

« Il y aura un souper sans doute, pense-t-il Felicia n'est-elle pas renommée partout où elle va pour ses soupers après le spectacle ? Eh bien, la fortune m'est favorable cette fois. Je porte avec moi le Sésame, ouvre-toi ! de sa porte, et quoique je n'en aie jamais voulu faire usage jusqu'à présent, par le diable ! j'en ferai ce soir. »

Sa pensée se reporte à deux années en arrière, au jour où il a sauvé, suivant toute probabilité, la vie, ou tout au moins ce qui avait autant de prix pour elle, la beauté à Felicia.

C'est la vieille histoire des chevaux emportés et de la dame secourue et enlevée à temps. La passion de Felicia pour les chevaux fougueux avait en plus d'une occasion mis en danger son joli cou et ses gracieuses jambes. Dans cette circonstance, les chevaux étaient véritablement surexcités, au point qu'il était devenu impossible de les maîtriser; les rênes lui avaient glissé des mains, et la tête haute, les yeux ardents, les bêtes s'étaient lancées dans une course folle.

Les grilles d'un grand parc fermaient l'avenue. Si elles étaient ouvertes, Felicia avait encore quelque chance de salut, mais si elles étaient fermées... elle frémissait, si intrépide qu'elle fût, la petite amazone, et elle était à moitié morte, blanche comme un marbre, écarquillant les yeux pour voir à travers les tourbillons de poussière, dans cette course vertigineuse. Le parc était en vue enfin... oh! ciel! les grilles étaient closes.

C'est juste à ce moment que Terry Dennison à cheval se montra. Il comprit la situation en un clin d'œil. Essayer d'arrêter les chevaux dans leur course insensée était aussi inutile que douteux; ils lui auraient arraché les bras avant d'avoir pu être arrêtés. Il lança sa monture au galop, s'affermir solidement en selle et, avec l'agilité d'un écuyer du Cirque et la force du vieux Samson, il enleva la dame de son siège.

Les chevaux se jetèrent tête baissée sur les grilles fermées, brisant en mille pièces la voiture, et Felicia s'évanouit dans les bras du lieutenant Dennison.

Telle était l'histoire. Terry n'en avait jamais fait

grand cas, mais l'fort. Elle en était pour prouver sa grandeur avait pu afin de cœœur. Mais pour était invulnérable tions, sa beauté, et voir la sensibilité, dragon. Il l'avait ses peines.

Que diable cette en lui faisant ainsi Il n'était pas un fi compte ouvert chez sa vie fait cadeau sonne; elle savait étaient donc ses in C'était la façon d sance à son sauveu là, elle aurait été b flétrie et ses jam leur symétrie, son Elle frissonnait en térable. Elle était d et sincèrement rec carte blanche à Den dorénavant.

C'était un privilè cherchaient à cette insensibilité qu'il sortes de choses, I personne qui la lu et la plus complète i dansense, mais com

grand cas, mais l'actrice au contraire l'appréciait très-fort. Elle en était profondément reconnaissante et, pour prouver sa gratitude, elle avait fait tout ce qu'elle avait pu afin de captiver son sauveur et de lui briser le cœur. Mais pour cette fois elle échoua, Dennison était invulnérable. Toutes ses cajoleries, ses fascinations, sa beauté, et son chic furent impuissants à émouvoir la sensibilité, émoussée sur ce point, du grand dragon. Il l'avait devinée et il rit tranquillement de ses peines.

Que diable cette petite danseuse effrontée voulait-elle en lui faisant ainsi les yeux doux ? se demandait Terry. Il n'était pas un fils aîné de famille, il n'avait aucun compte ouvert chez les banquiers, il n'avait jamais de sa vie fait cadeau d'un bracelet en diamants à personne ; elle savait cela aussi bien que lui. Quelles étaient donc ses intentions ?

C'était la façon de Felicia de témoigner sa reconnaissance à son sauveur, tout simplement. S'il n'eût été là, elle aurait été brisée avec la voiture ou sa beauté flétrie et ses jambes harmonieuses auraient perdu leur symétrie, son métier serait devenu impossible. Elle frissonnait en pensant à cela ; la mort eût été préférable. Elle était donc reconnaissante, profondément et sincèrement reconnaissante, et elle avait donné carte blanche à Dennison d'aller et de venir chez elle dorénavant.

C'était un privilège que les princes eux-mêmes recherchaient à cette époque ; mais avec la nonchalante insensibilité qu'il avait toujours éprouvée pour ces sortes de choses, Dennison traita cette latitude et la personne qui la lui accordait avec la plus calme et la plus complète indifférence. Il l'appréciait comme danseuse, mais comme femme, dans la vie privée, il

n'en faisait aucun cas, grâce à Dieu. Terry ne courait pas après les danseuses. En un mot, Dennison ne serait jamais compté au nombre des victimes et ne perdrait jamais la tête pour elle. Felicia le comprit, en rit franchement, et en conséquence elle l'estima et ne s'en occupa plus.

Ce serait une nouveauté réjouissante pour elle d'avoir un ami, un ami pur et simple, qui ne pourrait devenir un amant et elle aimait Dennison aussi honnêtement qu'auraient pu le faire les femmes les plus honnêtes ; elle avait donc voulu que sa porte lui fût toujours toute grande ouverte. Il vint quelquefois à ces agréables et fins soupers après le spectacle, soupers où les plus habiles peintres, les écrivains les plus distingués et les plus jolies actrices de Londres se réunissaient et où il avait toujours trouvé un chaleureux accueil.

Il avait appris qu'elle était à Paris. Il ne l'avait pas vue depuis sept mois, mais il n'avait pas la moindre intention d'aller lui rendre visite. Et voilà que maintenant il courait à toute bride vers sa demeure. De son bon accueil en tous lieux et en tous temps il ne pouvait douter. Mais c'était celui qu'allait lui faire Éric qui le préoccupait particulièrement, et sur ce point il n'avait aucune certitude.

« Au diable soit-elle ! pensa Terry avec un grondement intérieur. Au diable toutes ces damnées petites pirates qui écument les mers du monde honnête et font le mal partout où elles passent. Cependant, si l'on va chez elle, on doit s'y conduire avec civilité, je suppose. »

Aussi Dennison était-il toujours civil quand il était introduit dans la bonbonnière de Felicia.

Un lustre étincelant comme un soleil, pendu au pla-

fond peint à fresque, foyer de lumière, verts de glaces, rires de satin et de des fleurs les plu-

Une demi-douzaine belles et aux toutes toute espèce de siliers servants en-

Sur un fauteuil même, enveloppé parent. En général, tenses, les brocours lourds. Mais ce de son corps ar-riche dentelle de diamants et de sa toilette de b- fumées étaient bleuâtre.

A ses côtés, Lo-ette tête langour-s'il ne pouvait jar-

Tout le monde domestique anno-connu pour tous-ertes ne l'attenda-avec cette aisance-vanité, de tout an-

« Je ne suis à malgrè l'inopport-à la tentation de-mois que je n'ai- vous vous rappell-

fond peint à fresque, faisait du salon de l'actrice un foyer de lumière. Les murs étaient partout recouverts de glaces, les fenêtres garnies de riches draperies de satin et de guipure, l'air embaumé du parfum des fleurs les plus rares.

Une demi-douzaine de femmes exceptionnellement belles et aux toilettes élégantes étaient étendues sur toute espèce de sièges moelleux, avec autant de cavaliers servants empressés auprès d'elles.

Sur un fauteuil trônait la grande Felicia elle-même, enveloppée dans un nuage d'un blanc transparent. En général, elle affectionnait les moires coûteuses, les brocarts étoffés, les velours aux plis lourds. Mais ce soir un léger tissu blanc flottait autour de son corps aux proportions classiques, la plus riche dentelle couvrait ses épaules et ses bras, des diamants et des opales étaient semés çà et là sur sa toilette de bon goût, et des roses jaune pâle parfumées étaient fixées sur sa chevelure d'un noir bleuâtre.

A ses côtés Lord Dynely, en contemplation devant cette tête langoureuse et chaude, la regardait comme s'il ne pouvait jamais le faire assez.

Tout le monde écouta et regarda lorsque la voix du domestique annonça le nouveau visiteur. Il était inconnu pour tous, excepté pour deux personnes, qui certes ne l'attendaient pas. Terry néanmoins s'avança avec cette aisance que donne l'absence absolue de toute vanité, de tout amour-propre.

« Je ne suis à Paris que depuis ce soir, dit-il, et malgré l'inopportunité de l'heure, je n'ai pu résister à la tentation de venir vous voir. Voilà déjà sept mois que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, et vous vous rappellerez que je tiens de votre bonté la

permission de vous visiter, à propos et hors de propos. »

C'était tout à fait un long et diplomatique discours pour l'orateur, mais il l'avait soigneusement préparé en flacré. Quand on a affaire avec les serpents, il faut s'approvisionner de subtilité. Les yeux fauves de l'actrice avaient une réelle expression de plaisir en le regardant. Elle se leva à demi et lui tendit la main. Elle était cordialement heureuse de voir Terry.

« Monsieur Dennison sait qu'en tout temps il sera plus que le bienvenu. On n'oublie pas facilement des services comme celui qu'il m'a rendu. Que vous êtes aimable d'être venu... Permettez-moi de vous présenter à Lord Dynely, mais vous le connaissez peut-être? »

Elle regarda Sa Seigneurie avec une expression de doute. Le connaître? Certainement! Sur la figure de Lord Dynely se lisait un incontestable mécontentement.

« Qui diable vous amène à Paris, Dennison? demande-t-il brutalement. Quand êtes-vous arrivé? »

— Ce soir, mon cher; ne me l'avez-vous pas entendu dire? Est-ce qu'il ne paraît pas enchanté de me voir? dit gaiement Terry en se tournant vers Felicia.

— Où êtes-vous descendu? demande Éric, toujours mécontent.

— J'honore le *Grand-Hôtel* de ma confiance, mylord. »

Il y eut une pause. Les deux hommes se regardaient : un regard direct, net, interrogateur, courroucé, soupçonneux du côté d'Éric, ferme et résolu chez Terry.

Éric est le premier haussement d'épaule.

« John Bull a dit, il surgit au-dessus de la mer. C'est un des grands événements de l'histoire.

— Étiez-vous Dennison? » demande-t-elle.

Elle n'est pas Française, la cuisinière, la cuisinière française.

« J'ai eu ce plaisir d'être irrésistible et d'être surpassée vous-mêmes, nous dansons, à Londres. »

Felicia rit doucement de Lord Dynely.

« Ah! qui sait? Elle commence dans la vie. Mais qui sait ce qu'elle en pense. On peut être deux. On peut être noirs, de vos yeux, quelques stalles à ce moment paraissez morose! Quant un léger coup vous dites dans vos idées.

— Elles valent bien, répond-il avec une certaine ironie.

— Lord Dynely par son accent, ce n'est pas de la langue. Puis je demande ce qu'il en pense.

— Je me demande si Bijou la saison prochaine.

Éric est le premier à battre en retraite avec un haussement d'épaules et un léger rire méprisant.

« John Bull a le don d'ubiquité. Allez où vous voudrez, il surgit au moment où vous l'attendez le moins. C'est un des grands avantages de notre civilisation ?

— Étiez-vous aux Nouveautés ce soir, monsieur Dennison ? » demande avec coquetterie Felicia.

Elle n'est pas Française, mais elle affecte le langage français, la cuisine française, les toilettes et les mœurs françaises.

« J'ai eu ce plaisir, madame, répond Terry. Vous êtes irrésistible en toutes choses, mais vous vous êtes surpassée vous-même dans *la Sorcière d'or*. Vous verrons-nous dans ce rôle au Bijou la prochaine saison, à Londres. »

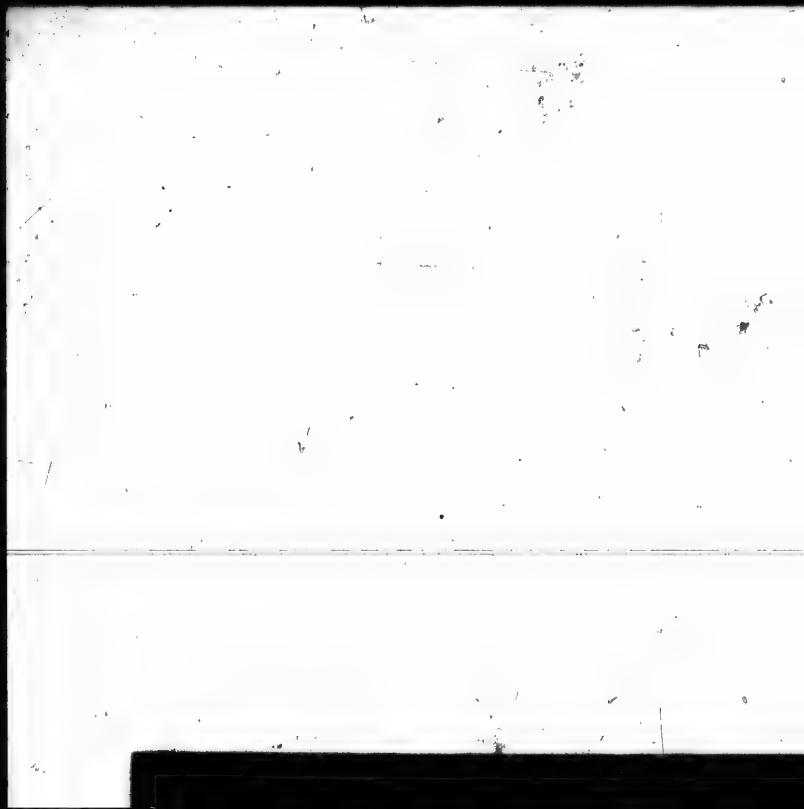
Felicia rit doucement et regarde la figure sombre de Lord Dynely.

« Ah ! qui sait ?... La prochaine saison de Londres ! Elle commence dans un mois ou deux, n'est-ce pas ? Mais qui sait ce qui peut survenir en un mois ou deux. On peut être à mille lieues de vos brouillards noirs, de vos vents d'est, de vos tristes et flegmatiques stalles à ce moment-là. — Mon ami, comme vous paraissez morose ! dit-elle à Lord Dynely en lui donnant un léger coup avec son éventail parfumé. Comme vous dites dans votre pays : un penny pour vos pensées.

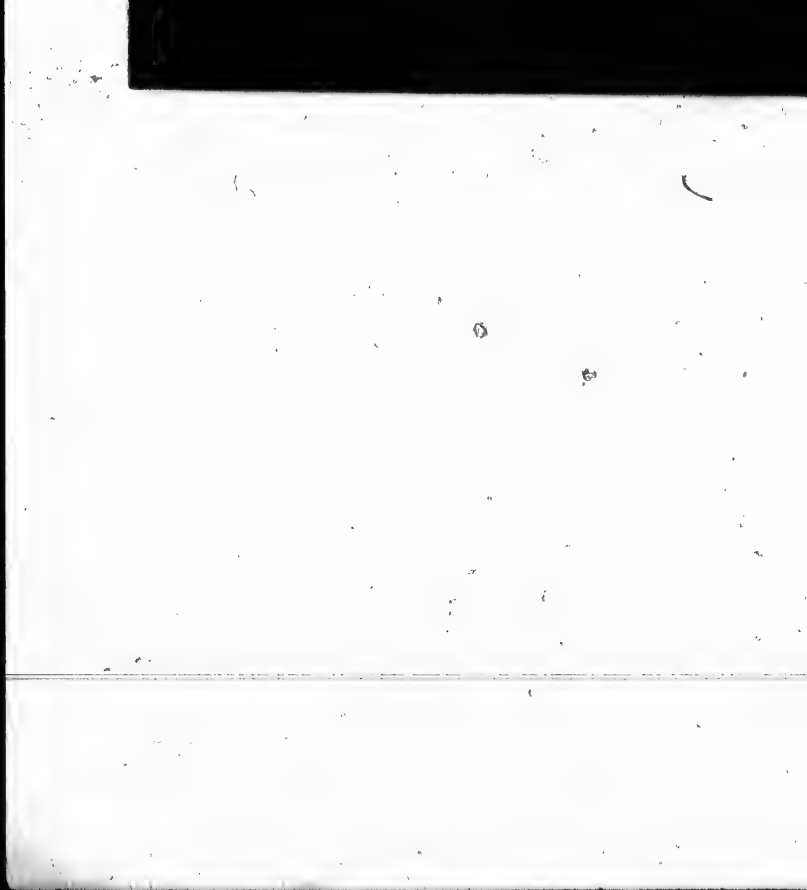
— Elles valent beaucoup mieux ; je pensais à vous, répond-il avec une pointe d'amertume.

— Lord Dynely me fait trop d'honneur. A en juger par son accent, ces pensées doivent être agréables. Puis-je demander ce que vous pensiez ?

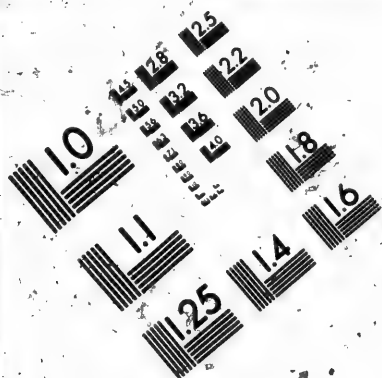
— Je me demandais s'il y aurait une Felicia au Bijou la saison prochaine, pour animer un peu les











soporifiques stalles de ce théâtre. Je me demandais si elle ne serait pas alors princesse Venturini. »

Elle rit une seconde fois. Son accent jaloux, irrité, qu'il ne peut dissimuler quand même il y tâcherait, l'amuse énormément.

« Qui sait ? répond-elle. Il arrive de si drôles de choses. Je ne suis pas certaine cependant que tout cela soit de beaucoup aussi plaisant. On annonce le dîner. Monsieur Dennison, voulez-vous m'offrir votre bras ? Lord Dynely, le plus aimable des hommes et le plus galant des gentilshommes dans les circonstances ordinaires, est pourtant souvent en proie à des bizarreries qu'un de vos compatriotes appelait un jour des toquades. Or je ne puis souffrir les gens qui ont de ces caprices. »

Elle rit encore doucement, d'un rire musical et qui montre à merveille ses dents de nacre. Elle est un tant soit peu vulgaire cette incomparable Felicia, ses plus ardents admirateurs le reconnaissent : elle fume, elle boit à grands traits son champagne ; il est de notoriété qu'elle jure et sacre par moments ; mais, c'est une de ses perfections ; elle rit bien, languissamment, suavement, et souvent.

Quelle est sa nationalité ? C'est ce que personne ne paraît savoir exactement. Elle n'est pas Anglaise ; elle n'est ni Française, ni Italienne, ni Espagnole, ni Allemande. Il y a des gens qui penchent pour lui assigner une origine yankee ; mais Felicia le nie énergiquement. Elle n'a jamais traversé l'Atlantique et elle ne le traversera jamais, jamais ! Elle déteste l'Amérique ; et ses yeux nonchalants jettent des flammes quand elle dit cela. Elle ne jouera jamais en Amérique.

Les portières de velours se soulèvent et on passe dans la salle à manger. Là aussi la lumière était écla-

ante et la table
que. De grandes
leurs les plus ran
camellias splendi
et les plus beaux,
ches, et poires.

Il y eut un léger
un moment où l'o
licia était un che
étaient mieux ap
vins, est-ce que ch
tait pas mise à con
rait être servi su
elles-mêmes. Bien
calme passé, la co
les vives saillies, l
toutes parts. Peut
ciété la maîtresse
douée sous ce rap
être surpassée, con
comme causeuse e

Elle goûte ses sa
et du champagne
tout autour d'elle,
fait vis-à-vis avec
deurs langoureus
elle, il reste presq
des plaisanteries
l'âme des convive
bourru, buvant bie
la statue du Comm
rires, des airs de f
L'arrivée sonda
monté. Quelque

ante et la table étincelait comme un tableau féerique. De grandes corbeilles d'argent sont remplies des fleurs les plus rares et des vases élégants portent des camélias splendides provenant des jardins d'un duc, et les plus beaux, les plus coûteux fruits : raisins, pêches, et poires.

Il y eut un léger temps d'arrêt dans la conversation au moment où l'on se mit à table. Le cuisinier de Felicia était un chef émérite. Ses œuvres artistiques étaient mieux appréciées par le silence. Quant à ses vins, est-ce que chaque cave renommée de Paris n'était pas mise à contribution ? Rien de plus fin ne pouvait être servi sur les tables royales ou impériales elles-mêmes. Bientôt cependant, une fois le premier calme passé, la conversation animée, les rires joyeux, les vives saillies, les spirituelles réparties éclatent de toutes parts. Peut-être de toute cette intelligente société la maîtresse de la maison est-elle la moins bien douée sous ce rapport. Comme danseuse elle ne peut être surpassée, comme beauté elle est sans égale, mais comme causeuse elle n'est ni brillante ni spirituelle.

Elle goûte ses salmis délicats, elle boit du bordeaux et du champagne, elle rit des boutades qui éclatent tout autour d'elle, et regarde Lord Dynely, qui lui fait vis-à-vis avec un sourire moqueur dans les profondeurs langoureuses de ses yeux de topaze. Comme elle, il reste presque entièrement silencieux au milieu des plaisanteries qui entretiennent la gaieté dans l'âme des convives, les sourcils froncés d'un air bourru, buvant bien plus qu'il ne mange ; il a l'air de la statue du Commandeur au milieu des lumières, des rires, des airs de fête, des fleurs.

L'arrivée soudaine de Terry l'a complètement démonté. Quelque chose dans les yeux de Terry l'a

surexcité; quelque chose d'irrité, d'agressif. Qu'avait-il à faire ici ce Terry ? Quelle affaire avait-il à Paris ? Dans cette magnificence profane, la figure de sa femme lui apparaissait telle qu'il l'avait quittée quelques heures auparavant, pâle, patiente, dévouée. Le petit bouquet de roses qu'elle lui avait donné s'étalait encore sur la sombre chevelure de Felicia, de Felicia qui, mordant en ce moment dans un abricot, paraissait entièrement absorbée par sa conversation avec Dennison. Le large bracelet enrichi de diamants qui entourait son poignet étincelait aux lumières. C'est hier seulement qu'il lui en a fait présent, et aujourd'hui elle n'a d'yeux et d'oreilles pour personne, si ce n'est pour ce gigantesque et importun dragon.

« Mon ami, lui dit Felicia avec un rire malicieux, lorsqu'on se lève pour passer au salon, vous me rappelez la tête de mort des Égyptiens. N'étaient-ils pas les Égyptiens qui avaient toujours une tête de mort dans leurs festins en guise de *Memento mori* ? Or le rôle de tête de mort ne convient pas aux blonds. Pour un gentleman dont la lune de miel n'a pas bien fini, ce visage parle trop mal des joies qui ont suivi la solennité nuptiale.

— Ah ! laissez-le tranquille, s'écrie Cécile Robart, grande et jolie chanteuse, en riant bruyamment. Vous savez ce que dit le poète, ce que dit Byron :

Penser à une épouse absente,
Fait pâlir une joue fidèle.

Sa Seigneurie pense au sermon que lui fera Mylady quand il rentrera à la maison.

— Si l'heure tardive encourage les sermons de l'alcôve, s'écrie d'un ton aigu Adèle Desbarats, ma foi, Mylord doit être bien dressé à cela. A ma connais-

ance, il n'est pas
la matin depuis qu

— Espérons que
l'absence de son m
ayant dans un fau
igarette dans ses c
chose difficile dans
Eric lançait des
autre des person
es plaisanteries d
était assombri si
expression de mer
non sans un certain
versation.

« Chantez-nous q
autorité en se reje
meuse favorite. M.

tendue. Avez-vous e
— Je n'ai pas eu
La sémillante pe
piano et commença
aient pour fumer
étaient à la lettre l
se plaça près de la ch
tome était couverte
partie par la boisson
salère contre Dennis
irritation, mêlée de
Terry, Felicia, e
bouffant et ses dent
d'elle, en accompagn
son sourire enchante
Immédiatement au
de l'endroit où ils ét

ance, il n'est pas rentré chez lui ayant trois heures de matin depuis quinze jours.

— Espérons que mylady s'amuse bien toute seule en l'absence de son mari, reprend Mlle Robart, en s'asseyant dans un fauteuil Louis XIV et en roulant une cigarette dans ses doigts blancs et effilés. Ce n'est pas chose difficile dans notre cher Paris. »

Eric lançait des regards terribles sur l'une et l'autre des personnes qui décochaient à son adresse des plaisanteries déplacées. Le visage de Dennison était assombri si soudainement et avec une telle expression de menace, que Felicia s'en aperçut et, sans un certain tact, changea le sujet de la conversation.

« Chantez-nous quelque chose, Adèle, dit-elle avec autorité en se rejetant voluptueusement dans sa dormeuse favorite. M. Dennison ne vous a pas encore entendue. Avez-vous entendu Mlle Desbarats, mon ami ?

— Je n'ai pas eu ce plaisir, madame. »

La sémillante petite chanteuse s'assit aussitôt au piano et commença à chanter. Les autres se dispersèrent pour fumer et jouer. Les salons de Felicia étaient à la lettre l'asile de la liberté. Lord Dynely se plaça près de la chanteuse, appuyé sur le piano. Sa joue était couverte d'une vive rougeur, produite en partie par la boisson, en partie par la jalousie et la colère contre Dennison, et en partie enfin par une vague irritation, mêlée de remords, contre lui-même. Quant à Terry, Felicia, en aplatissant un peu son tulle bouffant et ses dentelles, lui avait fait place à côté d'elle, en accompagnant l'invitation de s'y asseoir de son sourire enchanteur.

Immédiatement au-dessus du piano, et juste en face de l'endroit où ils étaient assis, il y avait un tableau

sur lequel la lumière éclatante du lustre frappait en plein. C'était le fameux tableau *Le Crépuscule* qui avait tant fait fureur, au mois de mai dernier, à l'Académie.

« J'ai toujours eu idée, madame, dit Terry en mettant sa main au-dessus de ses yeux et en examinant ce tableau, j'ai toujours eu idée que cette femme vous ressemble énormément. Je ne vous ai jamais vu cette expression et j'espère ne vous la voir jamais. Cependant la ressemblance est réelle et très-grande encore. Ne le trouvez-vous pas comme moi ? »

— Oui, je la trouve aussi, répond Felicia avec un léger sourire.

— C'est bizarre, car Locksley... Caryll, veux-je dire, ne vous avait jamais vue. Je le lui ai demandé moi-même. Il avait de la répugnance à aller au théâtre, à ce qu'il paraît, et il n'était jamais allé au Bijou. »

Le léger sourire s'assombrit et les yeux noirs de Felicia prirent une expression rêveuse en se fixant sur le tableau.

« Il n'est jamais allé au Bijou ? Il ne m'y a jamais vu ? En êtes-vous sûr ? »

— Tout à fait sûr ; il me l'a dit lui-même.

— Ah ! ma foi, sa répugnance pour les théâtres et les actrices est assez naturelle, vu son expérience malheureuse du passé. C'est un vrai roman que son histoire, n'est-ce pas ? Vit-elle encore ? »

— Non, répond Terry gravement. Elle est morte il y a plusieurs années. Elle a été tuée dans un accident de chemin de fer, au Canada, il y a des siècles.

Un nouveau sourire entr'ouvrit les lèvres de Felicia. Elle fit jouer son éventail de marabout et de perles.

« M. Locksley, c'est un pendant à son oncle, et il a prononcé à l'espérance d'être aimé et pour les hommes d'aujourd'hui, quoique je n'aie pas dit, non, je n'ai pas le talent que d'être avec un rire et elle est maintenant Elle prononça ce mot familier, avec une Terry, mais dont il

« A Rome, avec

— Doit-il venir

— On l'y attend

— Ah ! »

Elle rit.

« Bien, quand il amenez-le quelque

— S'il veut venir

desirez, je suis tout à Terry.

Une pause. Le regard sur le tableau, comme leur.

« Je présume qu'une matrimoniale, M. Caryll, à fourrer de nouveau. Pourtant une laquelle j'ai de la peine à se marier au

— Cela est vrai.

— Avec une riche

« M. Locksley, je veux dire M. Caryll, m'a promis un pendant à ce tableau-là. Je crois que je dois renoncer à l'espérance de l'avoir jamais. J'aurais tellement aimé faire sa connaissance. J'ai un faible pour les hommes de talent : peintres, poètes, auteurs, quoique je n'aie pas moi-même le moindre talent. Non, je n'ai pas besoin de compliments ; ce n'est pas mon talent que d'être bonne danseuse. Du reste, ajoutez-y avec un rire forcé, mon visage est ma fortune. Où est maintenant Gordon Caryll? »

Elle prononça ce nom comme s'il lui était très-familier, avec une intonation qui frappa l'oreille de Terry, mais dont il ne saisit pas le sens.

« A Rome, avec sa mère.

— Doit-il venir à Paris?

— On l'y attend très-prochainement, je crois.

— Ah! »

Elle rit.

« Bien, quand il arrivera, monsieur Dennison, amenez-le quelque soir me voir, voulez-vous?

— S'il veut venir, et quand il saura que vous le désirez, je suis tout à fait sûr qu'il viendra, » dit Terry.

Une pause. Le regard de Felicia est toujours fixé sur le tableau, comme attiré par un pouvoir fascinateur.

« Je présume qu'après sa malheureuse aventure matrimoniale, M. Caryll aura de la peine à se décider à fourrer de nouveau sa tête dans la gueule du loup. Pourtant une rumeur est venue jusqu'à moi, à laquelle j'ai de la peine à ajouter foi : on m'a dit qu'il devait se marier au mois de mai prochain.

— Cela est vrai.

— Avec une riche héritière, avec la belle Mlle For-

rester, que j'ai vue si souvent au Parc avec vous pendant la dernière saison ? »

Terry s'incline en signe d'affirmation. Il n'aime pas à trouver le nom de France sur les lèvres de Felicia.

« C'est un mariage d'amour, je suppose ? »

— Un mariage d'amour, oui, madame. »

Elle met en pièces une rose qu'elle tenait, suivant des yeux les pétales à mesure qu'ils flottent en l'air et retombent.

« Mais il y a entre eux une grande différence d'âge ; elle a dix-neuf ans et lui près de quarante. Je serais surprise, dit-elle brusquement en lançant sur lui la flamme de ses yeux, si l'infortunée Mme Caryll n'était pas morte, mais seulement divorcée, que Mlle Forrester consentit encore à l'épouser. »

— Je suis parfaitement sûr qu'elle ne le ferait pas, répond Terry ; mais il est inutile de parler de cela. La femme est morte, aussi bien morte que la reine Anne. Elle a été tuée dans un accident de chemin de fer, comme je vous l'ai dit, et cela a été fort heureux, en vérité, pour tous ceux que cela intéressait. »

Ces paroles provoquent une flamme vive et irritée dans les yeux de Felicia, mais Terry ne l'aperçoit pas. Ses mains serrent le joli éventail qu'elle tient avec une crispation si violente, que ses branches délicates se brisent.

« Voyez ce que je viens de faire, dit-elle en riant et en montrant les débris de l'éventail, Lord Dynely a été assez bon pour m'en faire cadeau hier seulement. Enfin, il a eu son jour, il doit être content. »

Elle jette le jouet brisé sans pitié, et regarde de nouveau son compagnon.

« Mlle Forrester doit-elle accompagner M. Caryll à Paris ? »

— Ils viennent

Dynely, Lady D

Mlle Forrester, et

aise et impatient

ne sachant comme

Elle sourit de s

alence. Son regar

Lord Dynely, touj

attention à la cha

rire.

« Votre venue p

treux sur votre par

ne pas ? Il était d

quand vous êtes

M. Caryll n'est pas

— Cousin au se

Caryll l'honneur de

quement Terry.

Felicia rit de nou

« Et cela vous co

On rencontre si r

quant toujours pra

mour, et que le m

as ce pauvre Lord

eu ? Il paraît en a

elle en regardant F

vous ferons place, si

— Je vais vous fa

un ton bref. Vous

J'ai pu voir, par votr

grand dommage de v

et grandement temp

Il tourne brusque

Felicia rit encore, el

— Ils viennent tous ensemble, sa mère, Lady Dynely, Lady Dynely la douairière, bien entendu, Mlle Forrester, et M. Caryll, » répond Terry mal à l'aise et impatient de changer de conversation, mais ne sachant comment y arriver.

Elle sourit de satisfaction et garde un moment le silence. Son regard s'arrête sur le visage maussade de Lord Dynely, toujours accoudé sur le piano, sans faire attention à la chanteuse ni au chant, et elle éclate de rire.

« Votre venue paraît avoir produit un effet désastreux sur votre parent. Car il est votre parent, n'est-ce pas ? Il était de la meilleure humeur du monde quand vous êtes entré. Est-ce que le romanesque M. Caryll n'est pas aussi de la famille ? »

— Cousin au second degré. Vous faites à Gordon Caryll l'honneur de vous intéresser à lui ? » dit brusquement Terry.

Félicia rit de nouveau et hausse les épaules.

« Et cela vous contrarie ? Oui, je m'intéresse à lui. On rencontre si rarement aujourd'hui un homme ayant toujours pratiqué la maxime : Tout pour l'avenir, et que le monde périsse ! N'appellerons-nous pas ce pauvre Lord Dynely pour le réconforter un peu ? Il paraît en avoir bien besoin. Très-cher, dit-elle en regardant Eric et en élevant la voix, nous vous ferons place, si vous voulez. »

— Je vais vous faire mes adieux, dit Lord Dynely d'un ton bref. Vous aviez l'air si intéressés, à ce que j'ai pu voir, par votre conversation, que cela aurait été grand dommage de vous interrompre. Il est une heure, et grandement temps de se retirer. Bonsoir. »

Il tourne brusquement sur ses talons et s'en va. Félicia rit encore, elle hausse encore ses gracieuses

épaules à cette preuve de la toute-puissance de ses charmes.

« Quels ours vous êtes parfois, messieurs les Anglais, dit-elle. Jaloux et bourrus. Et comme vous prenez peu soin de dissimuler ces dispositions! Pourqu'oi votre Shakespeare n'a-t-il pas fait de son Othello un Anglais? Eh quoi, mon ami, vous vous en allez?

— Pour un convive qui n'avait pas été invité, ne suis-je pas resté assez longtemps? » répond insoucieusement Terry.

Et ce disant il fait à la hâte ses adieux et suit Eric.

Il le retrouve dans le vestibule où il allume un cigare. La nuit est devenue sombre, le ciel est couvert de nuages, une pluie fine commence à tomber; mais il est évident qu'Eric a l'intention d'aller à pied. La distance jusqu'au *Grand-Hôtel* n'est pas longue.

« Nous suivons la même route, mon vieux camarade, dit Terry en passant familièrement son bras sous celui d'Eric; aussi ai-je abrégé ma visite et suis-je venu vous rejoindre.

— Cette interruption a dû être bien pénible pour Felicia, répliqua Eric, avec un ricanement plein de rancune. Je vous félicite, Terry, de votre succès manifeste. Je n'avais jamais su auparavant que vous réussissiez dans ces sortes d'entreprises.

— Si par réussir vous entendez faire la cour à des danseuses, je ne réussis pas le moins du monde. Si je m'en mêlais, j'en choisirais certainement quelqu'une qui ne serait pas tout à fait d'âge à être ma mère.

— Que voulez-vous dire? fit brusquement Dynely.

— Je veux parler de Felicia naturellement. Elle a trente-cinq ans, au moins, si elle a un âge. Oh! oui, elle a au moins cela. J'ai entendu assez parler d'elle pour en être certain. Elle porte si bien le poids de

années qu'on ne l'a et bien complètement car elle est la femme mais vécu sous la

— Je m'étonner dans les griffes d'un nouveau riche martyr de la mort ce rôle avec conviction sentiment en réalité

— Je ne suis pas quillement Terry.

Les yeux d'Eric Dennison l'arrêta.

« Attendez un moment, calme et résolu. Vraiment! jaloux d'une de votre passion pour une femme, sont la femme de Londres... car c'est

Un juron furieux de son bras.

« Et vous avez raison, comme un es

— J'ai couru après lui, répond Terry dans le regard. C'est trop tôt la laideur, et briser son cœur vous jetez à pleines mains, comme celle de Je ne suis pas un gardien ni comme c

années qu'on ne lui donnerait pas cet âge, mais elle l'a et bien complet. Elle n'en est que plus à craindre, car elle est la femme la plus dangereuse, qui ait jamais vécu sous la calotte des cieux.

— Je m'étonne alors que vous soyez venu vous jeter dans les griffes de la lionne, reprend Éric, avec un nouveau ricanement. Vous allez au-devant du martyre de la meilleure grâce du monde. Vous jouez ce rôle avec conviction, comme si vous éprouviez le sentiment en réalité.

— Je ne suis pas venu voir Felicia, répond tranquillement Terry, c'est vous que je venais voir. »

Les yeux d'Éric s'animent; il allait parler, mais Dennison l'arrêta.

« Attendez un moment, Dynely, dit-il du même ton calme et résolu. Vous êtes irrité. Jaloux!... jaloux!... pouah! jaloux d'une pareille femme! Savez-vous que votre passion pour elle, votre dédain pour votre femme, sont la fable de tout Paris, la fable de tout Londres... car c'est à Londres que j'ai tout appris. »

Un juron furieux fut la réponse d'Éric, qui dégagea son bras.

« Et vous avez couru après moi, comme un gardien, comme un espion! cria-t-il emporté par la passion.

— J'ai couru après vous, comme votre ami et le sien, répond Terry avec une expression bienveillante dans le regard. C'est trop tôt négliger votre épouse, c'est trop tôt la laisser là-bas, entièrement oubliée et seule, et briser son cœur par la solitude, pendant que vous jetez à pleines mains les présents aux pieds d'une Izabel, comme celle aux pieds de laquelle vous vous avilissez. Je ne suis pas venu vous surveiller comme un gardien ni comme celui d'aucun autre homme, mais je

ne puis rester paisible spectateur ni voir son cœur brisé par l'abandon, sa vie flétrie par le chagrin, quand je puis élever la voix pour protester et prévenir ce malheur. Éric, Éric, si vous l'aviez vue comme moi, il y a trois heures, pâle, écrasée, le cœur navré...

Sa voix était brisée; il fut forcé de s'interrompre.

« Habile Terry, vertueux Terry, admirable modèle de toute moralité, s'écria Éric, vous êtes aussi amoureux de Lady Dynely que vous l'avez jamais été de Crystal Higgins. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez pris la peine de venir. N'eût-il pas été plus agréable de rester près d'elle et de soulager ses douleurs, par vos discours pathétiques et pieux? »

Terry le regarda; il regardait ce visage furieux et animé, ces yeux livides de rage, avec étonnement, presque avec horreur.

« Grand Dieu ! dit-il, est-ce bien Éric?... Si tout autre homme m'en avait dit autant ou même la moitié, je l'aurais tué. Mais je vois ce qu'il en est. Cette infernale sorcière vous a détraqué la cervelle. Oh ! elle en a dérangé de plus solides, mais elle ne vous rendra pas complètement fou. Éric, mon cher, mon vieil ami, je ne veux pas me quereller avec vous, si je peux l'éviter. Vous ne savez pas ce que vous dites. J'ai promis à la petite Crystal de vous ramener à la maison, dans une heure. Elle est horriblement seule dans cet immense hôtel si triste pour elle... pour elle, pauvre enfant, et elle n'a jamais été habituée à être seule, vous le savez. »

Sa voix s'adoucit.

« Ah ! pauvre petite Crystal ! pensa-t-il, saisi d'une grande angoisse au cœur. Si votre existence dans le mariage commence comme cela, comment, grand Dieu, finira-t-elle ?

— Ainsi, dit-
me chercher. Es
méchant qu'on
Peut-être vous
me trouver?

— Elle ne m'a
bien, répond Ter
mari contre qu
duite devant ell
ver. Les gamins
je crois, tant vot
mon ami, nous a
passé, ne nous c
avec cette femme
vous l'assuré. Ell
qu'elle ne perde
l'âme de Crysta
irrévocablement
Éric, la pauvre pe
vous-même. »

Éric éclate de r
« Écoutez-le, ho
son dans le rôle d
tout à fait fini, m
l'ode d'autres enco
d'un frère aîné vo
les hommes, le seu
mère. Elle arriv
Quelles belles his
quels éloquentes ser
ble ! Laissez-moi
toutes, Dennison, a
veux pas d'espion
sermonné par perso

— Ainsi, dit Eric entre ses dents, elle vous a envoyé me chercher. Est-ce possible ? comme un petit garçon méchant qu'on ramène à la maison, pour être fouetté. Peut-être vous a-t-elle indiqué aussi où vous pourriez me trouver ?

— Elle ne m'a rien dit, rien, Eric, et vous le savez bien, répond Terry avec fermeté. Elle défendrait son mari contre qui que ce soit, si on blâmait sa conduite devant elle. Il n'était pas difficile de vous trouver. Les gamins des rues eux-mêmes me l'auraient dit, je crois, tant votre nouvelle passion est connue. Eric, mon ami, nous avons été comme des frères dans le passé, ne nous querellons pas maintenant. Rompez avec cette femme, elle est horriblement dangereuse, je vous l'assure. Elle a perdu la viede quantité d'hommes, qu'elle ne perde pas la vôtre ; ne la laissez pas briser l'âme de Crystal... de Crystal, dont l'existence est irrévocablement liée à la vôtre. Ayez pitié d'elle, Eric, la pauvre petite âme, si vous n'en avez pas pour vous-même. »

Eric éclate de rire, d'un rire rauque et prolongé. « Ecoutez-le, hommes et dieux ! Voilà Terry Dennison dans le rôle de prédicateur. Votre sermon est-il tout à fait fini, mon cher, ou bien n'est-ce que le prélude d'autres encore ? Comme les allures protectrices d'un frère aîné vous vont bien à vous... vous, de tous les hommes, le seul qui tienne tout des bontés de ma mère. Elle arrive à Paris, la semaine prochaine. Quelles belles histoires vous aurez à lui raconter ! Quels éloquentes sermons vous pourrez préparer ensemble ! Laissez-moi vous dire, une bonne fois pour toutes, Dennison, ajouta-t-il pâle de colère, que je ne veux pas d'espion de ma conduite. Je ne veux être sermonné par personne au monde, et moins encore par

vous que par tout autre! Que ce soit donc bien fini cette fois pour toujours ou, par le Christ, vous vous en repentiriez. »

Il monta le grand escalier, et laissa Terry seul.

CHAPITRE IV

DANS LES RUES

Terry resta d'abord un instant irrésolu. Une à une toutes les horloges de la grande ville sonnèrent une heure après minuit. Quelques piétons attardés, quelques fiacres passèrent rapidement. Paris s'appêtait à prendre son repos nocturne. Mais Dennison ne songeait pas à se reposer. Il lui paraissait inutile de monter à sa chambre dans l'état de trouble profond où se trouvait son esprit; le sommeil ne pourra le visiter de quelques heures encore.

Éric lui a fait perdre plus d'une nuit de repos depuis le mois de septembre dernier, depuis ce jour fatal du pique-nique, dans lequel tout ce que la vie renfermait pour lui de plus brillant et de plus doux lui avait été cruellement enlevé pour toujours. Encore s'il avait été bon pour elle et assez loyal pour la rendre heureuse, Terry eût pu supporter jusqu'au bout sa douleur avec un héroïsme patient; mais cette nuit, avec l'affreuse réalité, l'angoisse mortelle à demi éteinte est devenue plus aiguë et plus amère que jamais.

Elle a été épouse six semaines seulement, six se-

maines et déjà
courte et arde
poussière. Feli
pouse.

« C'est infan
roce. C'est pire
Dieu ! comme i
de la folie au su

Il leva les y
quatre heures
Les lumières b
Éric la grondai

veur? Lui faisai
tite Crystal, à qu
parole dure? Il
avec cette pensée
cier de la direct

dans les rues pre
La petite pluie
nuit, tombait en
et s'annonçant co

Il allait devant
foncées dans les
insoucieux de sa
courait. Sa pensée

Que pouvait-il fa

Il était inutile,
ner Éric à de bon
Terry ne connaiss
opiniâtre et déses
Paris ! Sa mère al
d'influence qu'elle
étaient en jeu.

Pour Éric lui-m

maines et déjà abandonnée, méconnue, outragée. Sa courte et ardente passion n'est plus que cendre et poussière. Felicia l'actrice est préférée à Crystal l'épouse.

« C'est infâme ! pense Terry que cette idée rend féroce. C'est pire encore qu'infâme, c'est fou ! Oui, par Dieu ! comme ils disent ici, c'est de la folie furieuse, de la folie au suprême degré. »

Il leva les yeux vers la fenêtre où il avait vu quatre heures auparavant Crystal tristement assise. Les lumières brûlaient encore dans cette chambre. Éric la grondait-il pour ce qu'il avait fait en sa faveur ? Lui faisait-il des reproches à cette pauvre petite Crystal, à qui jamais personne n'avait adressé une parole dure ? Il ne put rester ainsi dans cet endroit, avec cette pensée dans la tête. Sans savoir ni se soucier de la direction qu'il prenait, il se mit à marcher dans les rues presque muettes alors.

La petite pluie qui avait commencé à tomber à minuit, tombait encore, non pas forte mais persistante, et s'annonçant comme devant durer jusqu'au matin.

Il allait devant lui, en fumant, ses mains bien enfoncées dans les poches de son pardessus, tout à fait insoucieux de sa direction et de la distance qu'il parcourait. Sa pensée était toujours absorbée par Crystal. Que pouvait-il faire pour elle ? comment la secourir ?

Il était inutile, plus qu'inutile de chercher à ramener Éric à de bons sentiments. Personne mieux que Terry ne connaissait combien l'opposition le rendait opiniâtre et désespéré. S'il pouvait seulement quitter Paris ! Sa mère allait venir ; mais Terry savait le peu d'influence qu'elle avait sur lui quand ses caprices étaient en jeu.

Pour Éric lui-même, peu lui importait ce que ses

actions pouvaient lui créer de résultats fâcheux. Il lui accordait bien de dépenser quelques milliers de livres en bracelets et en bouquets pour cette danseuse aux yeux noirs, jusqu'à ce que sa passion fiévreuse se consumât d'elle-même, comme cela était arrivé pour tant d'autres. C'était Crystal dont il avait à se préoccuper, Crystal qui ne vivait que pour son amour, qui penchait déjà comme un lis dont la tige est brisée, dont il meurtrissait le cœur aussi insoucieusement et aussi sûrement que l'enfant brise le jouet dont il est fatigué.

« Je parlerai à Felicia elle-même, se dit Terry dans une dernière inspiration du désespoir. Elle ne peut pas être entièrement méchante, personne ne l'est, dit-on, et j'ai entendu raconter des histoires de l'étonnante générosité de ces créatures pour les pauvres et les malheureux. Une insatiable coquette comme elle peut même savoir épargner une victime. J'irai la trouver demain, et je lui dirai ce qui se passe, je lui parlerai de sa pauvre petite femme qu'il néglige pour elle, et je lui demanderai de lui fermer sa porte. Elle m'a dit une fois, je m'en souviens, quand ses chevaux se sont emportés, de lui demander une faveur quelconque à mon choix, quand ce serait la moitié de son royaume, et qu'elle serait heureuse de me l'accorder. Je n'ai jamais eu besoin de lui rien demander, nous verrons si elle saura tenir sa promesse demain ! »

Cette idée fut pour lui un soulagement. Le fil de ses pensées se rompit; beaucoup penser n'était pas l'affaire de Terry; il s'arrêta soudain et jeta les yeux autour de lui. Il s'aperçut tout d'abord qu'il avait perdu sa route, qu'il ne savait où il était, que la nuit avançait, qu'elle était sombre, froide, pluvieuse, et que plus tôt il rentrerait, mieux cela serait.

Comme il c
lointain vint f
et d'effroi, pui
une voix de fer
assez pour Terr
été employée à
mait le mieux
hésiter une r
vitesse de ses j
les cris. Le cri s
ché cette fois,
tourne un coin
étroite et somb
toucher, et voi
des cris, pours
« Holà ! cria
énergique voix
que diable se pa
Avec un cri
suivie vint à l
peine.

« Oh ! monsie
en anglais, sau
Terry passa s
femme. L'un de
la barbe noire, s
préambule Denn
toutes les règles
pavé. Son camar
q i se passait et
« A moins que
gents de ville pe
ferions bien de
sa jolie compagn

Comme il cherchait à s'orienter, un cri faible et lointain vint frapper son oreille, un cri de souffrance et d'effroi, puis un autre et un autre encore. C'était une voix de femme, de femme en danger. C'en était assez pour Terry. Toute son existence n'avait-elle pas été employée à chercher à éviter à la femme qu'il aimait le mieux toute peine et tout tourment? Sans hésiter une minute il partit, courant de toute la vitesse de ses jambes, dans la direction d'où venaient les cris. Le cri se fit entendre de nouveau, plus rapproché cette fois, cri aigu de terreur. Guidé par le son, il tourne un coin de rue et se trouve dans une ruelle étroite et sombre dont les hautes maisons semblent se toucher, et voit une femme fuyant haletante et jetant des cris, poursuivie de près par deux hommes.

« Holà! cria Dennison, faisant résonner sa forte et énergique voix dans la ruelle déserte et silencieuse, que diable se passe-t-il ici? »

Avec un cri de soulagement, la personne poursuivie vint à lui et saisit son bras en respirant à peine.

« Oh! monsieur! vous êtes Anglais, murmura-t-elle en anglais, sauvez-moi de ces horribles hommes! »

Terry passa son bras droit autour de la taille de la femme. L'un des hommes, gaillard au front saillant, à la barbe noire, s'avança insolemment; mais sans autre préambule Dennison lui lança de la main gauche, dans toutes les règles de l'art, un coup qui l'étendit sur le pavé. Son camarade s'arrêta un instant à regarder ce qui se passait et prit précipitamment la fuite.

« A moins que nous ne tenions à attendre les sergents de ville pour nous faire conduire au poste, nous ferions bien de suivre son exemple, » dit Dennison à sa jolie compagne.

Il la regardait, en lui parlant, avec une certaine curiosité. Une Anglaise seule et attardée à cette heure dans les rues de Paris, c'était un cas extraordinaire. Le bec de gaz dont ils se rapprochaient éclaira un instant son visage. Une femme! mais c'était une enfant ou peu s'en fallait; une petite créature brune, un lutin avec des yeux noirs sauvages, une petite figure blanche, une masse de cheveux noirs tombant épars et humides sur ses épaules, mais une figure qu'on ne pouvait oublier lorsqu'on l'avait vue une fois. Terry trouva tout d'abord qu'elle avait quelque chose d'étrange dans l'expression qui ne lui était pas inconnu, non pas qu'il l'eût déjà vue, mais parce qu'elle lui rappelait irrésistiblement quelqu'un qu'il connaissait, mais dont il lui était impossible pour le moment de définir la personnalité.

« Qui êtes-vous? » fut la première question à brûle-pourpoint de Dennison.

Les petits yeux noirs sauvages se levèrent sur lui, et les deux petites mains serrèrent davantage son bras. Où donc avait-il vu des yeux pareils à ceux-là?

« Oh! monsieur, ne m'abandonnez pas, je vous en prie! J'ai si peur! Il est si tard!

— Tard! en effet, surtout pour une jeune fille qui erre dans les rues d'une ville quelconque, soit anglaise, soit française. Vous êtes une petite fille, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec une intonation de doute.

— J'ai seize ans et six mois et je n'erre pas dans les rues. Je me suis égarée, répondit la jeune fille avec un léger accent de colère.

— Qui êtes-vous?

— Je m'appelle Gordon Kennedy.

— Et comment avez-vous fait pour vous égarer, puis-je vous le demander, mademoiselle Gordon Kennedy?

Le regard de la Terry et cherch
cet examen fut r
sopir de soulage
Mais Terry était
il vu quelqu'un q

Terry ne s'y re
eut vu quelqu'un
compagne, c'était
à essayer d'un inte
adressa quelques c

D'abord Gordon
née elle-même, res
si elle avait pris s
fier à l'homme qui
répondit avec une

« J'arrive d'Écc
mettre à la reche
Paris. Je suis arri
peu d'argent, pres
essayer de trouver
au lieu de prendre
rellement, et je sa
mal, que je n'ai pu

Le regard de la jeune fille s'attacha sur le visage de Terry et chercha à scruter sa pensée. Évidemment cet examen fut rassurant pour elle, car elle poussa un soupir de soulagement et s'appuya confiante à son bras. Mais Terry était de nouveau intrigué. Où donc avait-il vu quelqu'un qui ressemblait à cette enfant?

CHAPITRE V

FIN DU VOYAGE

Terry ne s'y reconnaissait plus décidément. Qu'il eût vu quelqu'un ressemblant absolument à sa jeune compagne, c'était chose certaine pour lui. Il se décida à essayer d'un interrogatoire et, en conséquence, il lui adressa quelques questions au sujet de sa patrie.

D'abord Gordon Kennedy, ainsi qu'elle s'était nommée elle-même, resta silencieuse; mais à la fin, comme si elle avait pris subitement la détermination de se fier à l'homme qui l'avait si vaillamment secourue, elle répondit avec une précision de vieille femme.

« J'arrive d'Écosse, de Glasgow. Je suis venue me mettre à la recherche d'une personne qui réside à Paris. Je suis arrivée par le train de ce soir; j'ai très-peu d'argent, presque pas, et j'ai été assez folle pour essayer de trouver la personne à qui j'ai affaire à pied au lieu de prendre une voiture. Je me suis égarée naturellement, et je sais si peu de français, je le parle si mal, que je n'ai pu parvenir à me faire comprendre.

Je ne savais que faire ; j'errais de côté et d'autre ; il se faisait tard ; je pensai que je pourrais me réfugier, contre la pluie sous le porche d'une église jusqu'au matin. Pendant que j'en cherchais une, ces deux hommes m'ont suivie et m'ont parlé. J'ai fui et ils se sont mis à ma poursuite ; j'ai crié au secours et vous êtes accouru. Je vous en suis très... très-obligée, monsieur, conclut Gordon Kennedy avec un autre regard reconnaissant.

— Et comment savez-vous si je vaud mieux que les hommes que vous fuyiez ? demande en souriant Terry.

— Ah ! monsieur, vous êtes Anglais et vous avez une bonne figure. Je n'ai pas peur de vous, répond la fillette avec un nouveau soupir de soulagement.

— Merci bien, dit Terry, riant encore. C'est le plus grand compliment que l'on m'ait adressé dans le cours de mon existence. Voyons, mademoiselle Kennedy, il est près de deux heures et il pleut, comme vous voyez. Faut-il que je vous cherche un porche d'église, ou puis-je faire autre chose pour vous ? Même le porche d'une église, par une nuit humide, n'est pas absolument un logement très-convenable pour une jeune fille de seize ans. Où dois-je vous conduire ?

— Je ne sais pas, répond la jeune fille avec un air d'anxieuse détresse. S'il n'était pas si tard, si complètement tard, je pourrais essayer de la retrouver. Dites-moi, monsieur, tous les théâtres sont-ils fermés maintenant ?

— Fermés depuis deux heures. Vous ne pensez pas à remplacer le porche des églises par un théâtre, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Ne riez pas de moi, réplique-t-elle avec un éclair dans les yeux. Il n'y a rien qui prête à rire. J'ai besoin

de trouver une p
me dame, une a

— Aux Nouve
surpris.

Ces yeux noirs
par leur ressembl
quelque part.

« Je connais q
aux Nouveautés.

— Mme Felicia
Ils marchaient

pluie. A ces mots

fillette le regarda

l'ineur des becs de

semblance l'intrig

enfant lui ressem

... Terry se mit d

blé sa petite compa

« Eh bien ! s'expr

Pourquoi me rega

chose d'étrange ? C

— Marchez don

la mort en restan

Oui, un peu. Est-c

— Non.

— Vous ne la co

puis le demander ?

Les yeux de la j

regard irrité.

« Non, vous ne

puis vous le dire.

l'actrice qui joue a

l'intention de vous

ici, toute seule, un

« Je trouve une personne qui appartient à un théâtre, une dame, une actrice. Elle joue aux Nouveautés. »

— Aux Nouveautés ! » répéta Terry quelque peu surpris.

Ces yeux noirs si brillants le déconcertent encore par leur ressemblance avec d'autres yeux qu'il a vus quelque part.

« Je connais quelques-unes des actrices qui jouent aux Nouveautés. Puis-je vous demander son nom ? »

— Mme Felicia. »

Ils marchaient le long des maisons, pour éviter la pluie. A ces mots, Dennison s'arrêta tout à coup. La fillette le regarda avec surprise. Et de nouveau, à la lueur des becs de gaz, cette étrange et frappante ressemblance l'intriguait en s'expliquant. Felicia ! Mais cette enfant lui ressemblait assez pour être sa fille. Sa fille ! ... Terry se mit de nouveau à examiner d'un air troublé sa petite compagne.

« Eh bien ! s'écria-t-elle avec impatience, qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardez vous ainsi ? Ai-je dit quelque chose d'étrange ? Connaissez-vous Mme Felicia ? »

— Marchez donc, répondit Terry, vous attraperiez la mort en restant là à la pluie. Si je connais Felicia ? Oui, un peu. Est-ce que vous la connaissez ?

— Non.

— Vous ne la connaissez pas ? Pourquoi donc, si je puis le demander ? »

Les yeux de la jeune fille lui lancèrent un nouveau regard irrité.

« Non, vous ne pouvez pas le demander. Non, je ne puis vous le dire. J'ai besoin de voir Mme Felicia, l'actrice qui joue aux Nouveautés : c'est tout ce que j'ai l'intention de vous dire. J'ai fait le chemin de Glasgow ici, toute seule, uniquement pour cela. Il faut que je

la trouve ce soir, si c'est possible. C'est l'unique amie que j'aie au monde. Oh! monsieur, vous avez été bien bon pour moi, vous m'avez rendu un grand service, je sais que vous avez un bon cœur. Ayez pitié de moi et si vous la connaissez, conduisez-moi chez elle.

— Est-ce qu'elle vous attend? demande Terry hésitant.

— Non, monsieur, elle ne m'attend pas, mais elle prendra soin de moi tout de même.

— En êtes-vous tout à fait sûre?

— Tout à fait sûre, monsieur.

— Avez-vous jamais rencontré Felicia?

— Jamais que je me souviens; mais je sais à quoi elle ressemble. Bien des années se sont passées depuis qu'elle est venue me voir. Nous habitons alors au Canada.

— Nous... qui?

— Jeanne et moi. Jeanne était ma nourrice, et elle est morte. Mais je n'ai pas le droit de vous dire cela. Je ne veux pas vous le dire, ajouta-t-elle avec une vivacité enfantine.

— Vous parlez de Felicia allant vous voir au Canada, poursuivit Terry sans prendre garde à son rapide mouvement d'irritation. Vous devez vous tromper. Felicia, celle que je connais, n'a jamais été au Canada de sa vie. »

— Regardez, » répondit la fille avec animation.

Elle dégagea son bras et lui montra une photographie.

« Regardez ceci. Votre Felicia ressemble-t-elle à quelque chose comme cela? »

Ils s'arrêtèrent de nouveau sous un bec de gaz. Il prend et regarde le portrait. C'est certain, c'est Felicia, assurément la ressemblance est parfaite, c'est bien elle.

« Eh bien? » demande impatiemment la jeune fille.

Il lui rend le po
croissante.

« C'est bien la n
figure pareille au

est jamais allée a

— Et moi, je rép
avec colère. Pourq

meux que vous. Canada. Elle y est

Elle s'arrêta. Da
Elle s'était trahie.

avec effarement.

« Je... je n'ai pa
je n'ai rien vou

— Non, naturell
avant réprimer

Qu'elle était évide

ritable, volontaire

« Oh! conduisez-
me espèce de sangl

amie; je n'ai jam
ure de la nuit ave

« Puisse Jeanne! »
Elle soupira am

trayée de sa situa

« Jeanne était vo
... votre nourrice

— Peu vous im
Elle Kennedy repr

de conduire chez M

— Ma chère enfan

— Elle se lèvera q
vous en prie, cond

laissera entrer quand

Il lui rend le portrait et la regarde avec une curiosité croissante.

« C'est bien la mienne, c'est Felicia. Il n'y a qu'une figure pareille au monde, et je le répète encore, elle n'est jamais allée au Canada. »

— Et moi, je répète qu'elle y est allée, repartit-elle avec colère. Pourquoi me contredire ainsi? Je le sais mieux que vous. C'est très-impoli. Elle est allée au Canada. Elle y est allée. Elle y a vécu. J'y suis née. » Elle s'arrêta. Dans son irritation et sa véhémence, elle s'était trahie. Elle croisa ses mains et le regarda avec effarement.

« Je... je n'ai pas voulu dire cela, murmura-t-elle, je n'ai rien voulu dire. »

— Non, naturellement, non, » répond Dennison ne pouvant réprimer un sourire.

Qu'elle était évidemment enfant, enfant passionnée,ritable, volontaire!

« Oh! conduisez-moi chez elle! s'écrie-t-elle dans une espèce de sanglot. Il est si tard, il fait si froid, si humide; je n'ai jamais été dehors comme cela à cette heure de la nuit avec un étranger. Que dirait Jeanne? »

Elle soupira amèrement et se rapprocha de lui, effrayée de sa situation.

« Jeanne était votre mère? insinua Terry. Non... votre nourrice? »

— Peu vous importe ce qu'elle était, répliqua-t-elle Kennedy reprenant son air discret. Voulez-vous que je conduise chez Mme Felicia ou ne le voulez pas? »

— Ma chère enfant, Felicia sera au lit.

— Elle se lèvera quand elle saura qui je suis. Oh! vous en prie, conduisez-moi à sa maison. Elle me laissera entrer quand elle saura que c'est moi.]

— Quand elle saura qui vous êtes! pensa Terry, considérant cette figure brune, passionnée, suppliante, émue, et ces grands yeux noirs tout dilatés. Elle a été au Canada, et vous y êtes née! Il y a là une histoire que Felicia garde secrète comme un livre scellé. J'avais toujours pensé que sous cette haine pour l'Amérique il y avait autre chose que ce que l'on voulait bien nous laisser voir. Je n'ai pas le plus léger doute que cette petite brune égarée ne soit sa fille.

— Voulez-vous me conduire, dites? cria la jeune fille en donnant à son bras une secousse impatiente; ou êtes-vous un méchant, après tout, comme le Français que vous avez jeté à terre?

— Un méchant! répéta Terry, riant et sentant une grande pitié pour cette enfant sincère et franche. Ma chère petite, non! Je suis l'incarnation de toutes les vertus domestiques et chrétiennes et je vais vous conduire chez Felicia à l'instant. J'espère seulement qu'elle vous recevra; sinon un autre le fera, Dieu de Dieu! Si cette enfant ignorée était tombée en d'autres mains, » pensa-t-il.

La jeune fille respira longuement et pressa avec reconnaissance le bras auquel tout à l'heure elle avait imprimé une secousse inspirée par un autre sentiment.

« Vous êtes bon. Je suis fâchée d'avoir été si dure envers vous. Mais je déteste d'être contredite. Elle prendra soin de moi, n'ayez pas peur, et elle vous remerciera aussi. Quel est votre nom?

— Terry, mademoiselle.

— Terry quoi?

— Terry Dennison. Et le vôtre, dites-vous, est Gordon Kennedy. C'est un nom bizarre pour une jeune fille.

— Oui, n'est-ce pas? Mais on me nomma Gordon du nom de mon père et Kennedy était le nom de famille

de Jeanne: Jeanne
diriger.

— Ainsi le non
est-ce pas? Il est
pas d'autre nom q
famille?

— Je désirerais
questions? répond
impoli de questio

comme Gordon K
Mme Felicia. Cela

— Je vous dema

riant Terry. Je mé

pas pas vous offens

Les lumières sont e
l'informer si elle

Il la quitta pour
Felicia n'étaient p

l'hôtel déclara qu'i
à déranger à cette

« Faites venir la

tié Dennison, c'est

ance pour madame

Le beau domestiq

avec répugnance; I

« Avez-vous quel

envoyer à Felicia

vous recavra pas

La jeune fille tira

et le lui remit.

« Jeanne m'a don

elle m'a dit de le re

contretrais. Envoy

« Jeanne: Jeanne m'appelait toujours Donny pour
réger.

— Ainsi le nom de Kennedy vous venait de Jeanne,
est-ce pas? Il est étrange aussi. Votre père n'avait
pas d'autre nom que Gordon? Quel était son nom de
famille?

— Je désirerais que vous ne me fissiez pas tant de
questions? répondit Mlle Kennedy. C'est terriblement
impoli de questionner les gens de la sorte. Je me
suis appelée Gordon Kennedy et j'ai besoin d'aller chez
Mme Felicia. Cela suffit.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit en
s'avançant Terry. Je mérite pas cette réprimande; je ne vou-
lais pas vous offenser. Nous voici à la porte de Felicia.
Les lumières sont encore allumées. Restez là. Je vais
vous informer si elle est encore visible. »

Il la quitta pour aller aux informations. Les gens de
Mme Felicia n'étaient pas encore retirés, et son maître
d'hôtel déclara qu'il était complètement impossible de
la déranger à cette heure.

« Faites venir la femme de chambre, dit avec auto-
rité Dennison, c'est une affaire de la plus haute impor-
tance pour madame-elle-même, je le lui expliquerai. »

Le beau domestique appela la femme de chambre
avec répugnance; Dennison revint auprès de sa pro-
tégée.

« Avez-vous quelque chose, une note, un souvenir,
à envoyer à Felicia pour prouver votre identité! Elle
ne vous recevra pas autrement, » lui dit-il.

La jeune fille tira de sa poche un petit pli cacheté
et le lui remit.

« Jeanne m'a donné cela avant de mourir, dit-elle.
Elle m'a dit de le remettre à Mme Felicia quand je la
rencontrerais. Envoyez-le-lui, et tout ira bien. »

La femme de chambre parut, elle était à moitié endormie et fort maussade. Felicia ne recevrait personne à une pareille heure; elle était déjà couchée; elle ne pouvait pas même songer à la déranger; il fallait attendre jusqu'au lendemain.

Terry coupe court à ces flots d'éloquence en lui glissant un napoléon dans une main et le pli dans l'autre.

« Remettez cela à madame avec les compliments de M. Dennison; dites-lui que Mlle Gordon Kennedy est ici, qu'elle arrive d'Écosse, et qu'elle demande à la voir. »

La soubrette disparut. Dennison et la jeune fille attendirent en silence. Comment cela allait-il finir?

Felicia la recevrait-elle ou la traiterait-elle comme un imposteur et la repousserait-elle? Le cœur de Dennison battait plus vite dans cette attente et cette incertitude. Cinq, dix, quinze minutes, et la femme de chambre ne reparaisait pas.

« Avez-vous froid? » demande Terry avec douceur en voyant le corps de la jeune fille agité d'un frisson de la tête aux pieds.

Elle le regarda, et comme toujours, en voyant ses yeux sombres et quelque peu sinistres levés sur lui, il crut voir les yeux noirs de Felicia elle-même.

« J'ai peur, répondit-elle en grinçant des dents. Je ne sais pas. Qu'arrivera-t-il si elle ne veut pas me recevoir? C'est une grande dame! Je suis si pauvre, si malheureuse. Elle peut n'avoir pas besoin de moi. Oh! elle ne veut pas, que vais-je devenir? »

« Ne vous occupez pas de vous, répondit-il avec bienveillance. Ma chère enfant, ne tremblez pas ainsi. Ah! voici la servante qui revient. »

La femme de chambre revint, la curiosité peinte sur son visage.

« Madame r

veut-elle venir

La jeune fille

« Je sais b

qu'elle voudrait

demain de Den

je ne vous oublie

mon cœur. »

Terry pressa c

la regarda s'élo

marchant vite po

« Ma foi, pen

tière aventure. R

mêlé aux affaires

m'en voudra-t-el

l'ignore. La naiss

figuré, quoiqu

bien être la sœur

Je voudrais avo

oui... quelle qu'e

raison au sujet d

m'importe comme

esclavage. »

Il était arrivé à

de deux heures. M

lumières. L'appar

l'obscurité.

Passablement fa

gements de sa pren

sommeil.

« Madame recevra mademoiselle. Mademoiselle veut-elle venir auprès de madame tout de suite? »

La jeune fille s'avança avec un petit écri de joie.

« Je savais bien qu'elle voudrait... je savais bien qu'elle voudrait... dit-elle avec un sanglot, et prenant les mains de Dennison. Vous avez été bien bon ! Jamais je ne vous oublierai, jamais. Je vous remercie de tout mon cœur. »

Terry pressa ces petites mains froides avec bonté et la regarda s'éloigner. Puis il se mit en route, en marchant vite pour rentrer à l'hôtel.

« Ma foi, pensait-il, voilà assurément une singulière aventure. Il semble que je sois destiné à être mêlé aux affaires de Felicia. Me saura-t-elle gré ou m'en voudra-t-elle de ce que j'ai fait ce soir ? Je l'ignore. La naissance de cette jeune fille est écrite sur sa figure, quoique naturellement elle puisse aussi bien être la sœur de Felicia. Mais non, c'est sa fille. Je voudrais avoir une action quelconque sur elle, oui... quelle qu'elle soit, pour lui faire entendre raison au sujet de Dynely. Arrive que pourra, peu m'importe comment, il faut qu'il soit délivré de son esclavage. »

Il était arrivé à son hôtel. Il était maintenant plus de deux heures. Mais il n'y avait plus que de rares lumières. L'appartement d'Éric était plongé dans l'obscurité.

Passablement fatigué, Terry oublia bientôt les événements de sa première soirée à Paris dans un profond sommeil.

CHAPITRE VI

DONNY

Le départ de Lord Dynely et de Dennison avait été le signal de la retraite des convives de Felicia. Une demi-heure après, les lustres étaient éteints et Felicia restait seule dans son joli petit salon, tendu de rose et doucement éclairé.

Elle s'étendit mollement dans son fauteuil, un demi-sourire aux lèvres, trop paresseuse pour le faire disparaître. Le tableau *le Crépuscule* était le seul objet sur lequel étaient fixés ses regards indolents, tandis que ce sourire de satisfaction courbait ses lèvres minces.

« Ainsi il va venir, pensait-elle, et il va se marier. Il va se marier avec France Forrester, une des plus fières demoiselles d'Angleterre, à ce que l'on m'a dit. Elle connaît toute mon histoire, sans doute; elle croit, et il croit, et tout le monde croit que j'ai été tuée dans un accident de chemin de fer, il y a déjà bien des années. Sa mère était une Française du Canada, et elle est de la religion de sa mère, on me l'a dit; or, même quand sa fierté le lui permettrait, sa religion lui interdirait d'épouser un homme qui est le mari d'une femme vivante, quoique divorcée. Voilà donc la forme que doit prendre ma vengeance; j'ai cherché le moyen d'y arriver si souvent, si souvent! il semblait impossible que j'arrivasse à pouvoir lui faire souffrir le dixième de ce qu'il m'a fait endurer. Mais, comme Shylock, je le tiens entre mes griffes, à présent. C'est dans son

amour pour c
au cœur. Je l
oui, quand m
toire au mond
avouer à Ven
l'empêcherai
perdre moi-m

Elle s'arrêta
cigarette parf
peu à ces pens

« Ce sera u
publics tous l
confesser au p
ce n'est le jol
veur. Tout au
qui a plus de t
trainée hors d
ment, et qui n'a
présents coûter
trouve actuelle
fortune du prin
d'autres richess
ses yeux. »

Elle leva son
yeux brillants e
de diamants.

« Que ce petit
tellement fou qu
obtenir la moind
jeune femme, m
laisse, m'a-t-on
Grand-Hôtel. Al
avec un léger rir
nouvel époux ait

amour pour cette jeune fille que je pourrai le frapper au cœur. Je les séparerai et me placerai entre eux, oui, quand même je devrais faire connaître mon histoire au monde entier, quand même je devrais tout avouer à Venturini, à qui j'ai si longtemps menti. J'empêcherai son mariage, dussé-je pour cela me perdre moi-même. »

Elle s'arrêta un instant pour rouler et allumer une cigarette parfumée, et son visage s'assombrit un peu à ces pensées.

« Ce sera un sacrifice pour moi que de rendre publics tous les événements de ma vie et de tout confesser au prince. Il ne sait rien de mon passé, si ce n'est le joli petit roman que j'ai arrangé en sa faveur. Tout au plus me croit-il une odieuse coquette qui a plus de tête que de cœur, incapable d'être entraînée hors du droit chemin par un tendre sentiment, et qui n'a pas la fausse fierté de refuser des présents coûteux. En vérité, dans le triste état où se trouve actuellement, et depuis que je le connais, la fortune du prince, les bracelets de diamants et tant d'autres richesses ne doivent pas être désagréables à ses yeux. »

Elle leva son beau bras brun et regarda avec des yeux brillants et charmés le large cercle d'or enrichi de diamants.

« Que ce petit lord est fou ! pensa-t-elle avec mépris, tellement fou qu'il n'est pas de sottise qu'il ne fit pour obtenir la moindre faveur qu'il désire. Et il a une jeune femme, mariée depuis six semaines et qu'il, laisse, m'a-t-on dit, seule et abandonnée pour moi au *Grand-Hôtel*. Ah ! ces nouvelles mariées ! ajouta-t-elle avec un léger rire. Elle n'est pas la première dont le nouvel époux ait passé sa lune de miel à mes pieds.

Il est aussi parent avec Caryll. Puisse l'abandon où il laisse sa femme et sa sotte admiration pour moi être une autre arme qui aide à le blesser au cœur ! Quand même il n'y aurait pas en jeu les bracelets, je crois que cette raison suffirait seule pour me le faire lier plus étroitement encore. »

Elle jeta sa cigarette et commença à ôter brusquement les nombreuses bagues qui surchargeaient ses doigts. A l'annulaire gauche, une bague, un simple cercle d'or un peu terni par le temps restait seul, et ce fut la seule qu'elle ne retira pas. Elle souleva sa main et se prit à la considérer d'un air sombre.

« Je m'étonne de l'avoir portée si longtemps, murmura-t-elle. Mon anneau de mariage ! Pendant seize ans il n'a eu aucune signification ; rien, moins que rien ; et cependant je l'ai porté en mémoire de ce temps perdu, hélas ! de ces cinq mois de félicité divine pendant lesquels je fus si heureuse ! Mon Dieu ! oui, heureuse comme jamais depuis, même aux heures de mes plus grands succès, je ne l'ai été. Venturini dit que je ne suis pas capable d'aimer. Il aime, lui, pauvre vieil idiot ! S'il avait pu me voir alors ! »

Ses mains retombèrent lourdement sur ses genoux et elle soupira tristement.

« Que j'étais heureuse ! Que je l'aimais ! Quelle bonne épouse j'aurais pu être, s'il avait voulu seulement pardonner et avoir confiance en moi ! Mais il me répudia, il me réduisit au désespoir, presque à la mort. Que lui importait ? Je lui avais fait serment que mon tour viendrait. Pendant seize ans, j'ai attendu, et mon tour n'était pas encore venu. Mais la plus longue route a une fin, et mon heure est arrivée. »

Elle se leva et se mit à aller et venir. Un moment elle s'arrêta devant le tableau et, s'appuyant sur le dos

d'une chaise, rire étrange.

« Quelle fi-
doucement.

ces yeux noirs

Qui sait ! Et q

expression dés

si l'on veut y r

hommes pour

la tête pour l

ces êtres, qui t

lui, qui est pré

dans le passé p

sent !... »

Elle se relev

tient et dédaig

ment le salon.

camériste et

main, pour sa

« Si je puis

prince, murmur

peignait son épa

je le laisse écha

rentrer en posse

rini ! ma foi, c'e

monde pour la p

New-York, pou

Lowell, pour l

Non, il ne faut

pris l'éviter ; et

que j'ai eu un m

qu'il est, je croi

parler de moi.

Ses idées se m

d'une chaise, elle se mit à le contempler avec un sourire étrange.

« Quelle figure bouleversée il a peinte ! dit-elle doucement. Quelle angoisse et quel désespoir dans ces yeux noirs ! Avais-je réellement cette expression ? Qui sait ! Et qu'y avait-il en lui pour me donner cette expression désolée à cause de sa perte ? Grand Dieu ! s'il en veut y réfléchir un peu, qu'y a-t-il dans tous les hommes pour que les femmes en viennent à perdre la tête pour les posséder ou pour les avoir perdus, ces êtres, qui tous sont égoïstes et sans cœur ? Même lui, qui est prêt à peindre sa propre folie et sa sottise dans le passé pour en faire de l'argent dans le présent !... »

Elle se releva en lançant un dernier regard impatient et dédaigneux sur la toile, et elle quitta lentement le salon. Parvenu à sa chambre, elle sonna sa camériste et elle se remit en bâillant entre ses mains, pour sa toilette de nuit.

« Si je puis seulement tout bien arranger avec le prince, murmura-t-elle pendant que la jeune Française peignait son épaisse chevelure noire ; il ne faut pas que je le laisse échapper, surtout en ce moment où il va rentrer en possession de sa fortune. Princesse Venturini ! ma foi, c'est une situation assez élevée dans le monde pour la pauvre petite chanteuse du concert de New-York, pour la malheureuse complice du major Lowell, pour l'épouse répudiée de Gordon Caryll. Non, il ne faut pas que je perde ma récompense, si je puis l'éviter ; et le prince est fort jaloux : s'il apprenait que j'ai eu un mari, que j'ai une fille, tout amoureux qu'il est, je crois bien qu'il ne voudrait plus entendre parler de moi. »

Ses idées se mirent à suivre un autre cours, dans la

direction imprimée à son esprit par l'évocation du souvenir de sa fille.

« Que ferai-je de cette enfant, pensa-t-elle, maintenant que Jeanne est morte et que son rustre de mari n'en veut plus? Il me l'enverra un de ces jours, si je n'y prends garde. Je répondrai demain à son insolente lettre en lui recommandant de l'empêcher à tout prix de venir ici. D'après ce que Jeanne écrit d'elle, je la crois tout à fait capable de s'échapper pour me rejoindre. »

La toilette de nuit de Felicia était terminée. La sou-brette était sortie, et l'actrice était en train de se mettre au lit, lorsque la femme de chambre reparut précipitamment, un pli cacheté à la main. En quelques phrases dites avec volubilité elle expliqua le motif de sa rentrée.

« Un grand Anglais blond... il m'est impossible de prononcer son nom, mais enfin, c'est un des messieurs qui étaient ici ce soir... et une jeune fille qui est avec lui insistent pour voir madame, et ce monsieur envoie ceci à madame.

— M. Dennison! répète Felicia étonnée, et une jeune fille! »

Elle regarde l'adresse écrite sur l'enveloppe et pâlit.

« Grand Dieu! pense-t-elle avec horreur, l'écriture de Jeanne! Est-il possible qu'elle soit ici? »

C'était tout à fait possible. Le contenu du pli cacheté ne laissait aucun doute à cet égard. C'était chose rare que de voir pâlir l'actrice, mais son teint si brun était d'une pâleur mortelle en lisant cette lettre.

« Je verrai cette jeune personne, Pauline, mon enfant, dit-elle négligemment, sentant le regard perçant de sa domestique peser sur elle. Amenez-la ici tout de suite et attendez ensuite que je sonne. J'aurai peut-être besoin de vous. »

La femme surprise. Felicia peignoir de nu charmanes mu fille.

Il était deux parmi tous les ce que cela vou venue à Paris qu'elle était la ans. Quoique Je en Écosse, elle de la voir.

D'après ce que volontaire, enté peut dompter, et qu'elle soit, ne s la contraire, pou pères. Et elle est arrive aux oreill pas : à tout riso qu'elle gagne le par l'apparence se présentera, q pour toujours.

A ce moment, duit la jeune fille Un silence per regardent se fait traste frappant : rablement conser violet, ses pantou sur un tabouret él chaise longue, la

La femme de chambre se retire, singulièrement surprise. Felicia passe une robe de chambre sur son peignoir de nuit et fourre ses petits pieds dans deux charmantes mules, puis elle s'assied pour attendre sa fille.

Il était deux heures. Quelle heure pour venir ! et parmi tous les hommes, avec Terry Dennison ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment cette fille est-elle venue à Paris et que fallait-il en faire maintenant qu'elle était là ? Elle ne l'avait pas vue depuis dix ans. Quoique Jeanne et son mari soient venus résider en Écosse, elle n'a jamais éprouvé le moindre désir de la voir.

D'après ce que Jeanne lui a écrit, c'est une créature volontaire, entêtée, passionnée, que l'affection seule peut dompter, et avec qui la sévérité, de quelque nature qu'elle soit, ne sert à rien, et assez déterminée, si on la contraire, pour faire les coups de tête les plus désespérés. Et elle est là. Que va-t-elle en faire ? Si la vérité arrive aux oreilles de Venturini ! Non, il ne le faut pas : à tout risque cela ne doit pas être. Il faudra qu'elle gagne le cœur de la jeune fille par la bonté, par l'apparence de l'affection, et dès qu'une occasion se présentera, qu'elle s'en débarrasse sans bruit et pour toujours.

A ce moment, la porte s'ouvre et Pauline introduit la jeune fille.

Un silence pendant lequel la mère et la fille se regardent se fait tout d'abord. Elles forment un contraste frappant : la mère dans sa mûre beauté si admirablement conservée, avec sa robe flottante de satin violet, ses pantoufles de velours violet qui reposent sur un tabouret élégant, indolemment installée sur sa chaise longue, la lumière de la lampe se jouant sur

sa belle figure brune ; la fille, ses vêtements sont souillés et humides, ses cheveux noirs en désordre, sa petite figure souffreteuse bleunie, et ses grands yeux sombres moitié timides, moitié défiants.

« Venez ici, mon enfant, » dit la voix mielleuse de Felicia.

L'enfant s'avance, toujours défiante et timide en même temps, et prête à se montrer humble ou fière, suivant les circonstances.

Felicia lui prend la main, l'attire à elle, et embrasse sa joue froide et maigre.

« Vous êtes Gordon Kennedy ? »

— Et vous êtes ma mère ! »

Elle fait cette réponse avec méfiance, disposée à lutter pour défendre ses droits jusqu'à la mort.

« Chut ! dit Felicia avec un sourire, c'est votre secret et le mien. Personne ne le connaît ici, personne ne doit le connaître encore. Mon mariage était un secret dans le passé, il est oublié dans le présent. Je suis divorcée depuis longtemps. Mais vous savez tout cela.

— Naturellement. Jeanne m'a tout dit. Regardez. »

Elle releva sa manche et montra, à la partie supérieure du bras les initiales G. C. tracées à l'encre indienne.

« C'est vous qui avez fait cela, m'a dit Jeanne, continua la jeune fille, toujours méfiante. Elle m'a dit de vous le montrer et de vous rappeler le jour où vous l'avez renvoyée et avez fait vous-même ce tatouage.

— Je m'en souviens très-bien, dit Felicia souriant encore et tenant toujours la main froide de la jeune fille. Mon enfant, comme vous avez froid et comme vous êtes mouillée ? Asseyez-vous ici, sur ce tabouret,

et expliquez-m

Paris à cette h

Gordon Ken

s'effaçait peu

encore une cer

une sincérité

ture.

« Je me suis e

Jeanne était m

et il a voulu me

siette, qui lui

C'était une hor

frissonnant, ma

brute. Je me sa

un peu d'argent

encore et j'aurai

à Paris, pour me

étaient si éclair

que je pensai q

punie de ma foli

M. Dennison n'é

il a été admirab

— Mais, mon

vous êtes, n'est-c

crainte, Felicia, a

fession.

— Je ne lui ai

mon nom seuleme

je m'étais égarée,

ver. Il m'a dit q

bien me conduire

— C'est la chos

jamais entendue, c

l'enfant la plus ex

et expliquez-moi comment vous vous êtes trouvée à Paris à cette heure et sous la garde de M. Dennison. »

Gordon Kennedy obéit. L'expression de défiance s'effaçait peu à peu de ses traits, mais il y restait encore une certaine contrainte. Avec une précision et une sincérité imperturbables, elle raconta son aventure.

« Je me suis enfuie de Glasgow, dit-elle avec énergie. Jeanne était morte, et lui, je le hais. C'est une brute et il a voulu me battre. Je lui ai jeté à la tête une assiette, qui lui a fait une large blessure à la joue. C'était une horrible balafre, dit la jeune virago en frissonnant, mais je n'y fis pas attention ; c'est une brute. Je me sauvai alors et je suis venue ici. J'avais un peu d'argent que Jeanne m'avait donné. J'en ai encore et j'aurais pu prendre une voiture en arrivant à Paris, pour me rendre à votre théâtre. Mais les rues étaient si éclairées, si gaies, les boutiques si belles, que je pensai qu'il valait mieux marcher. J'ai été punie de ma folie. Je ne sais ce qui serait arrivé si M. Dennison n'était venu à mon aide. Oh ! je l'aime, il a été admirablement bon.

— Mais, mon enfant, vous ne lui avez pas dit que vous êtes, n'est-ce pas ? demanda, avec une horrible crainte, Felicia, après avoir entendu cette bizarre confession.

— Je ne lui ai rien dit, répond fièrement Gordon : mon nom seulement, l'endroit d'où je venais, comment je m'étais égarée, et que j'avais besoin de vous trouver. Il m'a dit qu'il vous connaissait, qu'il voulait bien me conduire chez vous, et me voici.

— C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais entendue, dit Felicia abasourdie, et vous êtes l'enfant la plus extraordinaire que j'aie jamais vue.

Certainement il y a une Providence pour les enfants et pour les fous.

— Je ne suis ni une enfant ni une folle. Je vous serai reconnaissante de ne m'appeler ni l'un ni l'autre, réplique la petite enragée en s'animant.

— Non, certainement non. Pourquoi, mon enfant, vous fâchez-vous ainsi contre moi, votre propre mère ? reprend Felicia d'une voix douce.

— Vous ne paraissez pas bien aise de le voir, si vous êtes ma mère, réplique d'un ton maussade Mlle Kennedy.

— Votre venue m'a surprise si fort, voyez-vous, et je ne veux pas qu'on sache que vous êtes ma fille. Ce serait un malheur pour moi, et cela me créerait des embarras sans fin.

— Vous avez honte de moi ; alors ? s'écrie la jeune fille. Je vois que vous en avez honte. Vous êtes une belle dame, et je suis, oui, regardez-moi, je suis une malheureuse déguenillée, n'est-ce pas ?

— Quel caractère vous avez ! dit Felicia, souriant encore et lui tenant encore les mains. Ne parlez pas si haut. Je n'ai pas le moins du monde honte de vous. Proprement mise, vous serez tout à fait comme moi, vous me ressemblez. »

Les yeux noirs de l'enfant brillèrent.

« Le pensez-vous ? dit-elle vivement. Jeanne disait toujours que je vous ressemblais ; mais vous êtes si belle et je suis si maigre, si noire, si pâle. Vous me laisserez rester avec vous, n'est-ce pas ?

— Certainement... c'est-à-dire pour le présent. Je pense que je vous enverrai à la pension. Vous voudrez bien aller en pension, n'est-ce pas, Gordon ? Voyons, je ferais mieux de ne pas vous appeler ainsi.

— Jeanne m'appelait Donny.

— Donny soit

je vous mettra
mot, non, pas m
renté. Vous sav
vois sur votre fi

— Mettez-moi
ille. Je mourrai

J'aurais juré de m
— Et vous le
ma position, Don
connaître public
mais été mariée.

— Si vous le c
enfant.

— Eh bien, vou
ques jours. Vous
dirai à ma femme
êtes ma cousine, c
nant, comme il es
qui a dû vous fatig
vous mettre au lit.

— Et puis-je re
pour moi ? deman

seulement.

— M. Dennison,

cousine, et je confi

— Je n'aime pas
Donny tout bas ; ma

garde.

Dans son esprit l

tant le retour du p

chante serait en s

couvrirait.

Elle la conduisit

— Donny soit, alors. Je vous habillerai proprement. Je vous mettrai en pension, et vous ne direz pas un mot, non, pas même un mot dit tout bas de notre parenté. Vous savez garder un secret, je pense, je le vois sur votre figure.

— Mettez-moi à l'épreuve, dit fièrement la jeune fille. Je mourrais plutôt que de dire quelque chose que j'aurais juré de ne pas dire.

— Et vous le promettez. Je ne pourrai pas, dans ma position, Donny, du moins pas encore, vous reconnaître publiquement. On ne sait pas ici que j'ai jamais été mariée.

— Si vous le désirez, oui, je vous le promets, dit l'enfant.

— Eh bien, vous resterez ici, c'est-à-dire pour quelques jours. Vous coucherez dans mon boudoir, et je dirai à ma femme de chambre et à mes gens que vous êtes ma cousine, oui, une cousine d'Écosse. Maintenant, comme il est tard et que vous avez voyagé, ce qui a dû vous fatiguer, je vais vous aider moi-même à vous mettre au lit.

— Et puis-je revoir ce monsieur qui a été si bon pour moi ? demande la jeune fille, à demi satisfaite seulement.

— M. Dennison, oh ! oui. Dites-lui que vous êtes une cousine, et je confirmerai votre histoire.

— Je n'aime pas à dire des mensonges, » murmure Donny tout bas ; mais Felicia prudemment n'y prit pas garde.

Dans son esprit la décision était prise. Longtemps avant le retour du prince Venturini à Paris, cette fille s'engageait en sûreté dans une retraite où nul ne la découvrirait.

Elle la conduisit elle-même dans le cabinet de toi-

lette, où elle l'aida à préparer son petit lit et l'y coucha soigneusement avant de se retirer dans sa chambre.

C'était finir une agréable soirée d'une manière bien inattendue et bien fâcheuse. Les contre-temps gâtent souvent les meilleures fêtes, et il faut bien en prendre son parti. Felicia était arrivée à cet âge où l'on apprend que c'est folie de se troubler pour des bagatelles. Un breuvage composé de vin et d'épices était préparé sur la table. Elle sonna sa camériste, qu'elle renvoya, but sa potion, et se coucha tranquillement.

CHAPITRE VII

RÊVES D'AMOUR

Il était midi, un peu plus ou un peu moins, aux horloges et aux montres de Paris, un midi étincelant inondant l'espace de lumière brillante et dorée qui pénètre à travers les rideaux de soie bleue pour venir caresser les cristaux, l'argenterie, et les porcelaines de Chine d'une table de déjeuner servie pour deux, et deux blondes têtes anglaises : Lord et Lady Dynely.

Ils déjeunaient en tête-à-tête dans un profond silence. Éric courbe son front maussade et mécontent pour parcourir les colonnes du *Journal officiel*. My lady de l'autre côté de la table, ayant auprès d'elle une grande théière qui reflète les rayons du soleil sur ses flancs polis, s'incline sur sa tasse, aussi pâle que l'élegant cachemire de la robe qu'elle porte, ses yeux bleus

fatigués et rouges n'avait pas dormi. Elle disait qu'elle avait pleuré. A la clameur d'un poli petit visage. Et il le voit : comment voir ? et cela le même.

Pas une parole de ce qui s'est passé encore. La triste en lieu. Il l'a trouvée larmes encore mûres qui cinq semaines dans leur éclat veillent d'une corolle. Ce jourd'hui elles sont. Ce matin il n'y a pas de syllabes peu fréquentes la bataille est immuable comme il redoute l'insupportable égoïsme journal et comme

« Je pense, dit-il, d'être dure, mais vous savez que Dieu confonde l'impie ! regarde pas ! Je pense qu'il m'a servi de prédicateur à mort. Je ne l'avoir pas ferai, par Dieu père, Crystal, que j'envoyé ? »

fatigués et rougis par le manque de sommeil. Elle n'avait pas dormi de toute la nuit, et tout en elle indiquait qu'elle avait passé ces longues heures dans les pleurs. A la claire et impitoyable lumière du soleil, ce joli petit visage paraît blême et désolé. Pauvre enfant ! Et il le voit : comment pourrait-il s'empêcher de le voir ? et cela le met en rage contre elle et contre lui-même.

Pas une parole n'a été échangée entre eux au sujet de ce qui s'est passé la nuit dernière, pas une parole encore. La triste explication conjugale n'a pas encore eu lieu. Il l'a trouvée faisant semblant de dormir, ses larmes encore mal essuyées sur ses joues amaigries qui cinq semaines auparavant étaient, hélas ! si fraîches dans leur éclat velouté. On eût dit, à les voir alors, le cœur d'une corolle de rose nouvellement épanouie ; aujourd'hui elles sont plus pâles que le plus pâle des lis. Ce matin il n'y a eu d'échangé entre eux que des monosyllabes peu fréquents ; mais la guerre est déclarée, la bataille est imminente, et il la redoute horriblement, comme il redoute et déteste tout ce qui déplaît à son insupportable égoïsme. Il met pourtant de côté le journal et commence enfin.

« Je pense, dit-il d'une voix qu'il tâche d'empêcher d'être dure, mais qui l'est néanmoins, je pense que vous savez que Dennison est arrivé hier soir. Que Dieu confonde l'importun qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ! Je pense que vous savez ou que vous saurez qu'il m'a suivi et qu'il a essayé de jouer le rôle de prédicateur à mon bénéfice. Je m'étonne maintenant de ne l'avoir pas corrigé de son impertinence. Je le ferai, par Dieu, s'il essaye de recommencer. J'espère, Crystal, que ce n'est pas vous qui me l'avez envoyé ? »

Elle tremble et frissonne à ces paroles, et surtout en voyant son attitude. Il s'en aperçoit et l'aiguillon du remords, qui lui fait sentir l'infamie de sa conduite, n'ajoute qu'un surcroît de force à sa mauvaise humeur.

« L'avez-vous envoyé ? » répète-t-il avec colère.

Elle lève les yeux sur ce visage irrité, pour les baisser aussitôt et se replier sur elle-même de plus en plus.

« Je n'ai envoyé personne, dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Oh ! dit Éric d'un ton grondeur. Vous l'avez vu pourtant... il est venu ici ?

— Oui, il est venu.

— Comment a-t-il pu si bien savoir où il pouvait me trouver alors ? Je vous avais dit que j'allais dîner avec quelques camarades au Café Anglais.

— Oui, vous me l'avez dit, » répond-elle de la même voix faible.

Tout à coup elle le regarde fixement et ses yeux brillent.

— « Vous êtes allé au théâtre, Éric, dit-elle avec fermeté.

— Au thé.... »

Lord Dynely est si surpris, que les dernières syllabes expirent sur ses lèvres.

« Au théâtre, oui, continue vivement Crystal. Il fallait que j'y allasse aussi. Ce n'a pas été sa faute, pauvre garçon. Je lui ai demandé de m'y conduire, je l'en ai prié et j'ai obtenu à forced'insistance qu'il m'y conduisit.

— Et puis-je vous demander, dit Sa Seigneurie avec une politesse exquise, mais devenant blême de colère, puis-je vous demander quel est le théâtre que vous avez honoré de vos préférences ? Les Italiens sans doute

— Nous sommes
avons vu cette
pond-elle sur le
Les lèvres d'
tense. Ses yeux

« Vous avez
il vous plaît,
femme ?

— Cette actr
peinte. Et nous
fleurs que je vo
dans ses cheveu
avec elle comme

Mais Crystal
air de ses rega
femme, elle se
de ses mains, et

Il est blême, s
la colère qui en
de méchanceté in
pitoyablement m
sionomie. Cette j
pleurs, l'âme bris
seulement, mais
ni à la calmer.

sance dont nous s

Pendant toute
observateurs sup
de cœur, bienve
consenti à faire d
il s'est cru lui-m
turel et même d
maintenant assis
avec une expressio

— Nous sommes allés aux Nouveautés. Nous y avons vu cette femme... nous vous y avons vu, » répond-elle sur le même ton.

Les lèvres d'Eric sont serrées de rage sourde et intense. Ses yeux ont un éclat effrayant.

« Vous avez vu cette femme... Soyez plus explicite, si vous plaît, Lady Dynely. Vous avez vu cette femme ? »

— Cette actrice, cette méchante danseuse toute peinte. Et nous vous avons vu, vous lui avez jeté les fleurs que je vous avais données. Elle les a portées dans ses cheveux. Et puis vous avez été dans sa loge avec elle comme si... comme si... »

Mais Crystal ne peut en dire davantage. Au souvenir de ses regards quand il se penchait vers cette femme, elle se sent défaillir ; elle couvre son visage de ses mains, et se met à pleurer amèrement.

Il est blême, sa figure, ses lèvres tout est blémi par la colère qui en ce moment revêt en lui un caractère de méchanceté inouïe. Quelque chose de mortel, d'impitoyablement mortel perce dans l'expression de sa physionomie. Cette jeune femme qui est là, assise toute en pleurs, l'âme brisée, c'est son épouse depuis six semaines seulement, mais il ne songe même pas à la consoler ni à la calmer. Qui pourra mesurer toute la puissance dont nous sommes doués pour le mal ?

Pendant toute sa vie Lord Dynely a passé près des observateurs superficiels pour un gentilhomme plein de cœur, bienveillant, généreux, qui n'aurait pas consenti à faire du mal à un vermisseau. Toute sa vie, il s'est cru lui-même un bon garçon, d'excellent naturel et même doué d'un cœur tendre, et le voilà maintenant assis en face de sa femme, la contemplant avec une expression de haine dont la classique régula-



rité des traits de son visage rend le caractère mauvais plus apparent encore.

Crystal effrayée du silence qu'il observe, le regarde à travers ses larmes, et elle est épouvantée de ce regard froidement méchant qui semble vouloir lui arracher la vie.

Est-il possible que ce soit là cet Éric qui il y a si peu de jours encore était si passionnément affectueux et si bienveillant pour elle ?

Sa tête retombe et se cache dans ses mains, et des larmes qu'elle ne peut retenir coulent abondantes de nouveau.

A la fin, il parle,

« Vous avez fait cela ? dit-il d'un ton dur, cruel, impitoyable. Vous vous êtes mise à m'espionner, vous ! Vous avez donné la réplique à votre ancien amant, n'est-ce pas ? Vous l'avez entraîné à me suivre et à m'espionner. Vous êtes une malheureuse, Crystal, et par le ciel, vous vous en repentirez toute votre vie. »

Elle pousse un cri de douleur. Il se lève de son siège, jette son journal, et se tient debout devant elle.

« C'est véritablement dommage, dit-il avec un ricanement qui fit disparaître entièrement l'admirable beauté grecque de sa figure, c'est dommage que je ne vous aie pas laissée épouser Dennison. Il est encore amoureux de vous, et il n'y a pas à douter que votre ancien penchant pour lui ne soit aussi fort que jamais. Ce ne fut pas sa faute, pauvre garçon. Puis-je demander où M. Dennison et vous devez aller ensemble ce soir ? »

Elle le regarde, les yeux ouverts, avec une expression d'horreur et d'effarement sauvage. Éric l'a insultée, elle ! Éric pour qui elle eût donné sa vie s'il la lui eût demandée, Éric dont elle a si follement fait une

idole, Éric qui
été bien court,
montre maint
pour cet hom
sincère Terry,

Oh ! si elle a
au lieu de ne
son avengle et
rait-elle pas p
entrevu dans l
douleur, où le
ne trouverait
jours bien vite
son palais fier

Elle se sent c
terribles parol
coups de mart
des sons inartic
sa gorge. Quelc
l'effraye lui-m
par se changer

« Ne me reg
strident. Je r
j'ai dit. Mais
courant les thé
adorateur... Qu

Ces derniers
qui entrain port
présentait en s
jette un cri de s

« Mlle Fran
s'étend. Ils son
jeune dame ? de

— Dans le sal

idole, Éric qui a été son dieu ! Son rêve de bonheur a été bien court, et bien amer est le réveil. Son idole se montre maintenant sous son véritable jour, et c'est pour cet homme qu'elle a sacrifié Terry, le bon, le sincère Terry, le noble cœur, et voilà sa récompense !

Oh ! si elle avait écouté les avis de tous ses amis, au lieu de ne vouloir céder qu'aux inspirations de son aveugle et volontaire petit cœur ! Que ne donnerait-elle pas pour faire revivre le passé ? Elle avait entrevu dans l'avenir un paradis sur la terre où la douleur, où le souci ne pouvaient entrer, où le chagrin ne trouverait pas de place, et maintenant, quelques jours bien vite passés avaient suffi pour jeter à terre son palais féerique.

Elle se sent comme étourdie lorsque ces cruelles et terribles paroles tombent sur elle comme autant de coups de marteau. Elle essaye de parler, mais ce sont des sons inarticulés qu'elle parvient à faire sortir de sa gorge. Quelque chose dans ses yeux, sur ses traits, l'effraye lui-même malgré sa fureur aveugle, qui finit par se changer en remords.

« Ne me regardez pas ainsi, dit-il avec un rire strident. Je n'ai pas voulu dire tout à fait ce que j'ai dit. Mais quand un homme trouve sa femme courant les théâtres en son absence, avec son ancien adorateur... Que voulez-vous ? »

Ces derniers mots s'adressaient à un domestique qui entrait portant une carte sur un plateau, et qui la présentait en s'inclinant. Lord Dynely la prend et jette un cri de surprise.

« Mlle France Forrester ! s'écrie-t-il. Le complot s'étend. Ils sont ici aussi, n'est-ce pas ? Où est cette jeune dame ? demande-t-il au valet.

— Dans le salon, mylord.

— Très-bien, dites-lui que nous allons y être dans un moment. »

L'homme salue et se retire.

« Passez dans votre chambre, Crystal, dit-il moins durement, et pour Dieu, tâchez de mieux composer votre visage. Vous ayez l'air d'un cadavre galvanisé. Vous leur feriez penser que j'ai adopté la bonne vieille coutume anglaise de battre ma femme. Mettez du rouge, quoi que ce soit, appelez votre femme de chambre pour le faire, si vous ne savez pas; seulement ne montrez pas cette physionomie bouleversée aux yeux si clairvoyants de France Forrester. »

Sur cette plaisante et tout à fait maritale injonction, il la quitte et se rend au salon pour recevoir France. Il fredonne une chanson populaire des rues de Paris en s'en allant, le sourire aux lèvres et reprend ses allures habituelles.

CHAPITRE VIII

FRANCE APPREND LA VÉRITÉ

France attendait, assise dans un des fauteuils du salon, dans une toilette charmante, et paraissait plus fraîche, plus belle, plus brillante, plus insolemment belle, pense Éric, qui s'avance pour la recevoir, plus insolemment belle qu'il ne l'a jamais vue. Comme les biens paraissent désirables lorsqu'on ne les a plus! Qu'a-t-il donc vu dans sa petite femme pâle, fanée,

passée, pour beauté? Car les tés sombres se

« Ma chère mains, c'est été arriver, mais êtes-vous arri

— Nous sommes logés faubourg mon impétuosité quel des conver ver encore au li le déjeuner. V remercie! Où

— Crystal avez bonne min grêt. L'amour

— Cela doit donc pas par compliment. O traite en enfant

Sa main est la
Plus beau
N'a jamais ch
Ni parcour

écrite France, alors, comme c notre lune de m de rose. »

Eric rit, mais à-tête ressembl sa visite vient

« Et commen Madre et Mme

passée, pour la préférer à cette brillante et brune beauté? Car le goût de mylord a changé, et les beautés sombres sont décidément de nouveau en faveur.

« Ma chère France, dit-il en lui prenant les deux mains, c'est étourdissant! Nous savions que vous alliez arriver, mais nous ne vous espérions pas sitôt. Quand êtes-vous arrivés et où êtes-vous descendus?

— Nous sommes arrivés hier soir et nous sommes logés faubourg Saint-Honoré, près de l'ambassade. Avec mon impétuosité ordinaire et avec mon mépris habituel des convenances, j'ai couru le risque de vous trouver encore au lit en m'esquivant immédiatement après le déjeuner. Vous êtes debout, je le vois, et je vous en remercie! Où est Crystal?

— Crystal sera ici dans un instant. Que vous avez bonne mine, France! dit-il avec un accent de regret. L'amour est encore ce qui embellit le mieux.

— Cela doit être, dit-elle en riant. Ne le savez-vous donc pas par expérience? Je puis vous retourner le compliment. On voit à votre visage que la vie vous traite en enfant gâté.

Sa main est libre, ses ressources aisées,
Plus beau et plus noble gentleman que lui
N'a jamais chevauché dans les Champs-Élysées
Ni parcouru la rue de Rivoli,

écrite France, suivant son ancienne habitude. Mais alors, comme de juste, nous sommes à l'apogée de notre lune de miel et nous voyons tout ici-bas couleur de rose. »

Eric rit, mais d'un rire effrayant. Il pense au tête-à-tête ressemblant si peu à une lune de miel auquel sa visite vient de mettre fin.

« Et comment va tout le monde? demande-t-il, la Madre et Mme Caryll? Mme Caryll est-elle ici?

— Grand'maman est ici, oui, et mieux portante que vous ne l'avez jamais vue; votre mère va bien aussi; elle meurt d'envie de vous voir. Comment supportez-vous le mariage? Savez-vous, Éric, que je ne puis m'imaginer comment vous pouvez être dans votre rôle de mari?» dit-elle en riant.

Il rit aussi; mais son rire n'est pas gai.

«Caryll est-il avec vous? dit-il en écartant toujours le sujet de son bonheur conjugal. Naturellement, oui, il est des vôtres, l'heureux mortel. Je n'ai pas besoin de vous demander s'il se porte bien?

— Non vraiment, ce n'est pas nécessaire, dit France, sur les traits de laquelle une délicieuse rougeur se répand. Mais vous le verrez bientôt par vous-même; ils doivent venir un peu plus tard. Qui donc retient Crystal? J'espère qu'elle n'est pas assez folle pour faire une toilette soignée et lentement élaborée pour moi!

— Non, non; elle va venir de suite. Elle a la migraine; elle est légèrement indisposée ce matin. Les longues veilles et les dissipations agissent sur les beautés campagnardes, vous savez. Ah! à propos, savez-vous que Terry Dennison est ici, à cet hôtel? Nous sommes tout à fait en famille, comme vous voyez.»

Il rit de nouveau, mais toujours d'un rire sinistre.

«Terry ici!... cher vieux Terry! Que je suis aise de le voir. Quand est-il arrivé?

— Hier soir aussi. Il paraît que c'était le jour des arrivées. Ah! voilà Crystal!»

Il paraît anxieux en disant ces mots. Il sait de longue date combien les yeux de Mlle Forrester savent voir clair, il sent qu'elle a déjà compris que quelque chose laisse à désirer. Il est tout à fait sûr qu'elle n'a entendu parler de rien. Ses manières ne seraient pas

aussi franche
mure de la vé

Crystal a fa
tement blanc
sa couleur à s
n'a pas été sui
comme une in
ressemble à de
quand elle s'a
tend France F

« Ma chère

— Ma chère

France s'arr
sage de la jeun
un trouble qui
manifeste. El
ne prend aucun
Éric frémit.

désavantage? T
gite de nouvea

« Vous n'av
troublée, vous

— Je vous ai
terrompt Éric
veilles et les d
rustiques. Ce n
cieuse Crystal,

— Je vais tou
Crystal.

Mais aucun e
autre accent qu

Elle s'assied a
versant sur le
dans laquelle el

aussi franchement naturelles et cordiales si un murmure de la vérité était parvenu à ses oreilles.

Crystal a fait de son mieux. Elle a changé son vêtement blanc contre un rouge, qui prête un reflet de sa couleur à son visage. Le conseil de mettre du fard n'a pas été suivi, car la jeune femme regarde le rouge comme une invention du démon. Quelque chose qui ressemble à de la satisfaction anime son triste regard quand elle s'avance et se jette dans les bras que lui tend France Forrester.

« Ma chère Lady Dynely !

— Ma chère petite Crystal ! »

France s'arrête; elle lance un rapide regard du visage de la jeune femme à celui d'Éric, sur lequel elle lit un trouble qui n'en a pas attendu un second pour se manifester. Elle en est franchement frappée et elle ne prend aucune peine pour le dissimuler.

Éric frémit. Crystal est-elle donc si changée à son désavantage ? Toute son égoïste et absurde colère s'agite de nouveau en lui.

« Vous n'avez pas été malade ? demande France troublée, vous paraissiez malheureuse.

— Je vous ai prévenue qu'elle avait la migraine, interrompt Éric avec irritation. Je vous ai dit que les veilles et les dissipations agissaient sur les beautés rustiques. Ce ne sera rien. Ouvrez la bouche, silencieuse Crystal, et rassurez Mlle Forrester.

— Je vais tout à fait bien, je vous remercie, » dit Crystal.

Mais aucun effort ne peut donner à ses paroles un autre accent que celui de la faiblesse et de la douleur.

Elle s'assied alors, tournant le dos au jour et se renversant sur le dossier de sa grande chaise sculptée, dans laquelle elle paraît si petite, si frêle, si enfant,

qu'une immense compassion pour elle et une grande irritation contre lui s'emparent du cœur de France. Elle ne sait pas ce qu'il y a eu, mais elle sait qu'il y a eu quelque chose, et elle en est irritée. Quoi cet enfant a maigri au point qu'elle a l'air d'une ombre, et elle paraît écrasée, brisée de chagrin. Est-il déjà fatigué d'elle? Non, c'est trop triste à penser même de la part d'Eric. Il n'est pas possible qu'il la délaisse déjà pour une rivale.

Ses façons cordiales changent aussitôt et deviennent contraintes. Toutes les tentatives d'Eric pour revenir aux badinages, aux petits propos de salon tombent à plat. Il se lève à la fin, regarde sa montre, prétexte un engagement, et se retire.

« Je sais que Crystal et vous êtes impatientes de vous trouver seules et de pouvoir vous communiquer vos impressions, dit-il gaiement, et je vous gêne. Seulement celles de Crystal sont courtes, je vous en préviens, France. Elle n'a pas votre don de parole. Lady Dynely est la vivante réalisation de l'adage qui dit que la parole est d'argent et le silence d'or.

— Serez-vous chez vous quand votre mère et Gordon viendront, Eric? demande France assez froidement. Si vous ne devez pas vous y trouver, je suis chargée de vous faire une invitation impromptue à dîner avec Mme Caryll.

— Vraiment désolé, répond Eric, nous sommes engagés à dîner à l'ambassade. Quoi qu'il en soit, j'y ferai une apparition, et Crystal aussi, si sa migraine le permet. Crystal a horreur des grands dîners de cérémonie, et ne va nulle part.

— Je croyais que les longues veilles et les dissipations agissaient beaucoup sur elle, » réplique France toujours froide.

Eric rit et s'adresse à France d'un regard sévère.

« Parlez, si vous voulez. »

C'est une malice. Elle a l'air de dire envie de parler, mais ce soit sur la table, ses petites mains se mettent à remuer le bruit des tasses, et au ralenti, elles remplissent le silence.

« Comme vous voyez, France avec bonté, pense. Il faudra venir à Dynely, n'est-ce pas? »

Les yeux de France ravive son teint.

« Oh! dit-elle, »

France l'étudie.

« Ainsi, vous aimez? »

— L'aimer!...

Ses yeux brillent.

« Je le déteste! »

Suit une pause.

France, inconstante,

jours connu tel.

est possible de

goûter; mais un

crû jusqu'alors.

« Sortez-vous? »

— Non... oui.

Elle sait à peine

de compromettre

« Je n'aime pas

n'ai jamais été

Eric rit et s'en va en lançant à sa femme un dernier regard sévère qui semble lui dire :

« Parlez, si vous osez. »

C'est une menace inutile. Crystal n'a pas la moindre envie de parler, de se plaindre de lui à qui que ce soit sur la terre. Elle est renversée sur son siège, ses petites mains croisées, silencieuse et pâle, indifférente au bruit de la rue brillante et gaie sous ses fenêtres, et au radieux éclat du soleil dont les rayons remplissent le salon.

« Comme vous avez maigri, Crystal, dit enfin France avec bonté. Paris ne vous convient pas, je pense. Il faudra que nous décidions Eric à vous ramener à Dynely, ma chère. »

Les yeux de Crystal s'animent, un peu de couleur ravive son teint, et elle soupire.

« Oh ! dit-elle, si seulement il le voulait !... »

France l'étudiait avec attention.

« Ainsi, vous n'aimez pas Paris ? »

— L'aimer !... »

Ses yeux brillent un instant et lancent des flammes.

« Je le déteste ! »

Suit une pause. Le cœur de France est touché. Volage, inconstant, Eric l'a toujours été et elle l'a toujours connu tel. Elle sait qu'il est égoïste autant qu'il est possible de l'être et qu'il est cruel à force d'égoïsme ; mais une brute absolue, elle ne l'avait jamais cru jusqu'alors.

« Sortez-vous beaucoup ? demande-t-elle. »

— Non... oui.... » balbutie Crystal.

Elle sait à peine quelle réponse faire dans sa frayeur de compromettre Eric.

« Je n'aime pas sortir. Les dîners me fatiguent. Je n'ai jamais été habituée au monde, vous le savez. »

— Je crains que vous ne viviez bien isolée.

— Oh non ! c'est-à-dire pas beaucoup. Je lis et je joue un peu du piano, et alors Éric... »

Mais sa voix faiblit. Elle n'est pas habile à mentir et elle ne peut pas dire la vérité.

« Oui, dit France d'un ton calme. Éric sort beaucoup naturellement ; il n'est pas un homme d'intérieur ; mais une fois que vous serez de retour à Dynely, tout cela changera. Nous essayerons et nous obtiendrons qu'il vous ramène à la maison tout de suite. »

Les yeux mélancoliques de la jeune femme ont un regard reconnaissant pour France. Mais presque aussitôt un autre regard plein de trouble et de crainte le remplace.

« Peut-être... peut-être vaudrait-il mieux s'abstenir, dit-elle ; il pensera que vous voulez lui dicter sa conduite, et il ne peut supporter cela. Il aime Paris. Je suis sûre qu'il se fâchera si on le pousse à le quitter. »

— Nous pourrons survivre à ce malheur, répond gaiement Mlle Forrester, et votre santé, et... oui, je le dirai, le bonheur sont choses qui méritent d'être prises en considération de préférence aux goûts de mylord.

— Mais je suis heureuse ! s'écrie Crystal plus alarmée encore ; je suis vraiment heureuse ! Comment pourrait-il en être autrement sitôt ? »

Sa voix se brise de nouveau.

France la regarde avec une compassion infinie.

« Oui, comment cela se pourrait-il ? répond-elle. Oh ! pauvre enfant !... Enfin, il faut que je m'en aille, ils ne savent réellement pas où je suis allée et nous devons tous aller au Luxembourg. Venez avec nous, Crystal, vous paraîsez en avoir besoin. »

Mais Lady D.

« Je ne puis
serait fâché s'il

— Éric... Éri

rais assez avoin

— D'ailleurs c

Crystal en souri

pour les tableau

Louvre, les Tuil

nous sommes pa

viens que j'ai eu

cela. Je préfère

être réellement.

France soupin

« Ma petite C

— Oh non ! É

souvent, et Ter

crois, bientôt. V

— Oui, Éric n

siez avec moi tou

la répugnance à

tel. C'est une ho

pourvant conteni

Mais Crystal p

« Je vous en p

est bien, dit-elle

— Venez donc

ce qu'elle entenc

avec grand'mam

notre visite. Vou

mable, la meille

nous dînerons tr

mille, et nous iro

trice en vogue qu

Mais Lady Dynely secoue sa jolie petite tête.

« Je ne puis pas, dit-elle. Éric peut rentrer, et il serait fâché s'il me trouvait sortie.

— Éric... Éric... pense France impatientée. J'aimerais assez avoir la satisfaction de le battre.

— D'ailleurs ces promenades me fatiguent, continue Crystal en souriant faiblement, et je n'ai pas grand goût pour les tableaux. Nous avons visité le Luxembourg, le Louvre, les Tuileries, et tout ce qu'il y a à voir, quand nous sommes passés ici la première fois, et je me souviens que j'ai eu la migraine toute la journée après cela. Je préfère rester chez moi et lire, oui, je le préfère réellement. »

France soupire.

« Ma petite Crystal! Mais vous serez toute seule.

— Oh non! Éric peut venir pour le lunch, il vient souvent, et Terry peut venir, il viendra même, je crois, bientôt. Vous savez que Terry est ici?

— Oui, Éric me l'a dit. Je voudrais que vous vinsiez avec moi tout de même, ma petite Crystal, j'ai de la répugnance à vous laisser seule dans ce grand hôtel. C'est une honte!... une honte!... » dit France, ne pouvant contenir son indignation.

Mais Crystal paraît affligée, effrayée en l'entendant.

« Je vous en prie, ne parlez pas ainsi, France. Cela est bien, dit-elle en soupirant. Je... je le préfère.

— Venez donc! insiste France sans tenir compte de ce qu'elle entend. Nous vous laisserons à la maison avec grand-maman Caryll pendant que nous serons à notre visite. Vous l'aimerez, Crystal; c'est la plus aimable, la meilleure vieille femme de l'Europe. Après nous dînerons tranquillement tous ensemble, en famille, et nous irons aux Nouveautés voir Felicia, l'actrice en vogue qui fait courir tout Paris. »

Mais à la grande surprise de France, Crystal retire soudain ses mains et lui lance un regard enflammé.

« Je ne veux jamais aller... je n'irai jamais aux Nouveautés ! s'écrie-t-elle. Je n'irai jamais voir cette Felicia. C'est une méchante, méchante femme, et je la hais. »

Elle tremble de la tête aux pieds dans une surexcitation nerveuse indicible en disant cela.

France reste pétrifiée.

Mais aussitôt Crystal se remet et joint les mains d'un air suppliant.

« Oh non ! Je n'ai pas voulu dire tout à fait cela, dit-elle. J'ai eu bien tort. Je vous en prie, ne tirez aucune conséquence de mes paroles de colère. Je n'ai rien voulu dire en les prononçant, je ne savais en vérité ce que je disais.

— Ma chérie, murmure France dans un baiser affectueux, rassurez-vous. Éric vous emmènera de ce pervers et fatigant Paris avant la fin de la semaine ou je saurai pourquoi. »

Elle se retire alors, l'âme pleine de la plus profonde pitié pour cette pauvre enfant, et sentant que tout le plaisir de son voyage est totalement gâté.

« Voilà où aboutissent les amours d'Éric ! pense-t-elle tristement. Ah ! pauvre petite Crystal ! »

Mlle Forrester

juste au moment

le salon, encore

son adorateur as

être, fumant et

des Deux Mondes

nonchalamment.

déjà sentir leur

Gordon Caryll, l

rester, paraissai

ley le pauvre pe

qu'il était impos

ble que Locksley

« Ah ! ah ! dit-

çais déjà à me p

marches auprès

pense pour vous

vous demander,

Elle se plaça de

gantées sur les é

ment ce visage s

chaise au-dessou

des amoureux de

la grande surpris

vivement et dépe

« Et penser, di

Caryll ouvre

CHAPITRE IX

AUX NOUVEAUTÉS

Mlle Forrester arriva au faubourg Saint-Honoré juste au moment du second déjeuner. En entrant dans le salon, encore en toilette de ville, elle aperçut son adorateur assis dans son fauteuil auprès de la fenêtre, fumant et absorbé dans la lecture de la *Revue des Deux Mondes*. Il posa son volume et la regarda nonchalamment. Le bonheur et la prospérité faisaient déjà sentir leur influence dans toute sa personne. Gordon Caryll, le prétendu agréé de Mlle France Forrester, paraissait de dix ans plus jeune que Locksley le pauvre peintre de portraits. France trouvait qu'il était impossible de paraître plus beau, plus noble que Locksley.

« Ah ! ah ! dit-il, vous voilà de retour. Je commençais déjà à me préoccuper de faire de sérieuses démarches auprès de la police et d'offrir une récompense pour vous retrouver. N'est-il pas indiscret de vous demander, ma chère enfant, où vous êtes allée ? »

Elle se plaça derrière lui et, mettant ses petites mains gantées sur les épaules de Gordon, elle regarda gravement ce visage souriant qui s'appuyait au dos de la chaise au-dessous d'elle. Ces deux êtres n'étaient pas des amoureux démonstratifs, mais en ce moment, à la grande surprise de Caryll, Mlle Forrester se pencha vivement et déposa un baiser sur son front.

« Et penser, dit-elle, que j'aurais pu l'épouser ! »

Caryll ouvre ses grands yeux gris. Ce baiser et

cette exclamation étrange le déroutent entièrement.

« Vous auriez pu l'épouser ? Vous auriez pu épouser qui ? Vous n'êtes pas sortie pour aller faire ce matin des offres de mariage à personne, n'est-ce pas ? De quoi parlez-vous donc, France ?

— Je parlais d'Éric, répond-elle d'un air distrait.

— Et vous en parlez avec une figure bien abattue. La mélancolie vous a marquée de son sceau ce matin. Regrettez-vous d'avoir repoussé Éric en ma faveur ? Est-ce cela, ma chère ?

— Ce sont des absurdités, répond énergiquement France. Je n'aime pas vous entendre dire de semblables choses, même en riant, Gordon. Dieu merci, non. J'aimais Éric, certainement ; on ne peut s'en empêcher ; mais j'ai toujours eu pour lui en même temps le mépris le plus complet, et si je m'étais mariée avec lui... Mais non, je ne l'aurais jamais voulu, je ne l'aurais jamais pu, quand bien même il n'aurait existé aucune Crystal Higgins ni aucun M. Locksley dans le monde. Gordon, je suis allée les voir ce matin.

— C'est ce que j'avais présumé, ma chère, d'après votre très-énergique langage. Et vous les avez trouvés bien portants, j'espère ?

— Éric va bien, dit France avec ressentiment. Nous en reparlerons. Mais Crystal...

— Eh bien ! dit Caryll d'un ton interrogateur, Crystal va bien aussi, sans doute ?

— Bien ! reprend France. Ah ! si vous la voyiez ! Attendez de l'avoir vue. Je n'ai jamais vu de ma vie quelqu'un d'aussi changé.

— En mieux ?

— Non, en mal. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, pauvre âme ! Sa figure est triste, désolée, et sa

voix creuse co
tator !

— En vérité !
Fêtes-vous pas

— Je ne sais

tion Mlle Forres

sa femme de cha

tous les maris l

posée à croire qu

Caryll prit un

ment.

« Ma chère en

tends faire, exc

pendant, j'en s

trains que les r

ne soient que tro

— Des rumeur

ni jamais entendu

— Non, on ne c

et je savais que c

nière malheureus

vu par vous-mêm

tend que, délaiss

l'affiche scandale

— Avec Félia

avec Felicia ! la d

— Avec Felicia

amour. Mais com

— Je le sais

qu'elle a voulu di

avec nous aux No

— Et qu'a-t-elle

— Elle m'a di

qu'elle détestait

voix creuse comme celle d'un fantôme! Éric est un tuteur!

— En vérité! Les maris le sont tous invariablement. Êtes-vous pas de cet avis? Qu'a donc fait Éric?

— Je ne sais pas ce qu'il a fait, répond avec indignation Mlle Forrester. Je sais seulement qu'il fera mourir sa femme de chagrin. Pourquoi ne dites-vous pas que tous les maris le font invariablement? Je serais disposée à croire que c'est assez vrai. »

Caryll prit une des mains de France et la serra doucement.

« Ma chère enfant, ne vous surexcitez pas. Je prétends faire exception à cette règle. Sérieusement, cependant, j'en suis désolé pour Lady Dynely, mais je crains que les rumeurs qui sont venues jusqu'à moi ne soient que trop vraies.

— Des rumeurs!... Quelles rumeurs!... Je ne vous ai jamais entendu y faire la moindre allusion.

— Non, on ne doit pas parler de ces sortes de choses, et je savais que cela vous contrarierait et rendrait sa mère malheureuse. Mais comme vous paraissez avoir vu par vous-même ce qui se passe... eh bien! on prétend que, délaissant sa petite femme, il court et s'affiche scandaleusement avec...

— Avec Felicia l'actrice! Gordon, j'en suis sûre, avec Felicia! la danseuse!

— Avec Felicia la danseuse! Soyez calme, mon amour. Mais comment savez-vous cela?

— Je le sais par Crystal elle-même. C'est là ce qu'elle a voulu dire quand je lui ai demandé de venir avec nous aux Nouveautés pour voir Felicia.

— Et qu'a-t-elle voulu dire?

— Elle m'a dit qu'elle haïssait les Nouveautés, qu'elle détestait Felicia, que c'était une mauvaise

100

100

femme toute peinte; et vous auriez vu ces yeux de colombe s'animer d'un feu sombre! Ma pauvre chère petite Crystal! »

Les yeux ardents de France se remplirent de larmes et brillèrent d'indignation.

« Mariée depuis six semaines seulement! Oh! Gordon, je hais Éric.

— Voyons, France, dit-il avec gravité, ne vous tourmentez pas et ne vous rendez pas malheureuse à ce sujet. Lady Dynely doit avoir apprécié le risque peu ordinaire qu'elle courait en épousant Dynely, l'homme notoirement connu pour le plus coureur de l'Europe. Si elle avait eu un grain de bon sens dans sa jolie petite tête, elle aurait dû savoir que le mariage n'opère pas de miracles. Il est coureur par caractère, il n'y a pas un atome de consistance dans toute sa personne. Tel elle l'a pris, tel elle doit le supporter pour rester dans les termes de son contrat.

— C'est un butor!

— Oui, vous l'avez dit tout à l'heure, répond Caryll, dont un demi-sourire atténue la gravité. Cependant il y a en sa faveur des circonstances atténuantes. Il a été gâté toute sa vie, jamais on ne l'a contrarié. Depuis qu'il est au monde, pour lui, désirer c'est avoir, et les femmes l'ont adulé et porté aux nues pour ses yeux bleus, ses cheveux dorés, et son profil grec. Le temps peut le guérir cependant. Ni vous ni moi, mademoiselle Forester, ne pouvons secourir Crystal. Et l'on dit que Felicia se joue impitoyablement de ses victimes.

— L'avez-vous vue, Gordon?

— Jamais. J'étais trop occupé l'année dernière, quand elle était au Bijou, et en outre j'avais les théâtres en aversion. Je la verrai ce soir cependant.

— Elle a a
c'est-ce pas?

— Oui, Ventu
promis à cette ép
ai servir de pe
avec le prince a

— Se marier

— Ma chère F
bordant dédain
ne dit rien contr
une odieuse coqu

— Mais c'est u

— Cela ne fait r
vaines desquels co
prennent leurs fe
cela pour moi; n
échaudé craint l'

— Pauvre petit

— Oui, pauvre

est fou, fou à lier
meur publique

— Non; Éric a

elle ne semble
pour aller nulle p
j'oubliais de vous

— Terry!... Te

Lady Dynely. Vra

— Au Grand-H

ce matin et j'ai c

heureux couple. »

Les yeux de Sa S

— Et vous les av

— J'ai vu Éric,

— Comment va-t

— Elle a acheté votre tableau *le Crépuscule*, n'est-ce pas ?

— Oui, Venturini l'a acheté pour elle. J'avais même promis à cette époque de lui en faire un autre pouvant lui servir de pendant. On dit qu'elle doit se marier avec le prince aussitôt après son retour d'Italie.

— Se marier avec lui !... cette femme !...

— Ma chère France, dit Caryll en riant, avec quel mordant dédain vous lancez ce : cette femme ! On ne dit rien contre cette femme, si ce n'est qu'elle est une odieuse coquette.

— Mais c'est une danseuse, et il est prince.

— Cela ne fait rien. Aujourd'hui les hommes dans les veines desquels coule le plus illustre sang du royaume prennent leurs femmes sur la scène. Je n'aimerais pas cela pour moi ; mais vous connaissez l'adage : chat chaud craint l'eau froide.

— Pauvre petite Crystal ! soupire France.

— Oui, pauvre petite Crystal ! La rumeur dit qu'il est fou, fou à lier de cette coquette. Espérons que la rumeur publique a tort cette fois. Viennent-ils dîner ?

— Non ; Éric a prétexté un engagement antérieur, et elle ne semble pas avoir assez de liberté d'esprit pour aller nulle part. Voici Lady Dynely. A propos, j'oubliais de vous dire que Terry est à Paris.

— Terry !... Terry Dennison !... s'écria vivement Lady Dynely. Vraiment !... Où donc, France ?

— Au *Grand-Hôtel*. Je vous ai faussé compagnie ce matin et j'ai couru faire une visite matinale à l'heureux couple. »

Les yeux de Sa Seigneurie s'animèrent.

— Et vous les avez vus... vous avez vu Éric !...

— J'ai vu Éric, maman.

— Comment va-t-il ? Dîneront-ils avec nous ?

— Éric paraît se bien porter, ne s'être jamais mieux porté même, et ils dînent à l'ambassade. Malgré cela, il n'y a pas à douter qu'Éric ne vienne faire une courte visite.

— Le voilà précisément, » interrompt Caryll, qui regardait par la fenêtre.

France disparaît comme un éclair.

Elle ne se sent pas en disposition pour le moment de se rencontrer et d'échanger d'aimables politesses avec le Très-Honorable Lord Vicomte Dynely.

Elle se rend à sa chambre, ôte son chapeau et son manteau, et va rendre visite à grand'maman Caryll dans son appartement. La paralysie prive Mme Caryll de l'usage de ses jambes. Elle est étendue sur une grande chaise longue pendant toute la journée. Mais sur son beau vieux visage règne une expression de grande et sereine satisfaction.

Ce regard inquiet, impatient, anxieux, qui pendant des années n'avait pas cessé de frapper ceux qui l'approchaient, a disparu. Elle a enfin trouvé ce qu'elle désirait et cherchait. Son fils est avec elle; elle n'a plus rien à demander à la terre.

La cloche du déjeuner sonne. On y porte Mme Caryll, et France descend. A son grand soulagement, Éric est parti et Terry l'a remplacé, Terry, qui est changé, lui aussi, et qui paraît grave et préoccupé.

« Vous êtes allée au *Grand-Hôtel* ce matin, France, lui dit-il en s'asseyant l'un à côté de l'autre. L'avez-vous vue?

— Oui, Terry, dit France, qui le regarde avec compassion, oui je l'ai vue.

— Et vous savez?

— Tout. Pauvre petite Crystal. Terry, il faut qu'Éric la ramène en Angleterre sans retard.

— Ah! si seulement elle ne veut pas. Il faut de la tuer aussi. Tuer une femme en serrant ses poignets de réclamer de l'argent.

— Il faut nous en occuper dit Lady Dyne. Elle occupe suffisamment.

Terry retourne à son métier. Dans le monde à l'hôtel, près de la chambre, mais en isolement; mais il ne peut plus être jamais. Il passe cette après-midi à la journée de printemps. Il dîne et s'habille.

« Toute la comédie sera sur vos épaules en regardant un portrait pour lui. Vous serez servi sous ses ordres d'Amérique; il quittera Paris demain soir. Vous n'avez rien de mieux à me proposer, je suppose, n'est-ce pas? »

— J'ai toujours été un martyr social. Je veux aller et venir à votre destinée d'Amérique, toujours vivant. C'est ainsi qu'on vit. C'est ainsi qu'on vit. C'est ainsi qu'on vit.

— Ah! si seulement il le voulait, dit Terry, mais il ne veut pas. Il ne faut pas l'espérer. Il est en train de la tuer aussi sûrement qu'un homme a pu jamais tuer une femme. Mais quand il l'aura fait, ajoutez-il en serrant ses dents comme un bouledogue, mon heure de réclamer des comptes sera venue.

— Il faut nous accompagner cette après-midi, Terry, dit Lady Dynely suivant sa vieille habitude. France occupe suffisamment Gordon; j'ai besoin de vous. »

Terry retombe en une fois dans son ancienne ornière. Dans le secret de son cœur, il lui tarde d'être à l'hôtel, près de Crystal, pour la consoler dans son isolement; mais cela ne peut pas être, cela ne pourra plus être jamais. Aussi soupire-t-il en se résignant. On passe cette après-midi ensoleillée comme une belle journée de printemps à courir Paris, puis on revient dîner et s'habiller pour aller au théâtre.

« Toute la corvée d'accompagner la famille retombera sur vos épaules de victime, Dennison, dit Caryll en regardant une lettre que le facteur vient d'apporter pour lui. Voici un billet du général Mac Larey; j'ai servi sous ses ordres au commencement de la guerre d'Amérique; il est à l'hôtel *Mirabeau*, et comme il quitte Paris demain matin, il me prie d'aller le voir ce soir. Vous n'avez pas d'objection à faire à cet argument, je suppose; je vous rejoindrai vers le second acte.

— J'ai toujours dit à Terry qu'il était né pour être un martyr social, dit France. Chercher et rapporter, aller et venir, remplir tel ou tel rôle, telle a été votre destinée depuis votre naissance, mon pauvre ami, toujours victime. »

C'est ainsi que lorsque la toile se lève et que la *Sorcière d'or* commence, Gordon Caryll n'est pas avec

les trois personnes qui regardent, le spectacle sur le devant de leur loge, au milieu de l'étrincelant demi-cercle de lumières et de figures humaines. Le coquet et brillant théâtre est plein. Il y a des parfums, des ondulations d'éventails, mille feux de bijoux partout.

Felicia est en verve; elle a appris de Lord Dynely lui-même que sa famille a le projet de venir la juger ce soir avec les dispositions à la critique de froids esprits anglais. Il en ont ri ensemble dans le petit boudoir sombre et parfumé où Sa Seigneurie a fait dans l'après-midi, une plus longue visite que celle qu'il a faite ensuite au faubourg Saint-Honoré.

Elle jette un coup d'œil dans la salle en s'avancant près de la rampe, une coupe d'or à la main; ses longs cheveux flottent sur ses épaules, et elle chante une chanson sauvage, une bacchanale à la façon de Thérèse.

Elle est admirablement belle dans sa tunique courte, et sa voix résonne dans cette salle qu'elle remplit. Mais, en levant sa coupe à la fin de son chant bachique, elle s'aperçoit que l'homme qu'elle cherche n'est pas dans la loge.

La reconnaîtra-t-il? Il ne l'a jamais revue depuis cette soirée déjà si lointaine de leur séparation à la chute du jour, sur les bords de la rivière canadienne. Il la croit morte. La reconnaîtra-t-il? Une satisfaction sauvage, ardente, remplit son âme, brille dans ses yeux et brûle ses joues.

La reconnaîtra-t-il? Elle chantera ce soir, s'il vient, la première romance qu'elle a chantée pour lui dans cette soirée où ils se sont rencontrés pour la première fois, dans le cottage du major Lowell. Elle est fort appropriée à la situation de l'action dramatique de cette pièce, qui d'ailleurs consiste plus en chants et en danses

qu'en intrigues. Il se so-

Elle est v
même; la sal
son âme dans

énergie sauva
nent les spect
elle surveille
qu'il ne viend

Au milieu d
pluie de bouq
acte.

« Qu'elle j
ne l'ai jamais
Dieu! quelle v

Telles et mi
partout, du p

« Elle est b
dont je n'ai ja
danse comme

— Plût à D
grommelle Te
femme comme

— Elle chan
Dynely. Mais i
dans son jeu, n
genre d'exhibi
sans y ajouter
plus que doute
tre loge? Je l'a
côté.

— Elle cher
bas à l'orchestr
cuneux dédain.

qu'en intrigue. S'il doutait de son identité, certainement il se souviendra de cet air.

Elle est vraiment émue, elle se surpasse elle-même; la salle applaudit à tout rompre. Elle met toute son âme dans son jeu; elle remplit son rôle avec une énergie sauvage et un insouciant abandon qui entraînent les spectateurs et enlèvent les bravos. Et toujours elle surveille la loge, et toujours il n'arrive pas. Est-ce qu'il ne viendrait pas?

Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, d'une pluie de bouquets, la toile tombe à la fin du premier acte.

« Qu'elle joue bien! Quelle superbe tournure! Je ne l'ai jamais vue danser aussi bien de ma vie! Par Dieu! quelle voix a cette Felicia! »

Telles et mille autres exclamations se font entendre partout, du parterre au paradis.

« Elle est belle, dit France, d'une beauté satanique dont je n'ai jamais vu l'équivalent. Elle chante et elle danse comme une véritable bacchante.

— Plût à Dieu qu'on la brûlât comme sorcière! grommelle Terry. On ne devrait pas plus laisser une femme comme celle-là en liberté qu'une tigresse.

— Elle chante fort bien, dit languissamment Lady Dynely. Mais il y a quelque chose d'exagéré, d'outré dans son jeu, ne trouvez-vous pas? Je n'aime pas ce genre d'exhibition. Un ballet est déjà assez risqué sans y ajouter encore ces accessoires d'une convenance plus que douteuse. Que regarde-t-elle donc dans notre loge? Je l'ai souvent surprise les yeux fixés de ce côté.

— Elle cherche ce qu'elle n'y voit pas. Eric est là-bas à l'orchestre, dit Mlle Forrester d'un ton de rancuneux dédain.

— Vraiment? »

La mère d'Éric prend ses jumelles et se penche en avant.

« Oui, il y est, et tout à fait seul. Où donc est Crystal? »

— Crystal est à la maison et tout à fait seule aussi, vous pouvez en être certaine, répond France toujours sur le même ton indigné.

— Je me demande s'il nous voit. Ah ! oui, il nous a aperçu. Il se lève. Il n'est pas douteux qu'il ne vienne directement vers nous. France, pourquoi ne regardez-vous pas? Il vous salue. »

Mais les yeux courroucés de France sont fixés obstinément sur le rideau qui se lève. Elle ne veut pas voir Lord Dynely. Quant à lui, il détourne aussi d'elle son regard, sentant qu'il serait gourmandé et sachant bien à quel sujet.

Il est venu ce soir au théâtre en partie parce qu'il ne peut pas rester ailleurs, et en partie aussi par bravade.

Quoi ! il s'abstiendrait de venir parce qu'il craint Terry Dennison et France Forrester? Est-il encore un enfant en lisières pour qu'on lui dicte sa conduite? Non certes, cela ne sera pas.

Aussi il quitte de bonne heure le salon de l'ambassadeur et s'en va aux Nouveautés, où il se place pendant tout le second acte directement à portée des lorgnettes de la société de Gordon Caryll.

Il pensait qu'en manifestant sa royale volonté et son bon plaisir d'une façon aussi fière, il faisait preuve de force et de virilité. Il oubliait qu'en agissant de la sorte, au mépris des serments qu'il avait faits au pied de l'autel, il semait le vent et devait s'attendre à récolter la tempête.

Il avait été
plètement cho
caprices et se
depuis son en
sât devenu to
D'ailleurs le
vre pendant le
âge d'homme
principes de m
mérite des fen
bille par natur
tion d'homme,
honteusement
L'épouse qu'il
bonne, belle,
cœur de jeune
atome du sent
ou même du sir
venu s'asseoir
plaisamment
ments de cette
duisant ainsi
devoir.

Felicia fait d
toute la salle s
tombent pressés
démonstrations
admiration se
bouquet de cam
les yeux inqui
et toujours l'h
pas là.

Il arrive à la
yeux et le sourire

Il avait été, il est vrai, si gâté par sa mère, si complètement choyé, il avait si bien vu constamment ses caprices et ses moindres fantaisies satisfaites aussitôt depuis son enfance, qu'il y avait peu à s'étonner qu'il fût devenu tout à fait volontaire et entêté.

D'ailleurs le milieu dans lequel il avait été appelé à vivre pendant les trois ou quatre premières années de son âge d'homme n'était pas fait pour lui donner des principes de morale bien arrêtés, ni une haute idée du mérite des femmes ; et puis il était inconstant et mobile par nature. Malgré tous ces défauts de son éducation d'homme, il était inexcusable de se conduire aussi honteusement qu'il le faisait en cette circonstance. L'épouse qu'il s'était choisie lui-même était pure, bonne, belle, et elle l'aimait de toute l'ardeur d'un cœur de jeune vierge. S'il avait eu dans l'âme un atome du sentiment de l'honneur, de la conscience, ou même du simple respect de soi, il ne serait jamais venu s'asseoir à cette place et se montrer aussi complaisamment occupé à suivre les moindres mouvements de cette Jézabel fardée, comme si en se conduisant ainsi il avait la conviction de remplir un devoir.

Felicia fait de nouveau des prodiges, de nouveau toute la salle se lève enthousiasmée, et les bouquets tombent pressés autour d'elle. Lord Dynely joint ses démonstrations à celles des plus enthousiastes. Son admiration se traduit sous la forme d'un splendide bouquet de camellias blancs et rouges. A tout instant les yeux inquiets de l'actrice interrogent la loge, et toujours l'homme qu'elle cherche à voir n'est pas là.

Il arrive à la chute du rideau au second acte, et les yeux et le sourire de France lui souhaitent la bienvenue.

— Crystal est à l'hôtel, et vous êtes dans le vrai : nous devons dîner à l'ambassade. J'y ai dîné et en rentrant à l'hôtel je suis venu ici, sachant que je m'y trouverais au sein de ma famille. »

Il accompagne ces paroles d'un regard résolu ; mais France lui tourne carrément le dos. Son adorateur est appuyé au dossier de sa chaise. Ah ! comme elle l'aime ! comme elle a foi en lui ! Qu'il ressemble peu à ce jeune dandy, à la tête vide et au cœur endurci ! Que son existence sera autrement arrangée que celle de Crystal quand elle sera sa femme !

Pendant que ces pensées se déroulent dans son esprit, le rideau se lève pour la troisième fois, et la Sorcière bondit sur la scène.

Elle chante en s'avancant auprès de la rampe et c'est un chœur de chasseurs qui l'accompagne cette fois. Une troupe de figurants vêtus de vert et d'or la suit et se joint au chœur. Son costume est vert et or aussi. Un chapeau de chasse orné d'une longue plume blanche est posé sur ses cheveux noirs. Elle est éblouissante ainsi vêtue, elle est radieuse quand de nouveau sa voix timbrée se fait entendre sous cette voûte sonore. Cette fois c'est bien le morceau que Rosamonde Lowell a chanté pour Gordon Caryl, dix-sept ans auparavant, dans la maisonnette de Toronto.

Elle lance sur la loge un regard de feu, un regard électrique.

Oui, il est là, enfin, à la fin. Elle en remercie Dieu, si elle est capable de le faire pour quelque chose.

Il l'entend, il la voit, il reconnaît le chant. Il la reconnaît !

Cette heure arrivée enfin est l'heure de son triomphe. Son animation est au comble. Elle joue ce soir comme elle n'a jamais joué. Elle tient la foule des

Cette question semble rompre le charme. Il fait un effort, un puissant effort, elle peut le voir, pour répondre.

« Rien. Voulez-vous que nous partions? »

Sa voix même est changée : elle est rauque et brève. Il offre son bras machinalement et la regarde arranger sur elle sa sortie de bal, sans songer à l'aider. Elle lui prend le bras et ils sortent sans que Gordon ait cessé de paraître aussi inconscient qu'un somnambule.

« Oh ! Gordon, s'écrie-t-elle, qu'y a-t-il ? Est-ce que vous connaissez cette femme ? »

Il s'éveille alors, il s'éveille, et l'horrible vérité lui apparaît.

« Pour l'amour de Dieu, dit-il, ne m'interrogez pas ce soir. Attendez jusqu'à demain. »

Les yeux de France se dilatent. Elle ne comprend pas, mais elle sent que quelque chose de terrible se passe. Ils sont dans la rue, sous un ciel froid mais étoilé de février. Il met en voiture Lady Dynely et France ; mais il ne fait pas mine de les suivre. Éric et Terry font leurs adieux et s'en vont.

« Vous ne venez pas, Gordon ? demande Lady Dynely surprise.

— Non, répond-il de sa voix brève et enrouée. A l'hôtel, » dit-il au cocher.

Et comme la voiture roule, France se penche et l'aperçoit immobile, debout, seul, sous les candélabres du trottoir.

CHAPITRE X

APRÈS BIEN DES JOURS

Il la connaît! Dès le premier instant où ses yeux se sont portés sur elle, dès la première minute où il a entendu sa voix vibrante, il a su que c'était sa femme. Le chant qu'elle avait chanté pour lui dans le misérable salon du major Lowell, il y a tant d'années, elle le chante de nouveau pour lui ce soir; c'est pour lui, il sait cela aussi.

Sa femme est là devant lui : c'est cette actrice demie-nue, cette femme qu'il a cru morte depuis dix ans. Il apprend et sait tout cela dans ce premier moment de reconnaissance aussi bien qu'il le sut dans les jours qui suivirent.

Elle avait d'ailleurs à peine changé. À la vive et blanche lumière du gaz, elle ne paraît toujours pas âgée de plus de dix-sept ans; sa brune et sensuelle beauté est plus mûre, plus terrestre, plus matérielle; les contours délicats de la première jeunesse se sont évanouis, mais elle est plus belle encore dans son insolente et voluptueuse maturité que dans sa délicate adolescence. Il pense cela en la considérant avec stupeur et surprise.

Et c'est bien Rosamonde Lowell, la femme qu'il a épousée jadis.

Sa femme! sa femme! Ces deux mots résonnent comme un écho dans son cerveau, et se substituent avec opiniâtreté à la musique qu'elle chante; ce sont eux que ses pieds tracent dans sa danse.

Sa femme! ce
dans ce costume

en spectacle à to

Les lustres, le

donner autour d

dent. Il serre co

qu'il tient et ses

Grand Dieu! l

homme va-t-elle

Et la voix fra

son oreille.

« Aimez-vous

souriant.

Ce pur et beau

lui, ce gracieux

ce moment comm

Dans le premier

verte il l'avait o

et il comprend q

sa fiancée.

Il ne peut plus

ses regards étou

est impossible de

parler, mais la v

même les sons qu

Le spectacle fi

éteinte, elle est p

ce fatal visage n'

est debout.

Lady Dynely v

prend le sien et l

la surprise.

Ils sont dehors

monter dans la v

Sa femme! cette créature qui chante et danse là, dans ce costume; ou plutôt sans costume, qui se donne en spectacle à tout ce peuple, sa femme!

Les lustres, les visages, la scène, semblent tourbillonner autour de lui, dans un brouillard rouge et ardent. Il serre convulsivement le dossier de la chaise qu'il tient et ses dents se serrent.

Grand Dieu! la Némésis de sa folle espérance de jeune homme va-t-elle donc le poursuivre jusqu'à la fin?

Et la voix fraîche et douce de France frappe alors son oreille.

« Aimez-vous cela, Gordon? » lui demandait-elle en souriant.

Ce pur et beau visage, ces yeux charmants levés vers lui, ce gracieux et confiant sourire, le frappèrent en ce moment comme un coup mortel. Il l'avait oubliée. Dans le premier saisissement de son horrible découverte il l'avait oubliée. Et maintenant il la contemple et il comprend qu'en retrouvant sa femme il a perdu sa fiancée.

Il ne peut plus répondre. Sa tête est en feu. Il sent ses regards étonnés, inquiets, fixés sur lui, mais il lui est impossible de cacher ses impressions. Il essaye de parler, mais la voix lui manque et il n'entend pas lui-même les sons qu'il cherche à produire.

Le spectacle finit. Le rideau tombe, la rampe est éteinte, elle est partie. Il peut respirer maintenant que ce fatal visage n'est plus sous ses yeux. Toute la salle est debout.

Lady Dynely va sortir au bras de son fils. France prend le sien et le regarde avec des yeux dilatés par la surprise.

Ils sont dehors par la nuit froide. Il les a aidés à monter dans la voiture, et il est resté seul.

Seul, quoique des centaines de gens passent et repassent, quoique de nombreuses voix et des rires bruyants frappent ses oreilles, quoique la brillante ville soit encore éveillée et ses boulevards encore encombrés.

Il ôte son chapeau et laisse la froide bise de la nuit se jouer dans sa chevelure. Que va-t-il faire? se demande-t-il; que doit-il faire d'abord?

Rosamonde est vivante. Il l'a vue ce soir, et France Forrester n'épousera pas un homme dont la femme existe encore. Ils en ont parlé une fois sérieusement. Il se rappelle maintenant cette conversation textuellement.

« Si elle n'était pas morte, France, lui avait-il demandé, si je n'étais libre que par suite de la sentence de divorce, m'aimeriez-vous encore et deviendriez-vous ma femme? »

Elle avait fixé sur lui son regard franc, loyal, fier, et elle avait nettement répondu :

« Si elle n'était pas morte, si rien autre que le divorce ne vous avait affranchi de ces liens, je pourrais vous aimer encore; il me semble que je vous aimerais de même, mais vous épouser, non; pas plus que si jamais il n'y avait eu de divorce. L'homme ne peut avoir qu'une femme, et la mort seule peut rompre ce lien. Je ne crois pas à la doctrine nouvelle du divorce. »

Ils n'avaient plus parlé de cela, ils n'y avaient même plus pensé. Toutes ces choses lui reviennent en mémoire à présent, et il reconnaît que France Forrester est à jamais perdue pour lui.

Alors, dans son horrible désespoir, une idée absurde traverse son cerveau, et il s'en empare comme le nœud s'accroche à un brin d'herbe qui se présente à sa portée. Ce n'est pas sa femme. Il ne le croit pas. C'est une

ressemblance ac-
mesœur; elle p-
ait jamais eu co-

Ce n'est pas R-
viennent pas, et

doit connaître le
si tout simpleme-

mais complètes
Qui donc connaî-

Il porte la ma-
lui vient, et il es-

Terry Dennis

rien. Il pourra l-
ans plus tarder.

Un moment ap-
n'a pas conscienc-

Il trouve assez f-
tranquillement s-

ment éclairé. Ce
tout de suite aup-

Une main lour-
une voix émue l'a-

« Terry! »

Terry se retou-
yeux.

« Quoi! c'est v-
bil, mon cher ami

— Il n'y a eu a-
Pai une question

Il passe son bra-
sur le boulevard.

Terry tient enc-
encore son interlo-

« Il doit y avoir

ressemblance accidentelle. C'est peut-être une parente, une sœur; elle pouvait avoir des sœurs, quoiqu'il n'en ait jamais eu connaissance.

Ce n'est pas Rosamonde Lowell. Les morts ne renaissent pas, et elle a été tuée il y a dix ans. Quelqu'un doit connaître les antécédents de cette Felicia; il y a là tout simplement une de ces ressemblances fortuites mais complètes qui étonnent quelquefois. Il le saura. Qui donc connaît Felicia?

Il porte la main à son front quand cette folle idée lui vient, et il essaye de réfléchir.

Terry Dennison; oui; il est sûr que Terry la connaît bien. Il pourra le renseigner, il faut qu'il le suive, sans plus tarder.

Un moment après, il court avec une vitesse dont il n'a pas conscience dans la direction du *Grand-Hôtel*. Il trouve assez facilement son homme. Terry fume tranquillement son cigare dans le vestibule brillamment éclairé. Ce soir Éric est bon prince, il est monté tout de suite auprès de sa femme.

Une main lourde s'appuie sur l'épaule de Terry et une voix émue l'appelle :

« Terry! »

Terry se retourne, quitte son cigare, et ouvre les yeux.

« Quoi! c'est vous, Caryll, à cette heure! Qu'y a-t-il, mon cher ami? Quelque accident? Vous avez l'air... »

— Il n'y a eu aucun accident, répond-il vivement. J'ai une question à vous adresser, Dennison, sortons. »

Il passe son bras sous celui de Terry, et l'entraîne sur le boulevard.

Terry tient encore son cigare à la main et regarde encore son interlocuteur avec inquiétude.

« Il doit y avoir quelque chose qui cloche, dit-il; sur

ma parole, mon cher, vous avez l'air tout bouleversé.

— Ne faites pas attention à mon air, réplique impatientement Caryll. Dennison, vous connaissez Felicia?»

A cette question inattendue, Terry sent augmenter s'il est possible, sa surprise. Puis il éclate de rire.

« Quoi! vous aussi, Caryll! oh! ce serait trop fort!

— Ne riez pas, dit sèchement Caryll. Répondez-moi : vous connaissez cette femme?

— Ma foi... oui.

— Intimement?

— Mon Dieu, oui, assez... oui, je puis dire que je la connais assez intimement.

— Quelle est son histoire?

— Quoi?

— Qui est-elle? D'où vient-elle? Quel est son véritable nom?» interroge Caryll, toujours pressant.

Dennison ouvre de plus en plus les yeux. Il est saisi qu'il en oublie son cigare.

« Mon cher ami.....

— Au diable! gronde Caryll entre ses dents. Répondez-moi, le pouvez-vous?»

La situation ne prête pas à rire. Terry le voit clairement et il prend son parti en conséquence.

« Qui est-elle, d'où vient-elle, et quoi encore? demando-t-il d'un ton piteux. Mais, Caryll, comment saurais-je tout cela? Je ne suis pas le confesseur de Felicia.

— Vous m'avez dit que vous la connaissiez intimement.

— Je la connais aussi bien que la plupart des hommes connaissent les gens avec qui ils sont en relation. Mais cela n'est rien. Que savons-nous des autres en général? Ne vous impatientez pas, mon ami; tout ce

que je sais, j'é
que ce ne soit
interrogatoire.
rien que la vér
haut degré de p
tion. »

Ici un court s

Terry repren

poches, et atten

Gordon Caryl

parvient enfin à

« Je vous der

le sérénité qu'a

d'une importan

question de vie

De nouveau le

reste muet.

« Je n'avais ja

mit Caryll. Elle

la plus parfaite

avec une femme

de connaître son

venu vous trouva

— Continuez,

— Felicia est

elle jamais allée.

— Elle prétend

— Elle prétend

— Je pense qu

tant d'ardeur à le

mais douté qu'el

doute plus, j'en s

— Depuis hier

— Je ne sais

que je sais, je vous le dirai volontiers, mais je crains que ce ne soit bien peu de chose. Commencez votre interrogatoire. Vous saurez la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. Mais ne laissez pas la vapeur à ce haut degré de pression, ou vous sauterez et ferez explosion. »

rop fort ! Ici un court silence se fait entre eux.

Terry reprend son cigare, met ses mains dans ses poches, et attend.

Gordon Caryl reprend possession de sa raison et parvient enfin à se calmer un peu

« Je vous demande pardon, Terry, dit-il avec plus de sérénité qu'auparavant, mais ce sujet est pour moi d'une importance peu commune, c'est presque une question de vie ou de mort. »

De nouveau les yeux de Terry se dilatent, mais il reste muet.

« Je n'avais jamais vu Felicia avant ce soir, pour-
mit Caryll. Elle est douée de la plus surprenante, de
la plus parfaite ressemblance avec une autre femme...
avec une femme qui est morte il y dix ans. J'ai besoin
de connaître son passé et c'est pour cela que je suis
venu vous trouver.

— Continuez, dit Terry avec calme.

— Felicia est-elle jamais allée en Amérique? Est-elle jamais allée... au Canada?

— Elle prétend que non, répond Terry.

— Elle prétend que non... Est-ce ce que vous pensez?

— Je pense qu'elle y est allée. Elle a toujours mis tant d'ardeur à le nier, que dès le premier jour je me suis douté qu'elle mentait. Depuis hier soir je ne doute plus, j'en suis sûr.

— Depuis hier soir ?

— Je ne sais pas trop s'il est bien convenable que

je le dise, dit Terry; mais, après tout, je ne pense pas être tenu de respecter les secrets de Felicia. Je ne lui dois aucun ménagement, et si cela vous est utile en quelque chose, Caryll...

— Tout... tout ce qui concerne cette femme m'est utile à connaître, » répond fiévreusement Caryll.

Sans autre préambule, Terry raconte l'événement de la nuit, le secours donné à la jeune fille dans la rue, ses imprudents aveux et son arrivée chez Felicia.

« Elle m'a affirmé à plusieurs reprises que Felicia avait vécu au Canada. Elle m'a dit qu'elle-même y était née, et dans tous ses aveux il y avait des réticences qui n'empêchaient pas de voir que Felicia devait être sa mère. Elle ressemble absolument à Felicia; elle avait sur elle son portrait, et Felicia l'a reçue sans se faire prier. Moi, je crois, sur ma foi, que c'est la fille de Felicia. »

Gordon Caryll écoutait sans mot dire. L'enfant de Felicia et le sien ! Il savait qu'il y avait eu un enfant, une fille. M. Barteaux ne le lui avait-il pas dit ? Et elle aussi était ici.

« Quel nom se donnait-elle ? demanda-t-il.

— Elle se nommait elle-même Gordon Kennedy. Gordon ! tiens ! par Dieu !... »

Pour la première fois, une idée soudaine frappa l'esprit de Terry. Une idée si soudaine et si étrange, qu'il en est comme étourdi.

« Par Dieu !... » répète-t-il, et il regarde son compagnon.

Il est inutile d'interroger davantage. La certitude est doublement acquise. Felicia et Rosamonde Lowell sont une seule et même personne, et cette jeune fille égarée dans les rues de Paris est sa fille.

De nouvelles
ment son bra

« Cela suffi

Il part, lais

se dévoile, to

nadienne de

ressemblance

pressantes au

veille. Terry

« Par Dieu

En entenda

un peu au sen

pour rentrer c

Gordon Car

aperçoit à la fe

paraît inquiète

serrent pénible

Il ne peut p

ment à sa chan

sur un siège po

prendre.

Il l'a perdue

Demain, au plu

alors... il le s

assis là... alors

Ce n'est poin

elle l'aimera e

tant qu'il souffi

ne voudra plus

d'une espèce de

bre en tous sens

Les heures pa

Mais à quoi bon

faire pendant la

De nouvelles questions sont inutiles. Il retire brusquement son bras et s'arrête.

« Cela suffit, dit-il. Merci mille fois et bonsoir. »

Il part, laissant Terry bouche bée, pétrifié. Tout se dévoile, tout s'explique : l'histoire de l'épouse canadienne de Gordon Caryll, l'actrice, le portrait, la ressemblance extraordinaire de Felicia, ses questions pressantes au sujet de Gordon pendant la soirée de la veille. Terry ne sait plus où il en est.

« Par Dieu !... » s'écrie-t-il tout haut.

En entendant cette exclamation favorite, il revient un peu au sentiment de la réalité, et se met en route pour rentrer chez lui.

Gordon Caryll s'en retourne aussi à la maison. Il aperçoit à la fenêtre du salon le visage de France, qui paraît inquiète et fatiguée, et à cette vue ses dents se serrent péniblement.

Il ne peut pas aller la rejoindre. Il monte directement à sa chambre, ferme sa porte, et se laisse tomber sur un siège pour réfléchir à tout ce qu'il vient d'apprendre.

Il l'a perdue, elle, il l'a perdue... pour toujours. Demain, au plus tard, il faudra qu'elle sache tout, et alors... il le sait aussi sûrement qu'il sait qu'il est assis là... alors elle ne voudra même plus le voir.

Ce n'est point sa faute... elle ne le blâmera pas : elle l'aimera et le plaindra ; elle souffrira même autant qu'il souffrira lui-même, mais, malgré tout, elle ne voudra plus le voir. A cette pensée il se lève, pris d'une espèce de folie, et se met à parcourir sa chambre en tous sens.

Les heures passent. Il pense et repense à tout cela. Mais à quoi bon ? Toutes les réflexions qu'il pourrait faire pendant la durée entière d'une existence humaine

ne peuvent rien changer aux faits. Cette femme est l'épouse contre laquelle il a obtenu un arrêt de divorce, et France n'épousera jamais un homme divorcé. La loi peut bien le débarrasser de sa femme, mais elle ne peut lui donner France. L'expiation de sa première folie n'est pas complète, et il faut qu'elle le soit. Le ciel, à ce qu'il paraît, ne veut pas lui faire grâce d'une poêle de sa dette. Son exil et ses malheurs vont recommencer.

Il souffre, cette nuit, plus qu'il n'a jamais souffert dans le passé. Et lorsque une belle matinée de février commence, elle le trouve le visage dans les mains et immobile comme si le désespoir l'eût foudroyé.

Le premier rayon de soleil se fait jour à travers les vitres. Il relève la tête : pâle et blême au delà de toute expression, il a les yeux secs et brûlants et une morne douleur peinte sur chaque trait de sa mâle physionomie.

Sa résolution est prise. Il dira tout. Mais avant de rien dire, pour ne pas laisser l'ombre d'un doute dans son esprit, il verra cette femme qui a pris le nom de Felicia. Il la verra, et il apprendra la vérité de sa propre bouche.

Malgré l'heure matinale, il sonne son domestique et demande un bain froid. Cela lui tiendra lieu du sommeil qu'il n'a pas goûté. Il fait une toilette complète, déjeune légèrement, et quitte la maison avant qu'aucune des dames soit levée.

Le soleil et le mouvement de la rue lui font du bien. Il fume, et cela le soulage. Dès qu'il entend sonner onze heures, il se prépare à faire sa visite. Il est redevenu maître de lui. Son agitation et sa douleur ont disparu en apparence. Il est très-pâle : c'est l'unique changement qu'on puisse remarquer en lui.

H, n'éproue
qu'il va voir
lui seul qu
en support
puis...

Voulant r
à ce qui va s

Il est de
même du ma
tendre. Il n
de l'actrice la
et s'y rend d
chambre.

« Madame
poliment à G
déjà levée. »

— Madame
lez lui remet
Le domestique
chose dans la
obéir. La car
femme de cha
maîtresse.

Felicia est l
jeuné. Elle est
guée des émoti
tigue est marq
yeux.

Elle pense à c
gardant attenti

« Une visite p
Pauline.

— Je ne reco
résolument Fel

Il n'éprouve pas de colère contre cette femme qu'il va voir. Il est assez juste pour cela. C'est lui, lui seul qui a commis la faute, c'est lui qui doit en supporter la peine. Mais il veut la voir... et puis...

Voulant rester calme et fort, il ne peut pas songer à ce qui va suivre.

Il est de bien bonne heure pour faire une visite, même du matin, à une femme, mais il ne peut pas attendre. Il n'est pas difficile de se procurer l'adresse de l'actrice la plus en évidence de Paris. Il la découvre et s'y rend d'un pas délibéré. Il s'adresse au valet de chambre.

« Madame ne reçoit pas à cette heure, répond-il poliment à Gordon. Il est douteux que Madame soit déjà levée. »

— Madame me recevra, j'en suis certain. Veuillez lui remettre ma carte. »

Le domestique paraît hésiter ; mais il y a quelque chose dans la physionomie de l'Anglais qui le décide à obéir. La carte passe de main en main jusqu'à la femme de chambre de Felicia, qui la présente à sa maîtresse.

Felicia est levée, malgré l'heure ; elle a même déjeuné. Elle est étendue dans son salon et paraît fatiguée des émotions de la soirée précédente... Cette fatigue est marquée dans le cercle bistré qui cerne ses yeux.

Elle pense à Gordon Caryll qu'elle a vu hier la regardant attentivement.

« Une visite pour madame, un monsieur, annonce Pauline.

— Je ne reçois personne, il est trop tôt, répond résolument Felicia. Est-ce monsieur di Venturini ?

— Non, madame; c'est un grand Anglais blond qui n'est jamais venu ici. »

Felicia se redresse vivement et saisit la carte. Son visage devient pourpre en lisant le nom. Elle ne sait pas tout à fait ce qu'elle attendait, mais certainement ce n'était pas ceci. Pendant un moment, son cœur bat très-vite.

« Je recevrai ce monsieur, Pauline, dit-elle. Madame Hannay, vous devez être fatiguée de ce livre stupide; la matinée est belle; j'ai idée que vous feriez bien de prendre *Pandore* — *Pandore* était le cheval favori de Felicia — et d'aller faire une promenade. Cela vous fera du bien à tous deux, et je n'ai pas besoin de vous. »

Ainsi congédiée, la dame de compagnie se lève et sort. Felicia se tourne alors vers sa camériste.

« Où est ma nouvelle protégée, demande-t-elle, mademoiselle Donny? »

— Elle lit dans sa chambre, madame.

— Veuillez alors à ce qu'elle n'en sorte pas. Maintenant, faites monter ce monsieur. »

La soubrette se retire. Felicia se lève, augmente encore un peu l'obscurité de la chambre, se regarde dans une grande glace, et se replace sur son siège en donnant à ses yeux une expression languissante et triste avant que la porte ne se rouvre. Mais son cœur bat très-vite et, malgré ses efforts, ses yeux de topaze brillent d'un feu sauvage sous ses cils sombres.

La porte s'ouvre et il entre.

C'est ainsi qu'après tant d'années cet homme et cette femme autrefois unis se retrouvent face à face.

La première chose qu'il aperçoit dans le demi-jour de la pièce c'est son tableau. Il est placé juste en face de l'entrée, et au moment où l'on ouvre la porte, un

rayon de soleil frappe
cette façon
veau en face

Il reste in
c'est elle qu

« C'est un
je ne pense
mais eu un
là. Vous de
moi. »

La voix, d
roles, aussi
eût eu, au l
que des senti
cruel errait
surveillaient

Il se retou

« Rosamon

Elle tressai
et presque an
sang afflua à
trouva pas de
rire.

« Ma foi, di
nom! J'avais
trefois, tant
tendu. Seize, c
Que cela nous

Une angoiss
Oni certainene
tait le plus c
la vie.

« Vous avez
ment. Vous ét

rayon de soleil vient l'éclairer un moment. C'est de cette façon qu'ils s'étaient quittés ; les voici de nouveau en face l'un de l'autre.

Il reste immobile une seconde, le contemplant, et c'est elle qui entame la conversation.

« C'est un très-bon tableau et très-bien peint. Mais je ne pense pas... je ne puis pas penser que j'aie jamais eu une expression de désespoir comme celle-là. Vous devez le savoir, néanmoins, mieux que moi. »

La voix, douce et lente, était, en prononçant ces paroles, aussi affable et égale que si dans ce cœur il n'y eût eu, au lieu de la fièvre ardente qui le dévorait, que des sentiments calmes et bienveillants. Un sourire cruel errait sur ses lèvres et ses yeux méchants le surveillaient attentivement.

Il se retourna à sa voix, et la regarda à son tour.

« Rosamonde ! »

Elle tressaillit en entendant ce nom et le ton doux et presque amical avec lequel il était prononcé. Le sang afflua à ses joues et pendant une seconde elle ne trouva pas de voix pour répondre. Enfin elle éclata de rire.

« Ma foi, dit-elle, comme c'est drôle d'entendre ce nom ! J'avais presque oublié que c'était mon nom autrefois, tant il y a longtemps que je ne l'avais entendu. Seize, dix sept ans, mon Dieu oui, tout autant ! Que cela nous vieillit ! »

Une angoisse réelle s'empara de son cœur. Vieillir ! Oui certainement. Vieillir était la chose que redoutait le plus cette femme dont cette crainte gâtait la vie.

« Vous avez changé, dit-elle en le regardant fixement. Vous êtes plus changé que moi. Vous n'êtes

semblez pas beaucoup au jeune homme mince, blond, que j'ai connu il y a si longtemps à Toronto. Et cependant je vous aurais reconnu n'importe où. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

— Merci, dit-il du même ton doux et grave. Je ne veux vous déranger qu'un moment. Je vous ai vue hier soir pour la première fois depuis que nous nous sommes séparés à Québec.

— Et cette vue a été un coup de foudre, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle gaiement.

— Oui, répliqua-t-il d'un ton sérieux, car je vous croyais morte ; j'étais même sûr de cela, ou du moins je croyais l'être.

— Ah oui ! l'accident du chemin de fer ! Ce fut une catastrophe terrible. Je me suis trouvée si près de la mort que je n'aurais jamais espéré en réchapper ; mais je m'en suis tirée tout de même, et me voilà. »

Elle le regarda, son insolent sourire aux lèvres et ses yeux remplis d'un feu sombre.

« Me voilà, répéta-t-elle, et ma présence brise votre vie, n'est-ce pas, comme vous avez brisé la mienne dans cette soirée ? »

Elle montrait le tableau, la joie de la vengeance satisfaite dans le cœur et dans les yeux.

« Vous avez été sans pitié ce soir-là, Gordon Caryll, et j'ai juré de me venger, vous en souvenez-vous ? Eh bien, les années sont venues et les années ont fui ! nous vivons tous les deux, et la vengeance m'échappait. Je ne vous ai jamais pardonné, et je ne vous pardonnerai jamais. Mais que pouvais-je faire ? Maintenant nous nous retrouvons, et je n'ai pas besoin de m'en mêler. Le seul fait d'être vivante constitue une vengeance suffisante. Il vous sépare d'elle, n'est-ce pas ? Ah ! vous le sentez, cela, monseigneur ! Je me de-

mande pour
certainement
tendre.

— Je suis
pouvais croire
malgré cela...

— Malgré c
face avec moi.

Je suis Rosam
que vous ave

cœur il y a di
daigneux. Je

déplaie, que
ment que, si e

ter dans la r
quittée ce soir

Je puis rire ma
et en pensant

les choses à tre
— C'était im

— Que mon
après notre sépa

dit cela à Québ
— Oui, on m

vous maintena
— Qui vous l

— Je le sais,
quoi j'étais ven

désir de la voir
Elle eut un éc

« Et vous vo
voir ? Oh ! je me
de cette enfant
elle l'aidera, je l

mande pourquoi vous êtes venu ici ce matin? C'est certainement un honneur auquel j'étais loin de m'attendre.

— Je suis venu pour être certain de ce que je ne pouvais croire. Je n'avais pas de doute pourtant, et malgré cela...

— Malgré cela, vous vouliez vous retrouver face à face avec moi. Eh bien, il n'y a plus de doute possible. Je suis Rosamonde Lowell, Rosamonde Caryll, la fille que vous avez épousée et dont vous avez brisé le cœur il y a dix-sept ans. Oh! n'ayez pas ce regard dédaigneux. Je dis bien. J'avais un cœur, ne vous en déplaise, et je vous aimais, je vous aimais si ardemment que, si cela eût été possible, je serais allée me jeter dans la rivière, me noyer après que vous m'êtes quittée ce soir-là. Heureusement c'était impossible. Je puis rire maintenant en me rappelant cette époque et en pensant à ma sottise. Nous apprécions mieux les choses à trente-cinq ans.

— C'était impossible! répète-t-il. Cela signifie...

— Que mon enfant venait au monde douze heures après notre séparation, interrompit-elle. Vous avait-on dit cela à Québec?

— Oui, on me l'avait dit. Et l'enfant est auprès de vous maintenant.

— Qui vous l'a dit? demanda-t-elle vivement.

— Je le sais, cela suffit. Vous me demandiez pourquoi j'étais venu ce matin. Une des raisons était le désir de la voir. »

Elle eut un éclat de rire méprisant.

« Et vous vous imaginez que je vous la laisserai voir? Oh! je me suis toujours dit depuis la naissance de cette enfant qu'elle aiderait à venger sa mère, et elle l'aidera, je l'ai juré !

— Vous refusez de me la laisser voir?

— Très-positivement oui. Quand l'heure sera venue, vous la verrez à votre grand regret, pas avant. »

Il se retourna pour s'en aller. Elle se leva et se plaça devant lui.

« Pourquoi vous retirer sitôt, dit-elle en riant, et après tant d'années de séparation? Enfin, allez! Des actes vaudront mieux entre nous que des paroles. Mais je pense, Gordon Caryll, que mon jour est venu. Mlle France Forrester est une jeune femme très-flère et sans tache, m'a-t-on dit. Lui avez-vous dit qui était l'actrice Felicia? »

Il ne répondit pas. Sans une parole, sans un regard, il quitta le salon parfumé de l'actrice et sortit de la maison, heureux presque de respirer l'air pur d'une belle journée de printemps.

CHAPITRE XI

UNE VISITE MATINALE

Juste une heure plus tard, France était dans la chambre de Mme Caryll, auprès de la fenêtre, les mains insoucieusement croisées devant elle, les yeux fixés sur le boulevard, dans une attitude pensive. Son visage exprimait l'inquiétude, l'impatience, l'attente, car depuis qu'ils s'étaient quittés la veille d'une façon si étrange à l'entrée du théâtre, elle n'avait pas revu son amant, et cela ne leur était encore jamais arrivé.

Quelque chose
cheux, elle le
définir ce se
veille au soir
bizarre!

Est-ce que l
cette question
ne le lui a-t-i
pouvait avoir
et mobiles cor
valeur de la r
plus d'action
dans Paris.

Pourquoi n

La veille, lo
retirés, elle a
après le salut
fort tard et s'
quoiqu'il eût
était-il pas déj
ne l'avait-elle
manqué de la c

Elle était all
Mais elle n'éta
que tout s'exp
jeter un coup d
avait pas pensé
ner, il lui dirai
Aussi s'était-el
un gai refrain a
ment de tout
son existence et
L'heure du d
don n'était jama

Quelque chose était survenu et quelque chose de fâcheux, elle le sent vaguement quoique elle ne puisse définir ce sentiment. Quel air singulier il avait la veille au soir ! quel étrange langage, et quelle conduite bizarre !

Est-ce que lui aussi connaissait Felicia ? Elle sourit à cette question. Naturellement non, il ne la connaît pas ; ne le lui a-t-il pas dit une douzaine de fois ? Felicia pouvait avoir une fatale influence sur des êtres faibles et mobiles comme Dynely ; mais sur des hommes de valeur de la nature de Gordon Caryl elle n'avait pas plus d'action que la dernière coquine vagabondant dans Paris.

Pourquoi n'était-il pas encore venu ?

La veille, longtemps après que les autres se furent retirés, elle avait attendu, anxieusement attentive, après le salut du soir, si rarement omis. Il était rentré fort tard et s'était rendu directement à sa chambre, quoiqu'il eût dû savoir qu'elle l'attendait. Ne lui était-il pas déjà arrivé souvent de s'attarder ainsi, et ne l'avait-elle pas toujours attendu ? Avait-il jamais manqué de la chercher ?

Elle était allée se coucher, vexée et déçue. Mais elle n'était pas susceptible, et elle avait pensé que tout s'expliquerait le lendemain. Il aurait pu jeter un coup d'œil dans le salon en entrant ; il n'y avait pas pensé, voilà tout. Le lendemain, au déjeuner, il lui dirait ce qu'il y avait, quoi que ce pût être. Aussi s'était-elle levée heureuse et sans inquiétude, un gai refrain aux lèvres, sans le moindre pressentiment de tout ce qui allait assombrir le bonheur de son existence et affliger son cœur de jeune fille.

L'heure du déjeuner ! Elle descend vivement. Gordon n'était jamais en retard. On le trouvait toujours

en robe de chambre et en pantoufles, lisant le journal à cette heure. Mais ce matin son fauteuil de prédilection était vide, et Lady Dynely avait été son unique compagne de table.

« Est-ce que Gordon est devenu paresseux ? Cela m'étonnerait, dit la plus âgée des deux dames. Il est assez rare de ne pas le voir au bout de la table. Éric et sa femme vont venir aujourd'hui, France, et j'avais compté pour vous sur Gordon. Nous allons à Saint-Cloud, et si Gordon ne revient pas...

— Dans aucun cas je ne pense sortir aujourd'hui, répond France avec fatigue. On finit par être lasse de ces perpétuelles promenades. Je resterai à la maison avec grand'maman Caryll. »

Elle n'avait pas d'appétit au déjeuner, et quand il fut fini, elle monta lestement souhaiter le bonjour à grand'maman.

Gordon n'avait pas paru là non plus. La première question de Mme Caryll avait été pour s'informer de lui.

« Voici la première fois qu'il manque de me faire sa visite avant déjeuner, dit Mme Caryll avec un sourire qui cachait mal son mécontentement. Peut-être est-il sorti, mais où est-il ?

— Je ne sais pas, répond France vaguement, mal à l'aise. Il n'a pas déjeuné.

— Pas déjeuné ?

— Il a été absent presque toute la nuit, dit Mlle Forrester d'un ton dégagé. Il est sans doute devenu dormeur et il s'est oublié dans son sommeil. Suzanne, dit-elle à la femme de chambre de Mme Caryll, qui entrait en ce moment, savez-vous si M. Caryll est encore dans sa chambre ?

— M. Caryll est sorti, il y a trois heures, mademoi-

elle, dit la de
let de chamb

— C'est vrai
la plus inquiè

est-ce que ce

Mais il n'y av

La matinée s'

ivres; Éric, beau

sur son bras, pâ

seule à les

Saint-Cloud.

« Je voudrais

Crystal tout bas.

Le contact de

France semblait.

moitié flétri.

« Pas aujour

l'embrassait.

maman tout à fait

histoire ancien

Nous nous retrou

l'Opéra ou aux

— L'éloquence

ances, France ?

ajoute-t-il en ria

quand une femme

suppose qu'il faud

ence enlève un

madre, allons, s'

Nous retrouverons

Ils sont partis,

empir de soulager

et ils auront une

entière à eux, et t

elle, dit la domestique, à ce qu'a dit Norton, son valet de chambre.

— C'est vraiment étrange, pensait France, de plus en plus inquiète; je ne reconnais pas là Gordon. Qu'est-ce que cela peut signifier? »

Mais il n'y avait pas de solution à l'énigme.

La matinée s'avancait; Éric et Crystal étaient arrivés; Éric, beau comme toujours, Crystal, s'appuyant sur son bras, pâle, silencieuse, attristée. Lady Dynely n'attendait que seule à les accompagner dans leur promenade à Saint-Cloud.

« Je voudrais que vous vinssiez, France, » avait dit Crystal tout bas.

Le contact de l'énergie et de la fière beauté de France semblait communiquer de la vie à ce petit lis moitié flétri.

« Pas aujourd'hui, mignonne, avait répondu France à l'embrassement. Il ne serait pas bien de laisser grand-maman tout à fait seule. D'ailleurs Saint-Cloud est de l'histoire ancienne pour moi, et plutôt ennuyeuse. Nous nous retrouverons tous au dîner, et nous irons à l'Opéra ou aux Italiens ensemble.

— L'éloquence de Crystal a-t-elle vaincu vos résistances, France? demande Éric. Non? En ce cas, ajoute-t-il en riant, le cas est réellement désespéré. Quand une femme ne veut pas, elle ne veut pas. Je suppose qu'il faudra nous résigner, quoique votre absence enlève un attrait à notre excursion. Allons, *madre*, allons, *sposa mia*. A tantôt, France, nous nous retrouverons chez Philippe. »

Ils sont partis, et France saluë leur départ d'un soupir de soulagement. Gordon sera ici tout à l'heure et ils auront une longue et délicieuse journée tout entière à eux, et tout s'expliquera.

Elle remonte chez Mme Caryll, prend un livre favori, s'assied près de la fenêtre, de laquelle elle aperçoit tous ceux qui entrent, et tâche de lire. Mais tant de monde entre et sort, tant de voitures vont et viennent, que son attention est continuellement troublée.

Que les heures sont longues et que cette matinée traîne ! Ne viendra-t-il jamais ? Onze heures, midi, une heure ! Reviendra-t-il pour le lunch, à deux heures ? Il ne prend presque jamais part au lunch, mais il viendra certainement.

Que le soleil est brillant et comme il éblouit ! Ses yeux lui font mal. Elle se lève avec un soupir d'impatience et ferme les rideaux. Un orgue de Barbarie se fait entendre dans le voisinage. Il joue un des airs populaires de Felicia. Elle voudrait que ce fût fini et qu'il se tût ; le bruit lui fait mal à la tête. Mme Caryll sommeille dans sa chaise. La monotonie du bruit de l'orgue commence à endormir également la jeune fille. Mais juste au moment où ses yeux fatigués se ferment, où sa tête s'appuie au dossier de sa chaise, Suzanne frappe doucement et entre dans la chambre.

« Mademoiselle... mademoiselle France !... »

Elle est obligée de répéter le nom, pour que la jeune fille ouvre les yeux.

« Mademoiselle France, il y a au salon une dame qui demande à vous voir.

— Une dame ? »

Un moment son cœur a battu. Mais ce n'est qu'une dame.

« Suzanne, demande-t-elle avec impatience, M. Gordon n'est-il pas encore venu ? Certainement il doit être dans sa chambre, ou...

— Non, madame.

Cette dame attend.

— Qui est-ce ?

— Je ne vois rien.

— Elle n'a pas de carte.

— Elle n'a pas de carte.

— Elle n'a pas de carte.

— Une affaire.

Mlle Forrester.

« Une affaire.

Son cœur a

chose concernant

« Au salon, a

tout de suite. »

Elle sort. Da

sort à moitié

terne, une femme

C'est une femme

vêtue. Son visage

est si noir.

« Vous avez

gracieusement

qui peut être ce

La dame se re

« Mademoiselle

interrogateur.

France, encore

matif.

« Vous avez

tante ? »

France n'ach

lement son vol

à face. C'est un

à devant elle, e

— Non, mademoiselle, il n'est pas encore venu, et cette dame attend au salon.

— Qui est-ce? Où est sa carte? Je ne suis pas habillée; je ne veux recevoir personne.

— Elle n'a pas voulu donner son nom; elle n'a pas remis de carte. Elle a dit qu'elle désirait voir Mlle Forrester tout de suite pour une affaire importante.

— Une affaire importante! »

Mlle Forrester se lève, ouvrant ses grands yeux.

« Une affaire importante! »

Son cœur a battu de nouveau. Serait-ce quelque chose concernant Gordon Caryll?

« Au salon, avez-vous dit, Suzanne? Je descends tout de suite. »

Elle sort. Dans le long et glacial salon les jalousies sont à moitié fermées, et dans le demi-jour gris, terne, une femme est assise.

C'est une femme élégamment, très-élégamment vêtue. Son visage est caché par un épais voile de dentelle noire.

« Vous avez désiré me voir, madame? » demande gracieusement Mlle Forrester, qui cherche à savoir qui peut être cette visiteuse voilée.

La dame se retourne et se lève.

« Mademoiselle Forrester?... » dit-elle d'un accent interrogateur.

France, encore debout, fait un signe de tête affirmatif.

« Vous avez désiré me voir pour affaire importante? »

France n'achève pas, car la dame relève tranquillement son voile, et elles se trouvent toutes deux face à face. C'est un visage réellement beau que France a devant elle, et qui lui est singulièrement familier,

quoiqu'elle ne puisse dire le nom de la personne. Cela ne dure qu'un moment, et elle ne tarde pas à se souvenir.

« Madame Felicia ! s'écrie-t-elle.

— Madame Felicia, répète l'actrice avec une gracieuse révérence théâtrale et un sourire froidement railleur. Vous savez maintenant pourquoi je n'ai pas donné mon nom. Vous ne m'auriez pas reçue. »

Mlle Forrester s'était remise. Elle est encore excessivement surprise ; elle est aussi très-vivement intriguée. Mais extérieurement elle est calme et polie tout simplement.

« Vous vous trompez, dit-elle du même ton froid, je vous aurais reçue. Puis-je vous demander à quoi je dois cette visite inattendue ? »

Elle s'assied à distance, près d'une des fenêtres, et elle regarde sa montre en guise d'invitation à l'artiste d'être brève. Felicia comprend. Son sourire insolent erre encore sur ses lèvres, et ses yeux (des yeux de chat, pense France) ont un éclat radieux, triomphant.

« Je ne vous retiendrai pas longtemps, dit-elle, et je pense que ce que j'ai à vous dire ne vous fatiguera pas. Puis-je vous demander, quoique je sache que non, si vous avez vu ce matin M. Gordon Caryl ? »

Le cou de France a bondi dans sa poitrine. C'est donc quelque chose qui concerne Gordon. Sa figure pâlit légèrement, et elle a besoin d'attendre une seconde pour raffermir sa voix.

« Et puis-je vous demander, dit-elle avec hauteur, en quoi cela peut vous intéresser ? »

— Cela me touche de beaucoup plus près que vous ne le pensez, répond l'actrice. Vous saurez tout à l'heure ce que je veux dire. Je sais que vous ne l'avez

pas vu ce m
ici avec moi
avant lui, et
enfin qu'il a
directement

Le sang aff

« De chez m

Il y a dans

pleine florais

Est-ce le suav

la rend mal

nourir ?

« De chez m

Je ne sais pas

— Je suis pa

pas. On n'a pa

était auprès de

et demie, et j

vous voir. Vo

aussi bien que

poserais pas à

que je n'en mé

la loge, aux

au printemps

bonne, brave,

portance à l'op

en particulier,

mettre aussi bi

que je serais ici

de raconter le

vous narrer.

Oh ! l'influenc

Oh ! l'horribl

ment aigu semb

pas vu ce matin; sans cela vous ne seriez pas assise ici avec moi maintenant. J'ai pensé que j'arriverais avant lui, et j'ai eu raison, car me voici. J'ai pensé enfin qu'il aurait difficilement le courage de venir directement de chez moi chez vous. »

Le sang afflue aux joues, aux tempes de France.

« De chez moi chez vous !... »

Il y a dans le salon une grande caisse de jasmins en pleine floraison, placée précisément derrière elle. Est-ce le suave et énervant parfum de ces fleurs qui la rend si malade qu'elle semble sur le point de s'évanouir ?

« De chez moi chez vous ! répète-t-elle tout haut. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je suis parfaitement certaine que vous ne le savez pas. On n'a pas vu M. Caryll ici ce matin, parce qu'il était auprès de moi. Il m'a quittée il y a une heure et demie, et je me suis habillée aussitôt pour venir vous voir. Vous deviez apprendre l'histoire par moi aussi bien que par lui. J'avais décidé que je ne m'exposerais pas à encourir de votre part plus de blâme que je n'en méritais. Je vous ai vue hier soir dans la loge, aux Nouveautés. Je vous ai vue souvent au printemps dernier à Londres. Vous me paraissiez bonne, brave, noble, et quoique j'attache peu d'importance à l'opinion du monde, et à celle des femmes en particulier, ajoute-t-elle en riant, j'ai le désir de me mettre aussi bien que possible avec vous. J'étais sûre que je serais ici avant lui. Les hommes n'ont pas hâte de raconter les histoires du genre de celle qu'il a à vous narrer. »

Oh ! l'influence mortelle du jasmin !

Oh ! l'horrible grincement de l'orgue, dans le broiement argu semble vous entrer dans la tête. Pendant un

instant France est si étourdie et si souffrante qu'elle ne peut parler.

L'actrice, alarmée, se lève.

« Mademoiselle Forrester, vous êtes souffrante? »

Mais France lève la main et lui fait signe de rester tranquille.

« Attendez, dit-elle d'une voix à peine intelligible. Vous... vous m'avez effrayée. Me voilà remise. Maintenant continuez. »

Elle se redresse sur son siège par un effort énergique et elle croise ses mains sur ses genoux.

« Continuez, » dit-elle avec fermeté en regardant Felicia bien en face.

Le sourire insolent, l'éclat triomphant du regard ont disparu du visage de la danseuse. Quelque chose comme une expression de pitié les remplace. Après tout, cette jeune femme va souffrir ce qu'elle a souffert elle-même autrefois, et elle se rappelle fort bien ce que c'est qu'une pareille souffrance.

« Mademoiselle Forrester, dit-elle gravement, n'avez-vous rien remarqué d'insolite dans les regards et les manières de M. Caryll, hier soir, aux Nouveautés, lorsqu'il m'a vue? »

A-t-elle ou ne l'a-t-elle pas remarqué, la pâleur mortelle de son visage, le timbre rauque de sa voix, et son départ subit?

« Continuez, dit-elle.

— Permettez-moi encore une question. Vous devez vous marier avec Gordon Caryll?

— Oui. »

Il semble qu'elle fait cette réponse malgré elle. Même en ce moment, elle est frappée de l'étrangeté de la situation. N'est-il pas bizarre en effet qu'elle, France Forrester, soit là, répondant à toutes les

questions qu'

« Vous con

Vous savez qu

divorce. Vous

— Oui, dit

veuf.

— Il n'est

flammes dans

m'a crue mort

Je ne l'étais p

sommes pas ren

présence hier

femme de Gor

— Sa femm

France sava

Sa femme...

Comme tout

conscience d'un

que cet horribl

de ce mortel pa

« Vous ne pa

Forrester, crie

je suis la femm

— Je compre

nuez.

— Cela ne vo

plus aigre enco

divorcé dont la

— Non, cont

Un moment c

de France emba

passer davantag

En attendant, c

horriblement. F

UN MARIAGE EXT

questions qu'il plaît à cette danseuse de lui adresser?

« Vous connaissez, comme de juste, son histoire. Vous savez qu'il avait une femme et qu'il a obtenu le divorce. Vous pensez tous qu'il est veuf, n'est-ce pas?

— Oui, dit France toujours machinalement. Il est veuf.

— Il n'est pas veuf!... s'écrie Felicia avec des flammes dans les yeux; pas plus que j'en suis veuve. Il m'a crue morte, tuée dans un accident de chemin de fer. Je ne l'étais pas. Pendant dix-sept ans nous ne nous sommes pas rencontrés, nous nous sommes retrouvés en présence hier soir. Mademoiselle Forrester, je suis la femme de Gordon Caryll.

— Sa femme... »

France savait cela avant que ce fût dit.

Sa femme... sa femme...

Comme tout cela est extraordinaire! Elle n'a pas conscience d'une peine aiguë. Son principal désir est que cet horrible orgue cesse et qu'elle soit débarrassée de ce mortel parfum des jasmains.

« Vous ne paraissez pas comprendre, mademoiselle Forrester, crie aigrement Felicia. Je vous répète que je suis la femme divorcée de Gordon Caryll.

— Je comprends, dit France, comme rêvant. Continuez.

— Cela ne vous fait donc rien? crie Felicia d'un ton plus aigre encore. Vous marierez-vous avec un homme divorcé dont la femme est vivante?

— Non, continuez. »

Un moment de silence. Il est évident que le calme de France embarrasse Felicia. Il ne peut pas l'embarrasser davantage qu'il n'embarrasse France elle-même. En attendant, elle sent vaguement qu'elle souffrira horriblement. Pour le moment, elle éprouve la sensa-

tion extatique des amateurs de lotus ; elle écoute cette musique de l'orgue de Barbarie, elle regarde les rayons de soleil formant de larges bandes dorées sur le tapis et aspire l'odeur des jasmins. Jusqu'au jour de sa mort, ces fleurs l'incommoderont et la feront défaillir.

CHAPITRE XII

MADAME GORDON CARYLL

« Continuez, disait France presque amicalement, incapable qu'elle était d'articuler d'autres sons que ces trois syllabes, et Felicia continuait avec insistance.

— Il m'a reconnue hier soir, dit-elle d'un ton plus dur, en voyant le calme désespérant de son interlocutrice ; mais moi je l'avais reconnu il y a longtemps, depuis le jour où je vis à l'Académie son tableau *le Crépuscule*. Donc hier soir il m'a vue et reconnue aussitôt, naturellement, J'ai peu changé, m'a-t-on dit. »

Un silence pendant lequel Felicia ne quitte pas des yeux la jeune fille, à demi irritée de sa profonde quiétude. Mlle Forrester suit toujours du regard les bandes lumineuses du tapis.

« Est-ce une tactique, ou bien est-ce un manque de cœur ? pensait l'actrice. Non, je ne le crois pas. Elles se ressemblent toutes ces grandes dames : prêtes à imiter l'impassibilité du Peau-Rouge qui semble jouer lorsque la mort est proche. J'imagine, continue-t-elle

avec un rire
cette nuit ;
quand il est

Mlle Forrester

« Pourquoi

— D'abord

titude positive

sa fille se trou

Un sentiment

rouge s'empar

femme a été s

Elle soupire d

« Vous... v

— Non, je

entièrement fo

jour, à ses dép

Il a pu m'enle

Nouveau sil

Felicia ; il est d

« Tout le ma

l'aimais, et il

haine et mépris

une femme, m

moiselle Forres

en faisant brill

dupe d'une mac

je ne le nie pas.

je n'étais pas un

comme lui ; j'av

de concert de

abandonnée dan

vie, conquérir

tais. Je n'ai co

l'argent, avoir

avec un rire forcé, que son sommeil a dû être troublé cette nuit; cela se voyait sur son visage ce matin, quand il est entré chez moi. »

Mlle Forrester lève les yeux et regarde Felicia.

« Pourquoi allait-il chez vous? interroge-t-elle.

— D'abord et surtout, je crois, pour avoir une certitude positive, et en second lieu parce qu'il savait que sa fille se trouvait chez moi et qu'il voulait la voir. »

Un sentiment d'angoisse pénétrant comme un fer rouge s'empare du cœur de France. Sa fille! Oui, cette femme a été son épouse, elle est la mère de son enfant. Elle soupire doucement.

« Vous... vous la lui avez laissé voir?

— Non, je ne la lui ai pas laissé voir; je ne suis pas entièrement folle. Comme je le lui ai dit, il la verrait un jour, à ses dépens. Elle est à moi et j'entends la garder. Il a pu m'enlever son nom, mais son enfant, non pas. »

Nouveau silence. La pitié a disparu du visage de Felicia; il est devenu dur, amer, impitoyable.

« Tout le mal qu'il a pu me faire, il me l'a fait. Je l'aimais, et il m'a abandonnée, il m'a repoussée avec haine et mépris. Je jurai de me venger; mais que peut une femme, même une femme méchante?... Mademoiselle Forrester, ajoute-t-elle en élevant la voix et en faisant briller ses yeux, en m'épousant il avait été dupe d'une machination... d'une infâme machination, je ne le nie pas. Je n'étais pas la fille du major Lowell, je n'étais pas une femme convenable pour un homme comme lui; j'avais été retirée de la plus infâme salle de concert de New-York. Tout enfant, j'ai été abandonnée dans les rues; j'avais dû gagner ma vie, conquérir les croûtes de pain que je grignotais. Je n'ai connu ni mère, ni père, et gagner de l'argent, avoir de belles robes, n'importe comment.

était mon unique religion. Lowell vint et me prit avec lui; Gordon Caryll me vit et devint amoureux de moi. Il ne m'adressa aucune question et il m'épousa. Je l'aimais d'un amour qui aurait été ma régénération sur la terre, s'il l'avait permis. Je lui fus fidèle en pensées, en paroles, en actions; j'aurais donné ma vie pour lui. Alors Lowell mourut, et en mourant il raconta son histoire. Je m'enfuis et me cachai pour éviter les premiers effets de sa colère; je savais qu'il m'aurait tuée s'il m'avait rencontrée. Quelques mois après il me retrouva et me traita avec le mépris avec lequel on repousse au pied une bête malfaisante, et il me montra l'acte de divorce; puis il m'abandonna pour toujours. Mademoiselle Forrester, j'étais une misérable folle, je le sais, mais je tombai sur le sable à l'endroit où il m'avait quittée ainsi, comme morte. Il eût peut-être mieux valu pour lui et pour vous aujourd'hui, termina-t-elle avec un rire mauvais, que je fusse morte. Mais j'ai vécu, et me voici. »

Elle s'interrompit brusquement. Dans les yeux noirs de France, qui la regarde, elle ne voit qu'une expression d'infinie pitié.

« Pauvre femme ! dit France doucement, vous l'aimiez et vous étiez sa femme. Cela a dû être bien dur pour vous. »

Felicia haussa les épaules.

« J'ai pu survivre à cela, comme vous voyez. Les hommes meurent et les vers les dévorent; mais ils ne meurent pas d'amour. Cette nuit-là, mon enfant vint au monde. Voilà l'histoire. Vous l'avez souvent entendue déjà, sans doute. Il est divorcé. Je ne puis empêcher votre mariage. Vous pouvez faire ce que vous voudrez, mais je devais venir vous dire cela. »

Elle s'était
bout et elle

« Madame
de surprise

Felicia écla-

« Aimer !

puis l'époqu-

n'y a que le

mademoisell-

mon Dieu...

de le haïr, et

j'en ai fini av-

de notre sépa-

de Québec. J-

Venturini, n-

choses différe-

— Sait-il c-

ce qu'elle dit.

— M. di V-

si je puis l'em-

M. Caryll ne l-

davantage. »

Elle se dir-

seuil...

« Êtes-vous

venue ? » dem-

— Fâchée !

pourquoi le se-

Fâchée ! non

se sentait lass-

être seule, fern-

bre, pour la r-

étendre, loin

orgue qui ne f-

Elle s'était levée en parlant. France aussi était debout et elle avait fait un pas vers elle.

« Madame, dit-elle doucement, avec une expression de surprise dans le regard, l'aimez-vous encore ? »

Felicia éclata de rire de nouveau.

« Aimer ! Ma foi, des années se sont écoulées depuis l'époque où je savais ce que ce mot veut dire. Il n'y a que les fous qui aiment toujours ; moi, non, mademoiselle Forrester ! Je le hais comme je hais, mon Dieu... non, pas Satan, car je n'ai aucune raison de le haïr, et, de ma part, en vérité, ce serait étrange ; j'en ai fini avec l'amour pour toujours, depuis le soir de notre séparation sur les bords de la petite rivière de Québec. Je dois épouser dans un mois le prince Venturini, mais se marier et aimer, ce sont deux choses différentes ! »

— Sait-il cela ? interroge France sans trop savoir ce qu'elle dit.

— M. di Venturini ? Non, pas encore, pas du tout si je puis l'empêcher. J'espère qu'il ne le saura jamais. M. Caryll ne le lui dira pas, et moi certainement pas davantage. »

Elle se dirigea vers la porte et s'arrêta sur le seuil...

« Êtes-vous fâchée contre moi de ce que je suis venue ? » demanda-t-elle brusquement.

— Fâchée ! répète France avec fatigue. Oh non ! pourquoi le serais-je ? »

Fâchée ! non, elle ne l'était contre personne. Elle se sentait lasse, malade, épuisée. Elle eût voulu être seule, fermer les rideaux et les volets de sa chambre, pour la rendre aussi obscure que possible et s'y étendre, loin de la discordante cacophonie de cet orgue qui ne finit pas, de l'éclat éblouissant du so-









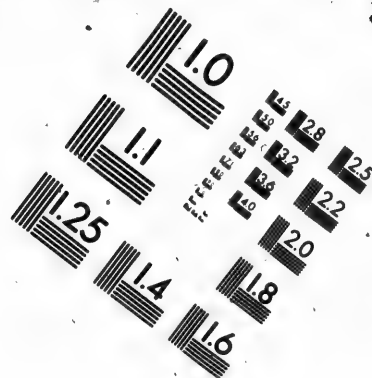
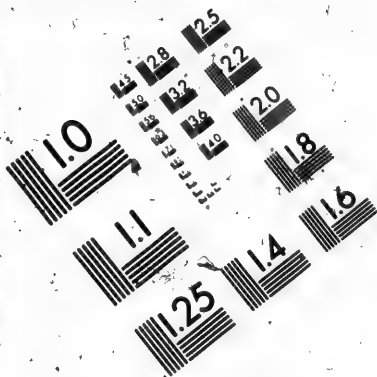
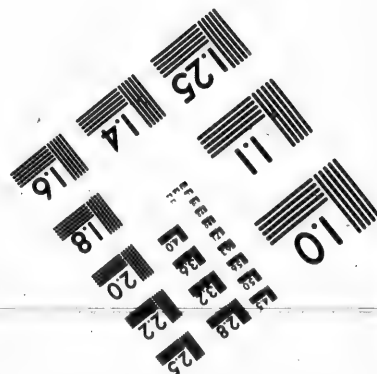
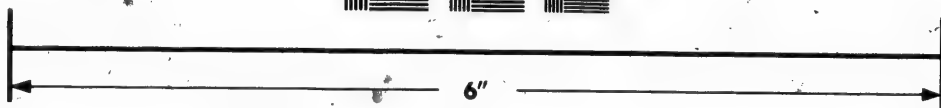
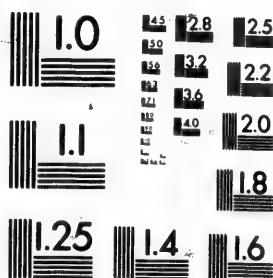


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



leil et du lourd parfum des fleurs. Mais fâchée, non. Une lueur de pitié traversa la dure et insolente figure de Felicia.

« J'en suis bien fâchée pour vous, dit-elle. Vous paraissiez bonne et bienveillante et vous méritez d'être heureuse. Oui, j'en suis fâchée pour vous. »

A ces mots elle se retira; l'on entendit le froufrou de la soie dans l'escalier, et France resta seule.

Seule! Elle posa ses bras croisés sur la table et, y cachant sa tête, elle poussa un douloureux soupir. Tout était fini; la femme de Gordon était partie et elle avait emporté tout le bonheur de la vie de France.

La femme de Gordon! Que cela sonnait tristement à ses oreilles! Elle avait dû l'être, mais elle ne le serait jamais. S'il était mort et couché dans son cercueil, elle ne serait pas plus veuve qu'elle ne l'est. Elle ressentait une douleur au cœur, mais non pas une peine aiguë. Elle était étonnée de sa propre torpeur.

L'orgue avait entamé d'autres accords. Elle ne put le supporter : elle se leva et monta lentement, péniblement à sa chambre. Le *Grand-Hôtel* était fort tranquille. Elle entra dans sa chambre, ferma les rideaux, et se jeta sur son lit en cachant son visage dans les oreillers.

La femme de Gordon!... la femme de Gordon!... Toujours et toujours ces paroles résonnaient comme un monotone refrain à ses oreilles. Puis elles s'affaiblirent de plus en plus et cessèrent tout à fait, et malgré son immense douleur, France s'endormit profondément.

Le dernier
travers les
large bande
réveilla. Son
ment de sa d
avec une gra
veille, sa pe
n'avait pas i
elle ne le dev
qu'elle renon
une affaire de
« Je ne puis
croisant ses m
Dieu! je ne puis
Alors arriv
soulager la p
torrent de lar
dans les oreill
mes amères q
la sienne font
cours d'une ex
Le rayon ja
la bande dorée
et la chambre f
obscurité. Peu
traduisait par c
répétés se calm

CHAPITRE XIII

SÉPARATION

Le dernier rayon doré du soleil couchant brillait à travers les jalousies fermées et se dessinait en une large bande jaune sur le tapis lorsque France se réveilla. Son réveil avait été provoqué par le sentiment de sa douleur, qui l'avait frappée soudainement avec une grande violence. En passant du sommeil à la veille, sa pensée continuait son travail que le repos n'avait pas interrompu. La femme de Gordon vivait; elle ne le deviendrait donc jamais elle-même. Il fallait qu'elle renoncât à lui et pour toujours. A cette pensée, une affre de désespoir la saisit.

« Je ne puis pas... je ne puis pas ! » s'écria-t-elle, en croisant ses mains et se rejetant sur les oreillers. Oh Dieu ! je ne puis pas renoncer à lui. »

Alors arriva ce qui pouvait le mieux contribuer à soulager la partie physique de ses souffrances : un torrent de larmes se fit jour dans ses yeux ; le visage dans les oreillers, elle pleura, pleura longtemps : larmes amères que seules les grandes douleurs comme la sienne font verser aux femmes une fois dans le cours d'une existence.

Le rayon jaune s'affaiblit, devint terne, disparut ; la bande dorée du tapis s'effaça ; dix minutes encore, et la chambre fermée sera plongée dans une complète obscurité. Peu à peu le terrible orage du cœur qui se traduisait par ces larmes abondantes, par ces sanglots répétés se calmait, car il avait été trop violent pour

pouvoir durer, mais France ne bougeait pas. Bientôt cependant la source de ces larmes se tarit; elle s'agenouilla alors près de son lit et, le visage caché dans ses mains, elle chercha la force de supporter son malheur là où la force se trouve uniquement... dans la prière.

« O toi dont la vie ne fut qu'une longue épreuve, s'écriait France du fond de l'âme, aide-moi à supporter celle-ci ! »

Jamais la pensée qu'il était libre et que légalement elle pouvait demain devenir sa femme honorablement aux yeux du monde ne lui était venue. Sa mère, Française, l'avait élevée dans la croyance qui enseigne que le divorce est impossible; croyance qui fait du mariage un sacrement trop respectable et trop saint pour pouvoir être détruit par une loi humaine, un sacrement dans lequel le texte : *Je vous unis à la mort vous êtes unis*, — doit être entendu dans la plus étroite acception des mots. Sa femme vivait, sa femme toujours, même quand elle deviendrait princesse di Venturini. Elle et Gordon, même comme amis, ne devaient plus se revoir. Amis? ah! non, ils ne pourraient jamais se voir ainsi. Il fallait donc se revoir une dernière fois et se dire adieu pour toujours.

A cette pensée un flot de douleur inonde son âme et les larmes mouillent de nouveau ses yeux; elle pleure encore abondamment, non sur elle-même maintenant, jamais France n'a été égoïste, et même dans son désespoir elle ne peut le devenir, mais sur lui. Ce devait être si cruel pour lui! si cruel! si cruel! Il avait si longtemps souffert et si profondément pour cette folle équipée de la jeunesse, fallait-il donc qu'il en souffrit toute la vie? La réparation ne devait-elle finir qu'à la mort? Elle avait projeté de le rendre

si heureux
quelques
parole : sé
et éternelle

Elle se le
d'âme. Qu
chambre é
avec une
chambre
nuit. Peut
seul avec
tout de sui

« Oh! m
déjà tant à
dernier cou

Elle des
devait être
de lui avoir
geait ni à se
seul, dans l

Il était
elle le vit.
assis trois h
il que cela? T
ce matin. Il
la tête appu
sespoir et d'

« Mon an
remplis de la

Il ne l'ent
il ne l'entend
légèrement

« Gordon
A ce nom

si heureux, et elle l'avait rendu heureux pendant quelques mois bien courts, et maintenant cette cruelle parole : séparation, était écrite pour eux, irrévocable et éternelle.

Elle se leva à la fin, entièrement épuisée de corps et d'âme. Que ce vaste hôtel était triste ! que cette chambre était devenue sombre ! Elle ouvrit les rideaux avec une espèce de crainte et laissa pénétrer dans la chambre la lumière grise du soir. Il était presque nuit. Peut-être Gordon était-il rentré et l'attendait-il, seul avec sa douleur. Il fallait qu'elle allât le trouver tout de suite, tout de suite.

« Oh ! mon pauvre cher, pensait-elle, vous avez eu déjà tant à souffrir, ne pouvait-on vous épargner ce dernier coup, le plus terrible ? »

Elle descendit sans s'arrêter. S'il était rentré, il devait être au salon. Il ne dirait rien à sa mère avant de lui avoir parlé, à elle, elle sentait cela. Elle ne songeait ni à ses joues pâlies, ni à ses yeux rouges. Il était seul, dans la douleur, elle devait aller à lui.

Il était rentré. En ouvrant doucement la porte, elle le vit. Il était assis au même endroit où il était assis trois heures auparavant. Trois heures ! n'y avait-il que cela ? Trois années semblaient avoir passé depuis ce matin. Il était assis, les bras appuyés sur la table, la tête appuyée sur ses bras, dans une attitude de désespoir et d'affliction.

« Mon ami !... mon ami ! » pensait-elle, les yeux remplis de larmes.

Il ne l'entendit pas entrer et traverser la chambre. Il ne l'entendit ni ne la vit jusqu'à ce qu'elle eut posé légèrement sa main sur son épaule et l'eut appelé :

« Gordon ! »

A ce nom il leva la tête et regarda. Son regard la

frappa si tristement qu'elle ne devait jamais l'oublier jusqu'à sa mort. Ces yeux hagards, désespérés, ne tardèrent pas à remarquer le changement opéré en elle.

« Vous avez pleuré ! » lui dit-il d'une voix rauque.

Pendant les quelques mois qu'ils avaient vécu ensemble, il n'avait jamais vu la trace d'une larme sur l'heureux visage de France. La vue de ces paupières rouges, de ces joues où les larmes mal essuyées se voyaient encore, lui occasionna une sensation de peine inouïe.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, toujours avec cet accent si différent de son gracieux accent habituel. Les mauvaises nouvelles voyagent vite, mais je ne pense pas que celles que j'ai à vous apprendres soient déjà arrivées jusqu'à vous. France, mon amour, qu'y a-t-il ? »

Mais elle s'éloigna, retirant la main qu'il tenait et se cachant les yeux avec l'autre.

« Gordon, taisez-vous, cria-t-elle dans un élan de chagrin passionné, je ne puis m'y faire ! Je... — avec un grand soupir, — je sais tout.

— Tout ! »

Son visage devint blême, il détourna les yeux.

« France, savez-vous bien ce que vous dites ? Qu'entendez-vous par ce mot : tout ?

— Que... que... — Ses lèvres sèches ne pouvaient laisser passer les mots. — Felicia est venue ici, » dit-elle avec un geste bref et désespéré, et elle marcha vers la fenêtre.

Le boulevard, sur lequel elle donnait était éblouissant de lumière. Des étoiles nombreuses constellaient le ciel. Les voitures, transportant des femmes élégantes, passaient et repassaient ; la brillante existence de la plus brillante des capitales du monde se mon-

trait là dans la vitre, et d'amertume ment plus h favorisées.

Gordon C étourdi encor quelque faço il ne lui était reuse femme cette maison

« France !

ce que vous d

— Oui ; ah

puisqu'il falla

sonne qui rac

pauvre femme

— Pauvre f

de Felicia que

créature ? Est-

— De tout n

que je ne me

plaindre pourt

Il resta mu

révolté. La rou

pour faire plac

« Quand est-

qu'elle vous a d

— Elle est ve

Il semble qu'il

qu'elle était vot

A ces mots,

affaiblie s'éteign

poir, elle se tut

trait là dans son plus vif éclat. France appuya sa tête à la vitre, et elle se disait avec stupeur, le cœur rempli d'amertume, qu'hier à cette heure elle était réellement plus heureuse que la plus heureuse de toutes ces favorisées.

Gordon Caryll s'était levé et il la contemplait, tout étourdi encore de ce qu'elle venait de lui dire. De quelque façon qu'elle pût apprendre la triste vérité, il ne lui était jamais venu à l'esprit que cette malheureuse femme aurait l'audace inouïe de s'introduire dans cette maison.

« France ! appela-t-il, rouge de colère. Que signifie ce que vous dites ? Cette femme a osé venir ici ? »

— Oui ; ah ! ne soyez pas irrité, Gordon. Qu'importe, puisqu'il fallait que je l'apprisse, qu'importe la personne qui raconte le fait ? Elle n'est pas à blâmer, la pauvre femme, d'être vivante.

— Pauvre femme ! répète-t-il d'un ton amer. C'est de Felicia que vous parlez, de cette vile et misérable créature ? Est-il possible que vous la plaigniez ?

— De tout mon cœur, Gordon, presque plus encore que je ne me plains moi-même, et je me trouve à plaindre pourtant. J'étais si heureuse... si heureuse !... »

Il resta muet un instant, luttant avec son cœur révolté. La rougeur de la colère disparut de ses joues pour faire place à une douleur sans espoir.

« Quand est-elle venue ? Voulez-vous me répéter ce qu'elle vous a dit ? »

— Elle est venue cette après-midi, vers trois heures. Il semble qu'il y a une éternité de cela. Elle m'a dit qu'elle était votre... votre femme. »

A ces mots, ses forces l'abandonnèrent, sa voix affaiblie s'éteignit et, croisant ses mains avec désespoir, elle se tut.

D'un bond il est auprès d'elle. Il lui prend les mains et les serre fortement.

« Elle n'est pas ma femme, dit-il avec colère. Il y a des années la loi m'a dégagé de l'union la plus insensée que jamais fou ait contractée. France, pourquoi sacrifier le bonheur de nos deux existences pour elle? Acceptons son défi. Elle n'est pas plus pour moi que n'importe laquelle des femmes qui dansaient avec elle hier soir. Elle ne doit pas pouvoir nous séparer. Il ne faut pas qu'elle puisse empoisonner votre vie comme elle a fait de la mienne. France, je ne puis renoncer à vous; ne me regardez pas ainsi, je vous dis que je ne veux pas renoncer à vous. Vous serez ma femme. »

Elle ne se défendit pas quand il lui prit les mains. Elle le regardait s'animer, les dents serrées, les yeux brillants.

« Laissez-moi, Gordon, dit-elle. — Il obéit. — Je ne serai jamais votre femme, je ne le puis, vous le savez; elle est votre femme, malgré mille divorces. J'en suis désolée pour vous, désolée pour moi-même, plus désolée que je ne puis le dire. Seulement si nous voulons nous séparer bons amis, ne me parlez jamais comme cela. »

Il ne répliqua pas. Il s'affaissa sur un siège dans l'encoignure de la fenêtre, le coude appuyé sur le rebord et le visage dans sa main.

« Pardonnez-moi, dit-il amèrement, je ne vous offenserais plus. Il vous est facile sans doute de renoncer à moi; je n'ai jamais été qu'une valeur douteuse depuis le commencement jusqu'à la fin; personne ne le sait mieux que moi. Mais, voyez-vous, pour moi cela n'est pas aussi facile. Je me suis pris à vous aimer avec cette folle et absurde ardeur que je

mets à tout
vous hon
meilleure
reuse épav
pérance éta
rible qu'ell
tir entière
la convicti
horrible. »

Elle le r
douleur, de
Gordon, son

« Facile
blent. Vous
le commence
Je ne sais pa
mais je sens
Écoutez, Go
qu'il n'est ri
faire ou à so
crime. Or,
est à mes y
odieux qu'on
divorces du m
pourrais m'e
serai fidèle to
que vous soy
amères et ra
sans celui-là.
Ses paroles
révolte dispar
bre d'un sour

Je ne
Si je

mets à tous les actes de ma vie; et cette femme que vous honorez de votre compassion a fait de la meilleure partie de cette existence une si malheureuse épave que maintenant, quand le bonheur et l'espérance étaient rentrés dans mon cœur, il paraît horrible qu'elle puisse surgir tout à coup pour les anéantir entièrement. J'ai largement payé ma dette, j'en ai la conviction. Vous conviendrez donc que cela est horrible. »

Elle le regardait avec une expression intense de douleur, de surprise et de reproche. Était-ce bien son Gordon, son roi, son héros, son demi-dieu ?

« Facile à moi ! répète-t-elle, et ses lèvres tremblent. Vous n'avez été qu'une valeur douteuse depuis le commencement ! Ah ! Gordon, je n'ai pas mérité cela. Je ne sais pas si le cœur se brise, je suppose que non, mais je sens que le mien est près de se briser ce soir. Écoutez, Gordon ! Je vous aime si peu tendrement, qu'il n'est rien au monde que je ne sois disposée à faire ou à souffrir pour vous, excepté commettre un crime. Or, épouser un homme dont la femme existe est à mes yeux un des crimes les plus noirs, les plus odieux qu'on puisse commettre malgré tous les divorces du monde. Je vous aimerai toute ma vie ; je ne pourrais m'en empêcher, quand je le voudrais ; je vous serai fidèle toute ma vie, toute ma vie je prierai pour que vous soyez heureux. Ne me dites plus de choses amères et railleuses, j'ai assez de chagrins à porter sans celui-là. »

Ses paroles, son accent, le touchèrent. La colère, la révolte disparurent pour toujours. Il a même l'ombre d'un sourire sur les lèvres quand il relève la tête.

Je ne pourrais t'aimer autant, ô mon amie,
Si je n'aimais l'honneur encore davantage,

murmure-t-il. Pardonnez, France, vous avez raison ; comme toujours, vous êtes la plus vaillante, la plus noble, la meilleure. Mais c'est précisément ce qui empêche votre perte d'être aisée à supporter. »

Après un assez long silence pendant lequel tous deux regardent machinalement le lumineux panorama qui se déroule sous leur fenêtre, France, effrayée de le voir durer si longtemps, le rompt avec effort.

« Vous l'avez reconnue hier soir ? demande-t-elle.

— Aussitôt, répond-il : dès qu'elle parut. France, vous rappelez-vous le soir du dernier bal d'automne de Lady Dynely ? Je vis son portrait ce soir-là, la vignette, vous souvenez-vous, sur la valse de Venturini, et je reconnus cette figure. Mais je ne l'aurais pas cru ; cela semblait trop horrible pour être vrai. C'était une personne qui lui ressemblait, me disais-je, une parente peut-être ; car, pour elle, elle était morte, morte sans qu'il pût y avoir le moindre doute. Il est aisé de croire ce qu'on désire. Je ne pensai plus à elle jusqu'à ce qu'elle parut devant moi sur la scène.

— Je vis par l'expression de votre figure que quelque chose était arrivé, dit doucement France, mais je ne me doutais pas de cela.

— Comment auriez-vous pu vous en douter ? Oh ! ma pauvre enfant, ce n'est donc pas assez qu'elle perde ma vie, il faut encore qu'elle perde la vôtre ! Penser que vous allez souffrir de mes fautes maintenant, après tant d'années !

— Nous souffrons tous des fautes des autres, dit France bravement. Nous pourrions tous prendre avec raison le cri de guerre des anciens croisés pour devise : Dieu le veut ! C'est inévitable ; ne parlons plus de cela, puisqu'il n'y a plus à parler, mais à souffrir. Vous l'avez vue ce matin ?

— Oui, je suis sûr, comme vous que vous savez libre il vos yeux. L'alors et est

— Ne dit vous, ne dit

Il saisit te
« Je l'ai v
poir était p
sept ans aup
c'était Felici
l'heure de la
satisfaite. L'e

— Oui, ell
elle voulait y

— Elle y re
sous ses épaïs
force... elle
diennne conve
par un moyen
soit placée sou

— Terry ? »

« Caryll raco
l'étrange aven
et comment i
mère.

« Dennison
d'hommes en q
Vous ne voyez
tout, France, t

— Non, non
non pas à Éric.

— Oui, je voulais être encore plus sûr, doublement sûr, comme on dit, avant de vous voir. Car je savais que vous diriez que l'arrêt de divorce qui me faisait libre il y a seize ans ne me rendait pas la liberté à vos yeux. Ma bien-aimée, la pensée de vous perdre fut alors et est encore plus amère cent fois que la mort.

— Ne dites pas cela, dit-elle en soupirant, taisez-vous, ne dites pas cela ! »

Il saisit tendrement une de ses mains et la baise.

« Je l'ai vue, poursuit-il, et je connus que tout espoir était perdu. La fille que j'avais épousée dix-sept ans auparavant, au Canada, était devant moi, c'était Felicia. Je n'y restai pas longtemps. C'était l'heure de la vengeance, et je pense qu'elle doit être satisfaite. L'enfant est avec elle. Vous l'a-t-elle dit ?

— Oui, elle me l'a dit. Oh ! Gordon, si seulement elle voulait y renoncer ?

— Elle y renoncera, dit Gordon serrant les lèvres sous ses épaisses moustaches, sinon de bon gré, par force... Elle n'est pas pour une jeune fille une gardienne convenable. Dennison m'aidera pour cela, et, par un moyen ou par un autre, il faudra que ma fille soit placée sous ma tutelle.

— Terry ? » demande France surprise.

« Caryll raconta alors aussi rapidement que possible l'étrange aventure à laquelle Terry avait été mêlé et comment il avait conduit la jeune fille chez sa mère.

« Dennison peut garder un secret. Je connais peu d'hommes en qui j'aurais plus de confiance qu'en lui. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je lui dise tout, France, tout, n'est-ce pas ?

— Non, non ; vous pouvez tout dire à Terry, mais non pas à Éric.

— Eric! reprend Gordon avec mépris, Eric est un insensé! Mais il faut que ma mère le sache.

— Votre mère, naturellement. Ah! pauvre grand'maman! cela va être un rude coup pour elle!»

Il se rattrape à cette pensée comme le noyé à la branche.

« France, est-il nécessaire réellement que je parte et que je vous laisse seules, ma mère et vous?

— Gordon, vous savez bien qu'il le faut.

— Non, je ne le sais pas, dit-il avec énergie. Si nous ne pouvons nous marier, au moins nous pouvons vivre ensemble comme des amis.

— Nous ne pouvons pas rester ensemble. Vous pouvez agir comme il vous plaira; votre place, comme de juste, est auprès de votre mère. Je prierai Lady Dynely de me ramener en Angleterre.

— Restez, France, dit-il en se levant vivement. Pardonnez-moi une fois encore. Non, je partirai, cela vaudra mieux, et je partirai sans retard, demain. »

Nouveau silence pendant lequel tous deux restaient chacun de son côté ne sachant que dire. Le cœur de France battait précipitamment et la faisait cruellement souffrir. Dans cinq minutes ils allaient se dire adieu, et pour toujours.

« Oh! c'est dur! c'est dur! c'est dur! » lui criait son âme révoltée, tandis qu'elle le contemplait là debout, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude du désespoir et de la désolation.

A cette vue elle sentit une poignante sensation de pitié s'emparer de son être.

Une voiture roula et s'arrêta devant la porte. Eric, fatigué de cette journée consacrée à ses devoirs, en descendit et aida sa mère et sa femme à descendre.

« Les voilà, dit Caryll en se reculant. Je ne puis les

attendre vous France. Dites plus. »

Alors il lui et la regarda personne la dans son cer jamais.

« Oh! Gord

— Je ne sa

— Vous écr

— Oui, j'éc

Je verrai auss ma France!... quitter? »

Des pas et vestibule, dan Dynely serait et dans une d sur son cœur.

« Adieu, m adieu! »

Il part. Fra sensible, trem comme si tout C'est ainsi q

attendre vous ferez mes adieux à Lucy demain, France. Dites-lui, si vous voulez, que je ne la reverrai plus. »

Alors il lui prit les mains, qu'il serra tendrement, et la regarda comme on regarde le visage aimé de la personne la plus chère quand on la voit étendue dans son cercueil, avant qu'on ne le ferme pour jamais.

« Oh ! Gordon, s'écria-t-elle, où allez-vous ?

— Je ne sais... Qu'importe ?

— Vous écrirez à... à votre mère ?

— Oui, j'écrirai. Je vais la voir et lui dire adieu.

Je verrai aussi Dennison avant de quitter Paris. Oh ! ma France !... ma France !... comment peut-on vous quitter ? »

Des pas et des voix se faisaient entendre dans le vestibule, dans l'escalier. Un moment encore et les Dynely seraient là. Il la prit vivement dans ses bras et dans une dernière étreinte il la pressa tendrement sur son cœur.

« Adieu, ma France, mon amour, ma femme, adieu ! »

Il part. France, sans souffle, blanche, presque insensible, tremblante, retombe sur le sofa, anéantie comme si tout l'univers s'écroulait autour d'elle.

C'est ainsi que s'opéra leur séparation.

CHAPITRE XIV

CALME DU DÉSESPOIR

• S'ils pouvaient ne pas entrer ! si elle pouvait être seule ! Telle était l'unique pensée qui semblait préoccuper France, complètement incapable de parler ou d'agir, dans la pleine conscience de son immense malheur. Quelle figure livide la lumière des candélabres leur eût montrée ? Oh ! être seule !

Elle eut ce qu'elle désirait. Un frôlement de soie, une odeur de parfum, la porte du salon ouverte, et Lady Dynely demandant sur un ton d'impatience :

« Comme il fait sombre et froid ! Il n'y a personne ? Où peuvent-ils être ?... où est France ? »

— Avec Mme Caryll, maman, suggère la douce voix de Crystal. Ce salon si vaste, malgré ses dorures, m'effraye. Allons dans votre boudoir. »

Elles s'en vont alors et France respire comme si elle venait d'échapper à un grand danger. Elle se lève, elle se sent engourdie et mal à l'aise, et, se dirigeant à tâtons dans l'obscurité, elle remonte à sa chambre.

Elle devait passer devant la porte de Mme Caryll. Elle s'arrête un moment et une envie furieuse d'entrer, au risque de se retrouver face à face avec lui et de n'avoir pas la force de ne pas lui demander de rester, la prit. Le jour de leur mariage était si proche, oh ! si proche ! et ils avaient été si heureux, si complètement, si infiniment heureux ensemble !

De quel droit cette infâme danseuse, au visage fardé,

venait-elle s'installer dans un instant, tentateur ; yeux, comme une tentative d'avenir, rapidement mées. Elle elle reste im la nuit.

Les Dyne leur dire ce rester. Mme soir, gravement chambre. Sa duite. La p Mlle Forrest par le cas qu C'est vraiment son étonnement et à sa belle-

Monotone, que un dîner douzaine d'an de sa famille Nouveautés, ces dames au-

Cependant bonne grâce, réjoui, un agr ses lèvres. El heureuse. Éri la journée, et puis midi jus delà, car à cha

venait-elle se placer entre eux pour les séparer? Pendant un instant elle semble près d'écouter la voix du tentateur; mais bientôt elle met une main sur ses yeux, comme pour ne plus voir l'attrayante perspective d'avenir qu'il fait briller devant elle, et elle monte rapidement à sa chambre. Les lumières y sont allumées. Elle ferme sa porte et se jette sur son lit, où elle reste immobile, sans repos et tourmentée toute la nuit.

Les Dynely sont seuls au dîner. Personne n'a pu leur dire ce que sont devenus les Caryll et Mlle Forrester. Mme Caryll ne reçoit pas. Elle est malade ce soir, gravement, a dit à Lady Dynely la femme de chambre. Sa Seigneurie elle-même n'a pu être introduite. La porte de Mlle Forrester est fermée, et Mlle Forrester doit être sourde ou morte, à en juger par le cas qu'elle fait des coups frappés à cette porte. C'est vraiment fort étrange, et Mylady en manifeste son étonnement, pendant le dîner de famille, à son fils et à sa belle-fille.

Monotone, oh! il l'est surtout pour Éric! Il manque un dîner chez Bignon ce soir-là, avec une demi-douzaine d'amis qu'il affectionne, pour rester au sein de sa famille, et, qui pis est, il se prive d'aller aux Nouveautés, pour remplir son devoir en conduisant ces dames aux Italiens.

Cependant il s'acquitte de ces devoirs d'assez bonne grâce, et le visage si pâle de Crystal en est tout réjoui, un agréable sourire est stéréotypé ce soir sur ses lèvres. Elle ne parle pas beaucoup, mais elle est heureuse. Éric a été à elle, uniquement à elle, toute la journée, et il lui aura consacré tout son temps depuis midi jusqu'au lendemain. Elle ne voit rien au delà, car à chaque jour suffit sa peine.

Le diner fini, on se rend au théâtre. La Patti chante et la salle est comble.

« Si seulement France était là, pense Éric, en bâillant pour la dixième fois, ce serait plus supportable ; mais un homme livré pieds et poings liés aux tendres empressements de sa mère et de sa femme est un objet de compassion pour tout le monde. »

Au moment où les Dynely prenaient place dans leur loge, au balcon, Gordon Caryll sortait de la chambre de sa mère. Son visage était d'une pâleur mortelle, mais l'expression de révolte et d'ardente passion avait disparu pour faire place à un calme profond.

C'était écrit, c'est la destinée, à quoi bon lutter ou se révolter ? C'est ainsi qu'il se résigne à son sort. Ce qui arrive devait arriver ; il n'y a rien à faire, si ce n'est se plonger dans ces ténèbres extérieures et disparaître à tout jamais.

Il monte à sa chambre, où son domestique l'attend, et il lui donne quelques ordres. Il commande de préparer immédiatement sa malle. Le domestique suivra avec le reste des bagages et se rendra à Liverpool avant la fin de la semaine. C'est tout. L'homme écoute avec un calme imperturbable, qui dissimule à merveille la profonde surprise qui le tient intérieurement.

« Grand Dieu ! dit-il dès que son maître est parti, que signifie ce départ inattendu ? Je croyais que nous allions nous marier. Nous avions été à l'ambassade anglaise, et maintenant voilà que nous nous dépêchons de nous en aller, avec tous nos bagages, à Liverpool. Je me demande où nous irons ensuite.

— Nous retournons en Amérique, en Californie, à Nevada, dans l'Orégon, dans toutes les nouvelles contrées sauvages où nous n'avons pas encore mis

les pieds.

mais il semblerait que
vement d'a
et parmi l
cile à supp
plus d'espé

Il avait
avec une
tueuse piti
l'exprimer.
en lui étaie
pouvait jou
enlevé ! Il
se trouvait
était préfér
paraissent.

« Je pré
non pas pou
désire. Mais
cité et le s
lâche, si vo
et... »

Ses dents
rêter.

« Cependa
après un mo
et... — enco
sourir, — e
Lady Dynely

Mais sa m
prenant affe
répondit :

« Vous de
raison. Elle

les pieds. Non pas pour oublier, c'est impossible; mais il semble que l'existence dans le perpétuel mouvement d'aventures qu'on rencontre dans les contrées et parmi les hommes les plus sauvages, est plus facile à supporter que partout ailleurs, lorsqu'on n'a plus d'espérance. »

Il avait tout raconté à sa mère, qui l'avait écouté avec une douloureuse surprise, avec une telle affectueuse pitié, que les mots lui faisaient défaut pour l'exprimer. Tout le bonheur de sa vie, c'était son fils; en lui étaient concentrée toute la félicité dont elle pouvait jouir sur la terre, et il lui était encore enlevé! Il fallait qu'il partît. Puisque cette femme se trouvait fatalement placée entre France et lui, il était préférable, de beaucoup préférable, qu'ils se séparassent.

« Je préfère partir, dit-il. Non pas pour oublier, non pas pour moins souffrir; je ne l'espère ni ne le désire. Mais je ne puis rester pour affronter la publicité et le scandale qui en résulteraient. Je suis un lâche, si vous voulez, mais j'ai déjà subi cette épreuve, et... »

Ses dents s'entre-choquaient et il fut obligé de s'arrêter.

« Cependant, je resterai si vous le désirez, dit-il après un moment de silence. Je resterai avec vous et... — encore un silence accompagné d'un profond soupir, — elle peut retourner en Angleterre avec Lady Dynely. »

Mais sa mère, qui ne pouvait vivre sans lui, lui prenant affectueusement la tête dans ses mains, lui répondit :

« Vous devez partir, Gordon, mon fils! France a raison. Elle ne pourra jamais devenir votre femme

tant que cette créature vivra, et c'est pour cela qu'une séparation éternelle vaut mieux pour vous deux. Il faut que vous partiez, et je prie Dieu qu'il ait pitié de vos malheurs. »

La mère et le fils s'étaient fait de tristes et solennels adieux, si tendres, si maternels de la part de Mme Caryll, qui les accompagna d'une prière si fervente, si pleine d'affection, que le sentiment d'ardente révolte s'était calmé en lui et avait fait place au calme, un calme relatif, car si ce calme existait réellement, c'était celui du désespoir. Il avait quitté l'hôtel, fort pâle, fort triste, accablé de douleur, mais pas autrement changé en apparence.

Il fallait qu'il vît Dennison avant son départ. Il se rendit au *Grand-Hôtel*, où il le trouva heureusement, flânant et paraissant fort ennuyé.

« Comment va, Caryll ? commença Terry, abrégant la formule usitée et en réprimant un bâillement. L'ennui me ronge ici ; je n'ai pas vu un visage de connaissance depuis midi. Je suis allé chez vous et j'ai trouvé toute la famille invisible, morte ou endormie. Éric joue aujourd'hui le rôle du bon mari et du bon fils, il promène sa mère et sa femme avec un dévouement qu'il considère comme un martyre, je le sais. Mais dites donc, mon cher, vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? En vous regardant bien, je vous trouve l'air affreusement tourmenté.

— Nous pouvons causer dans la rue, je suppose ? répond brusquement Caryll en lui prenant le bras. J'ai quelque chose d'important à vous dire. Venez par ici, Dennison, je pars demain.

— Vous partez ? répète Terry avec étonnement.

— Je pars, coûte que coûte, pour ne plus revenir, et je m'en vais à l'autre bout du monde. Tout est fini

entre moi
pensais que
est ma fem

Il y eut u
Dennison
lune, escort
quement éc
pouvait em

« Par Di
Puis il se
Caryll ga
rées, collée
devient pén

Terry le
« Jé la cr
C'est tout
« Je le cr
le croyait a
noncé. Et ce
devenue ma
fillé que vou
dans les rue

— La pet
Terry.

— Je m'in
que chose d
théâtre ; je
l'ombre d'un

— Diable !

— Tout es
met pas le d
jourd'hui, au
vrait jamais
Que peut d

entre moi et... Terry, ne pouvez-vous deviner? Je pensais que vous aviez tout compris hier soir. Felicia est ma femme d'avec qui je suis divorcé... »

Il y eut un court silence.

Dénison regardait vaguement le ciel, où brillait la lune, escortée de myriades d'étoiles, les rues magnifiquement éclairées, le monde, tout ce que son regard pouvait embrasser autour de lui.

« Par Dieu ! » s'écrie-t-il enfin.

Puis il se tait de nouveau.

Caryll garde encore le silence. Ses lèvres sont serrées, collées ensemble. Ils marchent, et ce mutisme devient pénible.

Terry le rompt enfin, en désespoir de cause.

« Je la croyais morte... »

C'est tout ce qu'il peut dire.

« Je le croyais aussi, répond Caryll ; tout le monde le croyait au Canada, et les journaux l'avaient annoncé. Et cependant elle n'est pas morte. Felicia est devenue ma femme il y a dix-sept ans, et la jeune fille que vous avez secourue l'avant-dernière nuit, dans les rues, est ma fille.

— La petite aux yeux noirs ? s'écrie de nouveau Terry.

— Je m'imaginai que vous aviez soupçonné quelque chose depuis hier soir. Je l'avais reconnue au théâtre ; je suis allé la voir ce matin. Il n'y a pas l'ombre d'un doute : Felicia est ma femme.

— Diable ! dit Terry étourdi. Et France ?

— Tout est fini de ce côté. Dans sa religion on n'admet pas le divorce. Elle est aussi bien ma femme aujourd'hui, aux yeux de France, que si le divorce n'avait jamais existé. »

Que peut dire Terry ? La facilité et la finesse d'es-

prit n'ont jamais été ses qualités dominantes, mais le silence est, dans cette situation, presque aussi significatif que les discours.

« Je pars demain, reprend vivement Caryll, et je laisse ma mère et France sous votre garde, Dennison. Quand expire votre congé ? »

— Dans une quinzaine.

— En ce cas, il y aura le temps suffisant. Ma mère se propose de retourner à Caryllyne ; vous l'y accompagnerez. Du reste, vous pourrez tout dire à Lady Dynely, mais à personne d'autre, et à Éric moins qu'à tout autre. Il y aura des conjectures, des commentaires, des commérages sans fin, mais puisque personne d'entre nous n'y sera, peu importe.

— Mais, dit Terry, gardera-t-elle le secret ? On dit que cela est impossible aux femmes, vous savez ? »

Un froid sourire effleure les lèvres de Caryll.

« Fiez-vous-en à elles quand il est de leur intérêt de se taire. Felicia a ensorcelé M. di Venturini au point de le pousser à lui offrir de l'épouser. Le mariage, m'a-t-on dit, doit avoir lieu bientôt. Il ne se doute pas qu'elle ait jamais été mariée. Elle lui a menti depuis le commencement jusqu'à la fin. Il est de son intérêt de se taire, et maintenant que sa vengeance est satisfaite, elle se taira.

— C'est une vilaine affaire, Caryll, mon vieux camarade, dit Terry tristement. J'en suis terriblement désolé. Que l'enfer confonde cette femme ! Elle semble née pour faire le mal et pour nuire à tous ceux qui l'approchent.

— Autre chose à présent, Dennison, continua Caryll sans faire attention aux paroles de Terry, dont je désirais principalement vous entretenir ; c'est au sujet de ma fille. Bon gré, mal gré il faut qu'elle

soit enlevé
cela, Terry

— Sur
ment faire
lui deman
occasion f
non. C'est
égard ; ma
fille, et el
suppose q

— Non,
abandonne
si elle ne t
de vengeance
tera pas a
de la sem
s'échapper
d'en prend
pour moi.
service et
tout ; faite
venable et
connus l'at
je vous en

— Bien,
Terry. Mo
disposé à f
qu'elle et v

— Natu
Je sais qu
quelque cho
confiance e
rien à vous
Reprenez l'

soit enlevée à sa mère pour m'être remise. Et pour cela, Terry, j'ai compté sur vous.

— Sur moi?... répond vivement Terry. Mais comment faire? Je ne puis pas aller trouver Felicia et la lui demander. Je ne peux pas davantage guetter une occasion favorable et la lui enlever. Par le diable, non. C'est une ignoble créature et je ne lui dois aucun égard; mais néanmoins elle est la mère de la jeune fille, et elle a par conséquent des droits sur elle. Je suppose qu'elle l'aime?...

— Non, Felicia n'a jamais aimé qu'elle-même. Elle abandonnerait sa fille dès-demain à la grâce de Dieu, si elle ne trouvait à la garder près d'elle un surcroît de vengeance à exercer contre moi. Elle ne la traitera pas avec bonté, j'en suis certain, et, avant la fin de la semaine, la pauvre enfant ne demandera qu'à s'échapper. Ma mère serait enchantée de la recevoir et d'en prendre soin. Terry, il faut que vous la voyiez pour moi. Qu'elle sache la vérité. Vous lui avez rendu service et elle aura confiance en vous. Expliquez-lui tout; faites-lui comprendre qu'une maison plus convenable et de meilleurs parents qu'elle n'en a jamais connus l'attendent. Elle vous suivra de son plein gré, je vous en donne ma parole.

— Bien, j'essayerai... je ferai de mon mieux, dit Terry. Mon cher Caryll, il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous et pour France. Je suppose qu'elle et votre mère doivent être désolées.

— Naturellement. Ne parlons pas de cela, Terry. Je sais que je puis avoir confiance en vous, et si quelque chose peut me consoler, c'est de savoir que ma confiance est bien placée. Je crois que je n'ai plus rien à vous dire. Veillez sur ma mère et sur France. Reprenez l'enfant à Felicia. Faites qu'Éric quitte Paris,

pour le bonheur de sa mère et celui de sa femme, si vous le pouvez. Ce sont de nombreuses tâches que je vous impose, mon cher ami, et la dernière est peut-être de beaucoup la plus difficile. Mais je sais que ce ne sera pas votre faute si elle ne réussit pas. Maintenant je vous dis adieu et vous souhaite bonne chance.»

Ils se serrèrent cordialement les mains en silence, et sans un mot de plus ils se séparèrent et s'en allèrent chacun de son côté.

Terry, le cigare aux lèvres et les mains enfoncées très-profondément dans ses poches, se dirigea tristement vers l'hôtel.

« Si jamais le démon est venu sur la terre sous la forme humaine pour y faire œuvre de mal, se dit en lui-même Dennison, il a dû prendre le corps et l'âme de Felicia. Puisse Satan s'envoler bientôt avec elle, car il n'y a pas d'autre terme possible aux malheurs qu'elle cause. »

Le lendemain matin Lady Dynely, à sa grande surprise et à son grand ennui, se trouva seule au déjeuner. Ni Gordon ni France, n'étaient là quand elle arriva. Elle attendit une demi-heure, mais ils ne parurent pas. Lady Dynely avait horreur des repas solitaires : aussi sonna-t-elle presque en colère.

« C'est fort étrange, pense-t-elle ennuyée, je n'ai vu ni France ni Gordon de toute la journée d'hier ni encore ce matin. Et pourtant tous les deux ont l'habitude de se lever de bonne heure. »

La femme de chambre répond à son appel et Sa Seigneurie l'envoie impatiemment à la recherche des absents. Dix minutes plus tard Simpson était de retour.

« Mlle Forrester n'a pas encore quitté sa chambre. Elle a la migraine et prie mylady de l'excuser jus-

qu'au lundi
est parti.

— Parti

— Oui,
ordre hier
médiatement
tard dans l

Lady Dy
incrédule.

que cela sig
trouver M
ce qui se pa
tranquillen
apprendre
mouvement
jeuner, elle
autant que
dominait.

Une heur
élégante to
bon goût c
velure aus
mais toute
visage, dan

qu'au lunch. Quant à M. Caryll, mylady, M. Caryll est parti.

— Parti?... répète mylady surprise.

— Oui, mylady. Norton, son domestique, a reçu ordre hier soir de faire les malles et de le suivre immédiatement en Angleterre. M. Caryll a quitté l'hôtel tard dans la soirée et n'est pas rentré. »

CHAPITRE XV

PERDU

Lady Dynely écouta tout cela avec un étonnement incrédule. France malade, Gordon parti. Qu'est-ce que cela signifiait ? Son premier mouvement fut d'aller trouver Mme Caryll et de s'informer auprès d'elle de ce qui se passait ; mais le second la décida à déjeuner tranquillement et à attendre qu'on voulût bien lui apprendre quelque chose. C'est donc à ce dernier mouvement qu'elle obéit, et ayant commandé le déjeuner, elle savoura son chocolat de son mieux et autant que le lui permit l'ardente curiosité qui la dominait.

Une heure après, Mlle Forrester descendait. Son élégante toilette du matin était aussi fraîche et d'aussi bon goût que jamais, sa riche et magnifique chevelure aussi soigneusement coiffée que d'habitude, mais toute couleur avait disparu de son charmant visage, dans ses yeux si clairs on ne pouvait plus

lire l'expression sympathique de la jeunesse, de l'amour et du bonheur. Sa beauté et sa jeunesse semblaient l'avoir quittée ce soir. Elle se rendit à la chambre de Mme Caryll. La vieille dame était assise dans un grand fauteuil, en toilette et attendant avec une anxieuse impatience. Lorsque France entra, elle lui tendit les bras, et sans qu'une parole eût été échangée, la jeune fille vint s'y jeter, cachant sa pauvre figure pâle dans ce sein maternel pour elle. Ses yeux n'avaient point de larmes, mais sa poitrine était déchirée par des sanglots convulsifs.

« Mon enfant... mon enfant !... »

Elle s'appuya sur elle et elles restèrent ainsi toutes deux silencieuses. Les yeux de la mère de Gordon étaient pleins de larmes de compassion et de douleur, mais ceux de France étaient secs et brûlants.

« Je l'ai envoyé loin de vous qui l'aimiez si tendrement. Oh ! ma mère, pardonnez-moi. J'ai cru que c'était ce qui convenait le mieux. »

Elle dit cela dans un soupir en relevant un instant son visage ; puis sa tête retombe sur l'épaule de Mme Caryll.

« C'était cruel comme la mort, plus cruel encore, et cependant je lui ai dit de partir, répète-t-elle toujours du même ton bas et triste.

— Ma très-chère enfant, répond Mme Caryll en la tenant pressée sur son cœur, vous avez eu raison. Pour si tendrement que je l'aime, j'attache tant de prix à votre bonheur, que je me séparerais de lui pour toujours plutôt que de vous voir comme je vous vois maintenant, plutôt que de vous voir devenir sa femme tant que cette créature vivra. Aucune loi humaine ne peut changer la loi divine. Si elle a été sa femme il y a dix-sept ans... mon enfant, comme vous

frissonnez. équitale e qu'elle éta crois ; mais juste et équ ma fille, r pénible pou lui.

— Oh ! r rant. Oh ! r l'entendre. de notre ma

Elle écla de larmes. cœur brisé. sachant bi consolation

Elle-mêm siennes son empire sur séparer de elle comme plus cruelle mais elle a tence et d'a elle est cap le calme, et France l'éc monde que

« Ce n'es ciennne viva c'est pour l'exil, dans les plus bell

frissonnez... avez-vous froid?... elle l'est encore. Il était équitable et juste qu'il la répudiât quand il a trouvé qu'elle était indigne et qu'elle l'avait trompé, je le crois; mais, sachant qu'elle est encore vivante, il est juste et équitable que vous l'éloigniez de vous. Mais, ma fille, ma chère... ma bien chère enfant, cela est pénible pour vous et ce l'est encore davantage pour lui.

— Oh! ne dites pas cela, reprend France en soupirant. Oh! mère, ne parlez pas ainsi! Je ne puis encore l'entendre. D'aujourd'hui en quinze devait être le jour de notre mariage, et maintenant... »

Elle éclate à ces mots, et les pleurs... un torrent de larmes... trahissent l'amère désolation de son cœur brisé. La mère la laisse pleurer sur son sein, sachant bien que c'est l'unique quoique impuissante consolation de semblables douleurs.

Elle-même ne peut retenir ses larmes, mais les siennes sont silencieuses. Elle a toujours eu un grand empire sur elle-même, et elle sait l'exercer encore. Se séparer de son fils, si récemment retrouvé, est pour elle comme la séparation de son âme et de son corps, plus cruelle encore que la mort, cette séparation; mais elle a appris, dans ses longues années de pénitence et d'attente, la grande leçon du malheur. Aussi elle est capable de rendre à France le courage sinon le calme, et elle le fait tendrement, maternellement, et France l'écoute comme elle ne pourrait écouter au monde que la mère de Gordon.

« Ce n'est pas pour moi, dit-elle enfin avec son ancienne vivacité, les mains jointes et les yeux brillants; c'est pour lui. Il a tant souffert, il a tant expié dans l'exil, dans l'isolement, dans la pauvreté, pendant les plus belles années de sa vie, ce mariage insensé de

sa jeunesse! Et maintenant, quand j'aurais voulu le rendre si heureux, quand il l'était déjà tant, en un instant on lui enlève tout, patrie, mère, femme, et il faut qu'il reprenne le chemin de l'exil et de l'infortune une fois encore. Oh! ma mère, ma mère, donnez-moi la force de supporter ce chagrin mortel! Il me déchire le cœur!

Les sanglots lui coupent encore une fois la respiration. Chacune de ses paroles a réveillé un sympathique écho dans le cœur de sa mère, et c'est peut-être la juste punition de sa sévérité extrême d'autrefois qu'elle porte aujourd'hui, car ces choses sont terribles à entendre pour elle. Toutes deux, elles pensent à lui, forcé de tout quitter et de se rejeter de nouveau dans la proscription et la misère, et elles pensent à elle dans son insolente prospérité et sa beauté toujours croissante, elle que le monde entoure de ses faveurs, future d'un prince, se faisant gloire de sa vengeance, et à cette pensée elles ont besoin de faire appel à tous les sentiments que la religion chrétienne peut inspirer pour ne pas la haïr.

Enfin ce terrible paroxysme de douleur prend fin, comme tout prend fin en ce monde; assise sur un tabouret, sa tête inclinée sur les genoux de Mme Caryll, France écoute l'exposé de ses projets d'avenir, si différents, hélas! de tout ce que le cœur de la jeune fille avait espéré et de tout ce qu'elle pouvait espérer avec raison la veille encore.

« Nous retournerons en Angleterre, France, dit gravement Mme Caryll, à Caryllynne. Assez longtemps nous l'avons laissé désert et abandonné. Nous y vivrons ensemble tranquilles, espérant, priant et attendant.

— Attendre!... répète France avec une expression

amère. Oh! sent ? »

Toutes les cette femme destiner à fils dans ce bien! avec leur peut peut y avoir pour lui, il

« Aimerie demande-t-

— Non, dit fut son berc partout aill

Elles se m

« Terry tout. Il faut est impossib

— Oui, di rester, et le dez-lui com et de ne m lui. Jeremo l'envoyer ch ner Crystal ce soit chose

France, en dans sa chan reuse conséc Assise près d passionnème infortunes.

« Où est-il

amère. Oh ! mère, que pouvons-nous attendre à présent ? »

Toutes les deux gardent le silence. A moins que cette femme fatale ne meure, et sa santé semble la destiner à leur survivre à tous, que peut espérer son fils dans ce monde ? Pour ce qui est de France, eh bien ! avec les années, pense la vieille dame, le bonheur peut revenir pour elle. Elle est si jeune qu'il peut y avoir encore de l'espérance pour elle, mais pour lui, il n'y en a aucune.

« Aimeriez-vous mieux que nous allussions à Rome ? demande-t-elle après un silence.

— Non, dit France. Retournons à Caryllenne. Ce fut son berceau. Je serai moins malheureuse là que partout ailleurs. »

Elles se mettent ainsi d'accord.

« Terry nous conduira, dit Mme Caryll. Terry sait tout. Il faut aussi le dire à Lucy, ma chère enfant. Il est impossible de lui cacher la vérité.

— Oui, dites-le-lui, approuve tristement Mlle Forrester, et le plus tôt sera le mieux. Surtout demandez-lui comme une faveur pour moi de m'épargner et de ne me parler ni de mon visage attristé ni de lui. Je remonte à ma chambre, et vous ferez bien de l'envoyer chercher tout de suite. Elle parlait d'emmener Crystal à Versailles. Qu'elle sache tout, et que ce soit chose faite avant son départ. »

France, en effet, remonte froide et pâle, sans force, dans sa chambre, et Lady Dynely apprend la malheureuse conséquence de l'ancien mariage de Gordon. Assise près de sa pauvre mère, elle écoute, surprise et passionnément compatissante, le récit de ses nouvelles infortunes.

« Où est-il maintenant ? » se demande France, reti-

rée seule dans son appartement avec sa douleur, qui se traduit dans son attitude abandonnée.

Il roule, dans l'express, sur la route de Calais. Cette nuit il traversera la Manche, et par le premier steamer de la ligne Cunard qui partira de Liverpool, il fera voile pour New-York. Ainsi va commencer le second exil auquel le condamne cette créature fatale qu'il a eu le malheur d'aimer et d'épouser autrefois.

CHAPITRE XVI

LE PRINCE

Dans une rue tranquille, non loin de la rue de la Paix, où règne la plus complète solitude, troublée de temps en temps par le pas de quelque passant, le bruit de la grande capitale, sur les dix heures du soir, paraît adouci et dompté, tant on le dirait lointain et presque nul.

Une maison vaste, sombre, triste, au fond d'une cour carrée pavée, n'a cessé de recevoir des visiteurs depuis deux heures. Ces visiteurs sont tous des hommes, et à leurs mystérieuses allures, à leur pas hâtif, on voit que ces gens craignent d'être aperçus. Ils jettent en passant une espèce de mot d'ordre à l'homme qui se tient à la porte, et, après être restés un quart d'heure environ dans l'intérieur de cette sombre demeure, ils s'esquivent avec les mêmes

précautions, non moins dure ainsi de durer de la s

Cette mais di Venturini d'une société dant un peu crète d'une retour et tou ont été convo sident.

Au dehors complète obs ridors sont pièce, celle d mais celle-là

Il est assis lettres, de br visage est écl comme des lèvres minces et disparaiss signés et soig

Il dirige av bles chaque e hautain et im hommes sans affaires d'une dent, des aff abrège-t-il le séance.

La pendule impatient son

précautions, pour faire place à de nouveaux arrivants non moins mystérieux, ni non moins suspects. Cela dure ainsi depuis deux heures, et cela pourra peut-être durer de la sorte jusqu'à minuit.

Cette maison appartient à Son Excellence le prince di Venturini, et M. di Venturini est le chef et l'âme d'une société secrète italienne. Il a été absent pendant un peu plus de deux mois pour une mission secrète d'une grande importance... Ce soir il est de retour et tous les membres de la société, tous Italiens, ont été convoqués pour faire leur rapport à leur président.

Au dehors, cet hôtel retiré est plongé dans la plus complète obscurité; à l'intérieur les salons et les corridors sont sombres; il n'y a d'éclairé qu'une seule pièce, celle dans laquelle se tient M. di Venturini, mais celle-là l'est brillamment.

Il est assis devant une table chargée de papiers, de lettres, de brochures; il est petit, maigre, jaune; son visage est éclairé de deux yeux noirs, vifs, perçants comme des stylets, et qui s'harmonisent avec ses lèvres minces et pâles. Un à un ses partisans viennent et disparaissent; un à un leurs rapports sont consignés et soigneusement conservés.

Il dirige avec une précision et une finesse admirables chaque entrevue, et il donne ses ordres d'un ton hautain et impérieux; enfin il renvoie chacun de ces hommes sans faire beaucoup de cérémonies. Des affaires d'une nature privée et plus délicate l'attendent, des affaires tout à fait personnelles : aussi abrège-t-il le plus possible et se hâte-t-il de lever la séance.

La pendule sonne onze heures. Il renvoie d'un geste impatient son dernier client, se renverse sur le dos de

son siège, ramène ses rares cheveux noirs mêlés de gris sur son front et reste quelques minutes plongé dans ses réflexions. Ses sourcils sont froncés, ses lèvres serrées ne forment qu'une ligne étroite; enfin d'un nouveau mouvement plein d'impatience il frappe un coup violent sur un timbre d'argent qui est à sa portée.

« Il faut que je sache vite si c'est un mensonge ou si c'est la vérité, murmure-t-il. Pujol et Pauline la surveillent de près, et ils sont à moi corps et âme. Je puis m'en rapporter à leurs rapports, et si elle m'a trompé, eh bien! qu'elle prenne garde à elle. »

A l'appel du timbre, le serviteur qui avait fait faction à la porte pour recevoir les visiteurs paraît.

Il s'incline et attend.

« Sont-ils tous partis? »

— Tous, Excellence.

— Pujol est-il venu?

— Pujol attend depuis une heure vos ordres, Excellence.

— Qu'il entre. »

L'homme salue de nouveau et s'en va.

Le prince se met à battre impatiemment une marche avec ses doigts sur son bras. Bientôt Pujol entre; c'est un homme de haute taille, revêtu d'une riche livrée, et qui n'est autre d'ailleurs que le valet de chambre de Felicia.

« Ah! Pujol! vous avez attendu un peu, m'a dit Antoine. Avez-vous donc obtenu une permission de Madame? »

— Madame ne sait pas que je suis sorti, Excellence. Madame est allée au bal de l'Opéra, il y a une heure, au moment où elle quittait les Nouveautés.

— Ah! »

Cette ex-
de cloche de

« Au bal

— Avec

Dynely. »

Il y eut t
cante, rapid
politain; se
davantage e

« Ainsi t
gheur angl
trouvé bon
tout. Paris
vrai, Pujol

— C'est
clubs et de
Excellence
dit?

— Tout,

— On dit

Anglais soi
Votre Exce
Madame es
dis que Vot
mari, il res

La main
bras du fau
muscles se

Un éner
bougeât aut

• « Contin
intéressant
n'est-ce pa
cadeaux sou

Cette exclamation sortit vibrante comme un coup de cloche de la poitrine du prince.

« Au bal de l'Opéra?... Avec qui?... »

— Avec le jeune lord anglais, M. le vicomte Dynely. »

Il y eut un moment de silence. Une flamme menaçante, rapide, dangereuse, avait jailli des yeux du Napolitain; ses lèvres minces et cruelles s'étaient serrées davantage encore.

« Ainsi tout ce que l'on m'a dit est vrai. Ce jeune seigneur anglais est le dernier pigeon que Madame ait trouvé bon de plumer. Il est toujours avec elle partout. Paris ne s'occupe que de sa passion, n'est-il pas vrai, Pujol? »

— C'est en effet la fable de Paris, Excellence, des clubs et des salons, des rues et des théâtres. Votre Excellence désire-t-elle que je lui répète ce qu'on dit?

— Tout, Pujol, absolument tout, mot pour mot.

— On dit donc, Excellence, que, bien que ce noble Anglais soit déjà marié, Madame voudrait planter là Votre Excellence et épouser Lord Dynely. On dit que Madame est amoureuse de sa belle figure et que, tandis que Votre Excellence sera dupe en sa qualité de mari, il restera l'amant favorisé. »

La main blanche et nerveuse du prince qui tenait le bras du fauteuil se crispa avec une telle force que les muscles se tendirent comme des cordes.

Un énergique juron passa sur ses lèvres sans qu'il bougeât autrement.

« Continuez, Pujol, répète-t-il. Votre récit est fort intéressant, mon ami. Il est toujours chez Madame, n'est-ce pas? Il est son cavalier servant partout. Ses cadeaux sont princiers, n'est-ce pas? »

— Oui, Excellence. Pauline m'a dit que les bijoux qu'il lui a donnés sont superbes. C'est lui qui l'accompagne tous les soirs du théâtre à la maison; il est de toutes ses réceptions; chaque jour ils vont aux Champs-Élysées et au Bois ensemble, et chaque matin il passe des heures entières dans le salon de Madame. Elle n'a montré pour aucun des nombreux adorateurs qu'elle a honorés de ses égards autant de prédilection que pour M. le vicomte Dynely. On dit que Lady Dynely se meurt de jalousie; tout Paris rit, Excellence, et se demande comment, à votre retour, tout cela finira.

— Paris l'apprendra bientôt, » répond le prince d'un ton rogue.

Un calme menaçant règne sur toute sa personne; les marques d'impatience ont cessé, mais ses yeux noirs ont un éclat diabolique.

« Tu as bien surveillé, Pujol, mon ami. Tu seras récompensé. Madame ne se doute pas de mon arrivée? »

— Non, Excellence. Je lui ai entendu dire à M. Dynely aujourd'hui même que Votre Excellence ne devait revenir que la semaine prochaine. »

Un sourire courut sur les lèvres minces du prince.

« C'est bien. Ainsi, tranquille en mon absence, ne se doutant pas que son domestique et sa femme de chambre sont mes créatures et mes espions dévoués, elle prend pour amant ce gamin anglais, pour son beau visage, et tout Paris se rit de moi. C'est bien. Mais je ne suis pas encore le mari, et les Anglais connaissent le proverbe qui dit : Rira bien qui rira le dernier. Ainsi donc ils sont ce soir au bal de l'Opéra? A quelle heure Madame se propose-t-elle de rentrer? »

— A deux heures après minuit, Excellence. Elle quitte le bal de bonne heure pour pouvoir partir

demain mal-
ils doivent.

La terrib-
veau dans l'

« Quel cos-

— Un dor-
sur l'épaule

— Et Mon-

— Monsie-
jaune à la po-

Venturini

« Onze he-

je vous l'ai o-
Est-ce tout?

retirer.

— Un ins-
terminé; il n-

plus importa-
a une fille?

— Quoi?

— Madame

glaise de sei-
dame. »

Le teint ja-
nir d'un blan-

« Pujol, un-

— La vérité

filie est avec e-
dire. Le mari-

années. La fil-
par un gentl-

M. Dennison
Avant votre r-
de la renvoye

demain matin assez tôt avec lui pour Saint-Cloud, où ils doivent passer la journée. »

La terrible flamme pleine de menaces brilla de nouveau dans l'œil du prince.

« Quel costume porte Madame ? »

— Un domino noir avec un nœud de ruban jaune sur l'épaule gauche.

— Et Monsieur ?

— Monsieur est en toilette de bal, avec une rose jaune à la boutonnière »

Venturini regarda sa montre.

« Onze heures et demie, nous avons le temps. Comme je vous l'ai dit, votre fidélité sera bien récompensée. Est-ce tout ? Si vous avez fini, vous pouvez vous retirer. »

— Un instant, Excellence, mon rapport n'est pas terminé ; il me reste à vous faire connaître la chose la plus importante. Votre Excellence sait-elle que Madame a une fille ?

— Quoi ?

— Madame a une fille, une grande demoiselle anglaise de seize ans, qui est en ce moment chez Madame. »

Le teint jaune du Napolitain pâlit au point de devenir d'un blanc verdâtre. Il est abasourdi.

« Pujol, une fille !... Qu'est-ce que vous dites ? »

— La vérité, Excellence. Une fille et un mari. La fille est avec elle, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Le mari a divorcé d'avec elle il y a plusieurs années. La fille a été amenée dernièrement à la maison par un gentleman anglais, un ami de M. Dynely, M. Dennison, et elle y est toujours restée depuis. Avant votre retour cependant, Madame a l'intention de la renvoyer. Le mari est venu une fois, mais pas

davantage. L'entrevue a été courte. Voici sa carte. »

Il place une carte sous les yeux du prince. GORDON CARYLL, lit Venturini, et son esprit troublé se perd dans tout cela; sa mémoire détraquée ne peut plus le servir. Puis, comme par un éclair, la lumière se fait. Le tableau le *Crépuscule*, la mystérieuse ressemblance de la figure de la femme avec Felicia, son désir d'acquérir cette toile à tout prix, et le nom de l'artiste : Gordon Locksley d'abord, et puis Gordon Caryll.

Comme tout le monde il a entendu raconter l'histoire de Gordon Caryll, le mariage extravagant de sa jeunesse, le scandale, le divorce, l'exil prolongé loin de sa patrie et de sa maison, et maintenant Pujol, debout, immobile, impassible, lui apprend que Felicia, la femme qu'il a honorée de l'offre de sa main, est cette fatale épouse divorcée.

Il reste un moment comme pétrifié et pendant ce temps il réfléchit. Pujol ne se trompe jamais, il ne hasarde jamais un fait sans en avoir les preuves. Elle lui a menti, par conséquent, depuis le commencement et elle voulait faire de lui sa dupe pour finir. Or, le prince di Venturini supporterait quoi que ce soit plus facilement que la pensée qu'une femme qu'il a aimée le rende ridicule et se moque de lui.

« Soit ! dit-il entre ses dents, il faudra voir. Continuez, Pujol ; vous êtes véritablement un trésor d'un prix inestimable. »

Ainsi encouragé, Pujol, toujours froid et grave, poursuit. Il raconte en détail comment Dennison avait amené, à minuit, chez Felicia cette jeune fille égarée dans les rues, comment Felicia l'avait reçue tout de suite, comment Pauline avait rempli fidèlement son rôle en écoutant, sans en perdre un mot, toute la con-

versation e
lui avait
Il l'avait
qu'elle la l
diatement

Tout en
tament cet
avait rapp
avait recon
secret, et l
fille pour u
cette pièce
plié soigner
ment à so
attendait e

« La jeu

— Elle es
dans deux

— Ah ! u

— Au su
hier, il étai
mandé à vo
la rue, Ma
Mademoise
recevoir. I
qui, à ce q
de revoir le
s'est mise d
et lui a rep
tuée à s'ent
Votre Exce
violence. A
Mademoise
colère, tent

versation entre la mère et la fille, et comment elle la lui avait non moins fidèlement répétée à lui, Pujol. Il l'avait consignée par écrit, séance tenante, telle qu'elle la lui rapportait, et il pouvait la redire immédiatement au prince.

Tout en parlant il dépliait ce document, et il lut lentement cette courte conversation dans laquelle Donny avait rappelé à Felicia ses devoirs de mère, et Felicia avait reconnu sa fille; le serment exigé de garder le secret, et la convention faite de faire passer la jeune fille pour une parente éloignée de Felicia. Pujol a lu cette pièce de sa voix froide et monotone, puis, ayant plié soigneusement le papier, il le tend respectueusement à son maître. Di Venturini, toujours blême, attendait encore autre chose.

« La jeune fille est-elle encore là? demande-t-il.

— Elle est encore là, Excellence. On doit l'éloigner dans deux jours. Madame et elle se sont disputées.

— Ah! une querelle! A quel propos?

— Au sujet de M. Dennison. M. Dennison est venu hier, il était venu la veille, et par deux fois il avait demandé à voir la jeune fille qu'il avait rencontrée dans la rue. Madame s'en débarrassait avec un mensonge, Mademoiselle était souffrante et avait refusé de le recevoir. Pauline avait répété cela à Mademoiselle, qui, à ce qu'il paraît, est très-désireuse au contraire de revoir le gentleman qui l'a protégée. Mademoiselle s'est mise dans une violente colère, a cherché Madame et lui a reproché sa duplicité. Madame n'est pas habituée à s'entendre blâmer, et possède elle aussi, comme Votre Excellence le sait, une assez bonne dose de violence. Au bout de cinq minutes Madame grondait Mademoiselle. Celle-ci, mise hors d'elle-même par la colère, tenta de s'enfuir de la maison, et fut arrêtée

par Pauline, qui, comme d'habitude, était aux écoutes. Madame déclara alors à Pauline que Mademoiselle était folle, tout à fait folle, que sa folie consistait à prétendre qu'elle était la fille de Madame, qu'elle s'était échappée de chez ses amis par suite de cette illusion, et qu'elle se voyait dans l'obligation de l'enfermer pour un jour ou deux, jusqu'à ce qu'elle pût la renvoyer en sûreté chez ces mêmes amis. La colère de Mademoiselle était terrible à voir, disait Pauline; mais elle fut entraînée et soigneusement enfermée, et elle est demeurée enfermée jusqu'à présent. Elle refuse de parler et de manger et elle reste étendue, immobile comme un marbre. Madame a pris des mesures pour la renvoyer après-demain. Où?... Pauline n'a pas encore pu le découvrir. »

Pujol se tut. Venturini toujours, livide et les lèvres pincées, le regardait avec la même expression de colère.

« Et la conversation entre Madame et M. Gordon Caryll, Pauline l'a-t-elle entendue aussi? »

— Pauline l'a écoutée depuis le premier mot jusqu'au dernier, Excellence, et comme les autres, elle me l'a répétée. Comme les précédentes, j'ai eu soin de l'écrire, sur-le-champ et j'ai là mon rapport. Dois-je le lire à Votre Excellence? »

Venturini répond par un geste affirmatif. Pujol, imperturbable, lit ce second rapport; immobile, son maître l'écoute avec attention. Il ne laisse pas la moindre place au doute. Felicia l'a trompé, aussi complètement et aussi audacieusement que jamais femme ait pu tromper un homme. Un mari! une fille! un amant! Et lui donné en spectacle aux rieurs de Paris! Son visage est pour un instant tout décomposé par la fureur la plus passionnée, lorsque Pujol place sous ses yeux ce deuxième papier.

« Est-ce

— Tou

— La

l'apparten
du bal qu
tendez. »

Il appu
dément. I

« J'ira
cette jeun
paroles po
vous êtes
suite cher

Pujol s

reste seul

de tout ce

sont la fid

puis long

femme à c

vélations

blement

turini n'e

de qui qu

reflets pl

regard bri

par des é

meurtrier

« Un m

a soigneu

me trahit

se moque

Saint-Clou

C'est comm

Il éclate

« Est-ce tout? demande-t-il d'un ton brusque.

— Tout, Excellence.

— La fille est encore enfermée, dites-vous, dans l'appartement de Madame, et Madame ne rentrera du bal que vers deux heures? Attendez, Pujol, attendez. »

Il appuie son front sur sa main et réfléchit profondément. Puis il relève la tête.

« J'irai avec vous, Pujol, d'abord rendre visite à cette jeune fille, puis à l'Opéra. Je ne trouve pas de paroles pour exprimer la manière dont vous et Pauline vous êtes acquittés de votre mission. Allez tout de suite chercher un fiacre. »

Pujol s'incline profondément et obéit. Venturini reste seul. Il n'a pas douté une minute de la vérité de tout ce qu'il vient d'entendre. Ses deux émissaires sont la fidélité en personne et leur loyauté a été depuis longtemps éprouvée. Il a douté longtemps de la femme à qui il avait demandé de l'épouser, et les révélations de cette soirée n'ont fait que rendre doublement sûre une conviction déjà formée. Or Venturini n'est pas homme à laisser impunie la trahison de qui que ce soit, homme ou femme. Sa figure a des reflets plombés à la lueur des lampes, et dans son regard brille une expression de colère qui se traduit par des éclairs fauves comme doivent en avoir les meurtriers.

« Un mari qui a divorcé d'avec elle, une fille qu'elle a soigneusement cachée, un amant pour lequel elle me trahit! répète-t-il les dents serrées, et tout Paris se moque de moi! Ce soir au bal de l'Opéra, demain à Saint-Cloud, et le prince absent pour une semaine! C'est comme l'intrigue d'une des pièces où elle joue. »

Il éclate de rire, de rire peu agréable à entendre, puis

il se lève et s'apprête pour partir. Le fiacre attend à la porte; il y monte et il est vivement conduit chez Felicia.

CHAPITRE XVII

L'OPÉRA

« Je la hais!... Je voudrais qu'elle fût morte!... Oh! pourquoi ai-je quitté l'Écosse et pourquoi suis-je venue dans cet horrible endroit... chez elle? Je veux me laisser mourir de faim, si je ne puis conquérir autrement la liberté. Oh oui! j'aurais préféré mourir que de venir ici! »

Telles étaient les plaintes que Donny se répétait à elle-même dans ces deux derniers jours.

A Pauline, qui lui apportait ses repas, elle ne daignait pas adresser la parole; elle demeurait muette et immobile comme si elle eût été de pierre, n'adressant aucune question, ne faisant aucune réponse, et touchant à peine à la nourriture qu'on lui avait apportée.

Quelquefois les ardentes passions qu'elle a reçues en héritage de ceux de qui elle tient l'existence se font jour et des cris perçants réveillent les échos de l'appartement. Elle frappe contre les portes et contre les fenêtres barrées, jusqu'à ensanglanter ses mains, puis elle s'affaisse, épuisée et haletante, sur le parquet.

Toute la
fant qui
chambre
dans un j
maison de
Elle est
prostrati
du lit. Pe
retenti p
cherché
céder.

Les ner
a passé ce
res ensol
Cloud, av
veuve du

Tout le
contre les
berté, il
traîne à
feu resson
ses noirs
ses épaule

« S'il é
il me déli
nuit-là et
affectueux

C'est à
raît, qu'e
honnête
l'homme c
et son co
avait été

« Il a d

Toute la maison de Felicia savait que la pauvre enfant qui délirait si bruyamment là-haut, dans cette chambre si bien close, était folle sans espoir, et que dans un jour ou deux on devait la conduire dans une maison de santé.

Elle est accroupie en ce moment sur le sol, dans une prostration complète et la tête appuyée contre le bord du lit. Pendant toute la journée, ses cris sauvages ont retenti par intervalles et ses mains d'enfant ont cherché à ébranler cette porte que rien ne fait céder.

Les nerfs de Felicia n'ont pas eu à en souffrir. Elle a passé cette longue journée de soleil dans les clairières ensoleillées et sur les coteaux boisés de Saint-Cloud, avec son jeune amant, Lord Dynely, et la pâle veuve du curé.

Tout le long du jour sa fille a fait de vains efforts contre les barreaux de sa cage pour conquérir sa liberté. Il est maintenant onze heures du soir et elle se traîne à terre fatiguée, pâle, épuisée, son regard de feu ressortant plus sauvage sur sa petite figure pâlie, ses noirs cheveux épars retombant en désordre sur ses épaules.

« S'il était ici, pense-t-elle en soupirant tristement, il me délivrerait. Oh ! si j'étais restée avec lui cette nuit-là et que je ne fusse pas venue ici ! Il était bon et affectueux. J'aurais été heureuse avec lui. »

C'est à Terry Dennison, dont la figure lui apparaît, qu'elle pense. Elle revoit dans ses souvenirs son honnête regard, son franc sourire, cette force de l'homme qui s'unit en lui à la douceur de la femme, et son cœur l'appelle dans son malheur, comme s'il avait été pour elle un ami toute la vie.

« Il a demandé à me voir, deux fois il m'a deman-

dée, et chaque fois elle lui a dit un mensonge : que j'étais malade et que je ne voulais pas le recevoir. Et elle m'a frappée. Oh! je la hais... je la hais... »

Ses bras se posent sur le lit, elle y cache sa figure, et la pauvre Donny, si malheureuse, si maltraitée, reste longtemps dans cette posture.

Elle tombe dans une espèce de léthargie qui n'est pas le sommeil, mais bien plutôt le résultat de son extrême agitation, et elle rêve que Terry Dennison vient encore une fois à son aide avec ce sourire bienveillant qui est resté si présent à sa mémoire et auquel elle se confie si pleinement, qu'elle entend son pas dans l'escalier, qu'il tourne la clef dans la serrure, et qu'il est dans la chambre. En ce moment une lumière brille dans l'obscurité, et en levant ses yeux surpris et à moitié endormis, elle aperçoit un homme qui tient une bougie et qui la regarde; mais cet homme, ce n'est pas Terry.

« Chut !... dit cet homme, plaçant son doigt sur ses lèvres et fermant la porte sans bruit. Pas un mot, pas un cri, mademoiselle. Je suis un ami. Je viens vous délivrer. Mais pour cela il faut que vous soyez parfaitement calme. »

Elle ne s'est pas levée. Elle regarde cet homme, et ses yeux noirs grands ouverts expriment la surprise et le soupçon.

« Qui êtes-vous ? » demande-t-elle.

C'est un petit homme jauné, couvert d'un riche paletot fourré, et ayant un air de distinction, mais Donny n'aime pas son regard.

« Je suis un ami, je vous l'ai dit. Je viens vous sauver. Celui qui m'envoie, c'est lui, le gentleman qui vous a amenée ici. M. Dennison. »

Elle se redresse à ce nom qui paraît avoir la pro-

priété de
étincelle é

« Condu
Oh! mon
brave et b
arrachez-r
vers lui.

— Chut
on pourrai
tout à l'h
votre mère

— Pour
telle à son
a de comm
partir tout

— Cela
mademoisel
assurer. Il
Felicia se
vous voir, c

— Je sais
Elle lui a m
qu'il deman
voir moi-mê
et je la déter

Ses yeux
crispaient.

« Qu'est-c
tout, tout sa
d'ici et que

— Racont
êtes. Elle est
semblez éton

— Je ne le

priété de l'émouvoir fortement, comme ferait une étincelle électrique.

« Conduisez-moi vers lui, s'écrie-t-elle vivement. Oh! monsieur, conduisez-moi vers lui. Il est fort, brave et bon. Enlevez-moi de cette horrible maison, arrachez-moi à cette horrible femme, et menez-moi vers lui.

— Chut!... répète-t-il. Doucement, mademoiselle; on pourrait entendre. Je dois vous conduire vers lui tout à l'heure. Mais d'abord, dites-moi, Felicia est votre mère, n'est-ce pas?

— Pourquoi me demandez-vous cela? interroge-t-elle à son tour avec impatience. Qu'est-ce que cela a de commun avec ma délivrance? Oh! laissez-moi partir tout de suite.

— Cela a tout de commun avec votre délivrance, mademoiselle. M. Dennison m'a recommandé de m'en assurer. Il serait venu lui-même, mais vous savez que Felicia se méfie de lui, qu'elle ne lui permet pas de vous voir, de peur que vous ne lui révéliez la vérité.

— Je sais... je sais, interrompt-elle impatiemment. Elle lui a menti; elle lui a dit que j'étais malade lorsqu'il demandait à me voir, et je mourais d'envie de le voir moi-même. Elle m'a battue et m'a enfermée ici, et je la déteste. »

Ses yeux avaient des lueurs sinistres. Ses mains se crispèrent.

« Qu'est-ce que vous désirez savoir? Je vous dirai tout, tout sans exception, pour que vous m'emmeniez d'ici et que vous me conduisiez vers lui.

— Racontez-moi votre histoire, dites-moi qui vous êtes. Elle est votre mère, n'est-ce pas? Vous vous ressemblez étonnamment. Qui est votre père et où est-il?

— Je ne le connais pas; je voudrais le connaître; je

prierai M. Dennison de me conduire chez lui. Elle est ma mère, oh oui ! Je suis née à Québec, il y a plus de seize ans. Mon père ne voulut pas demeurer avec elle : je ne sais pas pourquoi, et il y eut un divorce. C'est ainsi que Jeanne m'a raconté les choses. Jeanne était là quand je vins au monde, et ma mère m'a laissée avec elle et est partie. Jeanne m'emmena, et maintenant elle est morte ; c'est pour cela que je suis venue ici. Je voudrais n'être jamais venue. Son nom n'est pas Felicia, elle s'appelle Rosamonde. Elle avait pris le nom de Mme Gordon quand je suis née, et mon père se nommait Gordon Caryll. Je ne sais pas s'il est vivant ou s'il est mort. Jeanne ne le savait pas. C'est tout. Et maintenant que je vous ai tout dit, allons-nous-en. »

Mais son visiteur se leva et lui fit signe de rester.

Un regard sur le visage de la jeune fille suffisait pour démontrer sa filiation.

« Pas cette nuit, petite. Il est tard, trop tard pour que vous puissiez sortir dans la rue. Mais vous serez emmenée, et bientôt. Vous pouvez vous en rapporter à ma parole quand je vous le dis. »

Sur ces mots, avant quel'enfant, toute surprise, eût eu le temps de les bien comprendre, le petit homme au visage jaune et au paletot garni de fourrures était parti ; la clef tournait dans la serrure et elle se retrouvait une fois encore seule dans sa prison.

Le bal de l'Opéra était dans tout son éclat. Le vaste édifice était resplendissant de lumière. La salle en était inondée ; les parfums, la foule, les fleurs, rendaient l'atmosphère lourde à respirer.

C'était un splendide tableau de l'exuberante vie de Paris à la lumière du gaz, une image des nuits des contes arabes, quelque chose de brillant, d'enivrant, d'inouï.

Parmi l
vert d'un
sur lui, m
sait voir q
bre et inq
la lenteur
quelqu'un

Il parvin
négligemtr
fantastiqu
à coup il
enfin trou

Au milie
s'avavançait
un nœud d
plus près
toilette de
rire sonore
tournant c
de lui. Ce r
bien des foi
de ce mom

La valse
se dirigea v
tres arrivai
formaient t
foule et des
tiguës. L'in
suivit inape
se mit à fai

« Mon Di
donc la char
nière valse
mon pas ! N

Parmi les masques, un homme petit et maigre, couvert d'un pardessus de fourrures qu'il avait conservé sur lui, malgré la chaleur, et dont un masque ne laissait voir que deux yeux noirs brillant d'un feu sombre et inquiet, allait et venait seul et marchait avec la lenteur d'un homme qui cherche soigneusement quelqu'un ou quelque chose.

Il parvint ainsi au centre de la cohue et, s'appuyant négligemment à une colonne, il se mit à contempler le fantastique spectacle qui se déroulait à ses yeux. Tout à coup il tressaillit et soupira bruyamment. Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

Au milieu d'un groupe de danseurs à moitié ivres s'avancait un domino noir portant sur l'épaule gauche un nœud de rubans jonquille. Le cavalier qui était le plus près de la femme au domino était en grande toilette de soirée, une rose jaune à la boutonnière. Le rire sonore de la dame se faisait entendre au moment où, tournant comme un bacchant, elle vint à passer près de lui. Ce rire lui était familier, car il l'avait entendu bien des fois. Le faucon avait aperçu sa proie. A partir de ce moment, il ne perdit plus le couple de vue.

La valse finit. Le domino, au bras de son danseur, se dirigea vers un coin éloigné où la lumière des lustres arrivait plus adoucie, où des plantes tropicales formaient une retraite plus sombre, et où l'absence de foule et des sièges invitaient au repos les danseurs fatigués. L'individu au masque et aux fourrures les suivit inaperçu. La dame s'assit sur un des sièges et se mit à faire jouer son éventail.

« Mon Dieu, qu'il fait chaud ! Eric, mon cher, ayez donc la charité d'aller me chercher une glace. La dernière valse était charmante, et vous dansez bien à mon pas ! Nous danserons ensemble la valse des Roses

et puis nous rentrerons. Éric, allez chercher cette glace si vous ne voulez pas me voir mourir ici. »

Elle ôta son masque et montra le visage animé, souriant, et gracieux de Felicia.

Son compagnon se leva pour satisfaire son désir, en murmurant à son oreille quelques mots qui firent naître chez Felicia un rire aux notes vibrantes et perlées.

« Fi donc, Éric; je sais ce que valent vos tendres discours. Il fait trop chaud et je suis trop fatiguée pour les jeux de l'amour. Allez chercher ma glace. »

Il s'éloigna. Comme il revenait lentement, tournant autour de la foule des danseurs pour arriver à l'actrice, un homme à vêtement fourré se précipita sur lui, et le choc fit tomber de ses mains la boisson glacée, qui souilla de ses éclaboussures le costume immaculé du jeune homme.

« Mille pardons, monsieur, s'écria ce personnage, avec une profonde inclination, mais avec un rire moqueur; malgré votre maladresse, je regrette vivement d'avoir taché votre habit, mais... »

Un chœur de rires moqueurs des spectateurs, qui n'étaient que trop disposés à rire des infortunes de leurs voisins, interrompit ces bizarres excuses. Mais au même moment le petit homme roulait à terre, où l'avait jeté un coup de poing envoyé par Éric dans toutes les règles de l'art. Comme par enchantement, à ce coup, une foule s'était attroupée autour d'eux. Il y a une espèce d'attraction magique dans toute querelle qui parle au cœur des hommes de tous les peuples. L'homme au rire insolent se releva en poussant un cri de fureur, mais avant qu'il eût pu se remettre franchement en équilibre, il était de nouveau jeté sur le dos par une seconde poussée.

« Venez,
mon vête
l'abîmer d
rai comm
ruer sur s

— Mon
remis son
l'accident,

— Je n
pour le mo
lui enseign

Il s'arrê
poussant u
saire de son
rini s'était
avait arrac
méchant.

« Oui, ma
le vois. Di
connait pas
mieux conn
neur, n'est-

Il avait d
compris de
cette rencor

« Deux de
matin, dit
Vous avez e
Venturini. C
clinant de n

Avant que
pondre, il t
sage dans la
était venu q

« Venez, lui dit très-froidement Lord Dynely, puisque mon vêtement est abîmé, je n'ai pas à craindre de l'abîmer davantage. Levez-vous et je vous enseignerai comment on marche dans une salle de bal sans se ruier sur ses voisins.

— Mon Dieu ! Éric, cria la voix de Felicia, qui avait remis son masque et qui arrivait sur le théâtre de l'accident, qu'y a-t-il donc?... Qu'est cela ?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur pour le moment ; mais malgré cela j'aurai du plaisir à lui enseigner... »

Il s'arrêta, car elle venait de lui saisir le bras en poussant un cri de terreur en reconnaissant l'adversaire de son compagnon. Les yeux enflammés, Venturini s'était remis sur ses pieds comme un tigre, il avait arraché son masque, et les regardait d'un air méchant.

« Oui, madame, c'est moi. Vous me reconnaissez, je le vois. Dites à votre amant qui je suis. S'il ne me connaît pas, vous, vous me connaissez. Nous ferons mieux connaissance ensemble avant peu. J'ai l'honneur, n'est-ce pas, de parler à Lord Dynely ? »

Il avait dit ces phrases en anglais, pour n'être pas compris de l'assistance. Éric, confondu, lui aussi, de cette rencontre soudaine, s'était incliné de son côté.

« Deux de mes amis vous attendront, mylord, demain matin, dit Venturini, parlant bas et avec vivacité. Vous avez entendu parler de moi, je suis le prince Venturini. Quant à vous, madame, ajouta-t-il en s'inclinant de nouveau, je vous verrai plus tard. »

Avant que l'un ou l'autre eût trouvé un mot à répondre, il tourna sur ses talons et, se frayant un passage dans la foule, il quitta le bal masqué. Il n'y était venu que dans un but, et ce but était atteint.

La foule se dispersa, désappointée d'avoir été privée d'une séance de pugilat. Felicia et Lord Dynely se regardaient, pleins de trouble et sans savoir que dire; mais bientôt Felicia partit d'un de ses bruyants éclats de rire.

« Ma foi, Eric, mon ami, c'est assez original. Cela ressemble à un de nos vaudevilles dans lesquels Madames s'amuse en l'absence de Monsieur, et où Monsieur furieux et jaloux apparaît inopinément. Quelle scène sera-ce demain ? Ce pauvre petit Venturini est tout ce qu'il y a de plus jaloux au monde, et je lui ai promis avant son départ de ne plus jamais faire la coquette. Il y a encore une valse, mon cher, la danserons-nous, ou...

— Nous la danserons, comme de juste, répond Lord Dynely; une valse avec vous est une trop rare faveur pour être jamais refusée. »

Les douces et tendres notes de la valse des Roses se font entendre, et ils se mettent à tourner avec un parfait ensemble. Felicia est une danseuse consommée; ses pieds semblent à peine toucher le sol. Dynely sait bien ce qu'il dit en affirmant que valser avec elle est une rare faveur. Lorsqu'elle est terminée, il l'enveloppe douillettement dans sa sortie de bal et la conduit à sa voiture. Elle se penche à la portière et montre à la lueur du gaz son visage enchanteur, qu'anime un sourire sur ses lèvres rouges et dans ses yeux brillants.

« Et Saint-Cloud, mon cher, irons-nous demain sur les bords de la Seine comme c'était convenu, ou bien... ?

— Nous irons, répond-il avec une lueur vive dans le regard. Tous les Italiens jaloux de la chrétienté n'empêcheraient pas mon excursion de demain avec vous. »

Il s'in-
dégantée
entendre
à entend
est parti
froide n

Eric, d
nuit rêve
façons cet

L'excur
blement l
de Felicia
venger de

C'est un
versaïre e
après, pui
victime se
sur le gaz

habiles, s
Plus d'
amours av
Il ne conn
tiré le pist
Malgré ce

Il s'incline et baise passionnément la petite main dégantée qu'elle lui tend. Elle rit de nouveau et fait entendre ces notes claires et argentines qu'il aime tant à entendre. Puis la voiture s'ébranle et roule. Circé est partie, et sa victime reste seule au milieu de cette froide nuit de février.

CHAPITRE XVIII

APRÈS LE BAL

Eric, demeuré seul sur le trottoir, sent le froid de la nuit réveiller ses esprits et il comprend que de toutes façons cette enivrante existence d'amour est terminée.

L'excursion de demain à Saint-Cloud en sera probablement la clôture, car le prince di Venturini, le fiancé de Felicia, a été insulté, et le prince est homme à venger de telles insultes.

C'est un duelliste connu : trois fois il a tué son adversaire et a allumé froidement son cigare aussitôt après, puis s'est retiré tranquillement pendant que sa victime se débattait dans les convulsions de l'agonie, sur le gazon. C'est une fine lame, un tireur des plus habiles, sûr de ses coups.

Plus d'une fois depuis le commencement de ses amours avec Felicia, Lord Dynely l'a entendu répéter. Il ne connaît presque rien en fait d'escrime, et il n'a pas tiré le pistolet trois fois dans tout le cours de sa vie. Malgré cela, deux amis l'attendent demain, et dans

la matinée du jour suivant, au plus tard, Venturini et lui devront se rencontrer quelque part dans les bois de Meudon.

Physiquement, Lord Dynely est loin d'être un lâche. La vie peut être chose fort agréable, mais un homme peut, quand il est brave, envisager en face la possibilité de la quitter d'assez bonne grâce si sa conscience est tranquille.

Pour craindre la mort, il faut avoir à redouter ce qui suit le trépas : or, comme la plupart des hommes de sa trempe, qui sont tous adonnés à la poursuite de leurs plaisirs matériels, Éric n'y avait jamais pensé jusqu'alors.

Après tout d'ailleurs, bien considérée, avec toutes ses dissipations, même dans son éclat et sa splendeur, l'existence ici à Paris était plutôt une fatigue. Elle ne paraissait pas être tellement désirable, à tous les points de vue, qu'on pût se faire un bien grand épouvantail d'avoir à y renoncer. Or que, lorsqu'il se trouverait face à face avec Venturini sous les arbres de Meudon ou de Vincennes, il dût renoncer à la vie, était pour lui une chose aussi certaine que l'action d'allumer ce cigare en ce moment et de s'en retourner tranquillement chez lui sous ce ciel parsemé d'étoiles brillantes.

L'existence était un fardeau ; il était, lui, fatigué de toutes choses. Une jolie figure, deux yeux bleus avaient suffi pour le charmer, et il avait épousé la jeune fille à qui ils appartenaient ; mais il en était rassasié au bout d'une quinzaine.

On se fatigue des femmes, du vin, des chevaux, du bruit des dés, du cri monotone du croupier, de battre les cartes, du tournoiement des salles de bal, de la lumière du gaz, de toutes choses enfin dans ce bas

monde, s
ces à la p
leur piqu
ques mill
en échan
gnes de t
maigre re

Vanita
milliers d
par les m
Et la jo
à tout cela
avec le sol
autour d'e
sous d'eux
près de lui.

Le lende
une rencon
les détonati
napolitain f
et un homm
face tournée
lueurs du jo

Il entrev
animé. Apre
tard, un mar
souriraient
Quant à l'h
croyance m
c'était le néa

Il se rendi
fumant, et e
qu'il tint to
femmes, et i

monde, si rempli d'ennuis en résumé. Même les actrices à la peau brune, aux yeux de topaze, perdent de leur piquant au bout de quelques semaines, après quelques milliers de livres gaspillés pour elles en cadeaux, en échange desquels de petits saluts, de gracieux signes de tête et des sourires embarrassés semblent un maigre retour.

Vanitas vanitatum! Cette maxime émise tant de milliers d'années auparavant, est tristement répétée par les membres de la jeunesse dorée de nos jours.

Et la journée du surlendemain doit mettre un terme à tout cela. Il y aura demain la traversée de la Seine avec le soleil au-dessus de leurs têtes, de la musique autour d'eux, une rivière aux flots bleuâtres au-dessous d'eux, et deux yeux souriant langoureusement près de lui.

Le lendemain matin, au lever du jour, il y aurait une rencontre dans un bois, dans un silence profond, les détonations bruyantes de deux pistolets, un prince napolitain fuyant en toute hâte le territoire français, et un homme étendu roide sur l'herbe ensanglantée, la face tournée vers le ciel, à peine éclairé des premières lueurs du jour.

Il entrevoyait tout cela comme dans un tableau animé. Après cela il y aurait, quelques semaines plus tard, un mariage célébré en Italie et les yeux de topaze souriraient pendant toute la vie au prince napolitain. Quant à l'homme mort, eh bien, pour lui, d'après la croyance même de l'homme, ce qui lui était réservé, c'était le néant!

Il se rendit chez lui en marchant très-lentement, en fumant, et en rêvant à toutes ces choses. Il fallait qu'il tint tout cela soigneusement secret pour ses femmes, et il était indispensable qu'il trouvât deux

amis. Il y avait Boville : oui... Boville et Livingstone feraient l'affaire. La première chose le lendemain, c'était d'aller les voir et de leur envoyer les témoins de Venturini.

Dans des circonstances ordinaires, Terry Dennison aurait été son homme, mais dans l'affaire actuelle il ne fallait pas penser à lui, car une seconde discussion avait eu lieu entre eux, discussion plus amère et plus animée, toujours occasionnée par le même motif : l'abandon et le dédain de Dynely pour sa femme.

Elle était survenue trois jours après le soudain départ de Gordon Caryll : Éric toujours étroitement absorbé par Felicia, Crystal toujours désolée, languissante, fléchissant sous le poids de sa douleur. Terry, sur l'ordre de Lady Dynely, avait conduit au Bois la malheureuse Crystal, et ils s'y étaient rencontrés face à face avec la voiture de Felicia, qui, mollement étendue comme dans un nuage de soie, de fourrures et de dentelles, souriait tendrement sous son voile à Lord Dynely, qui chevauchait à sa portière, au moment où la femme de Lord Dynely les croisait.

Les regards de ces quatre personnes se rencontrèrent un instant, puis la légère voiture de la danseuse passa et de celle de mylady on put entendre le rire clair de Felicia que leur apportait la brise.

« Mon Dieu, Éric, voilà une plaisante rencontre pour vous, s'écria-t-elle, vivement amusée de la situation. Qu'a donc M. Dennison ? Il m'a lancé un regard foudroyant en passant ? »

Crystal s'était rejetée en arrière avec un petit cri déchirant, comme si une main brutale l'avait frappée.

« Oh ! Terry, ramenez-moi à la maison, » lui dit-elle avec un sanglot.

Terry, brillants.

Quatre

le salon d

priit, étai

le diner,

tra et se p

« Dynel

finira-t-il

Lord Dy

« Comm

prendre u

sez à moi,

—Votre

abandon c

C'est trop

faites mou

se moque d

vieille cabo

La rouge

La livide p

Il posa son

menace :

« Est-ce

roger à ce

— Votre

vous le sav

que ceci do

talement la

Vous consa

présents à c

Crystal se n

que sept ser

sept semain

Terry, silencieux, mais le sourcil froncé, les yeux brillants, les lèvres crispées, avait obéi.

Quatre heures plus tard une scène avait lieu dans le salon des Dynely. Crystal, malade de cœur et d'esprit, était seule dans sa chambre; Éric, en attendant le dîner, lisait un journal du soir, quand Dennison entra et se plaça en face de lui.

« Dynely, dit-il avec animation, comment tout cela finira-t-il? »

Lord Dynely, le visage empourpré, le regarda.

« Comment doit finir quoi? Faut-il vous prier de prendre un ton moins agressif quand vous vous adressez à moi, monsieur Dennison? »

— Votre conduite, votre abandon... votre honteux abandon de votre femme! Je ne le souffrirai pas! C'est trop brutal, trop cruel; vous la tuez, vous la faites mourir à petit feu, sous nos yeux. Tout Paris se moque de votre sotte et folle passion pour cette vieille cabotine. »

La rougeur disparut de la blonde figure du vicomte. La livide pâleur d'une irritation profonde la remplaça. Il posa son journal et dit avec un calme plein de menace :

« Est-ce ma femme qui vous envoie ici pour m'interroger à ce sujet? »

— Votre femme ne sait même pas que je suis venu, vous le savez aussi bien que moi; mais je jure, Éric, que ceci doit finir! Vous brisez, oui, vous brisez brutalement la vie de votre femme pour cette Felicia? Vous consacrez tout votre temps, vous prodiguez les présents à cette Jézabel fardée et éhontée, tandis que Crystal se meurt de chagrin sous vos yeux. Et il n'y a que sept semaines, grand Dieu du ciel! il n'y a que sept semaines que vous l'avez épousée! »

Éric se leva, le regard étincelant de rage; mais avant qu'il eût ouvert la bouche, Dennison intervint.

« Attendez, lui dit-il en faisant un geste; écoutez-moi jusqu'au bout. J'ai juré de ne jamais avoir de querelle avec vous, quoi que vous fassiez, quoi que vous disiez. Ce serment, je le tiendrai. La pensée de me quereller avec vous est aussi éloignée que possible de mon esprit; mais, Éric, je le répète, ceci doit finir, il le faut.

— En vérité! Vous parlez, je le présume, de ma très-agréable et platonique affection pour la plus charmante femme de Paris. Puis-je savoir comment vous proposeriez d'en finir?

— Pour l'amour de Dieu, Éric, ne ricaniez pas ainsi. Je vous parle en ami, en frère. Vous ne pouvez pas être entièrement sans cœur, vous ne pouvez pas avoir totalement perdu votre amour pour Crystal. Ne voyez-vous pas que vous la tuez, cette pauvre petite âme aimante! Ne voyez-vous pas qu'elle professe pour vous un culte qui la porterait à baiser la trace de vos pas, le moindre objet que votre main a touché! Elle mourrait pour vous, Éric; et vous, vous la négligez plus honteusement que jamais mari ait pu négliger une femme. Vous l'insultez par votre amour pour cette femme indigne. Vous brisez son cœur; si vous l'aviez vue après notre rencontre d'aujourd'hui... »

Il s'arrête tout à coup et se dirige vers la fenêtre.

« Ne nous querellons pas, Éric, ajoute-t-il d'une voix rauque. Dieu sait que je n'ai aucune envie de me mêler de vos affaires ni de vous tracer en aucune façon votre règle de conduite. Mais dans une certaine mesure je suis engagé vis-à-vis de Crystal dès que son bonheur est en jeu. Notre amitié passée me donne au moins le droit d'être toujours prêt à la protéger.

— Le son ricanant. C'est la première. Je ne pas m'en résultera nière fois assez bon pour n'y pour cesser. Si j'ombrage, convenant déçu, à cavalier s'en donnerai j'aime à c'en tirer d'aujourd'hui tendu que

Sur ce pu parler, plus qu'à l'intervention part de L. surcroît de Felicia.

Ils s'étaient Dynely n'avaient Les choses ne gens que frères. Verront masculines Le jour

— Le droit d'un fiancé éconduit ! réplique Éric avec son ricanement habituel. Entendons-nous, Dennison. C'est la seconde fois que vous intervenez en cette matière. Je vous en prévient, il faut que ce soit la dernière. J'ai écouté vos insolences parce que je désire ne pas mêler le nom de ma femme au scandale qui résulterait d'une querelle avec vous. Mais c'est la dernière fois que je me montrerai aussi endurant. Soyez assez bon pour quitter cet appartement sur l'heure et pour n'y jamais rentrer. Soyez assez bon également pour cesser toute espèce de relations avec Lady Dynely. Si j'avais des dispositions à prendre facilement ombrage, je pourrais avec raison vous objecter l'inconvenance qu'il y a de votre part à vous, amoureux déçu, à vouloir jouer auprès de ma femme le rôle de cavalier servant ; mais je ne fais pas cas de cela. J'ordonnerai à ma femme de ne plus vous recevoir, et j'aime à croire qu'elle n'osera pas me désobéir. A partir d'aujourd'hui, monsieur Dennison, il restera entendu que nos relations sont finies. »

Sur ce congé catégorique, avant que Dennison eût pu parler, Sa Seigneurie sortit du salon, et il ne restait plus qu'à se soumettre. L'unique résultat de cette intervention fut un refroidissement de procédés de la part de Lord Dynely à l'égard de sa femme, et un surcroît d'assiduités, si c'était possible, auprès de Felicia.

Ils s'étaient rencontrés plus d'une fois depuis, mais Dynely n'avait jamais voulu paraître même l'avoir vu. Les choses en étaient là ce soir-là entre ces deux jeunes gens qui avaient grandi ensemble comme deux frères. Véritablement, au fond de toutes les amitiés masculines qui se brisent, il y a toujours une femme.

Le jour commençait à paraître lorsque Lord Dynely

regagna son hôtel. Crystal, pâle comme une ombre, blême et amaigrie, dormait. Une sensation fugitive de remords se fit jour dans son âme lorsqu'il la vit aussi changée au bout de ces quelques semaines de mariage.

« Pauvre petite âme ! pensa-t-il ; si... si une catastrophe doit avoir lieu demain, ce sera bien terrible pour elle ! »

Inutile de se mettre au lit, pensait-il ; il ne dormirait pas. Il s'étendit sur le canapé, dans le cabinet de toilette voisin, encore dans son costume de bal, et au bout de dix minutes il s'endormit.

L'heure du déjeuner était passée quand il se réveilla ; Crystal était assise à ses côtés, le contemplant avec une expression d'amour et de tendresse infinie. Elle tressaillit, confuse, lorsqu'il rouvrit les yeux, et elle rougit comme si elle eût été prise en faute.

« Vous m'attendiez, Crystal, dit-il en se soulevant sur son coude en bâillant. Vous dormiez quand je suis rentré, et je n'ai pas voulu vous réveiller. Quelle heure est-il ? Dix heures !... Le déjeuner est-il prêt ? J'ai un rendez-vous ce matin et il faut que je m'en aille. »

Le déjeuner fut expédié à la hâte, il changea d'habits, et adressa un billet très-pressé à Boville et à Livingstone. Lord Dynely eut alors à recevoir la visite de deux grands Français à la tournure militaire. L'entrevue fut courte et entièrement secrète. Boville et Livingstone, qui arrivaient lentement, sans se presser, se croisèrent avec ces messieurs.

« Qui sont ces militaires qui sortent de chez vous, Dynely ? interrogea Boville, et pourquoi diable ! avez-vous besoin de nous en aussi grande hâte ?

— C'est M. Raoul de Concessault, capitaine aux

zouaves, motif qui Venturini précipitait cette affaire Livingstone.

— Par non le cig Comme de — Nature fond de to Comme de de tout le pirer.

— C'es Expliquez absent en — Je le Dynely av d'une façon dernière.

Et Sa S nuance de tre au bal « Et le encore plu que Vent au pistole

— Certa l'histoire, mon cher, — Et vo invitation

— Moi ?

zouaves, et M. de Reigny, capitaine aux guides. Le motif qui les amenait était une provocation du prince Venturini, et je vous ai envoyé chercher avec cette précipitation pour vous prier d'être mes seconds dans cette affaire. Prenez un siège, Boville; un cigare, Livingstone.

— Par Dieu! s'écria Boville en prenant le siège mais non le cigare, j'avais prévu que l'on en viendrait là. Comme de juste, Felicia est au fond de tout ceci?

— Naturellement; son sexe charmant n'est-il pas au fond de tout malheur et de tout meurtre en cette vie? Comme de raison, tout est encore parfaitement ignoré de tout le monde. Je ne veux pas le laisser transpirer.

— C'est juste, répond Livingstone gravement. Expliquez-moi donc ceci, Dynely. Je croyais le prince absent encore pour une semaine.

— Je le croyais aussi, de même que Felicia, répondit Dynely avec un léger rire. Il s'est montré cependant d'une façon très-dramatique au bal de l'Opéra, la nuit dernière. »

Et Sa Seigneurie fit rapidement, et non sans une nuance de mauvaise humeur, le récit de leur rencontre au bal de l'Opéra.

« Et le résultat de tout cela va être un duel, dit encore plus gravement Boville. Dynely, savez-vous que Venturini est l'homme le plus fort à l'épée et au pistolet qu'il y ait en Europe? »

— Certainement, mon ami. C'est du domaine de l'histoire, cela, tout le monde le sait. Allumez donc, mon cher, je vous recommande ces manilles.

— Et vous? interroge Livingstone en acceptant cette invitation.

— Moi? oh! je ne connais à peu près rien à l'épée

et je n'ai pas tiré une demi-douzaine de coups de pistolet dans ma vie.

— Mais alors, Dynely, vous n'avez pas la moindre chance si le prince a de mauvaises intentions, et il en a toujours, je puis vous l'affirmer, quand il se bat. Ne savez-vous pas qu'il a déjà tué trois hommes? »

Lord Dynely haussa les épaules.

« Je ne reculerai pas pour cela, veuillez bien le croire. Je me suis fourré dans ce guépier et j'en subirai les conséquences. J'ai donné votre adresse à de Concressault; vous me représenterez, mon ami, je le sais.

— J'aiderai à vous assassiner, répond Boville avec mauvaise humeur. N'y a-t-il aucun moyen, Dynely, de...

— Il n'y a aucun moyen d'arranger cette affaire autrement que par une rencontre. Venturini est venu au bal sans autre but que de m'insulter. Il l'a fait et je l'ai souffleté deux fois. Vous devez comprendre qu'il n'y a qu'une issue possible à de pareils procédés.

— Que le diable emporte Felicia! grommela Livingstone. Je voudrais que vous n'eussiez jamais vu cette sorcière. Elle est fatale à tous les hommes. Elle rappelle les sirènes de la fable, qui attiraient les malheureux par leurs chants et leurs sourires et qui les dévoraient ensuite et leur broyaient les os. C'est une fort vilaine affaire, et je n'ai jamais servi un ami aussi à contre-cœur depuis que je suis au monde. A propos, le prince n'était-il pas masqué? Comment l'avez-vous reconnu?

— Il a arraché son masque avec colère après sa seconde chute. Je ne l'avais jamais vu de ma vie. Et maintenant que j'y pense, il me semble certain qu'il n'a pas vu du tout mon visage. J'ai gardé mon masque

même pen

Dieu! dit querelle à

— Il n'y vous le dir mécontent

rais que vo vous servi dire que c'

— C'est vitable; a demain ma vous auqu pour tout a

— Quelle

— Pour je préfère l sif. Vous co qui sera ab ces armes, vaises inter pistolet exp

Les deux rent, Bovil avec de Con Lord Dynely cia et descen

même pendant la bagarre; je n'y avais pas songé. Par Dieu! dit Éric en riant, quelle idée d'aller chercher querelle à un homme qu'on n'a jamais vu!

— Il n'y a pas là sujet de rire, permettez-moi de vous le dire, réplique Livingstone sur le même ton mécontent. C'est une affaire infernale, et je souhaiterais que vous eussiez choisi toute autre personne pour vous servir de second. Cependant, si vous persistez à dire que c'est inévitable....

— C'est très-décidément et très-positivement inévitable; ainsi donc allez et réglez les choses pour demain matin, vous serez bien aimable. J'ai un rendez-vous auquel je ne voudrais pas arriver en retard, pour tout au monde.

— Quelles armes... le pistolet ou l'épée?

— Pour moi c'est indifférent. Des deux pourtant je préfère le pistolet, comme plus prompt et plus décisif. Vous comprenez. Je n'ai aucun doute sur l'issue, qui sera absolument la même avec l'une ou l'autre de ces armes, car je crois que Son Excellence a de mauvaises intentions, comme vous dites. Seulement le pistolet expédie plus vivement les choses. »

Les deux hommes se serrent la main et se séparent, Boville pour aller de mauvaise grâce régler avec de Concressault les conditions de la rencontre, Lord Dynely pour tenir sa dernière promesse à Felicia et descendre avec elle la Seine jusqu'à Saint-Cloud.

CHAPITRE XIX

CHEZ LA DANSEUSE

Une demi-heure après, Felicia et Lord Dynely partaient gaiement pour leur excursion, leur dernière partie ensemble, ils le savaient, et cela donnait au fruit défendu une saveur nouvelle et délicieuse même pour leurs palais blasés. On doit éprouver un poignant intérêt pour un superbe et amoureux cavalier couché à vos pieds et qui demain, à cette heure, peut être, pour l'amour de vous, étendu sur l'herbe avec une balle dans le cœur. Felicia savait aussi bien que Lord Dynely ce qui devait inévitablement avoir lieu le lendemain dès le point du jour, et quoique son jeune et passionné adorateur commençât sérieusement à la fatiguer, jamais elle n'avait été pour lui aussi douce, aussi aimable, aussi enchanteresse qu'aujourd'hui.

Ils étaient à peine partis depuis une demi-heure qu'à la porte de Felicia s'arrêtait une voiture de place de laquelle descendait le prince.

Il ne doutait pas le moins du monde qu'elle n'attendît sa visite avec plus ou moins d'impatience et d'anxiété.

Aussi resta-t-il absolument sans voix quand le valet de chambre, derrière lequel se tenait Pauline, lui apprit que Madame était partie avec Lord Dynely.

« Partie pour toute la journée avec Lord Dynely ! » répéta-t-il tout troublé en les regardant.

L'énor
la respira

« Mais
les épaule
temps pou

— Et e
sorte pou

— Auc

— Con
onne hur

— De l
habillée a
tude, et M
autant. J'

ils descen
beau com
d'ambassa

la plus dél

Il se mo
lançaient

« Et lui

— Que t
Madame é
Et ils sont

La rage
prince avai
blanc livid

venait de la
frait encor
remettre su
heure.

« Et Mad
nière, que d

— Elle

L'énormité audacieuse de ce défi lui enlevait jusqu'à la respiration.

« Mais oui, Excellence, répond Pauline en haussant les épaules. Elle ne doit être de retour que juste à temps pour s'habiller pour se rendre au théâtre.

— Et elle n'a laissé ni billet, ni message d'aucune sorte pour moi ?

— Aucun, Excellence.

— Comment paraissaient-ils être, Pauline ? De bonne humeur ?

— De la meilleure humeur, Excellence. Elle s'est habillée avec beaucoup plus de recherche que d'habitude, et Mylord, de son côté, en avait évidemment fait autant. J'ai entendu Madame dire à Mylord, comme ils descendaient ensemble en riant, qu'il paraissait beau comme un ange, élégant comme un secrétaire d'ambassade, et qu'elle prévoyait qu'ils allaient passer la plus délicieuse journée de sa vie. »

Il se mordait les lèvres en l'écoutant et ses yeux lançaient des éclairs.

« Et lui, que disait-il ?

— Que toutes les journées passées en compagnie de Madame étaient pour lui les plus délicieuses de sa vie. Et ils sont partis côte à côte. »

La rage de la jalousie qui étreignait le cœur du prince avait donné à son visage jaune des teintes d'un blanc livide. Si une chance était restée à son rival, il venait de la perdre en cet instant ; si une chance s'offrait encore à cette femme qui le dédaignait de se remettre sur pied, elle disparaissait pour elle à cette heure.

« Et Mademoiselle, interrogea-t-il, la petite prisonnière, que devient-elle ?

— Elle est encore captive, Excellence. Elle doit

quitter Paris ce soir, après minuit. Madame aura une petite réception ce soir après la représentation. Après, Pujol et Mlle Donny partiront secrètement de Paris.

— Ah ! Madame recevra après le spectacle ! dit le prince d'un air farouche. Très-bien, Pauline, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. J'aurai l'honneur d'assister à la soirée de Madame après le théâtre. Qui sait quand elle en donnera une autre ? »

Il rit intérieurement ; son rire eût effrayé Felicia si elle l'eût entendu. Mais elle, en ce moment, descendait gaiement la Seine par un beau soleil, et elle n'entendait pas autre chose que les amoureuses flatteries de son chevalier.

Il faisait un temps ravissant, tout ce qu'il y a de plus agréable. Felicia s'enivrait, avec tout l'abandon d'un enfant, du plaisir du moment, et elle prenait à chaque heure de cette existence charmante tout ce qu'elle pouvait lui donner. Manger, boire, rire, et mourir demain, telle était la règle de sa vie. Il n'y avait rien de nouveau ni de vrai, mais le soleil brillait et avait sa chaleur vivifiante du printemps, le champagne et les truffes étaient des meilleurs, et son compagnon était le plus beau garçon de Paris. Demain le prince Venturini devait le tuer d'une balle ou d'un coup d'épée... Mais que voulez-vous ? Enfin, d'autres adorateurs restaient. Toutefois cette prévision ajoutait un condiment nouveau et de haut goût au breuvage si agréable de la journée.

« Tu es distrait, Éric, mon ami, murmurait-elle tendrement. Oh ! à quoi donc penses-tu ? Es-tu déjà fatigué de cette fête dont je jouis comme un enfant, puisque je suis avec toi, ou de la pauvre petite Felicia ? »

Il se réveilla avec un tressaillement, le tressaillement d'un coupable.

En ré
la main,
sa femme
Pauvre p
tout sera
dra-t-il p
toutes les
yeux d'az
créature
il y a tan
quelque c

La cour
rapidemen
car le froi
à vapeur

« Nous
avis, Éric
lètement
gris qui s'

Il suivai
trait. Dem
ce monde
autre, para

« Toujou
mence à cr
cette excu

Il lui fit
adressa des
toujours av
hantait com
Crystal ! Pa
son avait ra
envers elle.
main elle se

En réalité, comme ils erraient ainsi, la main dans la main, sa pensée, chose étrange! s'était reportée sur sa femme. Comme Felicia eût ri si elle l'avait su! Pauvre petite amie! pauvre petite Crystal! Lorsque tout sera fini demain, le coup qui le tuera ne l'atteindra-t-il pas, elle aussi? Une créature au moins parmi toutes les femmes qui lui avaient souri pour ses beaux yeux d'azur, ses cheveux d'or, ses traits grecs, une créature au moins l'avait aimé. Or, dans ce monde où il y a tant de clinquant et si peu d'or pur, c'était bien quelque chose, cela.

La courte et belle journée de février avait marché rapidement, et le soir approchait. Felicia grelottait, car le froid se faisait sentir. On courut donc au bateau à vapeur et l'on repartit pour Paris.

« Nous aurons de la pluie demain, n'es-tu pas de cet avis, Éric? » demande Felicia en s'enveloppant douillettement dans son vêtement et en regardant le ciel gris qui s'obscurcit rapidement.

Il suivait la direction de son regard d'un air distrait. Demain! où sera-t-il demain à cette heure? Dans ce monde ou dans l'autre?... si toutefois il y en a un autre, paraît-il.

« Toujours rêveur, mon cher, dit Felicia. Je commence à croire que tu ne t'es pas du tout amusé dans cette excursion. »

Il lui fit la réponse qu'il savait être attendue, et lui adressa des compliments vides et mensongers, mais toujours avec son air distrait et songeur. Sa femme le hantait comme un fantôme aujourd'hui. Pauvre petite Crystal! Pauvre petite aimante Crystal! Oui, Dennison avait raison, il s'était conduit comme une brute envers elle. Sept semaines à peine de mariage, et demain elle sera veuve! Oh oui! c'était cruel pour elle!

« Vous verra-t-on chez moi ce soir ? demande Felicia.

— Oui, c'est-à-dire non. Je pense que non. J'ai affaire ce soir, et cela m'empêchera de me procurer ce plaisir. »

Elle hausse les épaules.

Ils étaient arrivés ensemble à la porte de Felicia, et le jour cessait.

« Alors, c'est bien réellement bonsoir qu'il faut dire ?

— C'est bien réellement bonsoir. »

Elle lui tend sa main finement gantée et le regarde silencieusement un instant. Sur ses lèvres erre un demi-sourire; ainsi dans un long regard ces deux êtres se disent un adieu probablement éternel.

« Ma foi, c'est vraiment dommage de tuer quelque chose de si beau ? pensait Felicia. Enfin, il m'a aidée à m'amuser pendant quelques semaines. Que peut-on demander de plus ?

— Le sait-elle ? pensait de son côté Éric. Naturellement, elle le sait. Comme de juste aussi, — et cette réflexion était faite avec amertume, — elle n'en a pas grand souci. Ce n'est qu'un amant qui commence à devenir gênant et dont on va la débarrasser.

— Bonsoir donc, mon ami, dit Felicia, et au revoir.

— Bonsoir, Felicia, répond-il, et au revoir. »

Il s'en va, le sourire aux lèvres, et tous deux s'étaient vus pour la dernière fois sur la terre.

Quatre heures après, le somptueux appartement de Felicia était rempli d'une foule bruyante. Les hommes les plus distingués de Paris, les plus belles et les plus spirituelles parmi les notabilités féminines s'y trouvaient réunis. Au moment où la soirée était dans toute sa splendeur, au moment où les

conversa

gaieté, c

leurs no

Venturin

On s'a

« Qui

pendant

lette dan

« Le p

— Ah

— Qu

Cloud av

Felicia

« Com

qu'a t-il

— Rie

à votre s

Ainsi

prête à t

était indi

vait-elle

curieux

secret qu'

supposait

tireur, n

allait se p

Questio

lui-même

Quand

certitude

le fidèle

tout entiè

pesé dans

Quant à

conversations avaient atteint le maximum de la gaieté, où enfin la musique et les rires alternaient leurs notes les plus harmonieuses, on vit arriver Venturini.

On s'attendait à le voir.

« Qui est venu, Pauline? » avait demandé Felicia, pendant que sa femme de chambre procédait à sa toilette dans sa loge.

« Le prince, madame.

— Ah! et vous lui avez dit?...

— Que vous étiez allée passer la journée à Saint-Cloud avec Mylord, madame. »

Felicia avait éclaté de rire.

« Comme vous devenez sincère, petite! Et le prince qu'a-t-il dit?

— Rien, madame, si ce n'est qu'il viendrait tard à votre soirée. »

Ainsi Felicia savait qu'il devait venir, et elle était prête à tout événement. La guerre ou la paix, elle était indifféremment préparée; tout au plus éprouvait-elle un sentiment de curiosité. D'autres étaient curieux aussi. Ce scandale au bal de l'Opéra, tout secret qu'on l'eût tenu, était pourtant connu, et l'on supposait que Venturini, réputé duelliste et bon tireur, ne laisserait pas tomber l'affaire. Comment allait se passer sa rencontre avec Felicia?

Question grosse d'événements, à laquelle le prince lui-même aurait été embarrassé de répondre d'avance.

Quand il eut quitté Donny et qu'il eut acquis la certitude absolue que tout ce que lui avait rapporté le fidèle ou infidèle Pujol était la vérité, la vérité tout entière et rien que la vérité, il avait longuement pesé dans son esprit la conduite de Felicia.

Quant à son rival, l'Anglais blond et insolent qui

lui avait fait une insulte si grave, si personnelle, si brutale pour un étranger, il n'y avait même pas pensé. Il le considérait comme déjà mort, comme un être justement sacrifié à sa vengeance, et il ne se préoccupait pas de lui autrement que pour s'assurer que sa main n'avait rien perdu de sa fermeté pour la matinée de leur duel.

Mais Felicia ! comment devait-il en agir avec elle ? C'était tout à fait une autre question. Il l'avait indubitablement aimée à sa façon, il l'avait aimée profondément, et dès le début il avait eu confiance en elle. Même en ce moment il jugeait une partie de sa dissimulation à son égard comme nécessaire jusqu'à un certain point, et il était presque disposé, si elle l'implorait humblement et avec l'accent du repentir, à lui pardonner, s'en rapportant à sa propre finesse et à son argent pour exercer sur toutes ses actions une surveillance constante et sûre. Il ne fallait pas pourtant qu'il pût y avoir le moindre malentendu. Elle devait tout quitter pour lui, ne rien lui cacher, et se placer elle-même avec confiance sous sa protection immédiatement et pour toujours.

Par contre, si elle voulait tenter de le jouer encore, ou essayer de sortir de cette impasse en le défiant ouvertement, comme il le lui avait souvent vu faire à d'autres, eh bien, le prince était aussi préparé à cette éventualité. Il vint donc à la soirée de Felicia le visage aussi impénétrable, l'œil aussi brillant, et le sourire aussi engageant que jamais.

Il parcourut lentement les salons, et il la salua avec une politesse douce et aimable, lui parlant de son voyage, de sa santé, de l'espérance qu'il avait d'apprendre qu'elle s'était amusée pendant son absence. Il erra ensuite pendant une demi-heure parmi

les invit
soigneuse
retira.

Vers d
mières ét
bonne mi
tard. Puj
deshabillé
chambre.
fumait de
au lit.

Pauline
doir conti
devant elle
de vin arc
Felicia res
en fumant
ce soir elle
les yeux fe
en l'air d
s'introduis
Pauline en
passant de
la chambre
jours sans a

Il resta u
ne l'avait p
neste et ma
dressa tout
jauni du pr

Un silenc
licia était u
sans faibles
la bouche pe

les invités, et au bout de ce temps, après s'être soigneusement excusé de son prompt départ, il se retira.

Vers deux heures, les salons étaient vides et les lumières éteintes : Felicia attachait trop de prix à sa bonne mine et à l'éclat de ses yeux, pour veiller trop tard. Pujol n'était plus à son poste, Pauline avait déshabillé sa maîtresse et lui avait passé sa robe de chambre. Felicia, assise dans sa chambre à coucher, fumait deux ou trois cigarettes avant de se mettre au lit.

Pauline attendait, à moitié endormie, dans le boudoir contigu, avec le breuvage de nuit de sa maîtresse devant elle sur la table. Cette boisson était composée de vin aromatisé et d'œufs. Il arrivait souvent que Felicia restait pendant une heure et plus à rêver ainsi en fumant, pendant que la jeune fille attendait. Ainsi, ce soir elle était mollement renversée sur son siège, les yeux fermés, les petits nuages de fumée décrivant en l'air de capricieuses volutes, lorsqu'un homme s'introduisit sans bruit dans le boudoir. Il regarda Pauline endormie, la boisson de nuit toute prête, et passant de là dans le cabinet de toilette, il entra dans la chambre à coucher, et s'approcha de Felicia toujours sans avoir fait le moindre bruit.

Il resta un moment à la contempler en silence. Elle ne l'avait pas entendu ; mais une espèce d'influence funeste et magnétique l'avertit qu'il était là. Elle se redressa tout à coup et regarda bien en face le visage jauni du prince di Venturini.

Un silence d'une seconde suivit ce mouvement. Felicia était une courageuse petite femme, sans nerfs, sans faiblesses, sans défaillances, et elle n'ouvrit pas la bouche pendant un instant, se contentant de le re-

garder bravement, sans baisser les yeux. Enfin elle s'écria :

« Prince !

— Pour vous servir, madame. J'aime à croire que je ne vous ai pas sérieusement dérangée ? »

Un sourire moqueur vint à ses lèvres.

Elle le regarda dédaigneusement.

« Vous ne m'avez pas dérangée le moins du monde. Pendant une minute, je l'avoue, je vous ai pris pour un malfaiteur ; mais mes nerfs sont solides. Où donc est Pujol que vous ayez pu entrer ainsi sans être annoncé ?

— Pujol dort dans l'antichambre.

— Et Pauline ?

— Pauline dort dans le boudoir. Il est trois heures sonnées.

— Oui, et c'est une heure fort tardive pour une visite de M. di Venturini. N'aurait-elle pas pu être différée jusqu'à demain ?

— Cela ne se pouvait pas. Demain j'aurai passé la frontière et je serai fort loin de Paris à cette heure.

— Ah ! je comprends. Vous avez l'intention de tuer Lord Dynely ?

— J'ai l'intention de tuer Lord Dynely. Une insulte comme celle qu'il m'a faite ne peut se laver que dans le sang. Je regrette de vous faire perdre votre amant, mais...

— Je vous en prie, prince, pas de niaiseries, répond l'actrice avec un grand sang-froid. Je commençais à en avoir assez. Les grandes passions sont toujours fatales, et le pauvre garçon, il était burlesquement épris. Eh bien, prince, puisque vous partez demain, je suppose qu'il est nécessaire que je vous

accorde
nable et
le boudoir

Il rit

« Cela

introduit

vous dem

Caryll, le

Elle ne

Il sava

« Il a

pas de c

sais tout.

Elle son

qu'à la fu

« Et la

animal sa

je sais a

m'avez co

ment-ils ?

— Rien

à employe

— Diab

est-ce que

— Je n

qui vous c

— Pens

penser que

la femme r

de cette j

— Assez

des flamm

vous m'ép

votre cara

accorde une audience même à cette heure peu convenable et dans cette pièce, ou bien passerons-nous dans le boudoir? »

Il rit d'un air moqueur.

« Cela choque donc votre délicatesse de me voir introduit dans cette chambre? Mille pardons. Puis-je vous demander où vous avez reçu le peintre, M. Gordon Caryll, lorsqu'il vous a fait sa dernière visite? »

Elle ne se troublait jamais.

Il savait donc cela.

« Il a été votre mari, n'est-ce pas? Et l'on ne fait pas de cérémonie avec un mari. Vous le voyez, je sais tout. »

Elle sourit; ce sourire porta sa colère jalouse jusqu'à la fureur.

« Et la fille que vous gardez en cage comme un animal sauvage, comment va-t-elle? Vous voyez que je sais aussi cela. Et tout les mensonges que vous m'avez contés depuis le commencement, que deviennent-ils? »

— Rien, et le mot de mensonge est un vilain terme à employer vis-à-vis d'une femme.

— Diable! est-ce que vous voudriez me tromper? est-ce que vous auriez envie de nier ces choses?

— Je ne nie rien. Je n'affirme rien. Croyez ce qui vous conviendra.

— Pensez-vous, pouvez-vous pour un moment penser que je vous épouserais après tout cela? Vous, la femme répudiée de ce Gordon Caryll! vous, la mère de cette jeune fille? vous, la maîtresse de...

— Assez, prince, assez! interrompit Felicia avec des flammes dans les yeux. Non, je ne pense pas que vous m'épouserez. Je ne vous épouserais pas, avec votre caractère diabolique et votre jalousie, quand

bien même vous seriez le roi d'Italie, encore moins n'étant propriétaire que d'une misérable principauté. Je ne crois réellement pas avoir jamais eu l'intention d'accepter votre proposition de mariage : vous êtes trop vieux et, si vous voulez m'excuser, trop laid. Or j'adore les hommes beaux. Gordon Caryll et Lord Dynely le sont, au moins. Et de Vocqsal... vous rappelez-vous le marquis autrichien, prince? Oui, eh bien, de Vocqsal doit arriver à Paris la semaine prochaine, et il me presse plus que jamais de consentir à devenir marquise. Il est jeune, il est beau, il a quatorze quartiers, et un revenu fabuleux. Il ne me donne jamais de vilaines épithètes, et il est trop galant homme pour s'introduire dans la chambre d'une femme, à trois heures de la nuit, dans l'unique but de l'insulter. Voici votre anneau, prince ; il ne me plaisait pas dès le début, et je suis aise de m'en débarrasser. C'est l'unique don que j'ai reçu de vous, et ainsi fort heureusement je n'ai rien à vous restituer. Je vous souhaite bonsoir et bon voyage, car j'ai réellement envie de dormir. »

Elle bâilla effrontément en retirant de son doigt le lourd diamant qu'elle lui tendit.

« Bonsoir, prince, et un bon voyage à tous deux : lui, pauvre enfant, pour l'autre monde, et vous pour l'Italie, n'est-ce pas? Allons, prenez votre bague et retirez-vous. »

Il la prit et resta un moment à la considérer ; son visage présentait un aspect cadavéreux et ses yeux étaient pareils à des charbons ardents.

« Vous m'avez bien dit que vous épouserez M. de Vocqsal? »

— Je commence à être lasse du théâtre. Même cela s'affadit. Oui, je me marierai avec de Vocqsal, prince, et je deviendrai grande dame.

— C'est

— Oh !
aller. Cor
que vous r
Il rit.

« Je m'e
Je vous r
d'avance
que celui
Vocqsal. B

Il s'incli
de toilette
le vin, et
pénombre.

Il resta i
ce cœur é
pules batt
Felicia éta
douté en v
entrée dans
proviste pa
prême, ava
hésita à pou
de Napolita
qu'il avait
sa duplicité
quelques mi
tes et insul
comme une
plus beau, pl
à la surface

et il se déci
D'ailleurs
d'un réveil

— C'est là la fin par conséquent?

— Oh! mon Dieu, oui, si vous voulez bien vous en aller. Comment en finirions-nous autrement tant que vous restez là? Partez, partez, je vous le répète. »

Il rit.

« Je m'en vais. Je vous prie de ne plus le répéter. Je vous remercie de vos bons souhaits. Acceptez d'avance mes félicitations. C'est un sort brillant que celui qui est réservé à madame la marquise de Vocqsal. Bonsoir et adieu. »

Il s'inclina profondément, et partit par le cabinet de toilette et le boudoir. Là Pauline, gardant toujours le vin, et profondément endormie, reposait dans la pénombre.

Il resta indécis pendant quelques minutes, et même ce cœur énergique, tout affranchi qu'il fût de scrupules battait plus fort que d'habitude. L'affaire de Felicia était terminée comme il l'avait presque redouté en voyant son premier regard de défi à son entrée dans les salons; aussi n'était-il pas pris à l'improviste par ce dénouement. Mais à cet instant suprême, avant de la quitter pour toujours, il faiblit et hésita à poursuivre l'œuvre mortelle de sa vengeance de Napolitain, qu'il avait préparée dans son âme depuis qu'il avait connu toute l'étendue de ses fourberies et de sa duplicité. Cette hésitation toutefois fut l'affaire de quelques minutes. Le souvenir de ses paroles mordantes et insultantes, de sa menace de le mettre de côté, comme une plante parasite, pour un rival plus jeune, plus beau, plus riche, libre et amoureux d'elle, ramena à la surface les plus mauvais penchants de sa nature, et il se décida à mener le drame jusqu'au dénouement.

D'ailleurs Pauline avait donné déjà des marques d'un réveil prochain en se redressant plusieurs fois

dans son sommeil, et il ignorait si son impatiente maîtresse allait ou non l'appeler.

Il examina une minute le visage de la jeune fille pour s'assurer qu'elle était plongée dans un sommeil véritable et non pas feint ; car, toute dévouée qu'elle fût à ses intérêts, il sentait bien qu'il ne pouvait lui permettre de savoir ce qu'il allait faire.

La respiration régulière de la soubrette le convainquit qu'elle dormait tout à fait, inconsciente de sa présence en ce lieu ; dès qu'il fut ainsi rassuré, il lui tourna le dos et tira de sa poche une petite boîte de maroquin. Puis il s'approcha de la table, tenant dans ses doigts quelque chose comme un petit globule brillant, qu'il laissa tomber dans le verre.

En ce moment la sonnette fut agitée fébrilement. Pauline se réveilla en poussant un léger cri, mais Venturini avait disparu sans qu'elle eût pu l'apercevoir.

« Madame ne manque jamais de prendre sa potion de nuit, m'a dit Pauline, se disait en souriant malicieusement le prince lorsqu'il monta dans sa voiture. Elle n'y manquera pas cette nuit ; or, une fois qu'elle aura bu, il y aura à faire pour elle un plus long voyage qu'une excursion de noces à la cour impériale de François-Joseph. Ainsi donc bonsoir, madame, et bon voyage. »

De la fe
regardait
finir.

Elle était
velie dans
sins, sa pe
bre sur le
brillants d
mornes ma
et de la do

Au deho
secoués pa
mières gou
les vitres. A
on ne pou
figure blan

Elle était
prit, le coe
elle prêtait
cevoir d'au
pas, de ce p
la première
avait l'habi

Pour ell
benie de la
blement Er
Sa femm

CHAPITRE XX

LE CRÉPUSCULE

De la fenêtre de sa chambre, Crystal, Lady Dynely, regardait la chute de cette journée de février près de finir.

Elle était étendue sur un grand canapé, à demi ensevelie dans les plis soyeux de sa robe et dans les coussins, sa petite figure pâlie ressortant comme un marbre sur leur teinte vive, ses grands yeux bleus, si brillants d'amour heureux il y a quelques semaines, mornes maintenant par l'expression triste de l'attente et de la douleur.

Au dehors le vent se levait violent. Les arbres secoués par l'ouragan, l'obscurité croissante, les premières gouttes d'une pluie abondante frappaient déjà les vitres. Au dedans, la nuit se faisait aussi, et bientôt on ne pouvait plus distinguer presque cette petite figure blanche.

Elle était restée seule, malade de corps et d'esprit, le cœur meurtri, toute la journée. Maintenant elle prêtait l'oreille avec anxiété pour tâcher de percevoir d'aussi loin que possible le premier bruit de pas, de ce pas si connu et si aimé, dans l'escalier, ou la première note de ce léger sifflement par lequel il avait l'habitude d'annoncer sa venue.

Pour elle cette heure de crépuscule était l'heure bénie de la journée, parce qu'elle ramenait invariablement Éric pour le dîner ou pour sa toilette du soir.

Sa femme de chambre entra pour allumer les

lampes, mais la douce et triste voix la renvoya.

« Pas encore, dit-elle avec douceur. J'aime l'obscurité. Sa... Sa Seigneurie est-elle rentrée? »

— Non, Mylord n'est pas encore rentré, » répond la servante française en jetant un regard de compassion sur cette jeune femme tristement accroupie.

Hélas! l'abandon de Mylord n'était-il pas connu de tous, à l'antichambre aussi bien qu'au salon ou dans les boudoirs interlopes?

« Où est-il donc aujourd'hui? se demandait la pauvre enfant. Où est-il maintenant? Auprès d'elle? Auprès de cette méchante femme? »

Oh! pouvoir le ramener de nouveau, le ravoïr à elle seule, son mari, son époux, et le soustraire aux avances de toutes ces créatures! Dieu la punissait-il de trop l'aimer et de rendre à l'être créé un culte exclusivement dû au Créateur?

Elle ne savait pas; il pouvait être blâmable ce culte idolâtre et insensé qu'elle avait pour lui; mais, blâmable ou non, il durerait autant que sa vie.

Elle pouvait se voir d'où elle était : la chambre était partout garnie de glaces. Que son visage était pâle et digne de pitié!

Et il aimait les figures roses, pleines, et où le sang circulait. La danseuse avait tout cela. Et à elle, il ne restait plus que l'ombre de sa riche carnation et son tendre cœur.

Bonnes et douces choses pourtant, mais incapables de retenir un homme égoïste, sensuel, mobile, et adorateur de la beauté. Elle ne le savait que trop, hélas! et en se le rappelant elle cachait avec un sanglot sa petite tête dans ses mains.

Il avait eu un caprice pour elle dès le commencement, à cause de sa beauté de fleur. Que ces charmes dispa-

raissent, bien vite, dissipait. et daigne

Elle son tristement porte s'ou taille s'int

Le nouv jusqu'au pr d'elle; puis ce visage « petites ma l'anneau n

Peut-être plus près d Soudain el

« C'est m Ce regar prise et de

Avec un cou de son elle avait v fuite.

« Pauvre paraître, v vous avez b tout le jour

— Oui... une heure, avec Terry. née. Ils son serrent dav oh! mon an

raissent, — et elle sentait qu'ils allaient disparaître bien vite, — et son influence sur le cœur de son mari se dissipait. Mais alors, peut-être le ciel serait-il clément et daignerait-il lui envoyer la mort.

Elle songeait ainsi, et ses pensées l'absorbaient si tristement, si complètement, qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir doucement et une personne de haute taille s'introduire dans le salon.

Le nouveau venu s'avança sur la pointe des pieds jusqu'àuprès de son siège et fléchit un genou à côté d'elle; puis, dans l'obscurité, il se mit à contempler ce visage décoloré et dévasté par le chagrin et ces petites mains croisées au doigt de l'une desquelles l'anneau nuptial jouait à l'aise.

Peut-être à cette heure le bon ange d'Éric était-il plus près de lui que jamais depuis bien des années. Soudain elle ouvrit les yeux.

« C'est moi, Crissy, » dit-il.

Ce regard effrayé se changea en un vif rayon de surprise et de joie.

Avec un cri inarticulé elle jeta ses bras autour du cou de son mari et le tint serré contre elle, comme si elle avait voulu le garder contre toute tentative de fuite.

« Pauvre amie, dit-il plus ému qu'il ne voulait le paraître, vous êtes restée seule toute la journée, et vous avez bien souffert ! Personne n'est donc venu de tout le jour?... Ma mère?... France ?

— Oui... oui... toutes les deux. Votre mère est restée une heure, et puis elle est allée faire quelques visites avec Terry. France est restée et m'a lu toute la matinée. Ils sont tous bons, mais... mais, — ses bras se serrent davantage et il peut sentir son cœur battre, — oh ! mon ami, c'est vous seulement que je veux !

— *Pauvre Crissy!* »

C'est tout ce qu'il peut dire. Il approche son visage de celui de la jeune femme et il dépose un baiser sur cette bouche tremblante.

Il pense à ce moment fatal du lendemain, dont il est sûr autant qu'il est sûr d'être là, dans ses bras, à ce moment où la balle qui le frappera à mort la tuera elle aussi.

Comme elle l'aime! Qu'elle est pure, douce, et sans tache! Et c'est pour cette brune fille d'Hérodiade, pour cette créature plongée dans la volupté jusqu'au cou, qu'il a négligé celle qui le presse en ce moment sur son cœur!

A cette pensée un sentiment de dégoût pour Felicia et pour lui-même s'empara de lui. Grand Dieu, quelle misérable et brutale conduite il a tenue! Qu'il est absolument indigne de cette chaste épouse dont il déchire le cœur!

Accablé par les remords, il reste là écoutant les battements précipités et joyeux du cœur de Crystal. Si l'on pouvait faire revivre le passé! si ce qui est fait pouvait ne pas l'être, comme il agirait bien différemment et comme il la rendrait heureuse! Mais il est trop tard pour cela maintenant, l'heure du dénouement est arrivée.

« Crystal, dit-il avec douceur, je n'ai pas été un très-bon mari pour vous, je le crains. Je n'ai jamais été réellement bon. J'en ai fait assez pour perdre toute espèce de droits à votre amour, ma chère petite femme, mais vous m'aimez encore? »

L'aimer! Son cœur est plongé dans une extase de bonheur presque pénible.

Oh! que veut-il dire? Le malheureux passé est-il fini, et va-t-il redevenir bon pour elle de nouveau?

« Vous

Et l'étr
dire davan

« Oui, j

pir étouff

Crissy, ca

écoutez, s

dire que c

quelque c

je venais à

Mais ell

fant que l'

« Eric!

Il l'emb

« Quelle

d'un hom

thèse. Je c

exemple, v

bli? vous

moi, n'est

Elle se c

Mais lui

ne puisse

« Répon

— Je n'

toute ma

vous pard

oppressée

ferant ces

vivrais? C

mon ami,

vivre main

— Vous

êtes jeune,

« Vous aimer ! » murmure-t-elle.

Et l'étreinte se resserre encore, car elle n'en peut dire davantage.

« Oui, je sais que vous m'aimez, dit-il avec un soupir étouffé. C'est admirablement bon de votre part, Crissy, car j'ai été un brutal, c'est la vérité. Eh bien, écoutez, si quelque chose m'arrivait, je ne veux pas dire que cela sera, vous m'entendez ? mais enfin, si quelque chose arrivait, si, — avec un léger rire, — si je venais à mourir, par exemple.... »

Mais elle l'interrompt avec un cri, comme un enfant que l'on frappe.

« Éric ! »

Il l'embrasse, toujours riant.

« Quelle folle petite Crystal ! Est-ce que j'ai l'air d'un homme qui va mourir ? C'est une simple hypothèse. Je continue : Si je venais à mourir demain, par exemple, vous me pardonneriez tous mes torts, mon oubli ? vous ne conserveriez aucun ressentiment contre moi, n'est-ce pas ? »

Elle se dresse à demi et le regarde.

Mais lui, riant encore, il la retient de façon qu'elle ne puisse voir sa figure.

« Répondez, bien-aimée, que penseriez-vous ? »

— Je n'ai jamais eu de ressentiment contre vous, de toute ma vie, Éric, jamais ; ainsi je n'aurais rien à vous pardonner. Si vous mouriez, — elle se sent oppressée et la respiration paraît lui manquer en proferant ces paroles, — pensez-vous donc que je vous survivrais ? Croyez-vous donc que je pourrais vivre ? Oh ! mon ami, tout est-il bien passé ? Je ne pourrais plus vivre maintenant séparée de vous.

— Vous le croyez, dit-il, mal à l'aise. Mais vous êtes jeune, et vous ne pouvez que le penser.

— Je le sais, j'en suis sûre, » répond-elle avec un soupir.

Instinctivement il en a, lui aussi, la certitude.

« Bien, dit-il enfin après un long silence, les regrets sont inutiles, mais je voudrais de tout mon cœur pouvoir revenir à trois semaines en arrière. J'aurais dû vous rendre heureuse, ma petite femme, et je ne l'ai pas fait. Si... si le temps m'en est accordé, je jure d'y faire tout mon possible. Maintenant, ma chérie, laissez-moi aller; j'ai des lettres à écrire et bien des choses à faire. »

— Vous... »

Elle s'arrête et le regarde. Oh ! quel regard anxieux et inquiet !

« Vous allez sortir comme d'habitude, Éric ? »

— Non, dit-il avec un sourire. Je vais rester, contre mon habitude, Crystal. Restez ici jusqu'à ce qu'on annonce le dîner. J'écirai mes lettres dans votre boudoir. Vous savez que j'ai besoin d'être seul, lorsque mes accès épistolaires me prennent. »

Il se dégage de ses bras et sort.

Crystal, toujours enfouie dans ses coussins, porte ses mains à son cœur comme pour en arrêter les battements précipités par le bonheur, et elle ferme les yeux pour empêcher de couler ces larmes qui mouillent les paupières de toutes les femmes, dans la joie aussi bien que dans l'affliction.

Or maintenant sa pauvre et si grande, qu'elle lui inflige presque une souffrance.

Éric, traversant le cabinet de toilette, passe dans le joli petit nid tout garni de velours et tendu de satin qui forme le boudoir de Crystal, en laissant les deux portes ouvertes. Il allume lui-même les flambeaux,

prend de
devant l

Il faut
mettra à
de malhe
au lieu
pour cela
éloigné d
moins q

C'est q
Il pens

« Par
tant, je l
consolera
pétuer so

Il com

la plus fa
Mais il
rant sa r
avec trou
difficile p
prélimina
même.

Les mir
de papier
exprimer
l'habitude
eux. Mais
beauté et l

Éric n'a
des deshér

En ce mom
sa plume
l'air qu'il

prend des plumes, du papier, de l'encre, qu'il place devant lui et s'assied pour écrire.

Il faut qu'il laisse quelques lignes d'adieu, qu'il remettra à Boville, pour sa mère et pour Crystal en cas de malheur. Il voudrait pouvoir faire un testament au lieu d'aller à Saint-Cloud, mais il est trop tard pour cela. Le titre et les domaines iront à un cousin éloigné de son père, à moins que... oui, il y a un à moins que...

C'est quelque chose dont Crystal n'a jamais parlé.

Il pense lui-même que c'est peu probable.

« Par Dieu ! dit-il en soupirant, je l'espère pour tant, je l'espère pour elle, pauvre petite âme ! Cela la consolerait, et, mort ou vivant, on aime à voir se perpétuer son titre dans sa descendance. »

Il commence d'abord la lettre de sa mère, elle sera la plus facile.

Mais il s'arrête, mordillant son porte-plume et tirant sa moustache, et il regarde la feuille blanche avec trouble. Que dira-t-il ? Ce sera presque aussi difficile pour elle que pour Crystal. Positivement ces préliminaires sont plus terribles que la chose elle-même.

Les minutes passent et il regarde toujours la feuille de papier. Que dire et comment trouver des mots pour exprimer ces choses ? Il y a des gens qui ont tellement l'habitude d'écrire, que ces choses-là sont un jeu pour eux. Mais lui n'en a aucune idée. En général, la beauté et l'esprit ne voyagent pas de compagnie.

Eric n'a jamais senti le besoin de ce dernier refuge des déshérités, jusqu'à présent. Que va-t-il leur dire ? En ce moment, comme en désespoir de cause, il plonge sa plume dans l'encrier en se disant que cette fois il faut qu'il écrive quelque chose ou qu'il y renonce. La

porte est brusquement poussée et Terry Dennison fait irruption dans la chambre. Il a le visage pourpre, l'œil en feu, et il s'avance à grands pas vers lui.

« Éric, qu'y a-t-il?... Est-ce vrai?... »

Éric, pose sa plume et rougit lui aussi, de surprise hautain et de colère.

« Dennison !... Encore !... Après ce qui s'est passé entre nous l'autre jour ? »

— Croyez-vous que cela pourrait m'arrêter maintenant ? réplique Terry avec animation. Croyez-vous que je puisse faire cas de quoi que vous ayez pu dire dans un moment comme celui-ci ? Est-ce vrai ?

— Quoi ? demande Éric d'un ton hautain encore.

— Votre duel avec Venturini ? J'ai rencontré de Concressault, et il m'en a touché un mot, sans vouloir s'expliquer clairement. Je sais que Venturini est de retour. J'ai su que vous vous étiez rencontrés au bal, et je craignais quelque chose de ce genre. Mais je ne pensais pas que vous seriez assez fou, oui, assez fou, Dynely, pour accepter sa provocation. Dites-moi, cela est-il vrai ?

— C'est parfaitement vrai. Puis-je vous demander en quoi cela regarde monsieur Dennison ?

— En quoi ?.. Grand Dieu ! il peut avoir le courage de me parler de la sorte ! En quoi son assassinat me regarde, car ce n'est pas autre chose ? Éric, il ne faut pas donner suite à cette affaire.

— En vérité ? répond Éric en ricanant. Et comment vous proposeriez-vous de l'empêcher ?

— J'avertirai la police. Je le ferai, je le jure ! Si je ne puis l'arrêter autrement, les gendarmes seront avant vous sur le terrain. Par le ciel, Éric, vous ne vous battrez pas avec Venturini. »

Éric se colore que

« Vous mêlez-vous

croyez-vous

Sortez et

Mais, par

moi nous

survivra d

Il y eut

de colère.

éclair, sa

« Vous v

rencontre

trouvez a

— Aussi

je rejoindra

— Mais,

pas qu'il a

qu'il est de

que jamais

chance pour

duel ! Mais

meurtre de

— Appel

soyez assez

— Éric,

vous battre

vous n'avez

Oh ! mon vi

ne fais pas a

l'intenti

pas, je ne ve

mez-vous et

Éric se leva, l'œil allumé et brillant de ce feu de la colère que Terry connaissait si bien,

« Vous osez venir ici me dire cela ? De quoi vous mêlez-vous ? Indiscret ! insensé ! Si vous êtes un lâche, croyez-vous que vous pourrez faire de moi un lâche ? Sortez et prévenez la police à vos risques et périls. Mais, par Dieu, si vous le faites, quand le prince et moi nous serons battus, n'importe où, celui qui survivra de nous deux vous tuera. »

Il y eut un silence d'un moment. Éric était livide de colère. Les yeux bleus de Terry lançaient des éclairs, sa respiration était courte et saccadée.

« Vous voulez dire, Dynely, que si j'empêche votre rencontre de demain avec Venturini, vous vous retrouverez ailleurs ?

— Aussi certainement que nous vivons tous deux, je rejoindrai Venturini où et quand il voudra.

— Mais, ciel et terre ! Éric, vous ne savez donc pas qu'il a l'intention de vous tuer ? Ne savez-vous pas qu'il est de première force au pistolet, qu'il ne manque jamais son homme, et que vous n'avez aucune chance pour vous ? Non, pas l'ombre d'une chance. Un duel ! Mais ce ne sera pas un duel cela. Ce sera un meurtre de sang-froid.

— Appelez-le comme il vous plaira. Seulement soyez assez bon pour vous retirer.

— Éric, vous ne vous battrez pas ; non, vous ne vous battrez pas avec le prince ! Il veut vous tuer. Vous n'avez pas l'ombre d'une chance, je le répète. Oh ! mon vieux camarade, attendez et réfléchissez. Je ne fais pas attention à ce que vous me dites ; je n'ai pas l'intention de me mêler de ce qui ne me regarde pas, je ne veux pas me disputer avec vous. Mais calmez-vous et réfléchissez, mon cher enfant. Ce n'est

pas vous seul que Venturini tuerait; c'est aussi votre mère, c'est votre femme.

— Tout cela c'est de l'enfantillage, répliqua Éric impatient et colére du temps qu'il perd. J'ai des lettres à écrire et j'ai besoin de me coucher de bonne heure ce soir. Quand vous parleriez jusqu'à la fin du monde, vous ne changeriez pas un *iota* à ce qui est. Que ce coup tue qui il pourra, je ne peux ni ne veux me soustraire lâchement à ce danger. Di Venturini m'a défié et je dois me battre avec lui demain matin, à la première heure; c'est aussi arrêté que la destinée. Il a la ferme intention de me tuer, je n'en ai pas le moindre doute; mais cela n'y fait absolument rien. Les Dynely n'ont jamais été remarquables pour leur vertu rigide ni pour leurs grandes qualités de cerveau, mais au moins on n'a jamais entendu dire qu'un d'eux ait jamais été un lâche. Je ne serai certes pas le premier à imprimer une pareille tache sur le nom. Avons-nous assez parlé à ce sujet, ou faut-il en dire davantage? Je vous préviens que je ne vous écouterai pas. Si vous ne voulez pas vous retirer, c'est moi qui vais vous céder la place. »

Il réunissait ses papiers, pour s'en aller, avec des gestes de colère. Terry s'approcha et lui mit la main sur l'épaule.

« Éric, si vous n'avez pas pitié de vous-même, ayez pitié de votre femme et de votre mère. Cela les tuerait, vous le savez aussi bien que moi. Laissez-moi aller au rendez-vous de ce coupe-jarret italien à votre place. Je sais mieux tirer que vous, et il ne s'apercevra jamais de la substitution.

— Vous êtes fou, Terry! s'écria Éric en retirant la main. Vous parlez comme un enfant sans raison. Que je vous laisse aller au rendez-vous de Venturini à ma

place, et q
derrière le
l'amour d
aux oreill

Terry se

« Ainsi
dez vous b

— C'est

pas aussi d
dès le comm
au ciel, je n

Quelque
de Terry en

La pluie

« Le sol
jourd'hui a
voix : Et v
vous tuer?

— Je sui
répond froi
qu'il réussis
donnerai tou
lement vous
ment assom
au lever du
nuit... »

Il n'acheva
leversé, lui m
Éric y cour
vres. Là, env
blanc comm
une expressio
se tenait sa f
sation.

place, et que je reste à la maison comme un écolier, derrière les jupes de ma mère et de ma femme! Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en et ne me cornez plus aux oreilles de pareilles sottises. »

Terry se recula et se croisa les bras.

« Ainsi donc c'est inévitable, Dynely? Vous entendez vous battre avec le prince? »

— C'est inévitable, Dennison. Si votre tête n'était pas aussi dure que le bois, vous auriez compris cela dès le commencement. Aussi sûr que le soleil brillera au ciel, je me battrai demain avec Venturini. »

Quelque chose comme un sourire glissa sur les lèvres de Terry en entendant cette comparaison.

La pluie fouettait en effet les vitres avec violence.

« Le soleil ne brillera pas plus demain qu'aujourd'hui au ciel, dit-il tout bas, et il reprit à haute voix : Et vous êtes sûr que le prince a l'intention de vous tuer? »

— Je suis très-sûr qu'il veut y faire son possible, répond froidement Éric. Je ne suis pas aussi certain qu'il réussisse. Maintenant donc, Terry, je vous pardonnerai tout, tout, sur ma parole, si vous voulez seulement vous en aller, et cesser d'être aussi fâcheusement assommant. Quand un homme s'attend à être tué au lever du jour, il peut naturellement désirer sa nuit... »

Il n'acheva pas sa phrase. Dennison, le visage bouleversé, lui montrait la porte du cabinet de toilette.

Éric y courut et un cri s'échappa strident de ses lèvres. Là, enveloppée dans un vêtement blanc, le visage blanc comme la neige, les yeux grands ouverts avec une expression d'égarément, les lèvres entr'ouvertes, se tenait sa femme. Elle avait entendu leur conversation.

« Grand Dieu, Crystal ! » cria Éric.

Il se précipita vers elle. Elle était tremblante comme le roseau au souffle du vent ; mais, au son de sa voix, son regard égaré se porta sur lui, et ses bras se tendirent instinctivement vers lui. Ce fut l'affaire d'une seconde. Mais avant qu'il eût pu la rejoindre, elle était tombée lourdement en avant et un flot de sang rose s'échappa de ses lèvres.

Les deux jeunes gens étaient pétrifiés, frappés d'horreur. Cela avait été si soudain qu'ils avaient été comme anéantis. Éric revint à lui le premier. Pousant un juron énergique, il s'élança droit sur Dennison et, le prenant par sa cravate, il le frappa violemment au visage.

« Voilà votre ouvrage, malheureux ! avec votre manie de vous immiscer sans cesse dans mes affaires ! Fou, idiot, voilà ce que vous avez fait. Mais si vous l'avez tuée, par le Christ, j'aurai votre vie. »

Il se jeta sur lui comme un fou furieux. Ce n'est qu'en s'appuyant au mur que Dennison put s'empêcher de tomber. L'attaque avait été si rapide qu'il n'avait pas eu le temps de se mettre en garde.

Maintenant il était obligé de s'arrêter un instant pour reprendre haleine.

Son visage était d'une pâleur cadavérique, sauf à l'endroit où le coup avait porté.

Il se rua aveuglément à son tour sur son adversaire, mais à ce moment même Éric s'était baissé pour prendre sa femme dans ses bras, et il l'emportait dans une autre chambre.

Dennison appuya sa tête sur son bras contre le mur et y resta un moment, un siècle d'agonie morale. Enfin, il se retira en silence et se retrouva dans la rue sombre et mélancolique par cette soirée de pluie.

Terry
Saint-H
Crystal
sans do
d'Éric
à la mè
Ses d
fermés.
un mo
figure
vages
mieux
lui en
Éric
l'avait
ver la
reur q
Il e
formé
Oui,
et se p
Elle al
En c
tarda
presqu
toujou
Con

CHAPITRE XXI

LOYAL JUSQU'A LA MORT!

Terry s'achemina directement vers le faubourg Saint-Honoré, se rendant au domicile de Lady Dynely. Crystal pouvait être frappée à mort, elle l'était même sans doute, et il voulait devancer tous les messagers d'Éric pour annoncer avec ménagement ces nouvelles à la mère d'Éric.

Ses dents étaient serrées, ses poings machinalement fermés, ses yeux bleus brillants de rage. Le coup qui un moment l'avait aveuglé lui brûlait encore la figure comme un charbon. L'être aux instincts sauvages qui se cache dans tout homme, même bien mieux élevé que ce grand dragon, avait le dessus en lui en ce moment.

Éric l'avait frappé basement et lâchement; il l'avait frappé. Si, en levant le doigt, il avait pu sauver la vie à Éric, dans ce premier mouvement de fureur qui le tenait, il n'aurait pas voulu le lever.

Il entra dans le boudoir de Lady Dynely et s'informa si elle était là.

Oui, mylady était chez elle; elle venait de rentrer et se préparait à ressortir, mais elle était encore là. Elle allait venir immédiatement recevoir M. Dennison.

En effet, comme la domestique l'avait dit, elle ne tarda pas à paraître. Elle arriva tout émue, les yeux presque hagards, dont l'éclat ressortait sur son visage toujours pâle.

Comme elle entra, Terry se reportait par le sou-

venir à cette journée mémorable de sa vie où il l'avait vue pour la première fois dans la cabane irlandaise, à la brune, pour changer sa vie à lui pour toujours. Ce changement avait-il été un mieux ?

Si elle l'avait laissé grandir dans l'ignorance, dans la pauvreté, parmi le monde de sa mère, là-bas, dans les marais du Galway, ne serait-il pas plus heureux ce soir ?

« Terry, s'écria-t-elle, en s'avancant avec animation, les deux mains tendues vers lui, qu'est-ce que j'apprends ? J'allais justement partir pour me rendre au *Grand-Hôtel*, quand on vous a annoncé. Il y a une demi-heure j'étais chez Lady Clarendon, et c'est là que j'ai eu vent de cette horrible affaire. Oh ! Terry, parlez, dites-moi si ce n'est qu'un bruit, dites-moi qu'il n'est pas assez fou, assez méchant, assez complètement dénaturé pour aller ainsi risquer sa vie ! »

Ainsi on le lui avait appris. Il respirait avec difficulté. Il fallait donc lui tout dire maintenant.

« De quoi donc parlez-vous, Lady Dynely ? »

— Quoi ! vous ne savez pas ? Oh ! alors ce doit être faux. Si c'était vrai, vous auriez été le premier qu'Eric en eût instruit. Malheureux garçon ! il me tourmentera donc toujours, jusqu'à la mort, oui, toujours depuis son retour au mois d'août dernier. Et maintenant son dédain pour sa femme, pauvre petite créature, ses assiduités auprès de cette misérable danseuse ! Oh ! que les fils causent de chagrin à leurs mères ! Terry, j'ai entendu une horrible histoire racontée tout bas chez Lady Clarendon. Le capitaine de Concressault y est resté environ dix minutes, et il paraît que c'est lui qui a annoncé cette nouvelle. Mais cela ne peut pas être vrai !

— Le capitaine de Concressault sait garder un se-

cret, pen-
tout hau

— Oh

Mon coe

Il a dit

cette Fe

turini q

était su

frappé à

naturell

immédia

me ren

rien... C

c'est vra

Mais

ché, les

encore c

colorée.

« Ter

cette his

— La

Elle p

ment pa

« Ain

sa femm

il y a in

— Ou

Il par

était ar

pas fam

tir maj

« Il a

duel à l

sulte de

cret, pensa Terry. Qu'a dit le capitaine? demanda-t-il tout haut.

— Oh! il a raconté des choses fort scandaleuses. Mon cœur se briserait si je croyais que ce fût vrai. Il a dit qu'Eric était allé dans un bal masqué avec cette Felicia; qu'il y avait rencontré le prince Venturini qui les avait suivis et les guettait; qu'il s'en était suivi une effroyable querelle, et qu'Eric avait frappé à plusieurs reprises le prince. Tout le monde naturellement était scandalisé, et je suis partie, immédiatement, pour venir changer de toilette et me rendre au *Grand-Hôtel*. Terry, vous ne dites rien... Oh mon Dieu! Terry... ne me dites pas que c'est vrai! »

Mais Terry gardait encore le silence, le front penché, les yeux baissés, son chapeau, qu'il n'avait pas encore ôté, cachant sa figure contusionnée et décolorée.

« Terry, je vous l'ordonne... Parlez, dites-moi si cette histoire est vraie? »

— Lady Dynely, je crains qu'elle ne le soit »

Elle porta sa main à son cœur et devint affreusement pâle.

« Ainsi Eric est allé là avec cette femme, tandis que sa femme gémissait à la maison; il est allé à ce bal et il y a insulté le prince di Venturini? »

— Oui, mylady, oui. »

Il parlait avec répugnance, chaque affirmation lui était arrachée presque de force. Le mensonge n'était pas familier à Dennison, et d'ailleurs à quoi bon mentir maintenant? Il fallait qu'elle sût.

« Il a insulté Venturini, un homme qui se bat en duel à la moindre provocation, et qui ne se fâche d'insulte de personne! Terry, dites-moi, dites-moi, la vé-

rité, je le veux. Venturini a envoyé une provocation à Éric, n'est-ce pas ?

— Je suis désolé, Lady Dynely, bien désolé d'être obligé de vous répondre encore une fois oui. »

Les yeux bleus de cette pauvre mère se dilatèrent et la dernière teinte rosée disparut de son visage.

« Et Éric, ajouta-t-elle d'une voix à peine intelligible, Eric a... »

— Accepté, mylady. Il n'y a plus de ressource : j'en suis bien désolé, » répondit Terry.

Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un sofa qui se trouvait près d'elle, et elle paraissait si faible qu'il s'avança tout alarmé.

« Lady Dynely, grand Dieu, vous souffrez ! Faut-il que j'appelle?... »

Elle lui fit signe de ne pas le faire, ne pouvant encore retrouver la voix.

« Attendez, dit-elle après une pause, je... je suis mieux. Oh ! Terry, quel malheur ! Éric... mon fils... mon fils !... »

Elle cacha sa tête dans ses mains et demeura immobile ainsi, sans que Terry pût se rendre compte si elle pleurait ou priait. Il la contemplait avec trouble, horriblement perplexe, et ne sachant ce qu'il devait faire ou dire.

Elle redressa la tête au bout d'un moment. Ses yeux étaient rouges et enflammés, mais elle ne pleurait pas.

« Quand doit avoir lieu la rencontre ? La vérité ?... J'y tiens ! »

— Demain matin, au lever du soleil, répond-il d'une voix étouffée.

— Et ils se battent au pistolet ? »

Elle trembla de la tête aux pieds en disant cela.

« Au pistolet, oui, mylady.

— Oh !
la figur
vois tou
quelque
fant...

O Dieu,

Elle s

d'un tre

« Il l

mon en

cela... j

Elle t

« C'e

froid ; i

Lui r

le spect

fois, qu

« Ter

le bras

ne dites

qu'il fa

vous ne

une bon

du jour

de pre

ger ; vo

tenez v

demain

Allez-v

Elle

« Vo

un ser

cher ce

je vous

— Oh ! Venturini le tuera ! cria-t-elle en se levant, la figure bouleversée comme dans une crise. Oh ! je vois tout... je vois tout ! Ils se rencontreront, dans quelque endroit isolé, au lever du jour, et mon enfant... mon bien-aimé... mon Éric... sera assassiné ! O Dieu, ayez pitié de moi et de lui !... »

Elle s'affaissa de nouveau sur le siège, le corps agité d'un tremblement convulsif.

« Il le tuera... il le tuera !... A cette heure, demain, mon enfant sera mort ! Oh ! je ne puis supporter cela... je ne le supporterai pas ! »

Elle se leva d'un mouvement brusque.

« C'est un meurtre ! c'est un meurtre lâche, de sang-froid ; il faut l'empêcher ! »

Lui restait muet, navré jusqu'au fond du cœur par le spectacle de cette douleur terrible. Mais, encore une fois, que pouvait-il dire ? que pouvait-il faire ?

« Terry, s'écria-t-elle en le saisissant vivement par le bras, qu'elle secouait dans son agitation, pourquoi ne dites-vous rien ? pourquoi ne me dites-vous pas ce qu'il faut faire ? Oh ! cela vous est indifférent, à vous, vous ne vous en souciez guère ! Vous êtes là comme une borne, et vous me dites que demain, à la pointe du jour, mon fils doit être assassiné. Je vous avais prié de prendre soin de lui, de le préserver de tout danger ; vous me l'avez promis, et voilà comment vous tenez votre parole ! Vous restez là calme et froid, et demain, oh ! que je souffre ! demain Éric sera tué ! Allez-vous-en. »

Elle le repoussa avec une vigueur incroyable.

« Vous êtes un lâche et un traître ! Vous m'avez fait un serment et vous l'avez trahi. Vous auriez pu empêcher cela et vous ne l'avez pas fait. Terry Dennison, je vous hais

— Pour l'amour de Dieu, mère! dit-il d'une voix rauque.

— Ne m'appellez pas ainsi, cria-t-elle au comble de l'exaspération. Je voudrais ne vous avoir jamais vu! Je voudrais vous avoir laissé là-bas, dans le Galway, pour y vivre et y mourir. Oh! vous auriez pu le sauver! Vous l'auriez pu... vous l'auriez pu... et vous ne l'avez pas voulu!... Vous venez ici, et vous m'annoncez que demain vous serez là pour le voir tuer. Mais vous n'y serez pas! crie-t-elle. Je veux aller moi-même, chez Éric, chez Venturini, et à genoux je supplierai pour obtenir la vie de mon enfant aimé! Je connais le prince; il m'écouterà, il écouterà la plus infortunée des mères. »

L'horreur, la crainte, la douleur l'avaient presque entièrement privée de sa raison. Elle se serait élancée hors de la chambre, si Terry ne l'eût arrêté. »

« Lady Dynely, vous ne devez pas y aller. Par pitié, attendez un moment encore. Éric ne vous pardonnerait jamais si vous faisiez cela.

— Il ne sera pas vivant demain matin, si je ne le fais pas. Laissez-moi sortir, Terry! Vous ne remueriez pas un doigt pour sauver la vie à Éric, votre propre frère; mais, moi, je le dois. Laissez-moi sortir. »

Mais il la retint encore.

« Attendez un moment, » dit-il.

Quelque chose dans le timbre de sa voix, dans l'expression de son visage, la contraignit à s'arrêter malgré sa presque folie.

Elle le regarda attentivement et pour la première fois elle aperçut la meurtrissure qui défigurait son visage. Elle enleva le chapeau qui le couvrait et l'examina de plus près.

« Te

Il de

honte,

ces mo

plus dé

ment p

pauvre

« Ter

c'est É

Il ne

la réali

« Vo

Terry;

tour?

— N

ne l'ai

tenté a

oublier

Elle

et baisa

« Par

votre fi

donnez-

point, v

est tou

dremen

j'étais s

talents.

miré. Il

mais eu

mente,

si je le

avez pi

pour lu

« Terry, s'écria-t-elle, qu'est-ce que cela ? »

Il devint rouge pourpre, d'une rougeur brûlante de honte, qui couvrit sa figure du front au menton. Dans ces moments suprêmes de la vie, les facultés sont plus développées, la perception devient surnaturellement pénétrante. La vérité brilla aux yeux de la pauvre femme comme un éclair.

« Terry, cria-t-elle avec une expression d'horreur, c'est Eric qui vous a fait cela ! »

Il ne parla pas, il ne le pouvait. Quelque chose de la réalité la frappa comme une inspiration.

« Vous vous êtes disputés, et il vous a frappé, vous, Terry; et vous, vous ne l'avez pas frappé à votre tour ? »

— Non, répondit-il d'un ton rauque et sombre, je ne l'ai pas frappé; mère, taisez-vous! Le démon m'a tenté assez fortement une fois ce soir. Laissez-moi oublier ce coup, si je le puis.

Elle passa les bras autour du cou du jeune homme et baisa la marque de la brutalité de son fils.

« Pardonnez-lui, Terry, dit-elle; il est votre frère, votre frère unique, et il ne sait pas ce qu'il fait. Pardonnez-lui et ayez pitié de moi. Jusqu'à un certain point, vous pouvez... vous devez empêcher ce duel. Il est tout ce que j'ai sur la terre. Je l'ai aimé si tendrement, oh! d'une tendresse plus que maternelle; j'étais si fière de lui, de sa beauté, de sa grâce, de ses talents. Partout où il a été, le monde l'a aimé et admiré. Il est tout ce qui me reste, tout ce que j'ai jamais eu. Mon cœur est tout entier en lui. Il me tourmente, il me chagrine, mais je ne pourrais pas vivre si je le perdais, Terry... Terry... ayez pitié de moi, ayez pitié de lui. Il est si jeune! la vie est si brillante pour lui! Ayez pitié de sa femme, que vous aimez, et

d'une façon ou d'autre, de quelque manière que ce soit, sauvez sa vie ! »

Ses bras le tenaient embrassé, son pâle visage, sur lequel coulaient des larmes, était appuyé contre le sien. Dans le suprême égoïsme de l'amour maternel, elle le suppliait ainsi. Elle comprenait instinctivement que la seule espérance qu'elle pût conserver sur la terre, c'était de Terry Dennison qu'elle pouvait venir.

Il restait là, calme en apparence, mais un horrible combat se livrait dans son cœur. Il était allé à Éric dans toute la loyauté et la franche amitié d'un camarade, prêt à prendre sa place demain en face du pistolet de Venturini, et la réponse d'Éric avait été une violence.

Personne au monde ne l'avait jamais frappé jusqu'alors, et certes personne ne le ferait jamais à l'avenir. Il sentait en ce moment dans son âme quelque chose des flammes de l'enfer qui brûlaient au dedans de lui. Et on lui demandait, on le suppliait de pardonner cela, cela et tant d'autres insultes qu'Éric lui avait impunément infligées ; bien plus on lui demandait de lui sauver la vie à tout prix !

« Terry, dit Lady Dynely le tenant toujours pressé dans ses bras et le regardant toujours, vous rappelez-vous cette après-midi d'août dernier ? Nous étions seuls ensemble à Dynely et je vous racontai toute l'histoire. Je n'avais pas besoin de vous la faire connaître. Qu'est-ce donc qui me poussa à le faire ? Vous vous agenouillâtes à mes pieds et je passai mes bras autour de votre cou, et je vous embrassai pour la première fois. Je vous aimais alors, je vous ai toujours aimé depuis, mais non pas, oh ! non, pas comme je l'aimais lui. Vous rappelez-vous ce que je vous dis ce jour-là ? Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez promis ? »

Il ne
Elle n
certaine
livrait d

« Je n
en lien
Terry, v
enfant !
extravag
Quoi qu'
contre lu

Lui res
une expr
supplicat
ne pouva

« Vous
main, et
que vous
Éric, rien
m'irriter
le vôtre,
avez été l
homme,
Terry, et

Toujou
pouvait c
quittait p

« Mon
avez été l
lui et pou
à l'amour
prie de lu

Il pous
plus fixer

Il ne répondait pas.

Elle ne savait pas ce qu'elle lui demandait de faire certainement ! Elle ne se doutait pas de la lutte qui se livrait dans ce cœur qui battait si fort si près du sien.

« Je me rappelle tout, tout, comme si cela avait eu lieu ce matin même, continua-t-elle doucement. Terry, vous dis-je, soyez un ami, un frère pour mon enfant ! Il n'est pas comme vous, il est insoucieux et extravagant, facile à entraîner, volontaire et violent. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, ne vous irritez pas contre lui, ne l'abandonnez pas, promettez-le-moi. »

Lui restait toujours silencieux, et son regard avait une expression étrange qui l'effrayait au milieu de ses supplications souverainement égoïstes, mais qu'elle ne pouvait pas comprendre.

« Vous vous êtes agenouillé, vous avez baisé ma main, et là, à genoux, seul avec Dieu et moi, voici ce que vous dites » Rien de ce que pourra jamais dire Éric, rien de ce qu'il pourra faire, ne me poussera à m'irriter contre lui, je le jure. Pour son salut et pour le vôtre, je ferai tout ce qu'un homme peut faire. Vous avez été le bon ange de ma vie, je serais moins qu'un homme, si jamais je l'oubliais. — Vous l'avez juré, Terry, et le moment est venu de tenir votre serment. »

Toujours même silence. Oh ! s'il voulait parler, s'il pouvait changer ce regard rigide, étrange, qui ne la quittait pas.

« Mon Terry... mon Terry, murmura-t-elle, vous avez été brave et noble dans le passé. Par amour pour lui et pour moi vous avez renoncé au titre, à la fortune, à l'amour. Par amour pour lui et pour moi, je vous prie de lui sauver la vie d'une manière ou d'autre. »

Il poussa un long soupir douloureux et la regarda plus fixement encore.

Savait-elle ce qu'elle demandait? Non; il vit qu'elle ne le savait pas. Malgré cela, pourvu qu'il sauvât Éric, peu lui importait comment.

« Terry, parlez-moi, implora-t-elle, ne restez pas à me regarder ainsi. Oh! si vous m'avez jamais aimé, si vous avez jamais aimé Crystal, sauvez celui dont la vie est la nôtre. Terry, je vous en conjure, sauvez Éric. »

Il s'inclina et l'embrassa.

« N'en dites pas davantage mère. Si c'est dans la limite du pouvoir d'un mortel, je sauverai Éric. »

Elle eut un sanglot d'indicible joie et de soulagement, appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme, et resta quelque temps immobile.

« Ne craignez rien, poursuivit-il. Éric ne se battra pas avec Venturini. Et maintenant, nous avons déjà perdu trop de temps. Il faut que vous alliez au *Grand-Hôtel* tout de suite. Crystal est malade.

— Malade!... »

Il raconta en termes brefs et concis sa visite à Éric, en supprimant seulement les insultantes paroles d'Éric; comment Crystal avait tout entendu, et ce qui s'en était suivi.

Dans tout autre moment, Lady Dynely eût été saisie d'horreur; mais à présent le sentiment le plus fort avait absorbé le plus faible.

« Oui, oui, je vais aller tout de suite auprès d'elle. Oh! pauvre enfant. Terry, voulez-vous me dire ce que vous comptez faire pour sauver Éric? »

Il sourit.

« Vous l'apprendrez plus tard. Pour le moment, faites en sorte qu'Éric ne puisse se douter que vous savez quelque chose. Pour que mon plan ait quelque chance de succès, il faudra que vous lui fassiez prendre un narcotique.

— Un

— Il es

bien au c
duel; san
l'empêche
jusqu'à d
dispos po
Il est don
Il vous fa
à prendre
vous aur
dorme au
cela.

— Oh,

— Très

Maintenan
venableme
viendrais
quelques
moment d

Le derni
ballet vient
flâne dans l
ront dans

UN MARIAGE

— Un narcotique ?

— Il est indispensable que son sommeil se prolonge bien au delà de l'heure à laquelle doit avoir lieu le duel ; sans cela, rien, pas même la mort de Crystal, ne l'empêcherait de s'y rendre. Il faut donc l'endormir jusqu'à demain assez tard. Pour avoir ses nerfs bien dispos pour demain, le sommeil lui est nécessaire. Il est donc probable qu'il se couchera de bonne heure. Il vous faut veiller à ce qu'il le fasse et le décider à prendre un verre de vin ou de bière dans lequel vous aurez soin de mêler un narcotique qui l'endorme au moins pour huit heures. Tout dépend de cela.

— Oh, je puis le faire!... je l'ai souvent fait déjà.

— Très-bien ; c'est tout ce que vous aurez à faire. Maintenant, allez vite à l'hôtel et acquittez-vous convenablement de votre tâche. Dans deux heures je viendrai savoir comment va Crystal. J'ai, en attendant, quelques affaires importantes à terminer. Pour le moment donc, au revoir »

CHAPITRE XXII

SACRIFICE

Le dernier acte de *la Sorcière d'or* est fini, le ballet vient de commencer ; un groupe de gentilshommes flâne dans le vestibule du théâtre, indécis s'ils resteront dans la salle pour y terminer la soirée ou s'ils

rentreront vertueusement chez eux pour s'y mettre au lit.

Boville se trouve parmi eux, et Boville pèse dans son esprit l'utilité d'une petite partie de lansquenets comme préparation au sommeil, lorsque quelqu'un entre précipitamment et appuie lourdement la main sur son épaule.

« Boville ! j'avais pensé que je vous trouverais ici. Voulez-vous quitter le théâtre et venir avec moi ? »

Boville se retourne et regarde son interlocuteur.

« Quoi ! c'est vous, Dennison ! Certainement, mon cher. Mais que diable y a-t-il ? Sur ma foi, on dirait votre propre fantôme ! »

— Venez avec moi, » réplique Dennison vivement et d'un ton rauque.

Boville passe son bras sous celui du dragon, et ils sortent.

Sans prononcer une parole, Terry le conduit un peu loin de la lumière et du bruit du boulevard, dans des rues plus sombres et plus solitaires.

Le duel a-t-il transpiré ? Dynely et Dennison sont parents, se rappelle négligemment Boville, parents d'une certaine manière. Il n'est pas très-certain du degré. Sans doute Dennison est venu lui parler de ce duel. Mais pourquoi prend-il cet air ?

« Boville, commence brusquement Terry, Lord Dynely et le prince Venturini se battent demain, n'est-ce pas, et vous êtes le second de Dynely ? »

— A mon corps défendant, oui. C'est une mauvaise affaire, mon cher. Dynely n'a pas une ombre de chance, et je le lui ai dit. Mais un homme entêté... vous connaissez le proverbe. D'ailleurs réellement, vous savez, je ne vois pas ce qu'il va pouvoir faire pour se tirer de là. Le prince, que le diable l'em-

portet
un jach

cher T
bec de g
figure d
êtes dor
d'un œu

Terry
son chap

« Un
figure. J
pour voi
lieu la r

— A

heures e
que cela
de Concr

— To

avoir lie

— En

Boville e
toute leu
assinat
maintena
vous de l

— Vou

Boville

« Pour

n'ai pas
famille o
peu que j
moyen n

— Ce se

— Oh

porte! ne manquerait pas de le faire passer pour un lâche, et Éric ne l'est certainement pas. Mon cher Terry, — en ce moment ils passaient sous un bec de gaz dont la lumière tombait en plein sur la figure de son interlocuteur, — qu'est-ce que vous vous êtes donc fait? Vous avez une bosse de la grosseur d'un œuf entre les deux yeux. »

Terry rougit vivement encore une fois. Il enfonce son chapeau jusque sur ses yeux et s'efforce de sourire.

« Un accident, Boville. Ne faites pas attention à ma figure. Je n'ai pas de beauté à perdre. Je suis venu pour vous parler de ce duel. A quelle heure doit avoir lieu la rencontre? »

— A la toute première heure du jour... entre six heures et demie et sept heures. Il ne conviendrait pas que cela eût lieu plus tard. Mais qui vous l'a appris? de Concrassault ou Dynely lui-même?

— Tous les deux. Boville, ce duel ne doit jamais avoir lieu.

— Enchanté, je vous assure de l'apprendre, répond Boville en ouvrant deux très-petits yeux endormis de toute leur grandeur. Je n'ai jamais été mêlé à un assassinat de ma vie, et je n'aurais pas voulu commencer maintenant. Mais à propos, comment vous proposez-vous de l'empêcher?

— Vous pouvez refuser de servir de second à Éric. »

Boville haussa les épaules et mit son lorgnon à l'œil.

« Pour me voir brûler la cervelle pour ma peine. Je n'ai pas beaucoup de cervelle : Dieu merci, dans ma famille on n'en a jamais eu trop; mais cependant le peu que j'en possède, j'ai l'intention de le garder. Ce moyen n'est pas bon, Terry. Essayez d'autre chose.

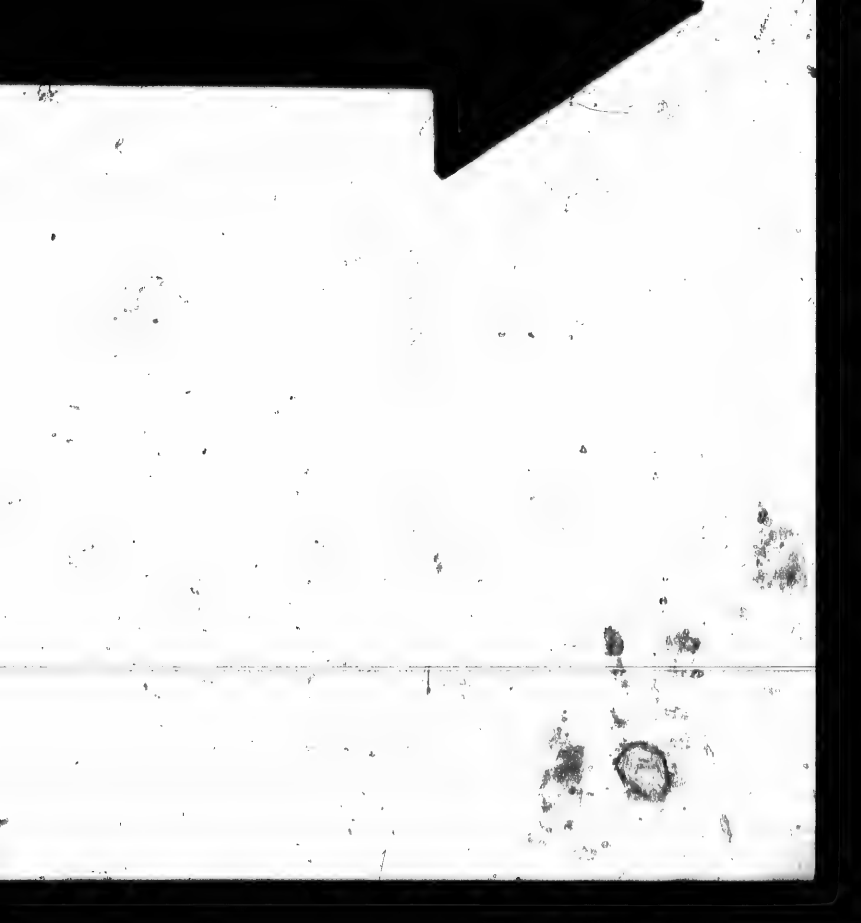
— Ce sera un meurtre déloyal, Boville, rien de moins.

— Oh! je le sais bien, mon ami, je l'ai bien dit à









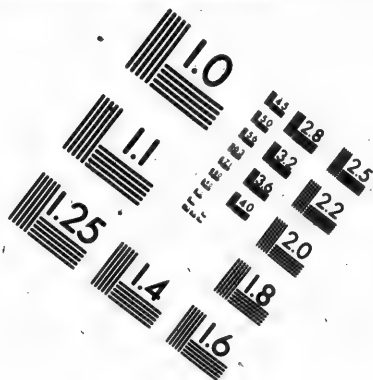
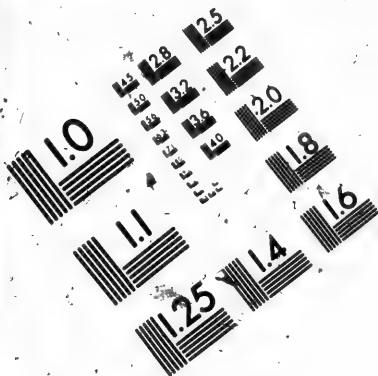
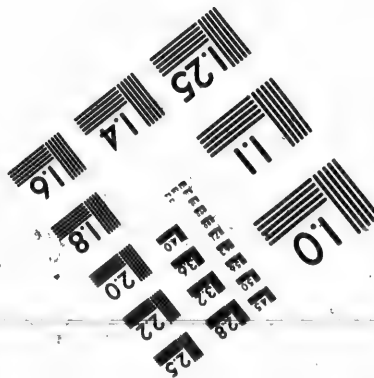
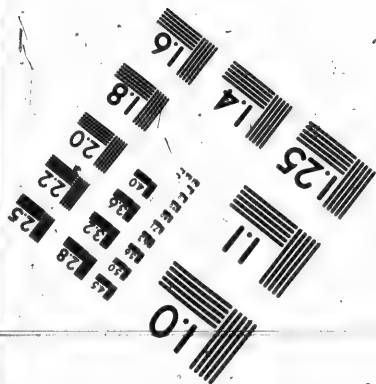
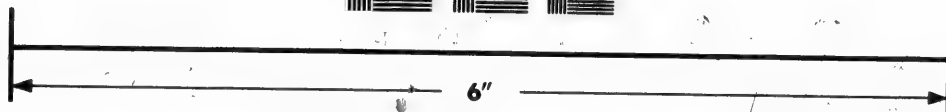
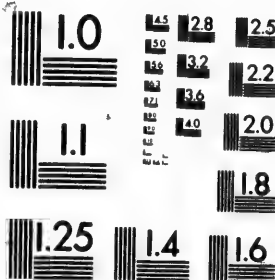


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

Dynely. Mais à quoi sert de le lui dire? Il s'est fourré dans cet infernal bournier, et il faut qu'il en subisse les conséquences. Il a eu ses trois semaines d'amour avec Felicia, et maintenant il en doit porter la peine. A propos, elle était en pleine verve ce soir et en pleine beauté. Si c'était elle qui dût être tuée demain, j'assisterais à la cérémonie avec le plus grand plaisir. »

Les deux jeunes gens marchent un moment silencieux, par la pluie. Enfin Terry parle d'une voix altérée.

« Il y a un moyen, Boville, un seul.

— Chariné de l'apprendre, mon cher. Indiquez-le-moi.

— Il faut que je prenne la place de Dynely. »

Une des prétentions d'Hubert Boville, qui en tire vanité, consiste à n'avoir jamais éprouvé ni surprise ni émotion d'aucune sorte. Malgré cela, il ne peut s'empêcher de s'arrêter court, en dépit de la pluie, et de regarder avec égarement son compagnon.

« Prendre la place de..... Mon cher Dennison, je ne crois pas vous avoir bien entendu. Seriez-vous assez bon pour répéter votre proposition ?

— Pas de bêtises, Boville, vous avez fort bien entendu. Il faut que je prenne la place de Dynely. Telle a été dès l'abord mon intention, et je viens à vous pour que vous m'aidiez et me secondiez. »

Boville assujettit le lorgnon à son œil et chercha à voir son ami dans l'obscurité.

« J'avais toujours pensé que j'avais moins de cervelle que personne de ma connaissance. Je m'aperçois que j'étais dans l'erreur. Dites-moi donc, Terry, s'il vous plaît, depuis quand avez-vous perdu la tête? »

Terry grommela quelques paroles de mauvaise humeur.

« Écoutez, nous sommes Dynely sommes avec Ver Avec m sûr de n tude de armée d servir u avec Ver

Il ava par con

« Par Voulez-v le perme

— Éri rien ava qui vout pas plus

— Il f mon viei de rien de dépasse D Oui, par l vous n'av du prince

— Je Dennison. force et hommes.

— Avec le prince.

« Écoutez, Boville, dit-il impatienté, ne perdons pas le temps en plaisanteries. Aussi sûrement que nous sommes là tous deux, voici quel est mon projet. Dynely n'a pas la moindre chance, comme nous en sommes persuadés vous et moi. Pour lui, se battre avec Venturini ce serait aller au-devant d'un meurtre. Avec moi c'est tout différent. Je puis n'être pas aussi sûr de mon coup que le prince, et je n'ai pas son habitude de prendre des corps humains pour cible; mais, armée du pistolet, ma main est assez ferme pour me servir utilement. J'ai donc l'intention de me battre avec Venturini demain. »

Il avait dit cela avec un ton de décision qui finit par convaincre Boville.

« Par Dieu ! dit-il, ceci est incompréhensible ! Voulez-vous dire qu'Éric se tiendra à l'écart et qu'il le permettra ? »

— Éric n'en sait absolument rien, et il n'en saura rien avant que ce ne soit fini. Il est bien le dernier qui voudrait y prêter les mains. Satan lui-même n'est pas plus obstiné que Dynely.

— Il faut que vous lui soyez bien dévoué, Terry, mon vieil ami. Ma foi, je n'ai jamais entendu parler de rien de pareil dans le cours de mon existence. Cela dépasse Damon et les autres amis célèbres de beaucoup. Oui, par Dieu, c'est plus fort encore, car, en somme, vous n'avez guère plus de chance qu'Éric en face du prince.

— Je ne pense pas comme vous, dit froidement Dennison. Comme je vous l'ai dit, je suis d'une jolie force et je puis me mesurer avec la plupart des hommes.

— Avec la plupart, peut-être, mais non pas avec le prince. Par conséquent, c'est impossible, complète-

ment impossible ! Car vous ne supposez pas, je présume, que Venturini voudra se battre avec vous au lieu et place de Dynely ?

— Je ne suppose pas qu'il le voulût, s'il le savait. Mon intention n'est pas de le laisser s'en apercevoir.

— Et comment l'éviterez-vous ?

— Ah mon Dieu ! c'est bien simple : Venturini n'a jamais vu Éric de sa vie.

— Mais il vous a vu, vous, et de Concressault connaît Éric comme un livre. Comment pourrez-vous tromper deux paires d'yeux comme ceux-là ?

— Boville, dit Terry avec conviction, cela doit avoir lieu ainsi, c'est tout ce qu'il y a à dire. Quand même je serais sûr, et je ne le suis pas du tout, que Venturini me tuera, je me battrais tout de même avec lui. Cela se passe au lever d'une sombre journée de pluie ; je porte un chapeau rabattu qui cachera en grande partie mon visage. Pour la taille et la tournure Éric et moi nous nous ressemblons, et souvent on nous a pris l'un pour l'autre. Ils ne soupçonneront jamais... pourquoi le soupçonneraient-ils ?... ils ne soupçonneront jamais la substitution. Ils me prendront avec une parfaite conviction pour Lord Dynely, le duel aura lieu, et nous aurons ainsi mis fin à cette affaire.

— Mis fin à l'affaire ! Oui, très-probablement. Mais pendant tout cela où sera Dynely ? »

Terry rougit.

« Il sera dans son lit, endormi par un narcotique. J'ai pris mes précautions pour cela. »

Boville s'arrêta de nouveau, sans songer à dissimuler cette fois sa sincère surprise.

« Dennison endormi ! Et qui lui donnera le narcotique ?

— S
— Al
ment. S
ait vu,
aimer F
Terry
« Ec
n'est pa
c'est pa
Leurs e
s'il mou
tout à s
Je lui ai
J'entend
tenant v
— Et
et assist
oui, Den
verrai tu
— Vo
au pisto
dit Terry
ville, je
Cela vau
Éric auss
je n'ai nu
me flatt
ne manqu
Si vous r
ne me ref
— Lad
placer son
— Nat
permettre

— Sa mère, sur ma demande.

— Allons! s'écria de nouveau Boville en riant doucement. Si ce n'est pas la plus étonnante aventure qu'on ait vu, j'en serais surpris. Terry, comme vous devez aimer Éric.»

Terry rougit encore bien fort dans l'obscurité.

« Écoutez, Boville, ce n'est pas du tout cela. Ce n'est pas le moins du monde par amour pour Éric, c'est par amour pour sa mère et pour sa femme. Leurs existences sont intimement liées à la sienne; s'il mourait, elles en mourraient. Or je dois tout, tout à sa mère, je vous en donne ma parole, Boville. Je lui ai juré et juré solennellement de sauver son fils. J'entends tenir mon serment. Voilà, mon ami, maintenant vous savez tout.

— Et vous attendez de moi que je vous prête aide et assistance dans cette entreprise don-quistesque, oui, Dennison, don quistesque. Par Dieu, je vous verrai tué d'abord!

— Vous me verrez probablement servant de but au pistolet de mon adversaire, tout au moins, répondit Terry avec un léger rire. Venez maintenant, Boville, je compte sur vous dans cette circonstance. Cela vaudra beaucoup mieux ainsi. Venturini tuerait Éric aussi sûrement que la Reine Anne est morte; moi, je n'ai nullement envie de me laisser tuer par lui. Je me flatte d'avoir les mêmes chances que lui. Je ne manquerai pas à ma parole donnée à Lady Dynely. Si vous refusez de m'aider, j'irai trouver Argill; il ne me refusera pas, je le sais.

— Lady Dynely vous a-t-elle demandé de remplacer son fils devant le prince?

— Naturellement non; elle serait la dernière à le permettre. Mais je n'en ai pas moins promis de le sau-

ver, et il n'y a pas d'autre moyen. Comme je vous l'ai dit, elle a été ma bienfaitrice toute ma vie. Si Dynely était tué, sa mère et sa femme en mourraient peut-être, tandis que... — Terry soupire mélancoliquement, — moi, personne ne m'aime. »

Boville le regarda, comme frappé d'une réflexion subite. A la pâle lumière du gaz, dans cette rue sombre, ce grand corps ressemblait étrangement à Éric; il le remarquait pour la première fois. Est-ce que sa parenté avec le bel Éric était plus proche que ne le croyait le monde?

Ils étaient arrivés dans le voisinage du *Grand-Hôtel*. Les brillantes voies qui y donnent accès étaient presque désertes par cette nuit pluvieuse, Dennison s'arrêta et serra la main de son compagnon.

« Vous ferez cela pour moi, Boville? Je puis compter sur vous?

— Non pas de bon cœur, je vous le jure, Dennison. Mais si vous insistez.....

— J'insiste fortement. Quelle est l'heure?

— Avant sept heures. Mais votre projet échouera. Je vous préviens que Venturini et de Concrossault vous reconnaîtront.

— Ils ne me reconnaîtront pas. Et bien donc à demain, six heures, mon cher, bonne nuit et dormez bien. »

Dans la chambre de Crystal une lumière brûle mélancoliquement. Elle est étendue pâle, sans mouvement, presque sans souffle, et Lady Dynely la veille, assise près de son lit. Il était près de minuit lorsqu'une domestique entrant doucement annonça Dennison.

« Terry! »

Elle tressaille et s'avance pour le recevoir dans le salon qui précède cette chambre.

« Eh

— T

Crystal

— Cr

une pet

dans qu

— Qu

Et où es

— É

recomm

Porto, a

docileme

Sa lèv

brassa.

« Du

ira bien

une touc

entrer u

Elle lu

Il entr

genoux a

quilleme

froide, a

« Ma

cher amo

donner le

créature

toujours!

Lady D

surer du

tête appu

la pâle lu

dernier m

« Eh bien ? lui demande-t-elle d'une voix faible.

— Tout est arrangé, répond-il du même ton. Et Crystal ?

— Crystal dort et ne court aucun danger. Elle a eu une petite artère qui s'est rompue, et elle sera sur pied dans quelques jours, à ce que dit le docteur.

— Que Dieu en soit loué ! l'entendit-elle murmurer. Et où est Éric ?

— Éric dort aussi. J'ai fait comme vous l'aviez recommandé, Terry. On lui a servi un verre de Porto, avec un narcotique puissant ; il l'a pris aussi docilement qu'un enfant. »

Sa lèvre tremblait. Il la serra dans ses bras et l'embrassa.

« Du courage, mère, je tiendrai ma parole ; tout ira bien pour Éric. Et maintenant, ajouta-t-il avec une touchante timidité, avant de m'en aller, puis-je entrer un moment voir Crystal ? »

Elle lui fit signe d'entrer, restant elle-même dehors.

Il entra doucement et se mit respectueusement à genoux au pied du petit lit blanc. Elle y reposait tranquillement, et l'on eût dit un lis ; elle était aussi froide, aussi blanche, aussi pure.

« Ma petite Crystal, dit-il à voix très-basse, mon cher amour, si par le sacrifice de ma vie je puis vous donner le bonheur, je le fais volontiers. Chère petite créature ! adieu, que Dieu vous bénisse et vous garde toujours ! »

Lady Dynely avait quitté le boudoir pour aller s'assurer du profond sommeil de son fils. Il dormait, la tête appuyée sur son bras, sa figure était tournée vers la pâle lumière. Elle revint en toute hâte pour dire un dernier mot à Terry, mais Terry était parti.

CHAPITRE XXIII

L'AUBE

La pluie n'avait cessé de tomber toute la nuit. Elle tombait encore lentement, mais sans interruption, quand les premières lueurs du matin se montrèrent à l'horizon.

Cette lumière grise et inégale montait péniblement dans le ciel lourd, lorsqu'un fiacre roulant rapidement dans une des allées du bois de Boulogne s'arrêta pour laisser descendre trois hommes.

C'étaient Terry, Boville, et un chirurgien anglais résidant à Paris.

« Vous nous attendrez ici, » dit Boville au cocher.

Les trois hommes se dirigèrent en toute hâte vers un endroit écarté et assez éloigné où, sous le feuillage des arbres, de nombreuses affaires d'honneur s'étaient déjà vidées.

Ils formaient un groupe véritablement muet. Boville paraissait sombre et inquiet et il mordillait sa moustache, en proie à une préoccupation désagréable.

« J'éprouve la même sensation que si j'allais aider à vous tuer, Terry, » avait-il grommelé en partant.

Les liens de camaraderie qui l'unissaient à Terry s'étaient formés il y avait déjà bien des années, et il avait une conviction profonde que ce matin Terry allait au-devant de la mort.

Le temps abominable qu'il faisait était peut-être pour quelque chose dans ses présages, ainsi que l'heure insolite à laquelle il avait été obligé de se lever, mais

surtout
turini.

« Plu
infernal
Eric, c'é
pire. Ja
Si Denn
considé
vie. »

Ils av

« Nou

Boville

— Il

cédés de
n'est d'a
affaires

Il para
cette nuit
et un au
remis en
malheur
ment que

La que
qui n'ad
convainc
prendre l

Il avai
con radio

« Sa long
été compl
avait été
qu'elle re

Ces mo
la ressem

surtout la réputation d'infailible habileté de Venturini.

« Plût à Dieu que je n'eusse jamais été mêlé à cette infernale affaire ! murmura-t-il avec mécontentement. Éric, c'était déjà mauvais, mais celui-ci c'est encore pire. Jamais je n'ai vu arrangement pareil... jamais. Si Dennison est tué, comme il est sûr de l'être, je me considérerai comme un complice de meurtre toute ma vie. »

Ils avançaient alors en silence sous les arbres.

« Nous sommes un peu en avance, je crois, dit Boville en marchant sur l'herbe mouillée.

— Il est toujours bon de mettre ainsi les bons procédés de son côté, répond gaiement Terry. Venturini n'est d'ailleurs pas homme à se faire attendre dans les affaires de cette nature. »

Il paraissait pâle et fatigué. Il avait fort peu dormi cette nuit. Il avait écrit un court billet à Lady Dynely et un autre à Éric, et il les donna à Boville pour être remis en mains propres en cas de malheur. Or le malheur devait arriver, il le sentait aussi certainement que Boville lui-même.

La querelle entre Venturini et Dynely était de celles qui n'admettent pas de terme moyen. Aussi était-il convaincu que le prince avait le dessein bien arrêté de prendre la vie de son adversaire s'il le pouvait.

Il avait eu le soin de changer son visage d'une façon radicale.

Sa longue et abondante barbe couleur de feu avait été complètement rasée, sa rude moustache militaire avait été parée et arrangée, cirée aux deux bouts pour qu'elle ressemblât mieux à celle d'Éric.

Ces modifications avaient naturellement augmenté la ressemblance à un point incroyable, si bien que

Boville lui-même en fut surpris. La marque rouge du coup reçu entre les sourcils avait été dissimulée autant que possible par de judicieuses applications de cosmétiques. Le chapeau, enfoncé le plus possible sur les yeux, finissait de la masquer entièrement.

Le collet de son paletot était relevé à cause de la pluie, comme de raison, et tout cela joint à la vague ressemblance d'allures, de taille, et de tournure existant entre les deux frères faisait qu'à moins de quelque avis reçu de la vérité, ni Venturini ni ses témoins ne devaient se douter de la substitution.

Ils étaient arrivés sur le terrain choisi. Il n'y avait encore personne. Boville consulta sa montre.

« Sept heures moins le quart. Ils devraient être ici. Ce n'est pas agréable d'attendre... »

— Chut ! » interrompit Terry en levant son doigt.

Un bruit de pas et de voix approchant rapidement parvint à leurs oreilles.

« Je savais que Son Excellence ne nous ferait pas attendre longtemps. Les voilà. »

Ils étaient en ce moment à portée du regard. Terry enfonça un peu plus son chapeau sur ses yeux et se montra fort empressé à allumer un cigare.

De Venturini le salua profondément avec toute la bonne grâce pour laquelle il s'était acquis une certaine réputation.

Terry, en véritable Anglais, lui rendit son salut avec roideur et à distance.

De Concessault s'approcha de Boville avec force protestations de regrets verbeux pour le léger retard.

« Un million de pardons ! Je suis désolé de vous avoir fait ainsi attendre par la pluie. C'est la faute de notre infâme cocher. Monsieur Boville, voulez-vous

qu'on p
a pas de

Terry
cigare et
voulaien

De Ve
épais pa
toute sa
distance
errait un
phante.

Les pro
minés. U
un habile

Les ad
quatorze
en l'air et

« Place
ville en i

Le prin
qui faisai
obéit.

« Vous
sant la vo
moment o

Terry fi
sa place. S
crainte d'
peau enfon
Un nez bie
les seules c
le reste, la
d'Eric pour
douteuse du

qu'on procède aux préliminaires tout de suite. Il n'y a pas de temps à perdre? »

Terry avait le dos tourné, toujours absorbé par son cigare et ses allumettes qui, à cause de l'humidité, ne voulaient pas prendre.

De Venturini, boutonné jusqu'au menton dans un épais paletot noir, sans un atome de blanc visible sur toute sa personne, se tenait appuyé à un arbre à une distance de quarante pas environ, et sur ses lèvres errait un sourire satanique de méchanceté triomphante.

Les préliminaires du duel furent promptement terminés. Une grande habitude avait fait de Concressault un habile expert en ces matières d'honneur.

Les adversaires devaient faire feu simultanément, à quatorze pas, au signal donné par un mouchoir levé en l'air et les mots sacramentels : Une, deux, trois.

« Placez-vous ici, prince, s'il vous plaît, » dit Boville en indiquant la place.

Le prince, sans abandonner son sourire infernal qui faisait grimacer sa face jaunâtre, s'inclina et obéit.

« Vous vous mettrez là, Terry dit Boville en baisant la voix, et, pour l'amour de Dieu, tirez juste au moment où je dirai trois. »

Terry fit un geste d'adhésion, jeta son cigare, et prit sa place. Son cœur battait fort sous l'influence de la crainte d'être reconnu. Mais la barbe rasée, le chapeau enfoncé, le col relevé le déguisaient réellement. Un nez bien fait et un bout de moustache rude étaient les seules choses qu'on pût nettement apercevoir. Pour le reste, la taille et le port ressemblaient assez à ceux d'Eric pour qu'il n'y eût aucun danger à cette lumière douteuse du jour naissant.

Il y eut un court moment d'attente. Boville tira de sa poche un mouchoir blanc.

« Êtes-vous prêts, messieurs? — Une pause. — Une! ... deux! ... — une autre pause et un rapide coup d'œil à Terry, — trois! ... »

Le mouchoir blanc s'abaissa comme deux détonations simultanées faisaient vibrer violemment l'air calme du matin.

Alors il y eut une pause, courte, terrible celle-là. La fumée légère de la poudre était dissipée et les deux hommes étaient debout à leur place. Le poignet gauche du prince pendait brisé. Les yeux de Boville étaient fixés sur Terry. Est-ce qu'il n'aurait pas été touché? Non, il le vit vaciller un moment, faire un demi-tour sur lui-même, et tomber lourdement en avant comme une masse.

Boville et le chirurgien se précipitèrent vers lui, l'homme de l'art le premier; ils le retournèrent et lui tinrent la tête élevée. Le visage était livide, les yeux fermés, et de la poitrine, dans la région du cœur, un petit filet de sang coulait à travers ses vêtements.

« Est-il mort? demanda Boville, aussi pâle que le blessé.

— Non, il est évanoui. Mais... »

Il entr'ouvrit les habits et la chemise et il examina la blessure. Un petit point livide au-dessous du cœur se voyait tranchant sur cette large poitrine blanche et unie comme un marbre, et c'est de là que coulait le sang.

« Cette blessure n'a pas mauvaise apparence et ne paraît pas devoir saigner beaucoup! s'écria Boville dans l'angoisse de l'incertitude. Pour l'amour de Dieu, Jackson, parlez, qu'est-ce que vous en pensez? »

Le docteur prit un air effrayé en pratiquant son pansement.

« Je
Boville

deux he

Bovill

« Le

pas vra

d'homme

vie. Av

fâcheuse

quatre-v

— Per

voix rud

— Oh

très-gran

porter?

— Au

— Par

En ce

s'avancèr

« Voy

dirent-ils

Cette

chaland,

« Il fa

ne l'est p

tuer.

— Ah!

même in

vous fran

Messieurs

Il leva

accorder

se retirér

Il était

« Je pense qu'il y a hémorragie interne, monsieur Boville. J'ai bien peur que ce jeune homme ne vive pas deux heures. »

Boville se releva vivement et se retourna.

« Le prince fait sa besogne en conscience. N'est-ce pas vraiment dommage? Voilà le plus beau corps d'homme que j'aie jamais vu dans tout le cours de ma vie. Avec une existence ordinaire, et sans cette fâcheuse circonstance, ce pauvre garçon aurait vécu quatre-vingt-dix ans. »

— Peut-il être transporté? demanda Boville d'une voix rude.

— Oh oui! il le faut, je crois. Cela ne fera pas une très-grande différence. Où allons-nous le faire transporter?

— Au *Grand-Hôtel*. Ses amis y sont.

— Pauvre garçon! » dit le docteur.

En ce moment, le prince et le capitaine de zouaves s'avancèrent.

« Voyez s'il est mort, de Concessault, » entendirent-ils.

Cette question le prince l'avait faite d'un air nonchalant, et il ajouta :

« Il faut que ma main ait perdu de sa fermeté, s'il ne l'est pas. J'avais bien certainement le dessein de le tuer. »

— Ah! il est mort, répondit de Concessault avec la même insouciance. Il est touché au cœur et plus tôt vous franchirez la frontière sera le mieux, prince. Messieurs, bonjour. »

Il leva son chapeau, s'inclina courtoisement, et sans accorder un autre regard à leur victime, tous les trois se retirèrent promptement.

Il était sept heures. Elles venaient de sonner à

toutes les horloges de Paris aussi bien qu'à la petite pendule de la chambre où Crystal dormait fiévreusement et où Lady Dynely était assise, pâle et les traits tirés, veillant sa belle-fille. Dans le boudoir contigu, Éric, étendu sur un large et moelleux sofa, était plongé dans le sommeil le plus profond et le plus calme. Il était sain et sauf, et l'heure fatale était passée.

Où était Terry? que faisait-il? de quelle façon avait-il réussi à éviter ce duel? Le cœur de Lady Dynely battait, anxieux, avec violence. Un vague et prophétique pressentiment de la vérité la tourmentait sans qu'elle voulût y ajouter foi. Non, non, Terry n'aurait jamais été aussi fou que cela. Il n'était pas insouciant et écervelé comme Éric. Il ne penserait certainement jamais à tenir sa parole de cette façon. Seulement, il lui tardait maintenant de voir Terry comme jamais il ne lui avait tardé de voir quelqu'un.

Sept heures et demie. Elle se leva de son siège auprès du lit de Crystal et se rendit dans la chambre d'Éric. Il était toujours endormi, et son sommeil était aussi calme que profond. Il était comme un petit enfant, sa blonde tête encore appuyée sur son bras, et sur son visage calme une expression reposée délicieuse à contempler. Elle se pencha vers lui et l'embrassa, ayant une prière au cœur pour lui. Il était l'idole de sa vie et il l'avait toujours été. Or, sans Terry, il aurait pu être à cette heure étendu roide mort quelque part, à cette même heure! Qu'il est bon, qu'il est généreux! Pauvre Terry! Bien peu auraient comme lui renoncé aux plus beaux dons de l'existence en faveur de son plus jeune frère, et lui l'avait fait pour elle. Oh! elle lui montrera à l'avenir combien elle est reconnaissante et à quel point elle apprécie la noblesse de son âme.

Eric
parole.
ou celu
veau, m

« Fel
drai des

Elle s
lui être
c'est ce
pensées.
ploté sa
lui jeter

Huit
donc qu
combien

Huit l
quitter l
va mont
bert Bov

Au pr
bouche,
compris
étaient r
boue, sa
Il ôte son
tinctiven

« Mon
qu'y a-t-

— Je

Il y av
litesse ex
une cert

« Je s
nouvelle

Eric s'agite dans son sommeil, il a murmuré une parole. Elle s'approche pour la saisir : est-ce son nom ou celui de sa femme ? Il se retourne et parle de nouveau, mais plus haut :

« Felicia, dit-il, Felicia, ma belle, je te rejoindrai demain. »

Elle se recule avec un sentiment de répulsion qui lui étreint le cœur. Quoi ! même dans son sommeil, c'est cette méchante sorcière à qui s'adressent ses pensées, cette femme fatale qui a pour ainsi dire comploté sa mort. Elle s'éloigne de la chambre sans même lui jeter un dernier regard.

Huit heures ! et Terry n'arrive pas. Oh ! qu'est-ce donc qui le retient ? Il doit bien certainement savoir combien elle est inquiète et tourmentée.

Huit heures et quart ! Elle se lève, impatiente, pour quitter la chambre, et sur le palier, au moment où elle va monter l'escalier, elle se trouve face à face avec Hubert Boville.

Au premier coup d'œil, avant qu'il ait ouvert la bouche, avant qu'il ait prononcé une parole, elle a compris que quelque chose était arrivé. Ses vêtements étaient mouillés par la pluie, ses bottes souillées de boue, sa figure pâle, son regard profondément attristé. Il ôte son chapeau en l'apercevant, et elle se recule instinctivement.

« Monsieur Boville ! s'écrie-t-elle. Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il ? »

— Je vous cherchais, Lady Dynely, » dit-il.

Il y avait une froideur instinctive dans le ton de politesse exquise de Boville. N'était-ce pas elle qui, dans une certaine mesure, avait envoyé Terry à la mort ?

« Je suis porteur de très-tristes et très-fâcheuses nouvelles. Le pauvre Terry Dennison..... »

Il s'arrêta. Lady Dynely poussa un cri tel que Boville ne devait pas l'oublier, un cri dont l'expression déchirante lui inspira une vive pitié pour elle, même en ce moment; elle s'appuya contre le mur et avança les mains comme pour parer le coup qui allait l'atteindre.

« Je vois que vous soupçonnez la vérité, dit-il plus affectueusement; je suis bien fâché... plus fâché que je ne pourrais le dire, d'avoir été mêlé en quoi que ce soit à tout ceci, mais le duel a eu lieu. Il s'y est rendu au lieu et place de Lord Dynely, et nous l'avons apporté ici. Il est en bas dans la voiture. Voulez-vous faire préparer tout de suite une chambre, Lady Dynely? Il n'y a pas de temps à perdre. »

Elle resta littéralement sans pouvoir respirer, la main sur son cœur. Oh! que lui annonçait-on là, mon Dieu!

« Il n'y a pas de temps à perdre, » répétait Boville.

Il avait peu de sympathie pour la douleur d'une femme qui, pour préserver son fils, avait poussé Terry, il le savait, à sauver ce fils à tout prix.

« Je vous en supplie, Lady Dynely..... »

Elle fit un pas vers lui et lui saisit le bras.

« Est-il mort? demanda-t-elle d'une voix devenue méconnaissable.

— Non, mylady, non, pas encore. »

Cette réponse parut produire sur elle l'effet de l'étincelle électrique. Tant qu'il reste de la vie, il reste de l'espoir. Il n'était pas mort! Que Dieu en soit béni! S'il était possible qu'il ne mourût pas, après tout!

« Qu'on le monte, cria-t-elle, montant en avant, tout de suite... tout de suite... dans cette chambre. »

Elle montrait la chambre et elle y courut pour tout préparer de ses propres mains. Boville descendit. Elle

appela
vreuse

Les
roide,

Lors
livide,

une pu
là Terry

elle av
jeuness

Terry?
connais

qui gis
atrocen

« Ma
passion

tération
reur et

Elle l

« Vor
dit qu'il

— Il

Venez a
ment. L

tôt l'opé

Il la c
tie par la

« Où e

— Il c

mandé,
cause qu

J'ai envo
tué! Oh

entendai

appela sa domestique, et toutes deux, avec une fiévreuse activité, elles apprêtèrent le lit.

Les deux hommes remontèrent, portant ce corps roide, et le déposèrent sur la couche.

Lorsqu'elle vit cette figure exsangue, affreusement livide, ces yeux fermés, ces lèvres bleuies et rigides, une puissante émotion s'empara d'elle. Était-ce donc là Terry, Terry Dennison que huit heures auparavant elle avait vu dans toute la force et la vigueur de la jeunesse et de la plus robuste virilité ! Était-ce là Terry ? Terry qui jamais, depuis vingt ans qu'elle le connaissait, n'avait été un jour malade ? C'était Terry qui gisait là froid et inerte, si terriblement blême, si atrocement calme !

« Ma chère Lady Dynely, dit Boville avec une compassion vraie et réellement touché de la profonde altération de ses traits où se lisait une expression d'horreur et d'affliction sincère, venez. »

Elle le suivit.

« Vous m'avez dit... murmura-t-elle, vous m'avez dit qu'il n'était pas mort.

— Il ne l'est pas, il est seulement sans connaissance. Venez avec moi, il faut que vous veniez pour le moment. Le docteur va essayer d'extraire la balle. Aussitôt l'opération terminée, vous reviendrez. »

Il la conduisit à sa chambre, où elle le suivit anéantie par la douleur.

« Où est Lord Dynely ? interrogea-t-il.

— Il dort, murmura-t-elle ; il me l'avait recommandé, et moi, moi, pour sauver mon fils, j'ai été cause que Terry a fait cela ; pour sauver mon fils, je l'ai envoyé à la mort. C'est moi... c'est moi qui l'ai tué ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! C'est donc ainsi qu'il entendait tenir sa parole ! »

Elle tomba dans un fauteuil, le visage caché dans ses mains. Il ne pouvait rien dire, rien faire, elle ne disait que la vérité. Il avait l'antipathie commune à tous les hommes pour ces sortes de scènes, il partit.

Il revint à la chambre qu'il venait de quitter. Le médecin se déranger de son opération quand il entra.

« Eh bien ? interrogea Boville.

— Je ne puis extraire la balle, et il se meurt. Vous pouvez le leur faire savoir. Dans une heure il sera mort.

— Pauvre garçon ! »

Boville, les bras croisés, le visage contracté par un regret amer, se prit à considérer son ami.

« Oui, la mort est empreinte sur cette face livide. Quand au dernier jour la trompette fatale convoquera le genre humain à la grande et solennelle revue passée par Dieu lui-même, on ne verra dans les rangs ni un ami plus loyal ni un soldat plus brave que Terry Denison. »

CHAPITRE XXIV

EN PLEIN JOUR

Une demi-heure après, Lady Dynely apprit que Terry allait mourir.

La vérité lui avait été révélée par France. Venue de bonne heure en toute hâte, pour relever Sa Seigneurie de sa garde auprès du lit de la femme d'Éric, Mlle For-

rester
sur l'év
de terr
et celui
avait c
Lady D
Certes

« A-t
calme é

Son p
visage p
devenue
gulières

« Oui
nutes.

— P
prière.

— Ce
à Lady
dire, ma
pugnanc

— Je
vivre?

— Per
pas d'ava

— Ave

— No

— En

Elle en

Le jour g
sans obst
mourant
yeux ferm
larmes.

rester avait été mise au courant de la version adoptée sur l'événement par les domestiques de l'hôtel. Saisie de terreur et de surprise, elle avait demandé Boville, et celui-ci lui avait dit toute la vérité. C'est ainsi qu'il avait couronné tous les sacrifices faits dans le passé à Lady Dynely et à son fils, en sacrifiant encore sa vie. Certes il avait largement payé sa dette.

« A-t-il sa connaissance? » demanda-t-elle avec un calme étrange et lugubre.

Son propre malheur avait laissé des traces sur son visage pâle et tiré, mais plus encore sur ses allures, devenues graves et calmes et qui contrastaient si singulièrement avec sa nature.

« Oui, il a repris connaissance depuis cinq minutes.

— Puis-je entrer? demanda-t-elle d'un air de prière. Je ne le troublerai pas. Je serai fort calme.

— Certainement, dit Boville, et il faut le dire aussi à Lady Dynely. Je... je voudrais-vous prier de le lui dire, mademoiselle Forrester. J'ai une invincible répugnance à annoncer ces sortes de choses aux gens.

— Je le lui dirai. Combien de temps lui reste-il à vivre?

— Peut-être une demi-heure; mais certainement pas davantage.

— Avez-vous envoyé chercher un ecclésiastique?

— Non.

— Envoyez-en chercher un tout de suite, alors. »

Elle entra dans la chambre. Les stores étaient levés. Le jour gris de cette matinée pluvieuse y pénétrait sans obstacle. Elle s'approcha du lit. Le visage du mourant était blanc comme le marbre, il avait les yeux fermés. Les yeux de France se remplirent de larmes.

« Souffre-t-il ? demanda-t-elle à voix basse au docteur.

— Fort peu, si tant est qu'il souffre. L'hémorragie est interne ; il y a faiblesse, mais pas de souffrance. »

Le murmure des voix le réveilla. Il ouvrit les yeux et un sourire de reconnaissance anima sa figure.

« France ! dit-il d'une voix faible.

— Oui, Terry. »

Mais l'émotion la gagna et elle ne put en dire davantage.

« Ne pleurez pas, dit-il avec son faible sourire, tout ira bien :

— Oui, mon vieil ami, je l'espère. »

Elle se pencha vers lui par un mouvement de pitié et de tendresse infinies et elle le baisa au front.

« Vous... vous êtes mourant, Terry, le savez-vous ? »

— Oui, oui, c'est bien, France. Ne pleurez pas ainsi. C'est bien aimable à vous d'être venue. »

La force parut lui revenir un instant. Il regarda curieusement autour de lui.

« Où suis-je ? Ce n'est pas ma chambre ?

— Ne le faites pas trop parler, dit le docteur. S'il vous plaît, monsieur, buvez ceci. »

Il avala la cuillerée de liquide, et regarda de nouveau France avec inquiétude.

« Vous êtes dans une des chambres de l'appartement d'Éric.

— Éric ! »

Ses yeux brillèrent.

« Où est Éric ?

— Il dort. Vous voudriez le voir... ? »

L'éclair de vie qui avait animé sa figure s'éteignit à cette question. Il venait de se rappeler la livide

meurtre

l'éloigné

« Il

niblem

— C

lui, ni

vous-m

il sera

pas, Te

Il fit

« Où

— Da

il que j'

— Pa

Elle

s'ouvrai

« Je

France,

Elle q

Dynely.

l'avait l

peur qu

France l

« Rév

vous vo

alliez. »

France

blier de

qu'elle a

« Il se

tué. Je lu

porte cor

sa vie p

il l'a fra

meurtrissure entre les deux sourcils, et ce souvenir l'éloignait d'Éric même en ce moment suprême.

« Il pourrait ne pas se soucier de venir, dit-il péniblement. Comment va Crystal ? »

— Crystal reprend. Mais ne pensez ni à elle, ni à lui, ni à personne, mon cher Terry, ne pensez qu'à vous-même. Nous avons envoyé chercher un prêtre; il sera ici dans un moment. Vous le recevrez, n'est-ce pas, Terry ? »

Il fit un signe d'assentiment.

« Où est la madre ? interrogea-t-il. »

— Dans la chambre voisine, folle de douleur. Faut-il que j'aille la chercher ?

— Pauvre mère ! Oui. »

Elle se retirait, mais au même instant la porte s'ouvrait et l'ecclésiastique entra dans la chambre.

« Je vous laisserai avec lui dix minutes, murmura France, et nous reviendrons tous. »

Elle quitta la chambre et se rendit près de Lady Dynely. Elle la retrouva dans la même position où l'avait laissée Boville, toujours plongée dans la stupeur que lui causait un malheur si grand, si terrible. France lui fit lever la tête.

« Réveillez-vous, Lady Dynely, il a demandé à vous voir, le pauvre garçon. Il faut que vous y alliez. »

France fut frappée au point de ne plus pouvoir l'oublier de l'expression de désolation profonde du visage qu'elle aperçut alors.

« Il se meurt, France, et c'est moi... moi qui l'ai tué. Je lui ai fait jurer de sauver la vie à Éric n'importe comment... n'importe comment ! Et il a donné sa vie pour mon fils. Et hier soir Éric l'a frappé... il l'a frappé violemment au visage. Non, non, je ne

peux pas aller me présenter devant lui, je ne pourrais jamais le regarder.

— Folies que tout cela, Lady Dynely, s'écria France avec bonté. Êtes-vous entièrement dénuée de cœur? Il vous a demandée. Votre absence rendrait plus amères les douleurs de cette heure dernière. Il faut que vous y alliez. Il faut qu'Éric y aille. Oh! ne l'avez-vous pas fait assez souffrir que vous êtes encore disposée à le faire souffrir à son dernier moment? »

Lady Dynely se lève.

« J'irai le voir. Je ferai quoi que ce soit. Je vais y aller tout de suite.

— Non, pas à présent. Un prêtre est avec lui. Laissons-les ensemble un moment. Mais réveillez Éric; amenez-le avec vous. Dites-lui tout.

— Lui tout dire? » répète Lady Dynely.

Elle reste comme frappée d'une idée subite qui anime son visage d'une expression étrange.

« Oui, dit-elle en souriant, je lui dirai tout, tout, il est temps. »

Elle se rendit vivement à la chambre d'Éric. Il s'agitait et se remuait maintenant, l'effet du narcotique ayant cessé. Elle le saisit par le bras et le secoua rudement.

« Réveillez-vous, Éric, cria-t-elle, réveillez-vous, allons! »

Il ouvrit immédiatement les yeux, et la regarda étonné.

« Qu'y a-t-il, ma mère? Êtes-vous devenue folle, Crystal? »

Il se releva à demi sur son coude et lui lança un regard plein d'alarme.

« Peu importe Crystal! Levez-vous!

— M
heure
Sou
Il roug
regard
« G
oreille

— O
tume.
n'est-c
sauf. C
et sauf
propre

Il se
était d

« No
vous m
a eu li
dans la
moi, et
vous av
usurpé

Éric é
sa mère
disait.

— Me voilà debout. Mais qu'avez-vous? Quelle heure est-il? »

Soudain, comme un éclair, la mémoire lui revint. Il rougit et pâlit successivement. Il tira sa montre et regarda l'heure. Neuf heures.

« Grand Dieu! s'écria-t-il, et il retomba sur les oreillers.

— Oui, lui cria sa mère avec un accent plein d'amertume. Regardez l'heure: l'heure du duel est passée, n'est-ce pas? Et le duel a eu lieu, et votre honneur est sauf. Oh! mon Dieu! cet honneur! Vous êtes sain et sauf ici, et lui est là mourant pour vous. Votre propre frère, Éric, votre frère aîné! »

Il se releva et la considéra inquiet, pensant qu'elle était devenue folle. Il ne pouvait parler.

« Non, non, je n'ai pas perdu la raison, quoique vous me regardiez comme si vous le pensiez. Le duel a eu lieu; Terry a pris votre place, et il est étendu dans la chambre là-bas, mourant pour vous, et pour moi, et pour Crystal; il est là mourant, cet ami que vous avez frappé hier soir, ce frère dont vous avez usurpé toute votre vie les droits héréditaires! »

CHAPITRE XXV

MORT

Éric était toujours silencieux, il regardait toujours sa mère, sans comprendre un mot de ce qu'elle lui disait.

« Oh ! vous ne comprenez pas... vous ne voulez pas comprendre ; et le temps passe et chaque instant est précieux. Il faut que j'aille près de lui. Eric, réveillez-vous, tâchez de comprendre ce que je vous dis. Terry s'est battu ce matin avec le prince Venturini, à votre place. C'est moi qui, sans m'en douter, l'y ai décidé. J'étais presque folle hier soir quand il est venu me raconter d'abord l'accident arrivé à Crystal et votre duel. Je ne sais ce que j'ai dit, j'ignore ce que j'ai fait, mais je lui ai demandé de me promettre de vous sauver, et il vous a sauvé, il a tenu sa promesse. »

Il commençait à comprendre. Son visage pâlissait, ses lèvres se serraient.

« Continuez, dit-il, parlant pour la première fois.

— Je vous ai donné un narcotique et vous avez dormi, pendant qu'il allait au rendez-vous et se mettait à votre lieu et place en face du prince. Il est mourant dans sa chambre ; il m'a demandé et vous aussi, et il est votre frère, Eric, votre propre frère.

— Mon frère ! Êtes-vous folle, ma mère ? Je n'ai pas de frère. »

Il était devenu encore plus pâle tout en disant cela. La ressemblance qui existait entre eux, la vague et peu satisfaisante histoire de sa parenté avec eux, tout cela le frappa, et il sut alors quel homme avait été son père.

« Il est votre frère, votre véritable frère, le fils de votre père. Oh ! non pas comme vous l'entendez, ajouta-t-elle en voyant l'expression de son visage ; sa mère était l'épouse légitime de Lord Dynely, j'en ai toutes les preuves, et il avait trois ans quand vous vîntes au monde. »

Il se leva.

« Sa mère était l'épouse de Lord Dynely, son épouse

légitime
qu'est-

— C

et l'hér

de la m

rant, t

Vous n

au titre

le vérit

Il rel

quitter.

« Et v

et sour

— N

nier. Qu

pour de

retenu.

rance. J

Eric. Je

ses droit

voir épo

a aband

amour p

Il cach

anéanti.

« Il au

que vous

et vous la

et fortun

à vous, a

plus pur

profond s

la marque

soir. Ce m

légitime, et il a trois ans plus que moi ? Ma mère, qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est la vérité, et Terry Dennison est le fils aîné et l'héritier de votre père ! Je le savais depuis la nuit de la mort de votre père. Il m'a tout avoué en mourant, tandis que j'étais agenouillée auprès de son lit. Vous n'avez jamais eu une minute le moindre droit au titre que vous portez. C'est Terry Dennison qui est le véritable Lord Vicomte Dynely. »

Il retomba lourdement sur le siège qu'il venait de quitter.

« Et vous le lui avez caché ? dit-il d'une voix creuse et sourde.

— Non pas, je le lui ai révélé au mois d'août dernier. Quand il voulait aller dans le comté de Lincoln pour demander Crystal Higgins en mariage, je l'ai retenu. Je ne pouvais le laisser partir dans l'ignorance. Je l'ai retenu et je lui ai tout raconté, tout, Éric. Je pensais qu'il allait vous écarter et réclamer ses droits. C'est pour cela que je désirais tant vous voir épouser France Forrester et sa fortune. Mais il a abandonné tout, Éric, nom, titre, fortune, par amour pour vous et pour moi. »

Il cacha son visage dans ses mains et se détourna anéanti.

« Il aurait pu avoir Crystal ; elle était à lui avant que vous n'y allassiez ; elle était tout ce qui lui restait, et vous la lui avez prise ! Il aurait pu vous enlever titre et fortune, et il ne l'a pas fait. Et hier soir il venait à vous, animé des meilleures dispositions, guidé par le plus pur amour fraternel, et... et... — elle poussa un profond soupir, — vous l'avez frappé, Éric ! J'ai baisé la marque brutale sur son pauvre visage meurtri, hier soir. Ce matin il est allé à votre place se battre avec

le prince, et il a été tué, comme vous l'auriez été, et il est là mourant. Il sera mort avant que l'aiguille ait marqué la fin de l'heure présente. »

Il leva la main d'un geste rapide pour l'empêcher de continuer.

« Assez, dit-il durement. Oh ! Dieu, je ne puis y croire ! »

Elle se tut ; les larmes inondaient son visage. Lui restait muet et un tremblement nerveux agitait tout son corps.

« Laissez-moi, dit-il du même ton rude. J'ai besoin d'être seul. »

Elle se retourna pour s'en aller, mais sur le seuil elle s'arrêta.

« Vous viendrez, Eric, dit-elle, quand nous vous enverrons chercher ? »

— Oui, allez. »

Elle sortit. France l'attendait à la porte.

Elle l'introduisit dans la chambre. L'ecclésiastique terminait ses dernières prières. Sur la figure du mourant, qui reposait sur les oreillers, les ombres de la mort apparaissaient déjà. Elle s'approcha du lit et prit sa pauvre tête dans ses bras. Il ouvrit ses yeux, dont les paupières s'abaissèrent, et il eut un sourire de grande satisfaction.

« Mère !... dit-il en retombant inerte.

— Oh ! mon Terry, mon Terry ! s'écria-t-elle, pardonnez-moi avant de mourir.

— Il n'y... a... rien... à pardonner, dit-il lentement et d'une voix faible et saccadée, mais claire. Vous avez toujours été bonne pour moi. Je vous ai aimée toute ma vie, ma mère ! Ne pleurez pas ainsi. Il vaut mieux que cela se soit passé de la sorte. Eric... »

Ses y
vers la

« Er

— E

Elle-
baiser e

« Je

— T

Il la
proche.

« Vor

— J'a

temps. C
bon ! »

Il sou
il ferma

Obeiss

allée ch

Il ent

affres du

sage et l

mit à ge

sur l'un

parole.

« Eric

avaient r

je suis bi

mentez p

ne se dou

n'est-ce p

Il le re

releva la

« C'est

chirez le

Ses yeux cherchaient, inquiets, et se tournaient vers la porte. Il poussa un profond soupir.

« Eric ne viendra pas ? »

— Eric viendra. »

Elle se pencha vers lui et l'embrassa, et dans ce baiser elle lui dit tout bas :

« Je t'ai tout raconté ! »

— Tout ? !.. »

Il la regarda vivement avec une expression de reproche.

« Vous avez eu tort. »

— J'ai eu raison. J'aurais dû le faire il y a longtemps. Oh ! mon enfant, mon Terry, que vous êtes bon ! »

Il sourit de ce sourire gai qu'il avait autrefois. Puis il ferma les yeux et resta de nouveau immobile.

Obéissant à un signe de Lady Dynely, France était allée chercher Eric.

Il entra, blanc comme le mourant lui-même, les affres du remords et de la douleur peintes sur son visage et le changeant d'une manière effrayante. Il se mit à genoux de l'autre côté du lit et posa son visage sur l'une des mains de Terry, sans proférer une parole.

« Eric, mon cher Eric ! dit Terry dont les yeux avaient repris l'expression gaie et franche d'autrefois, je suis bien aise que vous soyez venu. Ne vous tourmentez pas de ce que j'ai fait ce matin. Di Venturini ne se doutera jamais de rien. C'est bien comme cela, n'est-ce pas ? »

Il le regarda inquiet. Eric était-il irrité ? Mais Eric releva la tête une minute et la laissa retomber.

« C'est bien comme cela ! oh ! Terry, vous me déchirez le cœur ! »

Qu'est-ce qui tombe sur la main de Terry ? Des larmes !... et des yeux d'Éric Dynely !... Pendant un moment Terry ne put parler.

« C'est très-bien, alors, dit-il à voix basse. Cher ami, je suis bien heureux de vous voir ainsi. »

Il y eut un silence. Il reposait dans les bras de Lady Dynely, son visage appuyé sur la poitrine de celle-ci, ses yeux fermés, et sa respiration devenant de plus en plus courte et difficile. De l'autre côté du lit Éric à genoux, immobile et ne levant pas la tête. La pâle et mélancolique clarté du jour tombait en plein sur Terry, qui succombait dans toute la force et la splendeur de la jeunesse. France le contemplait tristement de sa place au pied du lit.

« Et le soleil de sa vie se couche pendant qu'il fait encore jour, pensa-t-elle. Mon cher, bien cher Terry ! aussi noble de cœur, âme aussi brave, aussi pure, aussi loyal chevalier que n'importe quel Arthur ou Galaor des romans ! »

Tout à coup ses yeux se rouvrent et il regarde en face Lady Dynely.

« J'ai... tenu... ma... promesse, dit-il doucement. Je ne... me... suis... jamais... querellé... avec Éric...

— O mon enfant, mon Terry ! » put-elle répondre à travers ses larmes.

Il fit un léger mouvement.

« Éric !... » murmura-t-il.

Éric releva la tête et montra un visage pâle et rouge et des yeux mouillés de larmes.

« Adieu, mon frère, dit Terry, si bas qu'Éric dut approcher l'oreille de ses lèvres pour saisir les paroles ; soyez bon... pour... Crystal. »

Il ferma les yeux, épuisé, et resta sans mouvement. Il eut comme une soudaine convulsion qui agita

ses m

Il é

portan

Une te

regard

« Es

d'un t

Bovi

main s

un mor

Puis

« No

Dans

parut l'

DUEL TER

bois de Boul

et un lieute

témoin le cap

attaché de l'

mise dans l'a

feu a eu des c

est sur la tr

Dans la

sait qui f

ment sens

ses membres; elle se calma et il resta immobile.

Il était resté ainsi pendant cinq minutes, sa tête portant de tout son poids sur les bras de Lady Dynely. Une terreur cruelle la gagna alors. Elle implora du regard, comme pour obtenir aide.

« Est-ce qu'il est endormi? » demanda-t-elle enfin d'un ton effrayé.

Boville s'approcha et se pencha sur lui. Il mit sa main sur le cœur et écouta la respiration pendant un moment.

Puis il se redressa.

« Non pas endormi, dit-il avec douceur, mort. »

CHAPITRE XXVI

POST TENEBRAS, LUX!

Dans le *Galvani's Messenger* du lendemain parut l'article suivant:

DUEL TERRIBLE. — Hier matin, à sept heures, une rencontre a eu lieu au bois de Boulogne, entre un prince bien connu dans le monde politique italien et un lieutenant de dragons de la garde royale anglaise. Le prince avait pour témoin le capitaine de C. du 5^e de zouaves, et son adversaire l'Honorable M. B., attaché de l'ambassade anglaise. Comme toujours, il y avait une femme compromise dans l'affaire. Le duel avait lieu au pistolet, à quatorze pas. Le premier feu a eu des conséquences fatales, l'Anglais ayant été touché au cœur. La police est sur la trace du noble fugitif, mais sans succès jusqu'à présent.

Dans la même colonne, un autre entrefilet paraissait qui faisait plus profondément et plus généralement sensation.

MORT SUBITE MYSTÉRIEUSE. — C'est avec le plus profond regret que nous avons à apprendre à nos lecteurs la soudaine et très-mystérieuse mort de Felicia, la charmante actrice dont la beauté et le talent ont attiré la foule aux Nouveautés pendant les quatre derniers mois. La nuit dernière elle avait donné une de ces délicieuses fêtes pour lesquelles elle s'est acquise une renommée méritée, et elle y avait paru, comme toujours, en excellente santé et de la meilleure humeur. Elle se retira vers minuit, se portant parfaitement en apparence. Dans la matinée, sa femme de chambre l'a trouvée morte dans son lit. On s'accorde à attribuer ce malheur à un crime. L'autopsie fera probablement connaître la cause de cette mort, que tous les Parisiens qui fréquentent les théâtres déplorent amèrement.

A la fin d'une délicieuse journée de juin, les vieux jardins, si longtemps déserts, de Caryllynne, brillent, éclairés par les derniers rayons rosés du soleil.

Dans une des allées une jeune demoiselle brune, aux yeux noirs et mélancoliques, traîne une vieille dame à la chevelure de neige dans un fauteuil roulant.

La vieille dame regarde par-dessus son épaule la jeune fille, et ce regard est plein de tendresse et de bienveillance.

« N'êtes-vous pas fatiguée, Donny ? demande-t-elle affectueusement. Vous devez l'être ; vous m'avez poussée ainsi au moins pendant une heure. Appelez Esther, mon enfant.

— Oh non ! bonne maman, je ne suis jamais fatiguée avec vous...

— Ma chère, comme vous paraissez triste cependant ! Est-ce que nous ne vous rendons pas heureuse, ma petite ? Dites à bonne maman ce qu'il y a.

— Heureuse ! — elle joint les mains presque avec passion, — oh ! si heureuse... si heureuse, que j'en suis effrayée ! C'est comme si on était au ciel qu'être avec vous, avec papa, et avec maman France. Personne n'avait jamais été bon pour moi auparavant, depuis la mort de Jeanne, excepté cette nuit-là... lui !

—
bon p
qui v
mais
de pin
Ell
ment

« J
je veu
malhe
père.
mon
et ass

— J
briller
si bea
le sera
main
demoi

—
mon p
— J
la voix
terribl
elle m

— N
Mais n
heureu
rible !

Elle
à la fill
soit par
pu déco

Il y a

UN MA

— Pauvre Terry ! soupire Mme Caryll ; il était bon pour tout le monde. Ainsi c'est l'excès du bonheur qui vous rend triste ? C'est un paradoxe assurément ; mais je suis bien aise que ce ne soit pas quelque chose de pire. »

Elle la prend dans ses bras et l'embrasse tendrement.

« Je veux que vous soyez heureuse, mon enfant ; je veux vous rendre heureuse pour réparer tous les malheurs que j'ai en quelque sorte causés à votre père. Aimez-le, Donny ; aimez-le pour le passé. Oh ! mon pauvre cher Gordon a été assez malheureux et assez seul.

— Je l'aime, répond l'enfant, dont les grands yeux brillent ; qui pourrait ne pas l'aimer ? Il est si noble, si beau, si bon ! Et il est heureux maintenant ! Qui ne le serait pas avec maman France ? Et penser que demain est leur jour de noces et que je serai une des demoiselles d'honneur !

— C'est un bonheur qu'il a attendu longtemps, mon pauvre Gordon, répond sa mère.

— J'ai pensé aussi à elle, bonne maman ; — elle baisse la voix et ses yeux se dilatent ; — ce fut si soudain et si terrible ! Je me demande ce qu'il y a eu ? De quoi est-elle morte ainsi ? L'a-t-on su ?

— Non, pas d'une façon certaine, ma chère Donny. Mais ne parlons pas de cela ce soir, à la veille de cet heureux mariage. Pauvre femme ! Ce fut une fin terrible ! »

Elle frissonne en disant cela. Elle ne veut pas dire à la fille que sa mère a été empoisonnée. Empoisonnée soit par elle-même, soit par un autre qu'on n'a jamais pu découvrir.

Il y a des gens qui ont de forts soupçons de la vérité.

Mais à Naples, le prince Venturini jouit d'une large existence dans le palais de ses ancêtres, et dans ce monde du moins la justice ne paraît pas près de l'atteindre. Toutefois il y a des gens qui disent qu'il est criblé de dettes et sérieusement compromis en politique.

Sur la terrasse, Gordon et France se promènent au soleil couchant, allant et venant à pas lents, le cœur trop rempli de cette joie ineffable des êtres heureux pour pouvoir parler beaucoup. France contemple le petit groupe formé par la grand'mère et la jeune fille dont la figure brune est gaiement éclairée par les splendeurs roses du ciel.

« Elle sera très-jolie, dit Mlle Forrester, et elle ressemblera beaucoup à sa mère. »

Le visage de Gordon s'assombrit un instant.

« Pauvre enfant ! Espérons que la ressemblance s'arrêtera là. Comme ma mère paraît l'aimer ! Elles ne sont heureuses qu'ensemble. France, reprend-il en la regardant avec un sourire plus lumineux que les rayons du soleil couchant qui viennent frapper son mélancolique visage, demain à cette heure-ci vous souffrirez du mal de mer en traversant la Manche. Vous avez toujours le mal de mer, vous le savez.

— Oui, je le sais. »

Elle sourit un instant et devient sérieuse.

« N'allons pas à Paris, Gordon ; je ne veux plus jamais revoir Paris. Je ne pourrais jamais... non jamais, souffrir comme j'y ai souffert.

— Nous irons partout où il vous plaira, ma France adorée. »

Ils se taisent. Les teintes roses du ciel se ternissent ; un des derniers rayons vient mourir sur les vitraux de l'une des fenêtres du vieux manoir, et fait briller d'un vif éclat la devise de la famille.

«
la lu
pour
n'au
Da
Dyne
mise
et ell
«
égoïs
heur
ce qu
avon
tomb
ner a
nerai
Elle
du bie
peut l
jamai
cette
norait
parav
son c
Dyne
les aie
Dyne
la mor
qu'on
simple
en lett

« *Post tenebras, lux!* lit-elle, après les ténèbres, la lumière. Oh ! Gordon, le passé a été bien sombre pour vous. Si mon amour peut éclairer-l'avenir, vous n'aurez jamais plus une heure de ténèbres. »

Dans la maison qui fait partie de son douaire, Lady Dynely vit seule. Elle ne s'est jamais entièrement remise du coup qu'elle a reçu à ce lit de mort, à Paris, et elle ne s'en remettra jamais.

« Depuis le commencement, jusqu'à la fin, mon égoïste amour pour mon fils a dépouillé de tout bonheur son existence, dit-elle toujours. Il ne sut jamais ce que c'était que l'égoïsme. Moi et les miens nous avons empoisonné sa vie et nous l'avons conduit au tombeau. Il m'a pardonné, le ciel pourra me pardonner aussi ; mais moi, jamais je ne me le pardonnerai. »

Elle vit ainsi, se consacrant tout entière à faire du bien autour d'elle à tout le monde. Personne ne peut l'accuser d'égoïsme. Son fils est mieux qu'il n'a jamais été, mais elle sait que celui qui mourut dans cette matinée pluvieuse de février l'aimait et l'honorait comme jamais être humain ne l'avait fait auparavant, et comme jamais on ne le fera. On a ramené son corps dans la patrie, et le grand caveau des Dynely s'est ouvert pour lui donner une place parmi les aïeux. Le monde en a été fort surpris, mais Lady Dynely a toujours été quelque peu excentrique depuis la mort de son mari. On fut encore plus étonné lorsqu'on lut l'inscription placée sur sa tombe. C'est une simple dalle de granit gris sur laquelle on a gravé en lettres d'or l'épithaphe suivante :

A

LA MÉMOIRE

DE

TERENCE DENNISON

*qui donna sa vie pour un autre le 29 février 1888
à l'âge de 25 ans*

Nul homme ne peut avoir un plus grand amour
Que celui-ci qui sacrifia sa vie pour son ami.

A cette même heure où France contemplait à Caryllynne le coucher du soleil, aux teintes roses, Crystal Vicomtesse Dynely est assise seule, belle et gracieuse, jeune comme l'année dernière à cette époque, lorsqu'elle parcourait les sentiers fleuris du comté de Lincoln, attendant impatiemment que Terry Dennison vint lui demander de devenir sa femme. Elle est seule, habillée, pour le dîner, de mousseline blanche garnie de bleu, nuances qui conviennent le mieux à sa beauté enfantine et que son mari préfère lui voir porter. Or, s'il prenait fantaisie à ce mari de vouloir qu'elle portât du gris ou même un sac et des cendres, soyez bien convaincu que cette petite femme exceptionnelle n'aurait jamais d'autre toilette. Elle l'attend maintenant pour le dîner, écoutant avec l'impatience de l'amour le premier bruit de ses pas ou la première note de ce gai sifflement qu'elle connaît si bien. Car elle est heureuse de nouveau, la pauvre Crystal, et Éric lui est revenu tout à fait, il est à elle seule.

Elle connaît toute l'histoire. Quelques semaines après, quand les forces furent revenues dans ce faible corps, quand le rayon de ses beaux yeux bleus se fut

rallumé, Éric, assis à ses côtés, lui avait raconté absolument tout.

Rien ne lui avait été caché, et elle apprit enfin combien le cœur qu'elle avait refusé était rempli de nobles sentiments. Elle avait jeté ses bras autour du cou de son mari avec une passion sauvage, et elle l'avait pressé tendrement sur son cœur.

« Oh Éric ! s'était-elle écriée, et penser que ce pouvait être vous ! »

Égoïsme du cœur humain ! Dans le fond de son âme elle admire l'héroïque générosité de celui qui n'est plus. Dans la retraite la plus intime de son cœur elle s'incline et le révere. Elle a versé des larmes amères pour la perte du cher, du courageux, du noble Terry, son compagnon de jeux et son ami. Mais sa première pensée avait été pour son idole, sa première sensation une ineffable joie de ce que c'en était pas lui.

Elle savait que Terry l'avait aimée comme jamais Éric ne l'avait pu ni ne le pourrait. Elle lui en était reconnaissante ; elle couvrit de fleurs son cercueil, elle le pleura au point de rendre ses yeux rouges et brûlants, sur sa tombe. Mais elle aimait Éric, et elle ne pensait jamais à cette terrible matinée et à la scène effroyable qui s'était passée sous les arbres du bois de Boulogne, sans une prière tremblante d'actions de grâces à Dieu de ce que c'était Terry et non son cher Éric qui lui avait été enlevé.

Éric est très-bon pour elle, il est tendre, empressé, affectueux à la manière des maris. Elle n'est pas exigeante d'ailleurs ; elle donne tant, qu'un petit retour lui suffit. Or ce retour, le Très-Honorable Lord Vicomte Dynely le lui donne volontiers et de grand cœur, et Crystal est heureuse, et la toile tombe ainsi sur la félicité universelle. Mais de même que

le léopard ne peut changer ses mouchetures ni l'Éthiopien la couleur de sa peau, de même les hommes de la trempe de Lord Dynely ne peuvent changer leur nature. Il sera toujours bon pour elle ; l'ombre de Terry sortirait du tombeau pour le tourmenter s'il ne l'était pas ; affectueux, il le sera aussi à sa manière, car tout inconstant qu'il est, le seigneur Éric aime sa gentille petite femme. Il lui sera fidèle, pourvu que sa fidélité n'exclue pas une plus ou moins grande admiration et plus ou moins d'attentions pour toute jolie femme qu'il rencontrera sur sa route. Mais pour Crystal ou pour France, ou pour qui que ce soit d'entre nous, la parfaite félicité n'est pas le lot que puisse espérer obtenir une créature née de la femme ; Crystal le sait. Elle sait aussi que tout le bonheur qu'elle possède et qu'elle possèdera, lui est venu en passant par la tombe de Terry Dennison.

PIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME

1

1

2

C

chetures ni
e même les
ne peuvent
n pour elle;
pour le tour-
, il le sera
qu'il est, le
emme. Il lui
elue pas une
us ou moins
rencontrera
r France, ou
rfaite félicité
air une créa-
Elle sait aussi
t qu'elle pos-
be de Terry

TABLE DU SECOND VOLUME

PREMIÈRE PARTIE (suite)

	Pages
XVII. — Au coucher du soleil.	4
XVIII. — Le veau gras.	14
XIX. — Comment finit l'année ancienne.	38

DEUXIÈME PARTIE

I. — Comment commença la nouvelle année.	53
II. — A Paris.	62
III. — La belle inhumaine.	79
IV. — Dans les rues.	100
V. — Fin du voyage.	105
VI. — Donny.	114
VII. — Rêves d'amour.	124
VIII. — France apprend la vérité.	130
IX. — Les Nouveautés.	139
X. — Après bien des jours.	154
XI. — Une visite matinale.	168
XII. — Madame Gordon Caryll.	178
XIII. — Séparation.	183
XIV. — Calme du désespoir.	194
XV. — Perdu.	203
XVI. — Le prince.	208

	Pages
XVII. — L'Opéra..	218
XVIII. — Après le bal.. . . .	227
XIX. — Chez la danseuse.. . . .	238
XX. — Le crépuscule.. . . .	251
XXI. — Loyai jusqu'à la mort!.	263
XXII. — Sacrifice.. . . .	273
XXIII. — L'aurore.. . . .	282
XXIV. — En plein jour.. . . .	292
XXV. — Mort.. . . .	297
XXVI. — <i>Post tenebras, lux!</i>	303

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME

VOLUME

Pages

218

227

238

251

263

273

282

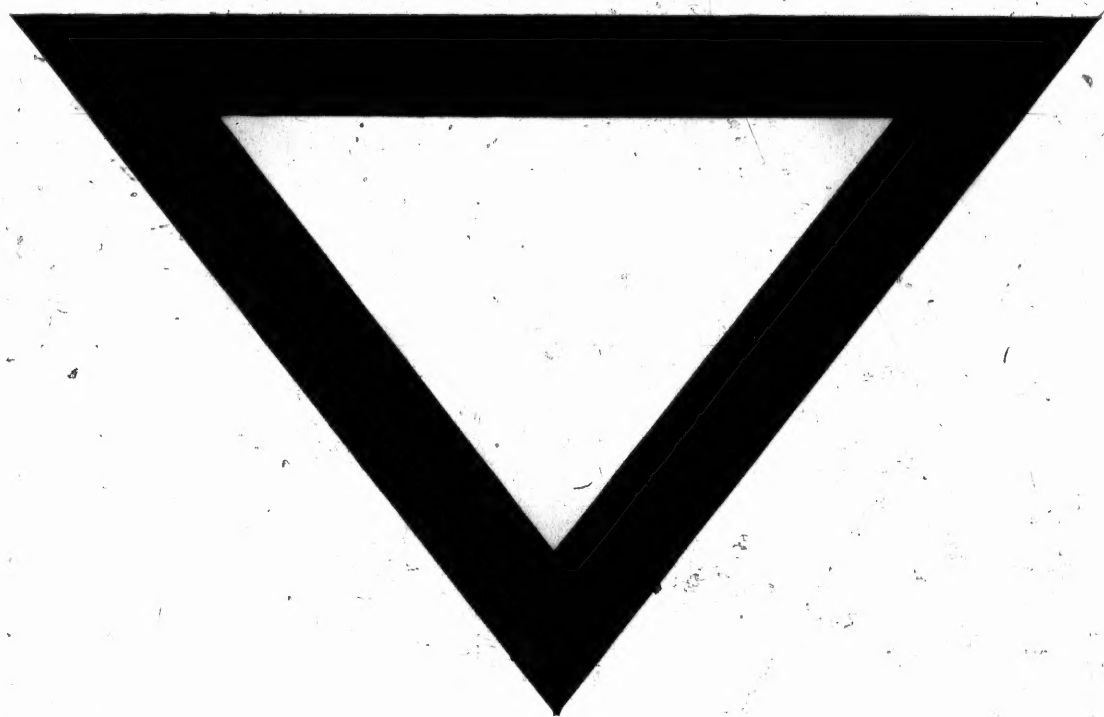
292

297

303

VOLUME

7. rua dos Canôtes.



17

18

